FONDO PIZZOFALCONE

29458
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XXX
Palchetto
Num.° d' ordine VV 91.873

NAZIONALE
B. Prov.
VITT. EM. III
912
NAPOLI

6°8_5_

NOTES
SUR LE GÉNIE,
LA DISCIPLINE MILITAIRE
ET LA TACTIQUE
DES ANCIENS PEUPLES GUERRIERS.

Digitized by Google

(10095

NOTES
SUR LE GÉNIE,
LA DISCIPLINE MILITAIRE
ET LA TACTIQUE
des Égyptiens, des Grecs, des Rois d'Asie,
des Carthaginois & des Romains;

AVEC

La Relation raisonnée des principales Expéditions Militaires de ces Peuples Guerriers; enrichies d'une Table Chronologique, & de 48 Planches,

DÉDIÉES

A MONSIEUR, Frère du Roi,

Par le Cte de SAINT-CYR, Cornette-Blanc.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

A PARIS,

Chez { LOTTIN l'ainé, Imprimeur-Libraire du Roi, & Ordinaire de la Ville, *rue Saint-Jacques.*
CELLOT, Libraire, *rue des Grands-Augustins.*

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

Digitized by Google

A MONSIEUR, FRÈRE DU ROI.

Monseigneur,

Un Ouvrage dont l'objet est l'instruction de la jeune Noblesse Militaire, & de lui applanir des difficultés quelquefois très-pénibles, ne doit être offert qu'au Prince illustre, dont les bienfaits encouragent ces Elèves si chers à la Nation.

Il étoit digne de Lui de concourir, même dans l'avenir le plus reculé, au bonheur des François, par les grâces & la protection qu'il accorde à ces jeunes Emules, & d'échauffer du feu de son génie les talens, pour ainsi dire, au berceau.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Que je m'estimerois heureux, si, pour prix de ce Travail que j'ose présenter à MONSEIGNEUR, je recevois la douce récompense d'entrer dans ses vues, en diminuant un peu le travail attaché à l'étude d'un Art dont la perfection assûre à la Patrie sa gloire & ses succès. Et que ne devra-t-elle pas à MONSEIGNEUR, pour avoir excité la noble émulation de ces Enfans, objets de notre espérance la plus douce, puisqu'ils doivent être un jour le soutien & la défense de l'Etat ?

Je suis, avec le plus profond respect,

De MONSEIGNEUR,

Le très-humble & très-obeissant Serviteur,
Le Cte DE St-CYR.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

J'AI commencé cet Ouvrage pour ma proprope inſtruction. L'eſpérance d'être utile aux jeunes Militaires, qui cherchent à ſe former, me détermine à le donner au Public. Ce ſont des faits que je raconte, & je n'ai que le foible mérite de l'ordre & de la préciſion. J'ai cherché à réunir, ſous un ſeul point de vûe, des vérités éparſes dans un grand nombre de volumes. J'ai voulu éviter à ceux qui voudront ſe former une idée claire de l'Hiſtoire Militaire des anciens Peuples, la peine de feuilleter ſouvent bien des pages, avant de trouver un article analogue à leur objet.

La jeuneſſe ſe rebute aiſément par les difficultés. Je jouis de la douce eſpérance de lui rendre cette portion néceſſaire de ſon Inſtruction, facile & intéreſſante.

La profeſſion des Armes renferme une infinité de parties liées enſemble ; leur connoiſſance approfondie méne à la perfection.

On n'eſt pas Général en naiſſant ; il eſt un âge fait pour s'inſtruire & pour acquérir des talents. Tous les Arts s'apprennent par dégrés, & quelques exceptions qu'une longue ſuite de ſiécles a fournies ne doivent

pas faire loi. Si Condé fut un Héros dès vingt ans ; & Praxiteles le plus excellent Peintre & le meilleur Sculpteur de l'Univers, dans un âge très-tendre, ce miracle de la Nature, n'empêche pas les plus habiles Artiſtes d'aller ſe perfectionner à Rome, ni les Généraux les plus eſtimés, de puiſer dans la lecture des Anciens & des Modernes, les talents qui les conduiſent à la célébrité. Moiſſonnons donc dans ce champ fertile, que nous fournit l'Hiſtoire ; la récolte la plus précieuſe nous eſt aſſurée.

On verra dans cet Ouvrage des Armées innombrables détruites par une poignée de Soldats. On admirera la force, la ſobriété, les travaux de certains Peuples. Les comparaiſons ſeront aiſées à faire, on ne ſera plus étonné de voir les Anciens faire des chôſes qui nous paroîtroient fabuleuſes, ſi elles n'étoient conſtatées par le témoignage d'Auteurs dignes de Foi.

On comprendra comment un Soldat Romain portoit communément ſur lui des vivres pour quinze jours, outre ſon bagage & des armes fort peſantes, en ſçachant que ce même Légionnaire étoit bien nourri, habitué à des exercices durs & pénibles, & pouſſé par le mobile irréſiſtible de la gloire, unie à ſon intérêt perſonnel.

L'eſpéce d'hommes n'a point changé ; &, lorſqu'on

voudra ſe préparer ſérieuſement & de longue main à faire de grandes chôſes, on ſera ſûr de réuſſir. Quel peuple à-jamais réuni dans un dégré auſſi éminent que nous, les moyens de les exécuter?

Les armes ne ſont plus les mêmes. La force de nos Armées, le grand nombre de bagages dont elles ſont ſuivies, l'Artillerie nombreuſe qui les accompagne, les rendent plus lourdes à remuer, & les ſoumettent à des calculs plus étendus; mais les grands Principes ſont les mêmes. Le Génie eſt de tous les temps & de tous les pays. Les Anciens ſont nos Maîtres, & ce ſont eux qui nous ont donné les premières leçons d'un Art que nous avons perfectionné.

C'eſt dans ces ſources précieuſes que les Guſtaves, les Condés, les Turennes, les Saxes, &c. ont puiſé le talent qui leur a procuré l'inappréciable avantage d'être utiles à leur Patrie. Nous courons la même carrière; la profeſſion des armes nous ouvre, comme à eux, les portes de l'Immortalité.

Les Conquérants du Monde, les Alexandres, les Céſars, &c. vivent encore dans leurs exploits. L'eſprit de ces grands Hommes n'eſt pas éteint. Recueillons-en avec ſoin les précieuſes étincelles, pour réchauffer au feu de leur génie, l'émulation & les talents.

Cet Ouvrage n'eſt qu'une portion d'un autre beau-

coup plus considérable, auquel je travaille, & que je compte donner au Public ; si ce premier essai de mes travaux est reçu de lui avec l'indulgence que je lui demande, & dont le motif qui m'anime me rend digne.

Je traite dans ce Volume de la Constitution Militaire des Egyptiens, des Grecs, des Rois d'Asie, des Carthaginois & des Romains. J'ai cherché à mettre le plus d'ordre & de netteté possibles dans les détails qui ne nous ont été transmis jusqu'à présent, que d'une manière très-longue & peu claire. Je me suis principalement attaché au génie des Nations dont je parle, à leur organisation Militaire ; &, comme à la fin de cet Ouvrage, je fais le récit des principaux événements qui peuvent donner une idée de l'Art Militaire, dans ces siécles reculés, j'ai fait un Précis des différentes Guerres que ces Nations ont eues à soutenir. Il me semble qu'on auroit quelque chôse à désirer, si l'on sçavoit le détail (je suppose) de la Bataille de Mantinée, & qu'on ignorât entre quels Peuples, & à quelle occasion elle s'est donnée.

J'ai puisé dans les Auteurs anciens & modernes les plus estimés, comme Diodore de Sicile, Thucidide, Hérodote, Xénophon, Homère, Végéce, Élien, Polibe, le Chevalier Folard, M. Rollin, M. Guichard

& pluſieurs autres, les Notes dont l'enſemble forme cet Ouvrage.

Je me ſuis ſouvent permis d'abréger, & de rapprocher les objets, pour réunir plus de chôſes à la fois. Il y a cependant des morceaux entiers, que je n'ai pû me diſpenſer de rapporter tels qu'ils ſont dans les Originaux. Les tronquer & les changer eût été un vol fait au Public & au bon goût.

Être utile aux jeunes Militaires, leur applanir des difficultés, payer à ma Patrie, par ce léger ſervice, une très-foible portion de ceux que je voudrois lui rendre, ſont les motifs puiſſants qui m'ont déterminé à ſacrifier mon amour-propre, en donnant au Public ce fruit de mes études & de mes recherches dans l'Antiquité Militaire.

AVERTISSEMENT.

*L'AUTEUR n'ayant pas été à-même de ſuivre auſſi exactement qu'il l'auroit déſiré l'exécution des Planches de cet Ouvrage, engage ceux qui en entreprendront la lecture, à jetter les yeux ſur l'*Errata, *dans lequel il a cherché à remédier, autant qu'il lui a été poſſible, aux négligences & aux omiſſions de la Gravure.*

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce Livre.

	Page
DISCOURS préliminaire.	vij
Table des matières.	xij
Origine de la Guerre.	1
Table Chronologique, pour ſervir à l'Hiſtoire Militaire des anciens Peuples guerriers.	3
Des armes des Anciens.	7
Frondes.	9
Fléches.	9
L'Arc.	10
Javelots ou Dards.	10
Piques.	10
Javeline.	10
Maſſe d'Armes.	10
Lances.	11
Caſques.	11
Cuiraſſes.	11
Boucliers.	11
Armures complettes.	11
Cottes de Mailles.	12
Chevaux bardés.	12
Eléphants.	12
Tours portées par des éléphants.	13
Chariots armés de faulx.	13
Première eſpéce de tortue.	13
Deuxiéme eſpéce de tortue.	14
Troiſiéme eſpéce de tortue.	14
Corbeau démoliſſeur.	14
Bélier.	15
Deſcription d'une tortue d'après Vitruve	15
Mantelets.	15
Cavalier *ou* Agger.	16
Galerie	16
Baliſtes.	16
Catapulte.	16
Arbalête *ou* Scorpion.	17
Phalériques.	17
Tableau	

Page.

Tableau général de l'évaluation des Monnoies & Meſures anciennes, en Monnoies & Meſures de France 18

DES EGYPTIENS. 19

De leur origine. 19
On trouve chez ces Peuples des traces de Guerre très-anciennes. 19
Génie militaire des Egyptiens. 20
Levée des Troupes. 20
Education du Soldat. 20
Séſoſtris. 21
Paye du Soldat. 21
Six arpents de terre diſtribués à chaque Soldat. 23
Mariage des Soldats permis, même autoriſé. 23
Troupes étrangéres, ſoudoyées. 23
La droite regardée chez ces Peuples comme la place d'honneur. 24
Leurs armes. 24
Leur ordre de Bataille. 24
Leurs étendarts. 25
Leurs connoiſſances pour l'attaque & la défenſe des Places très-bornées. 25
Leur Cavalerie. 25
Leur uſage des Chars. 26
Force de leurs Armées. 26

DES GRECS. 27

Des Peuples qui compoſoient la Gréce 27
Fondation d'Athènes. 27
Fondation de Thébes. 27
Fondation d'Argos. 27
Ce qu'étoient les Grecs avant le ſiége de Troie. 28
Des cauſes qui ont rendu les Grecs guerriers. 28
Education de la jeuneſſe. 29
Jeux Olympiques, Iſthmiques & Néméens. 29
Lacédémoniens, leur caractère. 30
Cauſe de la diviſion qui ſe mit entre les Lacédémoniens & les Athéniens. 31
Progrès des Grecs dans l'art de la Guerre. 32
Macédoniens. 32
Athéniens, leur caractère. 33
Génie national, & caractère diſtinctif des Grecs. 34
Levée des Troupes. 39
Force des Armées Grecques. 40
Paye des Troupes. 41
Déclaration de Guerre. 43

Digitized by Google

Page.
Choix des Généraux & des Officiers. 44
Education Militaire. 46
Phalange Macédoniénes. 48
Troupe des Amis. 48
Diſcipline Militaire. 49
Diviſion des Troupes Grecques. 50
Des Armes des Grecs. 52
De la Phalange. 58
Diviſions de la Phalange, & leurs noms. 59
Table du nombre d'hommes dont étoient compoſées les Troupes qui formoient la Phalange. 61
Des diſtances que les Soldats obſervoient dans la Phalange. 64
Du corps des Armés à la légère *ou* Vélites, nommé *Epitagme*. 65
Table du nombre d'hommes dont étoit compoſée chaque Troupe du corps des Armés à la légère. 66
Tactique de détail des Grecs. 67
Tourner du côté de la pique. 68
Tourner du côté du bouclier. 68
Déclinaiſon. 68
L'inverſion. 68
La converſion. 68
La réverſion. 68
L'infléxion. 69
La circonfléxion. 69
Des files. 69
Des rangs. 69
Face en tête. 69
Des contre-marches. 69
Contre-marche Macédoniéne par files. 69
Contre-marche Lacédémoniéne par files. 70
La danſe *ou* contre-marche Perſique. 70
Contre-marches par rangs. 71
Doubler les rangs par les files. 71
Doubler les rangs par le nombre. 71
Doubler les rangs par le terrein. 71
Doubler les files. 72
Autre manière de doubler les files. 72
Des converſions. 72
Grande Tactique des Grecs, ou différentes manœuvres de la Phalange. 73

Page.
Phalange antiſtome. 73
Phalange amphiſtome. 74
Phalange doublée antiſtome. 74
Phalange doublée amphiſtome. 74
Phalange homéroſtome. 75
Phalange hetéroſtome. 75
Le plinthe. 75
Phalange convexe. 76
Le pléſion. 76
Phalange implexe. 76
Phalange environnante. 77
Phalange oblongue. 77
Phalange droite. 77
Phalange oblique. 77
L'inſertion. 77
La prépoſition. 77
Poſtpoſition. 77
L'appoſition. 77
L'impoſition. 77
La ſubjonction. 78
Des différents ordres de marches. 78
Marche en bataille. 78
Phalange ployée en colonne. 78
Phalange formée en colonne. 78
L'épagogue. 78
De la paragogue. 78
De la Cavalerie des Grecs. 79
S'il y avoit de la Cavalerie au ſiége de Troye. 79
Les Grecs ont toujours eu une Cavalerie peu nombreuſe & mauvaiſe. 81
Différentes eſpéce de Cavalerie. 83
Cavalerie de Fez & de Maroc. 83
Cavaliers Tarentins. 83
Cavaliers de Numidie. 83
Cavalerie Theſſalienne. 84
Ordonnance de la Cavalerie. 84
Eſcadrons quarrés. 84
Eſcadrons en loſange. 85
Première eſpéce de loſange. 85
Seconde eſpéce de loſange. 86
Troiſiéme eſpéce de loſange. 86
Quatriéme eſpéce de loſange. 86

Page.
Le Coin. 86
Formation des Eſcadrons. 87
Formation du corps de la Cavalerie. 87
Proportion de la Cavalerie à l'Infanterie. 87
Diſpoſition des Troupes dans une Bataille. 88
Cris de guerre. 89
Chariots de guerre & éléphants. 90
Des Bagages. 90
De la manière dont les Grecs campoient. 91
Siéges. 92

DES PEUPLES D'ASIE. 93

Idée générale des talents militaires des Rois d'Aſie. 93
On trouve chez ces Peuples des traces de guerre fort anciennes. 94
Sémiramis fait des conquêtes. 94
Les ſucceſſeurs de Ninias, malgré leur moleſſe, ont cependant des Troupes réglées. 94
Empire des Aſſyriens, transféré par Arbace aux Médes. 95
Naiſſance du grand Cyrus. 95
Cyrus va au ſecours de ſon Oncle Cyaxarès. 95
Armées des Perſes. 95
Éducation des Perſes. 95
Il n'y avoit pas de Cavalerie en Perſe. 96
Armes des Perſes. 97
Soins préliminaires d'un Général, avant d'entrer en campagne. 97
Préparatifs de Cyrus pour la guerre. 97
Progrès de l'Art Militaire chez les Perſes. 99
Expédition de Cyrus. 99
Chars de guerre, inventés par Cyrus. 100
Compte de l'expédition de Cyrus. 100
Défaite de Cyrus par les Meſſagétes ; ſa mort. 101
Récit de la bataille où Cyrus perdit la vie. 101
Expédition de Darius. 102
Expédition de Xerxès ſur la Gréce. 102
Mardonius ſe conduit en Gréce en habile Général. 103
Hiſtoire abrégée du jeune Cyrus. 104
Exercice que le jeune Cyrus fit faire à ſes Troupes devant la Reine de Célicie. 105
Premier Conſeil de Guerre dont on ait connoiſſance. 105
Suite de l'expédition du jeune Cyrus. 109
Rélation de la bataille de Cunaxa, où Cyrus le jeune perdit la vie. 109

Page.

DES CARTHAGINOIS. 118

Puiſſance militaire de Carthage. 118
Défauts de la conſtitution militaire de Carthage. 118
Troupe d'élite, compoſée de Nationaux. 119
Généraux Carthaginois. 120
Première guerre des Carthaginois en Afrique. 120
Leurs conquêtes en Eſpagne. 121
Ils s'établiſſent en Cicile. 121
Ils font alliance avec Xerxès. 121
Leur flotte détruite par Gélon, Tyran de Siracuſe. 121
Ils font quelques conquêtes en Sicile. 122
Siége d'Agrigente. 122
Sa priſe. 123
Agatocle va en Afrique pour faire une diverſion. 124
Pyrrhus, Roi d'Epire, prend le parti de Syracuſe. 124
Première Guerre punique. 125
Siége de Lilibée. 127
Guerre de Lybie. 128
Les Carthaginois perdent la Sardaigne. 129
Deuxième Guerre Punique. 130
Siége de Sagonte, prétexte de la ſeconde Guerre Punique. 130
Annibal gagne la Bataille de Cannes. 132
Paſſe l'hiver à Capoue. 132
Aſdrubal tombe dans une embuſcade, & y eſt tué. 133
Annibal eſt rappellé en Afrique. 133
Les Carthaginois ſont défaits à Zama. 133
Troiſiéme Guerre Punique. 134
Prétexte de la troiſiéme Guerre Punique. 135
Deſtruction de Carthage. 136

Deſcription des Fortifications de Carthage. 137

DE L'HISTOIRE MILITAIRE DES ROMAINS. 138

Génie des Romains. 138
Pauvreté politique des premiers Romains. 140
Education des Romains. 140
Cauſes de la grandeur des Romains. 140
Cauſes de leur décadence. 141
Leur Génie Militaire. 143
Manière de déclarer la Guerre. 144
Choix des Généraux. 145
Choix des Soldats. 147

Page.

Levées des Troupes. 149
Serment Militaire. 149
Exercices de détail. 150
Champs de Mars. 151
Fardeaux. 151
Nourriture du Soldat en Campagne. 152
Paye du Soldat. 154
Nourriture des Troupes. 156
Discipline Militaire. 157
Des Armes des Romains. 167
Casques, Boucliers. 168
Des Exercices Militaires. 170
Du Coin. 170
De l'Ordre Circulaire. 171
Des Marches d'Exercices. 172
Des différentes espéces de Troupes. 172
Constitution Militaire des Romains, reduite à trois époques. 174
Formation de la Légion, à la première époque. 174
Des Auxiliaires. 176
Cavalerie Légionaire. 177
Armes de la Cavalerie. 177
De la Cavalerie Romaine en général. 177
Composition de la Cavalerie. 178
Composition de la Légion à la première époque. 179
Deuxiéme époque. 180
Troisiéme époque. 181
Des Officiers de la Légion. 182
Des Enseignes. 183
Du nombre des Légions. 184
Des Signaux. 185
Des Trompettes. 185
Attirail de Guerre à la suite des Légions. 186
Marches. 187
Passage des rivières. 187
Moyens que les Généraux employoient pour se procurer la Victoire. 188
Place de la Cavalerie en Bataille. 190
Manœuvre de la Cavalerie. 191
Cri du Combat. 192
Des différents ordres de Bataille. 192
Premier Ordre. 192
Deuxiéme Ordre. 192

Page.
Troiſiéme Ordre. 192
Quatriéme Ordre. 193
Cinquiéme Ordre. 193
Sixiéme Ordre. 193
Septiéme Ordre. 193
Des Camps. 194
Des Siéges. 197
Bataille de Leuctres, gagnée par Épaminondas contre les Lacédémoniens. 201
Bataille de Mantinée, gagnée par Épaminondas contre les Lacédémoniens. 203
Seconde Bataille de Mantinée, gagnée par Philopémen, Chef des Achéens, contre Machanidas, Tyran de Sparte. 205
Bataille d'Adis, gagnée par Régulus, contre les Carthaginois, commandés par Aſdrubal & Amilcar. 208
Bataille de Tunis, gagnée par les Carthaginois, ſous les ordres de Xantippe Lacédémonien, contre Régulus. 209
Bataille de Palerme, gagnée par le Conſul Cécilius, contre les Carthaginois, ſous les ordres d'Aſdrubal. 212
Bataille du Macar, gagnée par Amilcar, père d'Annibal, contre les Révoltés d'Afrique. 214
Bataille de Télamon, gagnée par le Conſul Émilius, contre les Gaulois. 217
Bataille de Ladda, gagnée par le Conſul Flaminius, contre les Gaulois-Inſubriens. 218
Bataille de Sellaſie, gagnée par Antigonus, à la tête des Troupes liguées des Achéens, contre Cléoméne & Euclidas, ſon frère, qui commandoient les Lacédémoniens. 219
Combat du Téſin, gagné par Annibal ſur Scipion. 223
Bataille de la Trébie, gagnée par Annibal contre les Romains, ſous les ordres de Simpronius. 226
Bataille de Traſiméne, gagnée par Annibal, ſur les Romains, commandés par le Conſul Flavinius. 229
Bataille de Cannes, gagnée par Annibal, contre les Romains, commandés par les Conſuls Varron & Paul-Émile. 233

Page.

Bataille de Caphies, gagnée par les Étoliens, ſous les ordres de Dorimaque, contre les Achéens, commandés par Aratus. 237
Bataille de Raphies, gagnée par Ptolomée, Roi d'Egypte, contre Antiochus, Roi de Syrie. 239
Bataille de Zama, gagnée par Scipion, contre Annibal. 242
Bataille gagnée par Scipion, contre Aſdrubal, en Eſpagne. 248
Bataille d'Arbelle, gagnée par Alexandre le Grand, contre Darius. 251
Bataille gagnée par Céſar, contre les Troupes de Labiénus, en Eſpagne. 258
Paſſage du Rhône, par Annibal. 263
Paſſage des Alpes, par Annibal. 265
Paſſage du Tygre, par Xénète, Général d'Antiochus, & défaite de ce même Général, par Molon. 270
Paſſage du Granique, par Alexandre. 272
Siége de Platée, rapporté d'après le récit de Thucidide. 274
DES Auteurs qui ont écrit ſur l'Art Militaire des Anciens). 280
Homère. 280
Hérodote. 281
Xénophon. 282
Thucidide. 283
Polibe. 284
Céſar. 284
Végéce. 285
Élien. 285
Frontin. 286
L'Empéreur Léon. 287
Polien. 287
Onoſander. 287
Penſées & Maximes ſur la Guerre, tirées de différents Auteurs qui en ont traité. 288

NOTES

NOTES
SUR LE GÉNIE, LA DISCIPLINE MILITAIRE *ET LA TACTIQUE* DES ANCIENS PEUPLES GUERRIERS.

BIBLIOTECA PROVINCIALE DI NAPOLI

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

ORIGINE DE LA GUERRE.

L'AMBITION & l'Orgueil ont toujours été les paſſions dominantes de l'Homme. Elles ſe ſont répandues avec lui dans l'univers, & ont produit par-tout l'uſurpation, l'injuſtice, la tyrannie, la guerre ; toutes les parties du monde ont été le théâtre de ce fléau horrible ; d'abord le nombre & la force décidèrent des ſuccès ; bientôt le déſir de vaincre ou de ſe conſerver, la ſupériorité du génie, la fineſſe firent un art de cette production monſtrueuſe des paſſions les plus féroces ; on ſe raſſembla ; on choiſit des chefs ; on partagea une multitude effrénée & tumultueuſe en

pluſieurs corps, plus petits, mieux diſciplinés, & propres à concourir à l'ordre ſi néceſſaire dans les Armées; la ruſe vint au ſecours du courage pour l'aider à détruire les humains; on réduiſit en art la ſcience horrible de faire périr des millions d'Hommes; art affreux, mais néceſſaire, puiſqu'il eſt univerſel; & que ſa perfection tourne au profit de l'Humanité, en apprenant à ménager le ſang du Soldat, à ne pas l'expoſer par de fauſſes manœuvres, & à ſe procurer la victoire dont la douce paix eſt ordinairement une ſuite heureuſe.

ÉPOQUES.

Les Epoques ſont une partie trop intéreſſante pour que je la néglige; c'eſt-elle qui établit l'ordre des événemens, qui les met à leur place; par elle on voit que tel peuple commence à devenir célébre, lorſqu'à l'autre bout du monde un autre tombe en décadence; ce ſont les Epoques qui nous apprennent qu'Alexandre étoit contemporain de Darius, Céſar de Pompée; Charles XII. de Pierre-le-Grand; mais juſqu'à notre êre, il eſt aſſez difficile d'avoir une opinion certaine ſur les dates, les Savants ne ſont pas d'accord, & n'ont pu encore diſſiper les ténébres dont l'Antiquité, & une longue ſuite de ſiécles ont couvert une partie de l'Hiſtoire Ancienne; cependant, comme il faut toujours partir d'un point fixe pour ne pas flotter ſans ceſſe, je ſuivrai dans les dates le ſçavant Boſſuet. On ne doit pas être honteux de s'égarer avec un tel guide, & on eſt bien fort lorſqu'on peut appuyer ſon opinion de ſon autorité.

TABLE CHRONOLOGIQUE

POUR ſervir à l'Hiſtoire Militaire des anciens Peuples guerriers.

	I. Epoque du Monde.
LA Création de l'Univers.	l'an 1.
	II. Epoque.
Le Déluge.	1656.
Nembrod bâtit Babylone; à la même époque, on peut placer la civiliſation de l'Egypte, & la conſtruction des fameuſes Pyramides qui ſont encore aujourd'hui l'étonnement de l'Univers: environ dans le même temps Ninive fut bâtie.	1771.
	III. Epoque.
La vocation d'Abraham.	2083.
Moyſe.	2433.
Cécrops améne dans la Grece une Colonie d'Egyptiens, & fonde le Royaume d'Athénes; dans le même temps Cadmus, fils d'Agenor, tranſporta en Grece une Colonie de Phéniciens, & fonda la ville de Thébes.	2448.
	IV. Epoque.
Les Juifs délivrés de la ſervitude d'Egypte, ou la Loi écrite.	2513.
Débora Prophéteſſe juge le Peuple de Dieu, & de ſon temps Ninus, fils de Bel ou Bélus, fonde le premier Empire des Aſſyriens: on doit placer à cette époque la fondation de la ville de Tyr.	2734.
Hercule fils d'Amphitrion, Théſée Roi d'Athénes, Caſtor, Pollux, rempliſſoient l'univers du bruit de leurs exploits.	2752.
	V. Epoque.
La priſe de Troie par les Grecs.	2820.
	VI. Epoque.
Fondation du Temple de Salomon.	3000.
Seſoſtris ou Seſac, Roi d'Egypte, bat Roboam Roi de Juda.	3033.
Didon amene en Afrique une Colonie de Tyriens, & fonde la ville de Carthage.	3112.
Les jeux Olympiques inſtitués par Hercule, & diſcontinués, furent rétablis, & c'eſt de cette époque qu'on a commencé en Grece à	3228.

compter les Olympiades, qui renfermoient une eſpace de quatre ans entiers. Les deſcendants d'Enée regnoient alors à Albe, & Thul, qu'on croit père de Sardanapale, étoit Roi de Perſe.

VII. Epoque.
3250. Romulus & Remus fondent la ville de Rome, la troiſiéme année de la ſixiéme Olympiade, 430 ans après la priſe de Troie, & 753 ans avant notre Ere; c'eſt-à-dire, avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt.

An de Rome.
6. La chûte du premier Empire des Aſſyriens, des débris duquel on en voit trois autres ſe former, celui des Medes, le ſecond des Aſſyriens, dont Ninive demeure la Capitale, & celui de Babylone.

40. Numa, ſucceſſeur de Romulus. De ſon temps, des Colonies venues de Corinthe fonderent Siracuſe en Sicile, Crotone & quelques autres Villes.

84. Spammetique Roi d'Egypte.

160. Solon donnoit des loix aux Athéniens.

195. Ciaxare, Roi des Medes & fils d'Aſtyage, appelle Cyrus ſon neveu pour prendre le commandement de ſes troupes.

206. Cyrus, prend Creſus, Roi de Lydie, dans ſa capitale.

216. Il s'empare de Babylone.

VIII. Epoque.
218. Cyrus réunit la Médie à la Perſe, & ſoumet à ſa domination preſque tout l'Orient; il fait retablir le Temple de Jéruſalem.

229. Cambyſe fils de Cyrus ſubjugue l'Egypte.

233. Cambyſe meurt, le faux Mage Smerdis lui ſuccéde, & régne pendant ſix mois.

234. Darius I., fils d'Idaſpe, ſe rend maître de l'Empire.

245. A cette époque, & ſous Darius, commence la liberté de Rome, celle d'Athénes, & la Grece eſt à ſon plus haut degré de gloire.

264. Bataille de Marathon, gagnée par les Athéniens, ſous les ordres de Miltiade, contre les troupes de Darius, commandées par Mardonius.

274. Xerxès, fils de Darius, attaque la Grece avec une armée innombrable, paſſe les Thermopyles, ravage le pays, perd un combat naval à Salamine, repaſſe l'Helleſpont avec les débris de ſon armée, & laiſſe

en Grece Mardonius avec une partie de ſes Troupes; ce Général eſt défait à Platée par les Athéniens, ſous la conduite d'Ariſtide, & par les Lacédémoniens, commandés par Pauſanias, leur Roi.

Pauſanias, convaincu d'avoir voulu aſſervir ſa Patrie, perd la vie. Et la même année Xerxès meurt de la main d'Artaban ſon favori. Il faut auſſi placer à peu-près dans le même temps, la diſgrace de Thémiſtocle, qui offrit ſes ſecours à Artaxerxès ſucceſſeur de Xerxès. 280.

Les Romains envoient à Athènes dix Magiſtrats, connus ſous le nom de *Décemvirs*, pour examiner les loix de cette fameuſe République, & rédiger d'après elles le Code des loix Romaines. 303.

La guerre de Péloponeſe entre les Lacedémoniens & les Athéniens; ceux-ci avoient à leur tête Périclès qui s'y diſtingua conjointement avec Théramene, Thraſibule & Alcibiade. Braſidas & Mindare, Lacédémoniens, y moururent pour leur patrie. Cette guerre dura 27 ans; Darius II. ſucceſſeur d'Artaxerxès, régnoit alors en Perſe. 323.

Liſandre, Général de l'armée navale des Lacédémoniens, prit Athènes & en changea le gouvernement. Darius meurt, Artaxerxès, ſon fils, lui ſuccéde. 350.

Le jeune Cyrus ſe revolte contre Artarxerxès, ſon frere; il l'attaque juſques dans ſes Etats, eſt tué dans une bataille qu'il lui livre, cette action eſt ſuivie de cette ſuperbe retraite des dix mille, dont nous avons de ſi beaux détails dans Xénophon, qui commandoit les Grecs dans cette expédition. 353.

Epaminondas, Thébain. 383.

Philippe, Roi de Macedoine, père d'Alexandre-le Grand. 395.

Bataille de Chéronée, gagnée par Philippe ſur les Grecs. 416.

IX. Epoque.

Alexandre & Darius montent tous deux ſur le thrône, l'un de Macédoine & l'autre de Perſe. 418.

Alexandre détruit l'Empire de Darius. 427.

Il meurt. 430.

Pirrhus, Roi d'Epire, eſt défait par les Romains. 476.

Première guerre Punique. 490.

513. Fin de la première guerre Punique.

516. Guerre d'Afrique que les Carthaginois eurent à ſoutenir contre les Rebelles.

534. Annibal élu Général des Carthaginois.

535. Seconde guerre Punique.

552. Fin de la ſeconde guerre Punique.

608. Toiſiéme guerre Punique. Deſtruction de Carthage par Scipion II. ſurnommé le 2e Africain, & ruine totale de Corinthe, capitale des Achéens, par le Conſul Mummius.

660. Mithridate, Roi de Pont, vaincu par les Romains.

681. Pompée.

696. Jules Céſar fait la conquête des Gaules.

730. Céſar Auguſte jouit en paix de l'Empire de l'univers.

X. Époque.

754. *de Rome.* Naiſſance de Jéſus-Chriſt.

du Monde 4004.

DES ARMES DES ANCIENS.

Il eſt probable que les premières armes dont on s'eſt ſervi, furent des pierres & des bâtons; l'homme brute, nouvellement ſorti des mains de la la Nature, portant dans ſon cœur le germe des paſſions, & n'ayant aucun frein qui arrêtât ſon avarice, ſa cupidité ou ſon ambition, ſe ſervit d'abord de tout ce qu'il crut le plus propre à lui donner de l'avantage, & à détruire ceux qui vouloient le troubler dans ſes jouiſſances. La race humaine s'étant infiniment multipliée, les beſoins augmentèrent, les arts & les talents naquirent du ſein de l'indigence; & bientôt cette perverſité, innée avec notre malheureuſe eſpéce, trouva le moyen d'empoiſonner le plus beau préſent de la nature, l'induſtrie. Dès le premier âge du monde, Tubal-Caïn découvre le fer, le met en fonte, en forme des outils propres au labourage & aux travaux champêtres. Bientôt les champs ſe couvrent de riches moiſſons; la verdure la plus riante orne des côteaux autrefois ſecs & arides, les arbres entretenus & débaraſſés des corps étrangers qui les étouffoient, deviennent plus beaux, plus parés, la nature s'embellit; le metal tiré du ſein de la terre en couvre la ſurface de tout ce qui peut arracher l'homme au beſoin, & procurer à ſes yeux un ſpectacle enchanteur. Mais helas! eſt-il le maître de reſiſter à l'aſcendant fatal qui l'entraîne? au lieu de jouir paiſiblement des dons précieux de la

Nature, & de partager avec ſes frères la certitude & le plaiſir d'être heureux, il jette autour de lui des regards avides & jaloux ; le bien être des autres l'importune ; chacun d'eux voudroit jouir ſeul des tréſors de l'univers ; ils ſe repaiſſent de projets atroces, de deſirs ſanguinaires.. Des hommes unis par les liens les plus doux, cherchent à ſe dérruire ; des frères ſe déclarent la guerre, & le même fer, ſource de leur opulence, devient entre leurs mains avides de ſang, l'inſtrument de la mort.

Telle eſt l'origine des armes dont les Peuples ſe ſervirent pour ſe déchirer & s'exterminer ; peut-être auſſi, que les deſir de détruire les bêtes féroces, fut un des motifs de cette invention ; heureux ! ſi, par un abus pernicieux, il ne l'euſſent jamais rendu illégitime.

Les armes ont toujours été réduites à deux claſſes, les offenſives & les défenſives. Les unes ſervent à attaquer, les autres à ſe défendre. La première eſpéce ſe ſubdiviſe en deux autres.

L'une comprend toutes les armes avec leſquelles on pouvoit combatre de près & en ſe mêlant, comme la pique, la lance, la hache, le ſabre, la maſſue, &c.

L'autre renferme celles qu'on ſe lançoit de loin. Les javelots, les dards, les fléches, les frondes, les phalériques étoient de cette claſſe, & ſe nommoient armes de jet.

Les armes défenſives ſont celles dont on ſe ſervoit pour éviter les coups de l'ennemi ; ces armes ſont le caſque, la cuiraſſe, le bouclier, l'armure entière, les cottes de maille & les bardes des chevaux.

Il y avoit encore des machines de guerre qui demandent à être connues, tant pour leur forme que pour leur effet; telles ſont la baliſte, la catapulte, le bélier, la tortue, l'agger, la galerie, les chars ſimples, les chars armés de faulx, les tours pour les ſiéges, & enfin les tours portées ſur les Elephants.

Je vais dire un mot ſur chacune de ces armes pour en donner une idée générale; & je me reſerve à entrer dans de plus grands détails dans le cours de cet Ouvrage.

Fronde. Les armes des Anciens avoient un effet plus conſidérable que nous ne l'imaginons. Le but dont ſe ſervoient dans leurs exercices les Frondeurs & les Archers, étoit, ſelon Végéce, une élévation de gazon qu'on atteignoit de ſix cents pieds de diſtance; ce qui valoit bien deux cents de nos pas. Les Frondeurs lançoient des pierres & des balles avec tant de roideur, qu'elles fracaſſoient les caſques & les armures. Les meilleurs Frondeurs de l'univers ſe trouvoient parmi les habitants des îles Baléares, aujourd'hui Majorque & Minorque; ces peuples s'exerçoient à cet art dès leur plus tendre jeuneſſe; & les mères ne donnoient à déjeûner à leurs petits enfants, que lorſqu'ils l'avoient abbattu à coup de fronde d'un but où on le plaçoit exprès.

Fléche. Les fléches étoient les armes de jet les plus ordinaires & les plus commodes. On en avoit une quantité dans un carquois, eſpéce de boîte de cuir ou de bois, que les Soldats portoient derrière le dos. Ces fléches ſe faiſoient d'un bois léger, armé à une de ſes extrémités d'un fer aigu & triangulaire, & à l'autre, de plumes courtes placées des deux côtés

du bois pour diriger la fléche dans ſa courſe & la ſoutenir dans les airs.

L'Arc. Les arcs qu'on employoit pour décocher les fléches étoient de corne ou de bois très-élaſtique, & la corde qui ſervoit ordinairement à les tendre, de boyau; la portée d'une fléche alloit ordinairement à ſix cents pieds, & il y avoit des Archers ſi adroits, qu'ils étoient preſque ſûrs de toucher toujours le but.

Javelot ou Dard. Le javelot ou le dard, arme plus longue, plus lourde que la fléche, lancé d'un bras vigoureux, acquéroit par ſon propre poids aſſez de force pour percer & enfoncer ce qu'elle rencontroit devant elle; ſa portée n'étoit pas ſi grande que celle de la fléche; le javelot n'alloit guère qu'à 225 pieds; mais il avoit un effet terrible; Philopémen eut à la bataille de Sellaſie les deux cuiſſes percées de part en part, & attachées enſemble d'un ſeul coup de javelot. Le javelot avoit un fer aigu, emmanché au bout d'un bois long de trois pieds, & d'un pouce de diamétre.

Pique. La pique bien plus longue que le javelot, ne ſervoit guère qu'au commencement du combat.

Javeline. La javeline étoit une eſpéce de lance forte & peſante à l'uſage de la Cavalerie.

Maſſe d'armes. La maſſe d'armes ou maſſue, avoit un manche de bois aſſez court, armé à une de ſes extrémités d'une maſſe fort lourde, ordinairement arrondie, & garnie de pointes de fer; il y en avoit de pluſieurs eſpéces, toutes fort meurtrières, & dont le but étoit d'aſſommer l'ennemi. On peut en voir une belle collection à la ſalle d'armes de Chantilli.

Digitized by Google

Lance.

La lance étoit une arme de Cavalerie ; le bois avoit la figure de deux cônes joints enſemble à leur baſe ; à l'endroit de cette jonction étoit la poignée beaucoup plus mince que le reſte du bois ; le plus long des cônes faiſoit proprement ce qu'on appelloit l'arme. Cette portion étoit garnie d'un large fer ; lorſque, dans l'action du combat, la lance ſe rompoit à la poignée, le Cavalier prenoit en main le tronçon qui lui reſtoit, en tournant vers l'ennemi l'autre bout de la lance, qui étoit pareillement armé d'un fer, mais moins fort, & s'en ſervoit en brandiſſant.

Caſques. Cuiraſſes. Boucliers. Armures complettes.

Les caſques, les cuiraſſes, les boucliers, les armures complettes étoient des armes défenſives dont on ſe couvroit pour éviter les traits & l'effet des armes offenſives de l'ennemi ; on faiſoit ordinairement ces armes d'airain ou fer. Leurs différentes parties réunies artiſtement par des articulations, laiſſoient au corps l'uſage de ſes membres. Le caſque ſervoit à garantir la tête ; la plûpart avoient une viſière ; c'étoit un morceau de fer qu'on levoit pour reſpirer plus aiſément, & qu'on baiſſoit lorſqu'on étoit près de l'ennemi. Les braſſards défendoient les bras. Les gantelets les mains. La cuiraſſe le corps. Les cuiſſards les cuiſſes. Les bottines les jambes. Les boucliers étoient des pluſieurs formes & grandeurs ; ils ſe portoient au bras gauche, & ſervoient à parer les fléches, & les coups d'épées ou de ſabres.

Les armes varioient infiniment, & pour la forme & pour l'uſage chez pluſieurs Peuples. Quelqu'uns étoient armés de toutes piéces ; d'autres ne l'étoient

que pardevant, afin qu'on trouvât plus de danger à tourner le dos à l'ennemi qu'à lui faire tête.

Cottes de mailles. Les cottes de mailles étoient des eſpéces de chemiſes tiſſues de mailles de fer, qui prenoient facilement le mouvement & la conformation du corps; cette armure plus légère & plus commode que l'autre, étoit chez pluſieurs Peuples, celle de la Cavalerie; j'en ai vu pluſieurs à Chantilli. J'ai été étonné de la perfection & de la délicateſſe de cet ouvrage; elles ont l'air d'être tricotées, & certainement on auroit de la peine aujourd'hui à en faire de pareilles.

Chevaux bardés. Les chevaux étoient auſſi couverts de fer; la partie de l'armure qui défendoit leur tête, s'appelloit chamfrein, & l'armure entière s'appelloit barde. Un cheval ainſi équipé, ſe nommoit cheval bardé.

Elephants. Les élephants ſont des animaux monſtrueux pour la groſſeur & la force, dont pluſieurs Peuples de l'antiquité ſe ſervoient pour porter le déſordre & le carnage dans l'armée ennemie; ces animaux accoutumés à ce cruel exercice, enfonçoient des rangs entiers, fouloient aux pieds les malheureux qui ne pouvoient les éviter; les déchiroient avec leurs défenſes, ou les élevoient en l'air, & les jettoient à perte de vue avec leur trompe. Cette eſpéce d'arme étoit fort en uſage dans l'Inde, d'où elle paſſa chez les Rois d'Aſie, de là chez les Grecs, les Carthaginois. Les Romains finirent auſſi par en avoir. Le nombre des élephants qu'on traînoit à la ſuite des armées étoit prodigieux. On en avoit quelquefois juſqu'à trois cents. Ordinairement on les plaçoit en première ligne, & c'étoient eux qui commençoient le combat.

Le grand Cyrus imagina de faire conſtruire des tours légères qu'on attachoit ſur le dos de chaque éléphant. Cinq à ſix hommes, placés dans ces tours, conduiſoient ces animaux au combat, & lançoient des traits ſur les ennemis.

Tours portées par les éléphants.

Ce même Prince imagina auſſi des chars armés de faulx, & qui, lancés dans les rangs ennemis, cauſoient le plus grand déſordre. Ces uſages prévalurent longtemps, & furent reçus chez la plûpart des Peuples de l'Aſie ; mais pluſieurs inconvénients horribles qui réſultoient néceſſairement du déſordre & du tumulte qu'ils occaſionnoient dans une affaire, les firent ſupprimer peu-à-peu.

Chariots armés de faulx.

L'art de la guerre s'étant perfectionné, on ſongea à fortifier les places, pour les rendre des aſyles ſûrs contre l'ambition & la force ; mais la ſoif de la gloire & des conquêtes fit bientôt imaginer des moyens de détruire ces ouvrages, que le déſir de conſerver la liberté avoit fait inventer. On oppoſa le génie au génie, des machines à des machines. De-là l'invention de la tortue, du bélier, des galéries, &c.

On diſtinguoit trois eſpéces de tortues ; l'une s'employoit dans les combats, & les deux autres dans les ſiéges ; la première étoit une ordonnance ſerrée qu'on faiſoit prendre à des troupes de première ligne. Les Soldats du premier rang, armés de longs boucliers, s'en couvroient tout entiers ; ceux des rangs plus éloignés mettoient les leurs ſur leurs têtes ; tous ces boucliers bien ferrés, bien unis, formoient une maſſe preſque impénétrable, & qu'on avoit toutes les peines

Première eſpéce de tortue.

du monde à rompre. A la bataille du Caſilin, gagnée par les Romains ſur les François, dès le commencement de la Monarchie, les Romains avoient formé une tortue de cette eſpéce en avant de leur front de bataille.

Deuxiéme eſpéce de tortue.

La ſeconde eſpéce de tortue ſe formoit de même avec des hommes & des boucliers; mais la différence étoit que celle-ci ſervoit à approcher, ſans danger, du pied de la muraille dans des ſiéges; les plus grands hommes étoient placés au premier rang, les plus petits aux derniers. Ce toît formé par les boucliers joints enſemble, avoit moyennant cette ordonnance une pente douce, pour aider à d'autres Soldats à monter deſſus, former une ſeconde tortue ſur la prémiere, & s'élever ainſi par dégrés à la hauteur des murs ou d'une bréche. Les hommes étoient ſi ſerrés, les boucliers ſi unis, & il y avoit une union de forces & de maſſe ſi bien entendue, que cette tortue ne pouvoit être rompue, ni par les pierres, ni les poutres qu'on jettoit ſur elle du haut des remparts.

Troiſiéme eſpéce de tortue.

La troiſiéme eſpéce de tortue, étoit une machine de guerre qu'on employoit dans les ſiéges; c'étoit un aſſemblage de planches qui formoient une caiſſe ouverte pardevant & par derrière; on la préſervoit de l'embrâſement en la couvrant de cuirs, ou de peaux fraîches & humides. Cette tortue renfermoit, tantôt une poutre garnie à une de ſes extrémités d'un fer crochu, pour détacher & démolir les pierres du rempart; (cette poutre garnie d'un crochet s'appelloit *corbeau démoliſſeur*); tantôt une piéce de bois énorme,

Corbeau démoliſſeur.

armée d'un morceau de fer, qui avoit la forme de la tête d'un bélier, & qui, ſuſpendu à des chaînes ou à des cordes, & miſe en mouvement par l'impulſion & les efforts d'une multitude de bras, dégradoit les murs, faiſoit bréche, & finiſſoit par les détruire. Bélier. L'objet de la tortue étoit de mettre à couvert la machine qu'elle renfermoit, & les hommes deſtinés à la faire mouvoir. Vitruve parle d'une tortue qui avoit quarante-cinq pieds à chaque face, & vingt-cinq de haut, les côtés en étoient garnis de claies couvertes de peaux nouvellement écorchées; il y avoit dix à douze pieds depuis la platte-forme de la tortue juſqu'au toît, ſur leſquel on élevoit encore une tour à quatre étages, dont le plus élevé avoit environ dix-huit pieds de large; on y plaçoit les catapultes les plus légères & les plus portatives. Dans les étages inférieurs on amaſſoit beaucoup d'eau, pour éteindre le feu que les ennemis auroient pu jetter ſur la tortue, & on plaçoit dans le rez de chauſſée de la machine le bélier ſuſpendu au plancher par des courroyes, au moyen deſquelles il alloit, venoit, & donnoit des coups proportionnés à ſon poids.

Les mantelets étoient des eſpéces de parapets de planches avec un toît fait de planches, auſſi garnies de peaux. Cette machine, qui, ſelon Végéce, avoit huit pieds de haut, ſept de large, & vingt-ſix de long, ſe conduiſoit moyennant des roulettes juſqu'au pied du mur. Elle ſervoit à garantir des traits de l'ennemi les Sapeurs, qui travailloient à couvert derrière elle. Mantelets.

Cavalier ou Agger. Le Cavalier, dit communement *Agger*, étoit une maſſe énorme, compoſée de terre & de bois, qu'on élevoit au niveau, ou même au-deſſus des murs de la place. On y établiſſoit des machines pour lancer dans la place des pierres & des traits.

Galerie. Les Anciens connoiſſoient auſſi l'uſage des galeries ; &, ſans poudre, ils ſçavoient parfaitement miner une tour, ou un ouvrage quelconque ; ils arrivoient, par le moyen d'une galerie pratiquée ſous terre, juſqu'au pied du rempart ; ils détruiſoient une portion des fondations qu'ils étayoient avec des morceaux de vieilles ſolives. Enſuite ils mettoient le feu à ces étais, qui, ſe conſommant, faiſoient écrouler cette partie de la fortification, & la bréche étoit ſouvent aſſez praticable, pour qu'on pût donner aſſaut.

Ils avoient encore pluſieurs autres machines inventées & variées ſuivant les circonſtances, & le génie des Généraux ; mais toutes n'avoient d'autre but que de détruire les murs de la ville aſſiégée, & d'y introduire les aſſiégeants avec le moins de perte poſſible.

Les aſſiégés & les aſſiégeants avoient d'autres machines, comme la baliſte, la catapulte, le ſcorpion, les arbalêtes, les corbeaux, &c. qu'ils employoient avec ſuccès.

Baliſte. La baliſte étoit une machine qui ſe bandoit avec des cordes de lin ou de boyau ; elle ſervoit à lancer des javelots & des dards avec une roideur extrême.

Catapulte. La catapulte ſervoit à lancer, avec l'impétuoſité de la foudre, des pierres d'une groſſeur énorme, qui écraſoient hommes, chevaux, & briſoient les machines

machines les plus fortes. Les aſſiégeans faiſoient quelquefois pleuvoir, avec cette machine, dans la ville aſſiégée, une quantité de cadavres & de bêtes mortes, qui portoient l'infection dans l'enceinte des murs, & hâtoient quelquefois la priſe de la Ville.

Arbalête ou Scorpion.

L'arbalête, ou ſcorpion, ſervoit à lancer des petits dards avec une vîteſſe extrême.

Phalérique.

La phalérique étoit une eſpèce d'artifice qu'on attachoit à un dard, & qu'on lançoit contre les tours ou d'autres ouvrages pour y mettre le feu.

Telle eſt l'idée générale qu'on peut avoir des armes des Anciens. Leur effet n'étoit certainement pas à beaucoup près ſi meurtrier que celui des nôtres. Nos balles & nos boulets ſont des armes infiniment plus deſtructives que les fléches & les dards même, lancés par les machines les mieux exécutées. Et, ſi les combats étoient bien plus ſanglants, la vraie cauſe exiſte dans la manière même de ſe battre. Autrefois, lorſque les fléches étoient épuiſées, on ſe mêloit, l'épée à la main. L'adreſſe & le courage décidoient du ſuccès. Chaque individu étoit intéreſſé, pour ſa conſervation, à la mort de l'ennemi qu'il avoit en tête; auſſi les batailles étoient-elles bien moins longues, & plus déciſives; nos armes blanches ont pour le moins le même avantage que les leurs, & celles de jet ſont incomparablement meilleures, & pour la vélocité & pour l'effet.

TABLEAU GÉNÉRAL

De l'évaluation des Monnoies & Meſures anciennes, en Monnoie & Meſures de France.

MONNOIES.

Noms des Monnoies anciennes.	*Leur valeur en notre Monnoie.* Liv.	ſ.	d.	fract. du d.
Le Talent attique, depuis Solon. . .	5419	18	5	$\frac{1}{4}$
La Mine attique.	90	6	7	$\frac{11}{12}$
Le Cyzicême.	25	5	10	$\frac{1}{16}$
Le Darique.	18	1	3	$\frac{15}{16}$
Le Sigle.	1	2	6	$\frac{251}{256}$
La Drachme attique.	0	18	0	$\frac{11}{64}$
L'Obole attique.	0	3	0	$\frac{17}{128}$

MESURES CUBIQUES.

Noms des meſures des Anciens.	*Leur valeur en meſures de France.* Pieds de Roi cubes.	Pouces cubes.	Fract. du pouce cube.
Le Médimne attique.	1	1119	$\frac{21}{25}$
Le Cérame.	0	1423	$\frac{13}{64}$
La Capithe.	0	118	$\frac{11}{768}$
La Chœnix.	0	59	$\frac{11011}{13536}$
La Cotyle.	0	14	$\frac{1109}{6144}$

MESURES LONGITUDINALES.

Noms des meſures anciennes.	*Leur valeur en meſures de France.* Toiſes.	Pieds.	Pouces.	Lignes.
La Paraſange.	2266	4	0	0
Le Stade.	75	3	4	0
Le Pléthre.	14	0	0	0
L'Orgye.	0	5	8	0
La Coudée Grecque.	0	1	5	0
Le Gied Grec.	0	0	11	4

DES EGYPTIENS.

Origine des Egyptiens.

LES EGYPTIENS ſe prétendent de toute antiquité ; ils croient avoir été gouvernés dabord par des Dieux ; Saturne, Jupiter, Apollon, &c. ; & tous ces Dieux de la Fable étoient des Divinités Egyptiennes qui régnèrent ſur eux dix-huit cents ans. Horus, fils d'Iſis, fut le dernier de cette race illuſtre & fabuleuſe. Des Rois ſuccédèrent à ces Dieux, & commencèrent à regner (à ce que diſent leurs Prêtres) 1500 ans avant la cent quatre-vingtiéme Olympiade, c'eſt-à-dire, environ l'an du monde 2448. L'opinion la plus probable eſt que cette Monarchie, poſſedée aujourd'hui par les Turcs, fut fondée par Ménès, fils de Cham, environ l'an du monde 1816.

Ce Peuple étoit guerrier & ſage, & s'eſt diſtingué parmi les autres Nations, par les découvertes & les arts auxquels il a donné naiſſance. Les Egyptiens furent les premiers Aſtronômes, les premiers Navigateurs & les premiers Médecins ; leurs mœurs étoient douces, & leurs loix dictées par la ſageſſe & la raiſon.

De tous les Peuples du monde, c'eſt celui chez lequel on trouve des traces de guerre les plus anciennes ; Oſiris, un de leurs Rois, aſſembla vers l'an du monde 2350, une armée pour parcourir toute la terre ; & laiſſa à Iſis, qu'il avoit établi Régent du Royaume pendant ſon abſence, Hermés pour Miniſtre, & Hercule, homme d'une valeur & d'une force prodigieuſe, pour général de ſes troupes.

On voyoit à Niſe, ville d'Arabie, du temps de Diodore de Sicile, l'an du monde 3948, une grande colonne conſacrée à Oſiris, ſur laquelle étoit cette Inſcription :

> Je ſuis le Roi Oſiris,
> qui ſuivi d'une armée
> nombreuſe, ai parcouru
> la terre entière, depuis
> les ſables inhabités de
> l'Inde, juſqu'au rivage
> de l'Océan.

Génie militaire des Egyptiens.

L'Art Militaire étoit en grand honneur en Egypte. Après les familles ſacerdotales, on eſtimoit les plus illuſtres celles qui étoient deſtinées aux armes ; on ne ſe contentoit pas de les honorer ; on les recompenſoit libéralement.

La profeſſion des armes paſſoit de père en fils. On attachoit une note d'infamie à ceux qui prenoient la fuite dans un combat, ou qui faiſoient paroître de la lâcheté ; parce qu'on aimoit mieux les retenir par un motif d'honneur, que par la crainte des châtimens.

Levée des troupes.

M. Rollin aſſure que les Rois d'Egypte entretenoient toujours des troupes réglées, &, comme l'état de Soldat étoit fort honoré, on n'étoit jamais embaraſſé pour la levée.

Education du Soldat.

On regardoit comme une choſe eſſentielle, d'entretenir les troupes dans un exercice pénible & continuel ; on les préparoit de loin aux fatigues de la guerre par une éducation mâle & robuſte ; il y a un

art de former les corps comme les eſprits ; cet art ſi néceſſaire dans les armes, & ſi aiſé à acquérir, étoit parfaitement connu des Anciens, & l'Egypte l'avoit trouvé. La courſe à pied, à cheval, en chariots, s'y faiſoit avec une adreſſe admirable ; il n'y avoit pas de meilleurs hommes de cheval que les Egyptiens.

L'an du monde 3000.

Un Roi d'Egypte, père de Séſoſtris, conçut à la naiſſance de ſon fils un projet digne d'un grand Roi. Il ſe fit amener tous les enfans d'Egypte, nés le même jour que lui ; raſſemblant en même temps des nourices, & nommant même des Gouverneurs, il régla pour tous une éducation commune ; il ſe perſuadoit que des enfans qui auroient vecu familièrement avec ſon fils, dès l'âge le plus tendre, lui ſeroient plus attachés dans la ſuite de ſa vie, & le ſerviroient mieux dans les combats ; il n'épargna rien pour cette éducation, fit paſſer ces enfans par toutes ſortes d'exercices & de travaux ; on ne leur donnoit point à manger qu'ils n'euſſent couru 180 ſtades ; ce fut par ces épreuves qu'ils devinrent tous des Soldats invincibles, & par la force du corps & par la grandeur de l'âme ; &, avec ces Soldats, il triompha de l'Arabie & de la Lybie.

Diodore de Sicile.

Paye du Soldat Egyptien.

Tous les revenus de l'Egypte étoient diviſés en trois parts ; l'une étoit pour les Prêtres, l'autre appartenoit au Roi, & la troiſiéme au Militaire, & à tous ceux qui étoient ſujets aux convocations en temps de guerre ; afin qu'étant liés à la Patrie par leur propre bien, ils s'expoſaſſent plus volontiers aux périls & aux travaux attachés à leur profeſſion ; en effet il ne paroît

pas de la prudence de confier la garde & la ſûreté d'un pays, à des gens qui n'ont aucun intérêt perſonnel à le défendre.

3028. Séſoſtris diſtribua à tous les Soldats qu'il emmena avec lui hors de l'Egypte, beaucoup de terres dans un ſol très-fertile, afin que, laiſſant à leur famille un bien ſuffiſant, ils ſe diſpoſaſſent à partir avec plus de courage & de liberté d'eſprit; il ſe rendit maître par leur moyen de toutes les Iſles de la mer rouge juſqu'aux Indes; ſubjugua toute l'Aſie, pénétra beaucoup plus loin que ne fit jamais Alexandre; puiſqu'il paſſa le Gange, & traverſant toutes les Indes, il parvint juſqu'à l'Océan oriental; d'où revenant par le Nord, il conquit la Scythie entière, juſqu'au fleuve Tanaïs, paſſa en Europe, ſoumit toute la Thrace, où après avoir penſé perdre ſon armée faute de vivres, & par de longues marches, il mit fin à ſes exploits, & revint en Egypte au bout de neuf ans, avec une reputation ſupérieure à celle des autres Rois ſes prédéceſſeurs.

Séſoſtris ayant licencié ſes troupes, aſſûra à tous ſes Soldats la jouiſſance des biens qu'ils avoient acquis par tant de travaux. Ce Prince faiſoit honneur & bonne réception aux Rois qu'il avoit vaincus, & qu'il obligeoit de lui apporter des préſents tous les ans; mais lorſqu'il alloit au Temple, ou qu'il faiſoit dans la Ville quelque entrée où il devoit paroître avec la pompe royale, il faiſoit dételler les quatre chevaux de ſon char, & y faiſoit atteller à leur place ces malheureux Princes; ce trait de hauteur & de barbarie, ne peut même s'excuſer par l'uſage de ces temps téné-

breux, & ſans cela, la réputation de Séſoſtris eût été intacte ; il mourut avec la renommée d'un grand Conquérant, & emporta les regrets de ſes Peuples ; ſa mémoire fut long temps en vénération dans l'Egypte ; &, quelques ſiécles après, Darius, père de Xerxès, ayant conquis ce Royaume, & voulant faire ériger ſa ſtatue au-deſſus de celle de ce Conquérant, le Grand-Prêtre lui repréſenta qu'il n'avoit pas encore ſurpaſſé les actions de Séſoſtris ; Darius ne fut pas choqué de la fermeté du Grand-Prêtre, & répondit qu'il s'efforceroit d'atteindre au dégré de gloire de ce Héros.

Six arpens de terre diſtribués à chaque Soldat.

Les Soldats avoient douze arures exemptes de tout tribut ; l'arure étoit une portion de terre qui répondoit à peu près à la moitié d'un de nos arpens. Outre ce privilége, on fourniſſoit à chacun d'eux par jour, cinq livres de pain, deux livres de viande, & une pinte de vin ; c'étoit de quoi nourrir une partie de leur famille.

Mariage des Soldats permis, même autoriſé.

Les Egyptiens facilitoient le mariage à leurs Soldats ; afin que, l'état Militaire ſe perpétuant de race en race, ainſi que le courage, on n'eût jamais beſoin de troupes étrangères.

Troupes étrangéres ſoudoyées par les Egyptiens.

On voit cependant un exemple contraire à cette maxime, dans la perſonne de Spaſmeticus, un des douze Gouverneurs qui s'étoient partagé l'Egypte ; ce Prince ayant été attaqué par les autres ; fit lever à prix d'argent des Soldats dans la Carie, dans l'Ionie ; & défit en bataille rangée ſes ennemis confédérés ; outre la ſolde dont il étoit convenu avec ces troupes

L'an du monde 3334.

étrangéres ; il leur fit encore de grands préſents, & leur diſtribua des terres. Comme il étoit parvenu à la Couronne par le moyen de ces Milices ſoudoyées ; il avoit une confiance particulière en elles. Il remplit ſon armée d'étrangers dans les guerres qu'il eut depuis à ſoûtenir, & affecta de les diſtinguer ; car toutes les fois qu'il s'agiſſoit de ſe mettre en bataille, il leur donnoit toujours la droite ; laiſſant à ſa gauche les troupes d'Egypte ; celles-ci piquées de cette préférence déſertèrent au nombre de deux cents mille. Le Roi courut après elles, employa promeſſes, repréſentations, réparations, pour les engager à revenir ; les conjurant de ne pas abandonner leurs femmes, leur patrie, leurs enfants ; tous ces Soldats auſſi-tôt frappant de leurs javelots ſur leurs boucliers, les frottant les uns contre les autres, & découvrant tous à la fois, ce que la pudeur ne permet pas de nommer, répondirent avec de grands cris, que tant qu'ils auroient ces armes, & ces dons précieux de la nature, ils ne manqueroient nulle part de patrie, & encore moins de femmes & d'enfants.

La droite regardée comme place d'honneur.

On voit par-là, que la droite a toujours été regardée chez tous les peuples, mais ſur-tout chez les Egyptiens, comme la place d'honneur dans l'ordre de bataille.

Armes des Egyptiens.

Il paroît auſſi que les armes défenſives des Egyptiens étoient le caſque, la cuiraſſe & le bouclier ; & les offenſives, la pique & le javelot.

Leur ordre de bataille

L'Odonnance de tous les Peuples Aſiatiques étoit, la phalange, c'eſt-à-dire, un ordre profond & très-ſerré.

Les

Les Egyptiens avoient auſſi adopté cette methode. A la bataille de Thimbrée, gagnée par le grand Cyrus contre Créſus & ſes Alliés, ils étoient formés en pluſieurs bataillons quarrés, de dix mille hommes chacun.

Ils combattoient autrefois ſans ordre, & étoient ſouvent défaits par leurs ennemis. Ils prirent enfin le parti d'introduire parmi eux la diſcipline néceſſaire dans les armées. Ils ſe donnèrent même des étendarts, pour ſervir de guide à leurs troupes, dans la mêlée; les Chefs les portoient au bout de leurs piques, & chacun reconnoiſſoit à quel corps ou à quelle compagnie il appartenoit; ces étendarts étoient la repréſentation de pluſieurs animaux. Etendarts.

Les Egyptiens avoient quelques connoiſſances de fortifications de campagne; elles conſiſtoient en un large foſſé, la terre qu'on en avoit tirée formoit un parapet. Séſoſtris, pour mettre le pays à l'abri des incurſions des Syriens & des Arabes, fortifia ainſi tout le côté oriental de l'Egypte, depuis Pélure juſqu'à Héliopolis, c'eſt-à-dire, plus de 17 lieues.

Mais un trait de leur hiſtoire, me les fait juger très-ignorants dans l'art de prendre les places; & on ne peut comprendre comment Spamétique reſta vingt-neuf ans devant Azot, petite bourgade de la Paleſtine.

Du reſte les Egyptiens étoient verſés dans l'art du cheval; ils s'élançoient deſſus ſans étriers, s'y tenoient ſouvent ſans ſelle, & la plûpart les conduiſoient ſans mord ni bride; il y a apparence qu'ils Cavalerie Egyptienne.

faiſoient des aides leur ſcience principale, & qu'ils mettoient tous les ſoins poſſibles à bien dreſſer leurs chevaux. (Leurs eſcadrons étoient quarrés.)

Ils ſe ſervoient auſſi dans les combats de chars très-légers, montés par deux Guerriers, dont l'un conduiſoit le char, & l'autre combattoit ; leur front de bataille étoit garni d'une multitude de ces chars, dont l'objet étoit d'entamer le front de bataille de l'ennemi, & d'y faire bréche ; mais cette eſpéce d'arme avoit de ſi grands inconvenients, qu'après une longue ſuite de ſiécles, & après en avoir eſſuyé cent fois des malheurs, elle fut entièrement ſupprimée. Le moindre événement, un chariot renverſé, un cheval bleſſé, pouvoit mettre le déſordre dans cette ligne indiſciplinable, qui ſe renverſoit ſouvent ſur la phalange, & y cauſoit le plus grand déſaſtre.

Force de leurs armées.

Leurs armées étoient conſidérables ; M. Rollin prétend qu'on entretenoit toujours ſur pied deux cents mille hommes. Séſoſtris ayant fait le projet de conquérir toute la terre, raſſembla tout ce qu'il y avoit d'hommes vigoureux dans l'Etat, & forma une armée proportionnée à la grandeur de l'entrepriſe. Elle étoit compoſée de ſoixante mille hommes de pied, de vingt-quatre mille chevaux, & de vingt-ſept mille chariots. Il donna pour Officiers à cette Armée ſes compagnons d'école ou frères d'armes, au nombre de dix-ſept cents ; qui ſe ſoutenoient les uns les autres par une émulation mutuelle.

Séſac, Roi d'Egypte, marcha contre Jéruſalem, la cinquiéme année du régne de Roboam, avec douze

cents charriots de guerre, ſoixante mille hommes de Cavalerie, & une Infanterie innombrable.

Cambyſe, fils de Cyrus, s'empara de l'Egypte, l'an du Monde 3479. Alexandre la ſubjugua en 3680; enfin, à la mort de Cléopatre, elle devint Province Romaine, l'an du Monde 3974. Aujourd'hui elle appartient au Turc.

DES GRECS.

Des Peuples qui compoſoient la Gréce.

LA GRÉCE, ce pays fertile & délicieux, dont les habitants étoient ſi guerriers, ſi voluptueux & ſi ſçavants, étoit compoſée d'une infinité de Provinces qui formoient de petites Républiques diſtinctes, & ſéparées la plûpart de génie & d'intérêts; les principales d'entr'elles étoient Athènes, Sparte ou Lacédémone, Thébes, Argos, celle des Achéens & pluſieurs autres. La plûpart de ces Républiques furent fondées par des colonies Egyptiennes ou Phéniciennes.

Fondation d'Athènes.

Environ vers l'an du Monde 2448. Cécrops emmena en Gréce une colonie Egyptienne, fonda douze Villes, ou plutôt douze Bourgs, dont il compoſa le Royaume d'Athènes; & où il établit, avec les Loix de ſon pays, les Dieux qu'on y adoroit. Dans le même temps, Cadmus, fils d'Agénor, tranſporta dans cette contrée une peuplade de Phéniciens, & fonda la ville de Thébes dans la Béotie.

Fondation de Thébes.

Fondation d'Argos.

Vers l'an 2552, Danaüs, Egyptien, ſe fit Roi d'Argos, après avoir dépoſſédé les anciens Rois de ce pays.

Le ſiége de Troie peut être regardé comme l'époque de la réunion de tous ces Peuples, de leur civiliſation & de leur conſtitution militaire. Diſperſés auparavant, vagabonds, vivants de rapines, toujours armés, même en paix; prets à piller & à détruire le plus foible; ils marchoient au combat dans la plus grande confuſion.

Ce qu'ils étoient avant le ſiége de Troies.

Une preuve certaine du peu d'ordre qui régnoit dans leurs armées, c'eſt la propoſition que le ſage Neſtor fit à Agamemnon au ſiége de Troies, de ſéparer l'armée par Nations, & même par Tribus: « Les » Rois & les Chefs, dit Homère, démêlèrent leurs » Soldats confondus, & en formèrent des troupes » diſtinctes partagées en corps de gens de même » pays. Cette diſtribution devoit augmenter le courage » du Soldat; quel homme oſeroit être un lâche ſous » les yeux de ſes parents, de ſes compatriotes &c. » ? Quelle pauvre Milice, que celle où l'on ſouffroit ce mélange monſtrueux de peuples & d'armes!

Iliad. liv. II.

Des cauſes qui ont rendu les Grecs guerriers.

L'exceſſive durée du ſiége de Troies, prouve auſſi le peu de talents que les Grecs avoient alors pour un Art qu'ils ont poſſédé depuis dans toute ſa perfection. Après la ruine de cette Ville célébre; la Gréce bouleverſée au-dedans, par une infinité de changements & par des troubles fréquents, fut long-temps encore ſans rien entreprendre de grand; ce ne fut qu'à l'occaſion de la nouvelle irruption des Perſes qu'elle commença à connoître ſes forces. Les guerres preſque continuelles qui s'étoient faites de voiſins à voiſins, & d'une Ville à l'autre, avoient entretenu parmi les

Grecs cet eſprit belliqueux, & ce courage admirable, qu'on vit briller chez eux avec tant d'éclat. Alors parurent dans la Grece, ces établiſſements que l'Univers admira, & qui contribuèrent à l'excellence de la diſcipline militaire ; je veux parler de l'inſtitution des Loix de Lycurgue, & de la célébration des jeux Olympiques, Iſthmiques & Néméens. Le véritable objet des Loix de Lycurgue, fut de rendre les Lacédémoniens intrépides & vaillants. L'éducation des jeunes-gens étoit publique ; elle commençoit dès leur plus tendre enfance, & duroit preſqu'autant que leur vie. Cette éducation n'avoit pour but que de leur apprendre à obéir, à ſupporter les plus grandes fatigues ; & à demeurer vainqueurs en toutes ſortes de combats.

Education de la jeuneſſe.

Les jeux Olympiques, & les autres établis dans la Gréce, étoient deſtinés à faire naître, & à récompenſer le courage & l'adreſſe. Tous les jeunes-gens en état de porter les armes s'y diſputoient, en préſence d'une multitude énorme de peuple accouru pour voir ce beau ſpectacle, le prix de la courſe, de la lutte, de l'eſcrime, de tous les exercices propres à former des Soldats. La gloire de concourir à ces récompenſes honorables avec les Hommes les plus illuſtres, avec des Rois mêmes, les applaudiſſements extraordinaires, & les couronnes que recevoient les vainqueurs, aux yeux de toute la Gréce aſſemblée, maintenoient ces exercices en honneur, & inſpiroient à la jeuneſſe cette noble paſſion de s'y perfectionner, à laquelle les Grecs durent enſuite leurs principaux exploits.

Jeux Olympiques.

Sparte & Athénes, étoient les Républiques les plus conſidérables de la Gréce ; les autres petits Etats voiſins furent obligés, par crainte ou par intérêt, de ſe laiſſer entraîner par l'aſcendant de ces deux Villes ; & peindre les mœurs des Lacédémoniens & des Athéniens, c'eſt décrire celles de toute la Gréce.

Lacédémoniens, leur caractère.

Les premiers étoient un Peuple de Soldats ; ils ne cultivoient ni les Arts ni les Sciences ; ils n'exerçoient pas le commerce ; ils ne s'appliquoient pas davantage à l'agriculture ; abandonnant le ſoin de leurs terres à des eſclaves nommés *Hilotes* ; toutes leurs loix, toutes les conſtitutions de leur état tendoient à en faire des hommes de guerre. Ç'avoit été là l'unique but de leur Legiſlateur. Il réuſſit parfaitement ; car jamais on ne vit de meilleurs Soldats, plus faits à la fatigue, à l'obéiſſance, à la diſcipline, plus courageux & plus dévoués à la gloire, & au bien de la Patrie ; on en diſtinguoit de deux ſortes ; les uns, que l'on nommoit *Spartiates*, qui habitoient à Sparte même, les autres nommés *Lacédémoniens*, & qui demeuroient à la campagne ; les premiers étoient la fleur de l'Etat, & en rempliſſoient toutes les charges. Ils étoient preſque tous capables de commander. On ſçait le merveilleux changement qu'un ſeul d'entr'eux, (Xantippe) envoyé au ſecours des Carthaginois, cauſa dans leur armée ; & comment Gilippe, autre Spartiate ſauva Syracuſe. Tels étoient les trois cents qui, ſous Léonidas, défendirent les Thermopyles, contre l'armée innombrable des Perſes. Enfin la réputation militaire des Spartiates, étoit ſi bien établie, que les

différents peuples de la Gréce, étant ménacés de quelques guerres, ne demandoient à Sparte ni argent ni troupes, mais un ſeul Général; & qu'ils lui obéiſſoient avec toute la confiance & la docilité qu'inſpire naturellement la ſupériorité des lumières. Auſſi, lorſqu'Alexandre ſe fut fait nommer Capitaine-Général de toute la Gréce, les Lacédémoniens s'y oppoſèrent, diſant qu'ils étoient dans l'habitude de commander & non d'obéir.

Athènes n'avoit pas des réglements auſſi ſages que ceux de Sparte; mais l'amour de la liberté ſuppléoit à ce qui manquoit à cet égard, & inſpiroit à ſes Citoyens dans les grandes occaſions, autant de conſtance & de magnanimité. Elle ſeule oſa réſiſter aux premiers efforts des Perſes contre la Gréce, tandis qu'une ſotte & vaine ſuperſtition (la peur de ſe mettre en marche dans la pleine Lune) empêcha les Lacédémoniens de partager avec eux le péril & la gloire de la fameuſe journée de Marathon.

Les Lacédémoniens effacèrent cette tache, dix ans après, aux Thermopyles, aux combats de Salamine & de Platée; mais, quoiqu'ils euſſent alors le commandement général des forces de la Gréce, les ſacrifices que cette ſeconde irruption des Perſes coûta aux Athéniens, & la conduite éclairée de Thémiſtocle, firent néanmoins attribuer à ces derniers le principal honneur du ſuccès de la guerre.

Telle eſt l'époque de la diviſion qui ſe mit entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Ces deux puiſſances rivales ne ceſsèrent de ſe harceler, de ſe faire

Epoque & cauſe de la diviſion qui ſe mit entre les Lacédémoniens & les Athéniens.

la guerre, ſoit entr'elles, ſoit avec leurs alliés. Ces diviſions augmentoient même leur expérience dans l'art militaire; parce qu'elles ne manquoient jamais en reprenant les armes, de ſe pourvoir avec ſoin de tout ce qu'elles avoient reconnu leur manquer dans les guerres précédentes.

Guerre du Péloponeſe.

Enfin la jalouſie du commandement alluma la guerre du Péloponèſe, qui arma tous les Grecs les uns contre les autres, & dont l'Hiſtoire eſt moins intéreſſante par la grandeur des événements, que par la quantité de faits inſtructifs qu'elle nous préſente. On voit dans les deux partis des Chefs habiles, épuiſer tour-à-tour, à la tête de leurs petites Armées les reſſources de l'art le plus profond, & nous étonner par la hardieſſe de leurs manœuvres. Alors la Tactique des Grecs devint plus ſçavante de jour en jour. On la vit s'avancer vers ſa perfection par les lumières d'Epaminondas, y arriver ſous Philippe, s'y maintenir ſous Alexandre, & décheoir inſenſiblement par la négligence & l'avarice de ſes ſucceſſeurs, ainſi que par les diviſions inteſtines des Grecs, qui, dégénérant de leurs ancêtres, & plus occupés à ſe nuire les uns aux autres, que du ſoin de leur liberté, ſemblèrent enfin n'avoir hâté la chûte de Perſée, dernier Roi de Macédoine, que pour ſubir plus-tôt le joug des Romains.

Macédoniens.

Les Macédoniens furent plus illuſtres ſous Philippe & ſous Alexandre, qu'ils ne l'avoient été auparavant, & qu'ils ne le furent depuis. Ils durent leur mérite au premier, & leur gloire au ſecond; ce jeune Prince les trouva tout diſpoſés & tout formés par ſon père,

pour

pour les vaſtes projets qu'il exécuta par leur valeur & leur coûrage, autant que par ſa propre intelligence.

Athéniens, leur caractère.

Les Athéniens joignirent pendant quelque temps la politeſſe des manières, la fineſſe de l'eſprit & du goût, la perfection des arts, la politique, la théorie & la pratique de la guerre. On les vit avec étonnement réunir, au ſuprême dégré, ce ſentiment vif & délicat, qui fait le voluptueux, & cette vigueur du corps & de l'âme, qui forme les Héros; cette Nation étoit au plus haut point de ſa gloire dans les 35 & 36e ſiécles; elle l'emportoit de beaucoup en tout ſur les autres Grecs, & diſputoit même le merite Militaire aux Lacédémoniens, qui n'aſpiroient qu'à celui-là. Athènes ceda enfin, comme les autres Villes de la Gréce, à l'aſcendant de Philippe & d'Alexandre, & ne ſecoua le joug de leurs ſucceſſeurs, que par la protection des Romains, juſqu'à ce que Sylla la prit & la pilla, vers l'an 4000. Pompée la rétablit, & Céſar, en étant devenu maître après la bataille de Pharſale, la ménagea plus, diſoit-il, en conſidération des morts que des vivans.

Les Lacédémoniens qui devoient la conſtitution ferme & vigoureuſe de leur gouvernement aux Loix de Lycurgue, acquirent, ainſi que les Athéniens, leur grande réputation dans les 35 & 36e ſiécles. Mais, bien différents de ceux-ci, ils négligeoient tous les beaux arts, pour ſe livrer tout entiers à celui de la guerre. Auſſi en devinrent-ils, ſelon Xénophon, les ſouverains maîtres; mais, comme il n'y a pas de gouvernement d'une conſiſtance inaltérable, après s'être

ſoutenus pendant pluſieurs ſiécles dans la plus haute réputation, ils la perdirent peu à peu, avec les mœurs ſimples qui la leur avoit méritée. L'argent s'inſinua parmi eux, & produiſit ſon effet ordinaire, qui eſt de corrompre ceux qui s'y attachent.

Génie national des Grecs.

Un des caractères diſtinctifs du génie des Grecs, étoit une fineſſe adroite, qui leur fit dans toutes les circonſtances, diſſimuler leurs projets, découvrir adroitement ceux de l'ennemi, & qui leur apprit le grand art de connoître les hommes. Nul Peuple ne porta auſſi loin cette grande connoiſſance, & ne ſçut mieux tirer parti des paſſions mêmes, pour les faire ſervir au bien général.

Les Chefs ſçavoient inſpirer aux Troupes cette confiance, ce courage qui exalte l'âme, & fait faire des prodiges. Un coup d'œil lancé à propos, quelques mots d'éloge ou de reproche, prononcés par un Chef intrépide, aimé de ſes Soldats, & qui leur montre l'exemple, portent ſouvent le courage & la valeur dans les cœurs les plus froids, les échauffent, & les font voler à la victoire.

Les Généraux haranguoient toujours leurs Troupes avant le combat, pour les encourager, exciter leur valeur, & les animer par l'appas des récompenſes.

« Braves Grecs, dit Agamemnon en parcourant » ſes bandes, ne vous relâchez pas; montrez votre » valeur ordinaire, & ne craignez rien; les Troyens » vos ennemis porteront la peine de leur perfidie; leurs » cadavres ſerviront de proie aux vautours; &, après » avoir ſaccagé leur Ville, nous emmenerons ſur nos

» vaiſſeaux leurs femmes & leurs enfans.

Et, dans une autre occaſion: « Mes amis, leur dit il, » montrez-vous des hommes; armez-vous d'un cou- » rage intrépide, & que le reſpect que vous-vous » devez les uns aux autres dans la ſanglante mêlée, » vous oblige à faire votre devoir. Dans une armée » de vaillants hommes, il s'en ſauve toujours plus » qu'il n'en périt, au lieu que les lâches n'acquèrent » point de gloire; mais encore, leur lâcheté leur ôtant » leurs forces, ils deviennent la proie de leurs ennemis».

C'étoit par de tels diſcours qu'ils animoient leurs Soldats. Ces mots d'*amis*, de *compagnons* qu'ils leur donnoient en les rapprochant d'eux, les flattoient, & leur faiſoient faire des efforts extraordinaires, pour être auſſi les compagnons de leur gloire.

Il ne faut pas s'imaginer que les Grecs nous fuſſent fort inférieurs pour la diſcipline militaire, pour les ruſes de guerre, le plan d'une campagne, & l'exécution des projets; les nôtres ſont plus vaſtes, les armées plus nombreuſes; elles occupent plus de terrein, traînent à leur ſuite une quantité énorme de bagages. Leurs mouvements par conſéquent ſont plus difficiles, & ſoumis à des combinaiſons plus compliquées; mais le génie eſt de tous les pays, brilla dans tous les temps, & tira toujours parti des circonſtances pour parvenir à ſon but. Quoi de mieux vû, de plus ſagement combiné que le projet d'Alexandre, lorſqu'il voulut conquérir la Perſe. Il ne fait rien au hazard; il ſe décide ſuivant les circonſtances; les Villes maritimes de Perſe l'inquiétent-elles pour ſes communications? il ſe fait ſuivre

d'une flotte, & s'empare de ces Villes. Les Perſes renvoyent leurs vaiſſeaux, les ſiens deviennent pour lui une dépenſe inutile, & un embarras de plus, il s'en défait auſſi. Avec un pareil génie, dit M. le Maréchal de Puyſégur, & des Troupes bien diſciplinées, on peut entreprendre tout ce qu'on voudra, ſur des Peuples moins ingénieux & moins aguerris.

Rien de ſi beau & de ſi ſimple que l'éloge d'Alexandre par Arien. « Ce Prince, à un âge où les talents » commencent à peine à ſe développer, réuniſſoit » toutes les vertus d'un Général, d'un Politique, » d'un Roi». Et faut-il s'étonner qu'il ait toujours volé de victoire en victoire, avec des Soldats dont il avoit l'art de remplir l'eſprit d'eſpérance, le cœur de courage, & dont la bravoure étoit fondée ſur l'eſtime qu'il avoit ſçu leur inſpirer pour eux-mêmes.

Qu'y a-t-il de plus admirable que cette fameuſe Retraite écrite par Xénophon. Dix mille Grecs engagés au ſervice du jeune Cyrus, ſe trouvent, après la mort de ce Prince, à neuf cents lieues de leur pays, environnés d'ennemis qui les harcellent ſans ceſſe, en tête, en queue, ſur les flancs, trahis par leurs Alliés, obligés de paſſer ſur des terres ennemies; forcés de combattre à tout moment; ils oppoſent la ruſe & l'adreſſe à la force, le courage à la multitude, la diſcipline la plus exacte au déſordre; enfin ils parviennent, à force de marches, de contre-marches, de peines & de travaux, à ſe retirer dans un pays ami, d'où il leur fut aiſé de retourner dans leur Patrie. Xénophon, en nous faiſant la relation de cet événement

extraordinaire, nous a fourni le plus ancien Journal Militaire qui nous ſoit parvenu ; il contient les détails d'une entrepriſe hardie, ſagement combinée, heureuſement exécutée; enfin de la Retraite la plus étonnante & la plus célébre dont il ſoit parlé dans les annales de l'univers.

Philopémen, ce fameux chef des Achéens, eût brillé dans les ſiécles les plus fertiles en grands Hommes ; on ne peut en faire un éloge plus magnifique que celui que nous en a laiſſé Plutarque. « Il cherchoit, » dit-il, à ſe former le jugement, par toutes les lectures » analogues à la profeſſion des Armes, qu'il regardoit » comme la plus belle & la plus propre à faire valoir » toutes ſortes de vertus. Il rapportoit toujours l'inſtru- » ction à l'action ; auſſi il ne ſe contentoit pas d'une » théorie ſéche & inutile;mais il l'appliquoit au terrein; » il ne voyageoit pas ſans obſerver les hauteurs, les in- » égalités de la campagne, & ſans s'imaginer qu'il avoit » une phalange à y faire manœuvrer pour l'étendre ou » la reſſerer ».

Rien n'eſt plus militaire, & ne peint mieux la vigilance qu'on doit obſerver, même pendant le repos de la nuit, lorſqu'on a quelque choſe à craindre de l'ennemi, que la deſcription du ſommeil de Dioméde dans Homère. Agamemnon & Neſtor le trouvent couché dans ſa tente tout armé, ſes Compagnons à terre, autour de lui, la tête ſur leurs boucliers ; & près d'eux leurs picques de bout, qui jettoient un éclat ſemblable à celui des éclairs; ce Héros dormoit ſur la peau d'un taureau.

Et plus bas, le même Dioméde, repréſentant à Neſtor, qu'il étoit trop âgé, pour ſe donner la peine d'aller lui-même réveiller les Généraux ; celui-ci lui repond : «Mon ami, j'ai près de moi mes fils, qui ſont » pleins de bonne volonté & de courage ; j'ai mes » troupes, & je ne manque pas de gens qui exécuteront » promptement mes ordres; mais les Grecs ſont réduits » à cette extrémité, qu'on ne doit ſe fier qu'à ſoi-même ». De tels Généraux, qui ſçavoient par leur exemple élever l'âme de leurs Soldats, avoient trouvé l'art de les rendre preſque invincibles. Ce n'étoit pas des Troupes levées au hazard, inſenſibles à la gloire, indifférentes aux ſuccès, qui n'euſſent rien à perdre, qui fiſſent de la guerre un métier purement mercénaire, & qui vendiſſent leur vie pour une foible paye ; mais des Soldats déterminés à vaincre ou à mourir, ne reſpirant que les combats, n'ayant en vue que l'honneur & la liberté de leur Patrie ; & qui dans une bataille croyoient avoir à leurs côtés leurs femmes & leurs enfants, dont le ſalut étoit confié à leurs armes & à leur courage. Tels étoient les guerriers d'Athènes & de Lacédémone ; parmi de telles Troupes, on n'entendoit pas parler de déſertion ; les Loix n'avoient même pas pourvu à la punition de ce crime, le regardant comme impoſſible ; un Soldat pouvoit-il être en effet tenté de renoncer pour toujours à ſa fortune, à ſa patrie, à ſa famille ?

La guerre étoit l'élément des Grecs. Un Général qui, par des ſuccès, avoit établi la confiance publique, avoit autour de lui, outre les troupes fournies par la

République, un grand nombre de Volontaires empreſſés à ſervir ſous ſes ordres.

Dans l'intervalle que leur laiſſoit la guerre, ces Peuples étoient ſi belliqueux, qu'ils ſortoient de leur pays, & alloient offrir leurs ſerviçes à leurs voiſins.

Tant qu'ils furent animés de cet eſprit militaire, du patriotiſme & de l'amour de la gloire, ils ne redoutèrent pas leurs voiſins; mais l'indolence, la cupidité & la volupté s'étant introduites parmi eux, ils perdirent peu à peu cet eſprit d'ordre, qui les rendoit ſi redoutables; & ils furent ſubjugués. Après la mort d'Epaminondas, les Thébains, après eux les Athéniens en ſentirent les cruels effets. Sparte ſe ſoutint plus long-temps, parce qu'elle ſe corrompit plus tard. On vit encore à la Ligue des Achéens briller une étincelle de leur ancien génie. Philopémen fit ſes efforts pour ramener ſes Concitoyens aux vrais principes; mais, après la mort de ce grand Homme, cette lueur s'éteignit, & avec elle la gloire de la Patrie.

De la levée des Troupes.

Tout Grec étoit Soldat, quant il s'agiſſoit de défendre ſon pays & la commune liberté; perſonne alors n'étoit diſpenſé de prendre les armes; les plus vigoureux marchoient en campagne, les jeunes-gens & les vieillards reſtoient pour la défenſe des remparts.

Cet eſprit patriotique animoit juſqu'aux femmes Grecques; ſouvent on vit leurs mains délicates ſe charger d'armes peſantes, ou de lourds outils, pour partager les fatigues des Soldats, & leur donner le temps de ſe repoſer.

Lorſqu'un jeune-homme avoit atteint l'âge de

vingt ans, il étoit inscrit dans les registres publics; dès lors il n'étoit plus à lui, mais à la Patrie; à dix-huit ans on l'envoyoit dans quelque Fort ou Château, & là on l'instruisoit dans l'Art Militaire; mais on ne l'admettoit dans une Armée qu'à l'âge de vingt ans; & après avoir prêté un serment solemnel, par lequel il s'engageoit à ne jamais trahir sa Patrie, les armes de son pays, & à ne rien faire qui pût les déshonorer; ce serment l'obligeoit jusqu'à soixante ans. A Sparte il falloit quarante ans de service pour être exempt de marcher aux guerres étrangères.

Les Athéniens jouissoient communément de cette exemption à quarante-cinq ans; cependant, dans un cas pressé, il dépendoit des Généraux de faire prendre les armes dans un âge beaucoup plus avancé.

Le Peuple régloit la force des levées sur la représentation des Généraux; un d'eux se plaçoit sur un Tribunal élevé au milieu de la Place; ceux qui se trouvoient dans le cas de marcher, venoient se faire enregistrer en sa présence; on en faisoit la revue, & on choisissoit les plus propres à servir. Quiconque ne se seroit pas présenté, eût été déclaré infâme, & comme tel banni de la Place publique & des Temples. De cette manière rien n'étoit si prompt que la levée des Troupes; parmi les Grecs, vingt-quatre heures suffisoient pour mettre sur pied leurs Armées, qui ne furent, il est vrai, jamais bien considérables. Au passage des Thermopyles, le nombre des Spartiates étoit de 8,000 hommes; à la bataille de Platée, les Troupes que Sparte fournit, montèrent à 10,000 hommes,

Force des armées Grecques.

hommes, 5,000 Spartiates, & autant de Lacédémoniens. Chaque Spartiate avoit amené avec lui ſept Hilotes ou Eſclaves, dont le nombre montoit par conſéquent à 35,000.

Au commencement de la guerre du Péloponèſe, les troupes des Athéniens étoient de 13,000 hommes de pied, de 1,600 Archers, & d'à-peu-près autant de Cavaliers; ce qui faiſoit un peu plus de 16,000 hommes, ſans compter dix mille qui reſtèrent pour garder la Ville, la Citadelle & les Ports; mais ceux-là étoient des Citoyens au-deſſus ou au-deſſous de l'âge preſcrit, ou des étrangers établis dans la Ville.

Les Armées n'étoient d'abord compoſées que de Citoyens qui ſervoient à leurs dépens. La pauvreté commune empêchoit qu'on eût des Troupes mercenaires. Le premier exemple qu'on ait de Troupes ſoudoyées ſe trouve chez les Lacédémoniens, qui eurent à leur ſervice des Archers de l'Iſle de Créte, à la première guerre de Meſsène. Paye des Troupes.

Les guerres devenant plus longues, plus fatiguantes, ſe faiſant dans des pays plus éloignés, les Grecs furent obligés d'employer pluſieurs reſſources pour ſe procurer plus de Combattants. D'abord on força de marcher les Etrangers qui étoient dans la Ville; enſuite on obligea les Peuples alliés & ſujets à fournir leur contingent en hommes ou en argent; on ſoudoya des Corps étrangers tirés de différents pays; quelques Villes même les conſervèrent ſur pied en temps de paix, pour éviter le danger de laiſſer les Concitoyens trop long-temps armés. Ainſi leurs troupes devinrent

compoſées de Citoyens propres, d'Etrangers habitués, de troupes auxiliaires, & des Soldats mercénaires ; on donna à ceux-ci un darique par mois, qui revenoit à 18 liv. 1 ſ. 3 d. $\frac{11}{12}$ de notre monnoie ; ce qui, en ſuppoſant le mois de trente jours, lui valoit 12 ſ. & un $\frac{1}{2}$ d. par jour. Il eſt à remarquer que cette monnoie eſt eſtimée ici à ſa plus modique valeur.

Quelquefois même la paye étoit plus conſidérable ; & l'on voit que Cyrus, le jeune, donna aux Grecs qui s'étoient enrollés dans ſon Armée un darique & demi par mois, ce qui revenoit à un peu plus de 16 ſ. par jour. Il n'eſt point de dépenſe plus juſte & moins onéreuſe à l'Etat, que celle dont dépend l'exiſtence agréable des hommes deſtinés à le défendre ; toujours prêts à eſſuyer mille travaux, à ſacrifier leur ſanté, leur vie pour la Patrie. La profeſſion des armes, autrefois ſi eſtimée, aujourd'hui ſi peu révérée, & pourtant ſi honorable, eſt ſans contredit la plus belle, la plus noble ; le dernier Soldat qui fait ſon devoir eſt un être bien intéreſſant. Un homme toujours diſpoſé à répandre la dernière goutte de ſon ſang pour l'honneur & la patrie, doit être bien cher à cette même Patrie, qui doit au moins le payer par ſon eſtime & beaucoup de conſidération, des dangers qu'il court pour elle, & des ſervices qu'il lui rend.

Il paroît, par l'exemple de Liſimachus qui fut envoyé avec Nicias au ſiége de Siracuſe, que les Généraux Athéniens ſervoient à leurs dépens. Plutarque obſerve que ce Liſimachus, qui étoit fort pauvre, ſe trouvant hors d'état de fournir aux frais de la guerre comme les

autres, envoya au Peuple un mémoire de la dépenſe qu'il avoit faite pour ſa perſonne, dans lequel il faiſoit entrer en ligne de compte, ſa nourriture journalière, ſes vêtements, & juſqu'à ſa chauſſure.

Déclaration de guerre.

Dans les Républiques Grecques, c'étoit l'aſſemblée du Peuple qui décidoit la guerre en dernier reſſort. A Sparte & à Athénes, l'autorité du Sénat & de l'Aréopage, à qui il appartenoit de préparer les affaires, & de former des avis, ſervoit de contrepoids à la légèreté & à l'imprudence du Peuple. On reprochoit deux défauts tout oppoſés aux Athéniens, une trop grande précipitation, & une trop grande lenteur. C'eſt contre le premier de ces inconvénients qu'on avoit fait une Loi, qui ordonnoit qu'on ne pouvoit déclarer la guerre qu'après trois jours.

On ne commençoit pas de guerre, qu'on n'eût auparavant ſignifié aux Ennemis, par des Hérauts publics, les griefs qu'on avoit contr'eux, & qu'on ne les eût exhortés à réparer les torts qu'on prétendoit en avoir reçus. Cette Loi étoit équitable ; l'humanité veut qu'on n'en vienne au fléau horrible de la guerre, qu'à la dernière extrémité, & qu'on tente auparavant tout moyen d'accommodement. Polinice, avant que de former le ſiége de Thébes, envoya Tidée vers ſon frère Etéocle, pour faire des propoſitions de paix.

Les Grecs députèrent Ulyſſe & Ménélas vers les Troyens, pour les ſommer de leur rendre Hélène, avant que de faire contr'eux aucun acte d'hoſtilité. On voit une foule de pareils exemples dans l'Hiſtoire Grecque.

Une conduite contraire avoit abſolument décrié les Etoliens, & les avoit même rendus odieux, comme brigands & voleurs, parce que, n'ayant pour régle de leur conduite que leur intérêt, ils ne connoiſſoient ni les Loix de la guerre, ni celles de la paix, & que tout moyen de s'enrichir leur paroiſſoit légitime, ſans s'embaraſſer s'il étoit contre le droit des gens, d'attaquer ſubitement des voiſins qui ſe croyoient en ſûreté ſous la ſauve-garde des Traités.

Choix des Généraux & des Officiers.

C'eſt un grand avantage pour les Rois d'être maîtres abſolus du choix des Généraux d'armées, & des Officiers; & un grand talent pour eux, eſt de ſçavoir bien choiſir des hommes qu'ils rendent dépoſitaires de la puiſſance, de la gloire & de la fortune de l'Etat. C'eſt la bonté de ce choix qui a principalement cauſé le ſuccès des Princes qui ont ſçu le faire. Philippe, Alexandre le Grand, Cyrus n'ont jamais confié leurs Troupes à des Généraux ſans mérite & ſans expérience. Leurs ſucceſſeurs négligèrent cette attention néceſſaire. La cabale, le crédit d'un Favori préſidoient ordinairement à ce choix, à l'excluſion des bons Sujets; auſſi le ſuccès des guerres répondit à de tels commencements; & dans tous les temps, dans toutes les circonſtances les mêmes abus auront toujours des ſuites auſſi funeſtes.

Sparte étoit gouvernée par deux Rois qui étoient par leur rang en poſſeſſion de commander les Armées; &, dans les premiers temps, ils marchoient enſemble à la tête de leurs Troupes; mais une diviſion arrivée entre Cléomène & Démarate, donna lieu à une Loi, qui ordonnoit qu'un ſeul des deux Rois commande-

roit en temps de guerre. Ces Républicains comprirent que l'autorité s'affoiblit dès qu'elle eſt partagée ; qu'il eſt rare que deux Généraux ayant même autorité, s'accordent parfaitement enſemble, & que rien n'eſt plus funeſte à une armée, que le partage du commandement.

Cet inconvénient étoit bien plus grand à Athénes, où, par la conſtitution même de l'Etat, il devoit toujours y avoir dix Commandants ; parce qu'Athènes étoit compoſée de dix Tribus, dont chacune fourniſſoit le ſien, & le comandement rouloit par jour entre ces dix Chefs. C'étoit le Peuple qui les choiſiſſoit chaque année Il falloit que cette République fût bien fertile en Grands-Hommes, puiſque pendant près de deux cents ans, on compte à la tête de ſes Armées un nombre infini de Généraux habiles. La jalouſie fut très-rare parmi eux, parce qu'ils n'avoient en vûe que le bien public. On en voit un exemple dans la guerre que Darius porta contre les Grecs. Le danger étoit extrême ; les Athéniens ſe trouvèrent ſeuls contre une Armée formidable ; des dix Généraux qui les commandoient, cinq étoient pour donner le combat, & cinq pour ſe retirer. Miltiade, qui étoit du premier avis, ayant entraîné dans ſon parti le Polémarque, (c'étoit un Officier qui avoit droit de ſuffrage dans le Conſeil de guerre, & qui décidoit en cas de partage); tous les autres Généraux reconnurent la ſupériorité de Miltiade, déférèrent à ſon avis, & lui cédèrent le commandement à la fameuſe bataille de Marathon.

Il paroît que c'étoit un ancien uſage chez les Grecs,

que les Officiers fuſſent choiſis par les Soldats, & tirés de leur corps. On voit dans la Retraite des Dix-Mille un exemple poſitif de ce que j'avance. Après la trahiſon de Tiſapherne, les Grecs, ſe voyant ſans Généraux, comprirent qu'une armée ſans chef eſt un corps ſans âme. « Mes amis, leur dit Chiriſophe, ne perdons pas un temps précieux; ſéparons-nous; que ceux de vous qui manquent de Chefs s'en choiſiſſent, & revenez enſuite au centre du Camp avec ceux que vous aurez nommés ». Cet uſage ne pouvoit produire qu'un bon effet, & je ne lui vois aucun inconvénient. Il donnoit aux ſimples Soldats beaucoup plus de conſidération. C'eſt toute autre choſe d'être élu par l'acclamation de ſes pareils, ou d'être nommé par des Chefs. Il n'y avoit rien à craindre du côté de la partialité, ou de la ſéduction; ils étoient intéreſſés à ne donner leur voix qu'à un ſujet digne d'occuper la place pour laquelle on le propoſoit. Chaque Soldat regardoit cette dignité à laquelle il voyoit élever ſon Camarade, comme un bien qui lui étoit propre, & dont il s'efforçoit de mériter la poſſeſſion par ſon courage & ſa bonne conduite.

Diſcipline militaire.

De tous les Peuples du monde, les Grecs ont été les mieux diſciplinés. Aucun n'a mieux ſçu préparer la guerre pendant la paix; profiter avec plus d'avantage de ſes fautes pour s'en corriger, & des talents de ſes voiſins pour s'en enrichir. Des Ecoles publiques, où l'on démontroit publiquement & par principes le grand Art de la Guerre; des Maîtres entretenus par la République, des récompenſes dont on honoroit le zèle

que les jeunes-gens faiſoient paroître pour ces exercices; des punitions dont on flétriſſoit l'indolence & le peu de talents, étoient autant de moyens dont ils ſe ſervoient pour perpétuer ce génie militaire & patriotique, dont ils faiſoient dépendre le ſalut de l'Etat. Ils étoient perſuadés, avec raiſon, que dans toutes les ſciences, la théorie rend la pratique plus prompte & plus aiſée, & que les ſuccès d'une Armée ſont en proportion avec la ſcience & les talents de tous les individus qui la compoſent; car le gain d'une bataille ne dépend pas ſeulement du Chef; il ne peut y contribuer qu'en partie; il faut que chaque être raiſonnable qui compoſe l'Armée ſçache s'acquiter de l'emploi qui lui eſt confié; auſſi s'appliquoient-ils, avec la plus grande attention à l'inſtruction de la jeuneſſe, comme à une choſe eſſentielle & néceſſaire.

Proxénès de Béotie, avant que d'entrer au ſervice de Cyrus, ſe fait donner des leçons, s'inſtruit dans les armes, & ne ſe met à la tête de ſes troupes, que lorſqu'il eſt en état de commander. Bel exemple, & qui éviteroit bien des déſordres, s'il étoit ſuivi.

Xénophon n'avoit rempli aucun emploi conſidérable, lorſqu'il ſe trouva à la tête de dix mille Grecs, avec leſquels il fit cette ſuperbe Retraite. Ce n'étoit donc pas la pratique, mais une excellente théorie qui le rendit capable des plus grandes chôſes.

Les Rois, à la tête de leurs Armées, ſe chargeoient eux-mêmes du commandement. Il falloit pour cela, que, pendant la Paix, ils ſe fuſſent inſtruits de ce qu'ils devoient faire pendant la guerre.

Les Lacédémoniens ſont les premiers de la Gréce, on pourroit dire du Monde, qui ont écrit ſur l'Art Militaire, & qui ont inſtitué des Ecoles de Tactique. A leur exemple, les Macédoniens en ont fait autant.

Ils ne négligèrent rien de ce qui pouvoit donner du reſſort à l'âme, & lui inſpirer cet amour, cette ſoif de la gloire qui font les Héros.

La plûpart des Républiques Grecques avoient des corps d'élite, tels que les Sguires à Sparte, la bande ſacrée des Trois-Cents à Thébes, la Phalange Macédoniene, la bande des Amis, le corps des Argiroſpides. Chaque Guerrier qui compoſoit ces corps, flatté de la diſtinction qu'on lui accordoit, faiſoit des prodiges, pour n'en pas paroître indigne, & pour conſerver l'honneur du corps dont il faiſoit partie.

Phalanges Macédoniennes. La Phalange Macédoniene fut formée par Philippe, qui la compoſa de 6,000 Macédoniens des plus conſidérés & des plus braves. Cette Troupe formoit un quarré long, ayant un front de trois-cents ſoixante-quinze hommes, ſur ſeize de hauteur. Alexandre augmenta ſa force & la détruiſit. Elle étoit dans ſa juſte proportion, & il en fit un corps lourd & trop difficile à remuer.

Troupes des Amis. La Troupe des Amis fut créée par Alexandre. Ce Conquérant, voulant former une excellente Cavalerie, s'attacha à la compoſer de la jeuneſſe Macédoniene la plus diſtinguée par la naiſſance & par le courage. Il voulut qu'elle s'appellât *la bande des Amis*, & dans toutes les batailles, il combattoit à la tête de ce Corps; il étoit compoſé de huit Eſcadrons, formant

en

en tout 1,800 hommes ; ce qui faiſoit 225 par Eſcadron.

Les Loix ſéviſſoient très-ſévèrement contre les fautes d'indiſcipline. On puniſſoit de mort tout Soldat qui, pendant le combat, avoit quitté ſon rang, ou pris la fuite. Quelque temps après, on ceſſa de leur infliger la peine de mort, pour leur rendre la vie plus inſupportable que la mort même par le déshonneur dont on les flétriſſoit, juſqu'à ce qu'ils euſſent fait des prodiges de valeur pour réparer leur ignominie. Diſcipline Militaire.

Les fautes eſſentielles contre le ſervice, étoient punies de même ; une Sentinelle endormie étoit miſe à mort.

Si un Soldat, pendant la marche, s'écartoit de ſon rang, on l'obligeoit à ſe tenir de bout pendant un certain temps limité, portant un faiſceau d'armes ou un autre fardeau. De tout temps il a fallu des peines pour contenir les mauvais ſujets, & des récompenſes pour encourager les bons. Cette portion intéreſſante de la diſcipline n'étoit pas oubliée ; la bravoure, le talent étoient récompenſés par l'avancement & par des marques honorables. Après une bataille, on tenoit regiſtre de ceux qui s'étoient diſtingués ; on envoyoit leurs noms dans leur Patrie. S'ils ſurvivoient à leur renommée, les acclamations dont ils jouiſſoient à leur retour, ſous les yeux de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs amis, les dédommageoient des peines qu'ils avoient eſſuyées. S'ils avoient ſuccombé en défendant leur Pays, la certitude qu'ils avoient, que leur nom ſurvivroit, que leur mémoire ſeroit honorée ; que cet

honneur rejailliroit ſur toute leur famille, leur faiſoit trouver de la douceur dans leurs derniers moments, & ils penſoient moins à la mort, qu'à la gloire qui devoit les immortaliſer.

Diviſion des Troupes Gréques.

Les Troupes des Grecs pouvoient ſe diſtinguer en celles de terre & celles de mer. Ils n'avoient pourtant pas des Soldats affectés plutôt à l'un de ces ſervices qu'à l'autre. Le Fantaſſin devenoit Marin, & le Marin Soldat, ſans aucune difficulté. On ne voyoit que le bien de la République; l'intérêt perſonnel ſe taiſoit. Les troupes de terre étoient compoſées d'Infanterie & de Cavalerie.

L'Infanterie étoit de deux eſpéces, l'une lourde & peſamment armée, l'autre plus légère. Les Soldats qui compoſoient la prémière s'appelloient *Hoplites*, & ceux qui formoient la ſeconde, ſe nommoient *Vélites*.

L'Infanterie peſante d'Athènes s'étoit acquiſe la plus grande réputation. Ce fut elle qui, à la fameuſe bataille de Marathon, n'étant forte que de dix mille hommes, battit une Armée de Perſes, compoſée de cent mille, & la força de regagner ſes vaiſſeaux.

Les armés de Peltes d'Athénes n'avoient pas une armure aſſez peſante pour ne pas pouvoir ſe détacher du gros de la Troupe, & harceler l'Ennemi; mais ils l'avoient aſſez ſolide pour former un corps défenſif, & capable de réſiſtance. Les armés de Peltes étoient ſi bien dreſſés à garder leur rang, qu'ils ne redoutoient que la ſeule Phalange des Lacédémoniens; car les

peſamment-armés des autres Grecs ne pouvoient tenir contr'eux.

La Cavalerie étoit auſſi de deux eſpéces, les Cavaliers de la première ſe nommoient *Cataphractes* ; ils portoient une armure complette qui leur couvroit tout le corps, & leurs chevaux étoient auſſi bardés, c'eſt-à-dire tout couverts de fer.

Ceux de la ſeconde n'avoient le corps couvert qu'en partie de leurs armes ; il y en avoit de deux claſſes, les Lanciers & les Jaculateurs.

Les Lanciers joignoient l'Ennemi de près avec la lance, & ſe mêloient dans le combat ; quelques-uns portoient un écu ; on nommoit ceux-ci *Ecuſſonnés.*

Les Jaculateurs combattoient de loin avec des armes de jet, & avec l'arc & les fléches.

Ceux-ci ſe diviſoient encore en deux eſpéces. Les uns ne faiſoient uſage que du dard qu'ils lançoient de loin ; on les appelloit *Tarentins ;* les autres, après avoir jetté un ou deux dards aſſez légers, ſe mêloient avec l'Ennemi, & le combattoient corps à corps ; ils s'appelloient *Chevaux-Légers.*

Les Armées étoient donc compoſées d'Hoplites ou peſamment-armés, de Vélites, ou d'armés à la légère, d'armés de Peltes, de Cavaliers cataphractes, de Lanciers & Jaculateurs, & de Chevaux-Légers. On pourroit encore ajouter deux autres eſpéces d'armes, les Chariots & les Elephants.

DES ARMES DES GRECS.

L'ARMURE DES GRECS, auſſi-bien que de la plûpart des autres Nations étoit dès les ſiécles les plus reculés, le caſque, la cuiraſſe, le bouclier, la lance, les dards, l'épée, l'arc & la fronde, la pique, les javelots.

Lorſqu'Homère parle de la colère d'Achille contre Agamemnon, au ſujet d'une Captive que celui-ci vouloit lui enlever; « Achille, dit-il, tranſporté de » rage, délibéra d'abord dans ſon cœur s'il tireroit ſon » épée, s'il tueroit Agamemnon ou s'il retiendroit ſa » colère », &, dans la ſuite de cette même diſpute, Achille dit encore à Agamemnon: « Mais de toutes » les autres chôſes qui ſont dans mes Vaiſſeaux, il n'y » en a pas une ſeule que tu puiſſes m'enlever malgré » moi; &, ſi tu veux, tu n'as qu'à en faire l'expérience, » pour faire éclater ton pouvoir aux yeux des Grecs. » On verroit bientôt ma pique teinte de ton ſang ». Il eſt prouvé qu'ils avoient auſſi une cuiraſſe ou au moins une cotte-de-mailles; en parlant d'Ajax, qui commandoit les Toyens, le Poëte dit qu'il n'étoit armé que d'une cotte-de-mailles; ce qui prouve que l'armure ordinaire étoit une cuiraſſe.

Pluſieurs d'eux mépriſoient l'art de lancer le javelot; ils joignoient toujours l'Ennemi, & à grands coups de piques ils perçoient les boucliers & les cuiraſſes. (*Iliade*).

Au ſiége de Troie, les Grecs avoient parmi eux

des Archers. Philoctéte étoit le plus adroit de tous à tirer de l'arc. Il commandoit ſept Vaiſſeaux, ſur chacun deſquels il y avoit cinquante hommes bien deſſés à combattre à coups de fléches. (*Iliade*).

Piraichmes étoit à la tête des Péoniens, qui ſe ſervoient de dards, attachés à une courroie, par le moyen de laquelle ils retiroient à eux leur dards pour les relancer une ſeconde fois. (*Iliade*).

Pâris s'avança à la tête des Troyens, couvert d'une peau de Léopard, & armé d'un arc & d'une épée; il tenoit dans ſes mains deux javelots, garnis d'acier. (*Iliade*).

Tandis qu'Hector rangeoit les bataillons des Troyens, pour faire une eſpéce de ſuſpenſion d'armes, les Grecs, qui ignoroient ſon deſſein, lançoient des pierres contre leurs Ennemis, & faiſoient pleuvoir ſur eux une grêle de traits & de fléches. (*Iliade*).

Pâris, mari de la belle Hélêne, ſe couvre d'armes magnifiques; il met d'abord des cuiſſards bien travaillés, qui s'attachoient avec des agraphes d'argent; il prend enſuite la cuiraſſe de ſon frère Licäon, qui étoit de la même taille que la ſienne, & un baudrier, d'où pendoit une large épée. Il ſe charge d'un grand & peſant bouclier, & couvre ſa tête d'un caſque d'un travail exquis, au haut duquel il avoit pour aigrette une queue de cheval, que le vent agitoit, & qui lui donnoit un air redoutable. Enfin il prend un javelot, qu'il accommode à ſa main; Ménélas paroît armé de même. (*Iliade*).

Ce paſſage ſeul de l'Iliade, montre quelle étoit

à peu-près la manière de s'armer des anciens Grecs.

Ajax s'approche, couvert de ſon immenſe bouclier, qui paroiſſoit comme une tour; il étoit fait de ſept doubles peaux de bœuf, qui étoient couvertes d'une forte lame d'airain. (*Iliade*).

Et, dans un autre endroit: « Ne penſes pas, dit Hector » à Ajax, m'étonner, comme un jeune-enfant; je ſuis » nourri aux allarmes & au carnage; je ſçais me ſervir » à toutes mains de mon bouclier; je ſçais manier la » lance; &, ſoit à pied ſoit à cheval, je ſçais pouſſer » mon Ennemi, & donner au Dieu Mars un ſpecta- » cle agréable ». (*Iliade*).

Telles étoient les armes dont les Grecs ſe ſervoient au ſiége de Troie; il les ont conſervées depuis; c'étoient les mêmes qu'ils avoient du temps de Cyrus. Ils y ajoutèrent ſeulement des piques extrêmement longues, qu'ils appelloient *des ſariſſes*.

Les peſamment-armés, avoient pour armes offenſives une des ces piques extrêmement longues, dont je viens de parler, nommées ſariſſes, & pour défenſives, un caſque, une cuiraſſe, des greves & un bouclier long.

Les Frondeurs n'avoient que leur fronde.

Les Archers que leur arc & leur carquois.

Et les armés de Peltes, un petit bouclier, nommé *Pelte*, parce qu'il étoit couvert de peaux; il étoit rond & léger; ils avoient en outre une pique bien moins longue que les ſariſſes.

L'uſage des armes défenſives étoit très-ancien chez les Grecs. On remarque même que, dans les premiers

temps, ceux qui n'avoient pû s'en pourvoir, ſe couvroient de peaux de chévres ou de bêtes ſauvages. Les premières cuiraſſes furent d'abord compoſées de deux plaques d'airain concaves, qui s'appliquoient, l'une ſur la poitrine & le ventre, l'autre ſur le dos, & s'attachoient ſur le côté par le moyen de boucles & de courroies.

Les Grecs eurent encore des cuiraſſes maillées & à écailles, & de celles qui ſont faites de lames de fer, appliquées ſur du cuir.

Il eſt fait mention dans les Auteurs anciens, & même dans Homère, de cuiraſſes de fil ou plutôt de lin. Et dans la ſuite Iphicrate fit prendre de ces dernières aux Athéniens, au lieu de celles de fer qu'ils portoient. Les Macédoniens adoptèrent auſſi l'uſage de ces cuiraſſes de lin; & Alexandre en avoit une de la même matière; mais elles ne valoient rien pour la guerre; un coup de pique ou d'épée vigoureuſement porté les perçoit.

Le mauvais exemple des Athéniens & des Macédoniens à cet égard, ne gagna pas Philopémen. Ce grand-homme fit reprendre à ſes Soldats l'armure complette de fer.

Il y avoit des cuiraſſes d'une matière ſi dure, qu'elles étoient abſolument à l'épreuve des coups. Zoïle, habile ouvrier dans ce genre, en offrit une à Démétrius. Pour en montrer l'excellence, il fit lancer une fléche par une Catapulte qui n'étoit qu'à cent vingt pas de diſtance, la fléche ne fit qu'effleurer la cuiraſſe, & y laiſſa à peine quelque trace légère.

Les caſques étoient des armes défenſives pour ſe couvrir la tête ; ils étoient de cuivre où d'airain ; quelques-uns de peau de bêtes. On y mettoit au haut, ou ſur le cimier les figures des animaux les plus terribles ; on les ornoit d'aigrettes & de queues de chevaux, qui flottoient au gré du vent, & en relevoient la beauté.

Le bouclier étoit deſtiné à couvrir tout le corps en parant les fléches & dards que les Ennemis lançoient, & les coups de piques qu'ils tâchoient de porter ; il y en avoit de deux ſortes ; celui des peſamment-armés étoit long & couvroit un homme tout entier ; il falloit qu'il fût bien long chez les Lacédémoniens, puiſqu'on pouvoit rapporter deſſus ceux des leurs qui avoient été tués dans une bataille.

Celui des Armées de Peltes, ſe nommoit *Pelte ;* il étoit rond, très-petit, & fort léger.

Les boucliers étoient de métal, ou de bois garni de peaux.

C'étoit la dernière honte de revenir du combat ſans bouclier ; apparemment, parce que cela laiſſoit entrevoir qu'on l'avoit quitté pour s'enfuir plus promptement. Epaminondas, bleſſé à mort à la bataille de Mantinée, ayant été raporté dans ſa tente, demanda d'abord avec inquiétude ſi ſon bouclier étoit ſauvé.

C'eſt par le même principe, qu'une mère Lacédémoniene, voyant ſon fils partir pour la guerre, lui donna un ſuperbe bouclier, en lui diſant : « Mon fils, » ou deſſus, ou avec, *aut cum hoc*, *aut in hoc.*

La longueur des piques étoit à peu-près de dix de nos pieds, & celle des ſariſſes de 18 à 20 ; longueur énorme,

énorme, & qui devoit rendre cette arme très-difficile à manier. Le Soldat empoignoit la ſariſſe avec les deux mains, à quatre coudées de diſtance du talon, afin que la partie de l'arme qui paſſoit derrière lui, ſervît de contrepoids à l'autre; mais cette longueur de quatre coudées dans la portion poſtérieure de la ſariſſe, devoit être fort incommode, & très-embaraſſante. Quand les rangs & les files ſe condenſoient, les Soldats des rangs qui ſuivoient le ſixiéme, tenoient leurs piques hautes & penchées en avant contre l'épaule de ceux qui les précédoient, pour rompre l'impétuoſité des traits qui auroient pu ſe porter ſur les derniers rangs.

Cléomêne trouva le moyen de rendre inutile cette grande longueur de la ſariſſe. Le mur d'une Ville qu'il aſſiégoit étant tombé, & la garniſon armée de ſariſſes, ſortant en bon ordre par la brêche, pour aller aux aſſiégeants, il mit ſes troupes ſur une très-grande profondeur, & ordonna que les Soldats du premier rang n'auroient pas de piques, mais qu'ils s'efforceroient de ſaiſir avec les deux mains, & de tenir ferme les ſariſſes oppoſées, tandis que ceux du ſecond rang, ſe gliſſant à côté des Soldats du premier rang, porteroient à l'Ennemi, hors de défenſe, des coups certains.

DE LA PHALANGE.

LA PHALANGE eſt un mot Technique, employé par les Grecs, pour exprimer l'ordonnance ſerrée & profonde de leurs Troupes peſamment-armées.

Toutes les Troupes peſamment-armées, rangées ſur une ligne pleine, formoient la Phalange; & les Troupes de chaque pays allié formoient auſſi des Phalanges particulières, qui différoient entr'elles par leur ordre plus étendu ou plus profond, & qu'elles conſervoient dans le combat.

Les Lacédémoniens ſe mettoient ſur huit, au plus, ſur douze de hauteur.

Les Athéniens ſur huit, ſeize, quelquefois ſur trente de profondeur. Philippe & Alexandre préférèrent le nombre de ſeize.

Philippe n'eſt pas, comme quelques-uns le prétendent, l'inventeur de la Phalange; mais il la perfectionna; & forma un Corps d'élite ſous le nom de *Phalange Macédoniene.*

La force de la Phalange conſiſtoit dans ſon union; & cette union étoit ſi forte que, même en courant pour ſe jetter ſur l'Ennemi, aucun Soldat ne quittoit ſon rang, & ne ſe trouvoit ſéparé de ſon voiſin.

La force d'impulſion qu'avoit ce Corps ſerré & maſſif lui fit donner le nom de Phalange, du mot Grec *Phalanx*, qui ſignifie le *levier*, le *travers* d'une balance.

La profondeur de la Phalange n'ayant pas été la même chez pluſieurs peuples de la Gréce ; je choiſis, pour donner une deſcription plus détaillée de cette Ordonnance, celle qui a été la plus uſitée, & qui a été adoptée par les Peuples les mieux inſtruits & les plus guerriers, les Macédoniens.

La Phalange étoit ordinairement compoſée de ſeize mille trois-cents quatre-vingt-quatre hommes, rangés ſur mille vingt-quatre files & ſeize rangs ; c'eſt-à-dire qu'elle préſentoit mille vingt-quatre hommes de front ſur ſeize de profondeur.

A La Phalange partagée en deux & perpendiculairement dans ſa longueur formoit deux aîles, une droite & une aîle gauche. Chacune de ces aîles ſe nommoit double Phalange, formant chacune un tout de huit mille cent quatre-vingt-douze hommes, dont cinq cents-douze de front ſur ſeize de hauteur. *A* Pl. 1.

Ces deux aîles, ou ces deux doubles Phalanges formoient quatre Phalanges ſimples, compoſées chacune de quatre mille quatre-vingt-ſeize hommes, dont deux-cents cinquante-ſix de front. La Phalange ſimple ſe nommoit auſſi une Phalangarchie. Ces quatre Phalanges ſimples formoient huit Téléarchies ou Méréarchies, compoſées chacune de 2,048 hommes, dont 128 de front.

Huit Téléarchies formoient 16 Chiliarchies, compoſées chacune de 1,024 hommes dont 64 de front. Seize Chiliarchies formoient 32 Pentacoſiarchies, Troupes de 512 hommes, dont 32 de front.

32 Pentacoſiarchies., étoient diviſées en 64 Syn-
Pl. 2. fig. 1. tagmnes ; chaque Syntagme *A* compoſée de 256 hommes ; cette Troupe étoit quarrée, ayant 16 hommes de front ſur 16 de hauteur. Aux 256 Soldats dont elle étoit compoſée, on ajoutoit toujours cinq Surnuméraires, un Porte-Enſeigne, un Trompette, un Fourrier, un Héraut & un Serre-file extraordinaire.

Ces cinq ſurnuméraires n'entroient point dans les rangs ; les quatre premiers ſe plaçoient à la tête de la Troupe, & l'autre à la queue.

La fonction du Héraut étoit de faire, à la voix, le commandement des manœuvres. Le Porte-Enſeigne le faiſoit au moyen de ſon enſeigne, quand la voix du Héraut ne pouvoit être entendue ; &, lorſque la grande pouſſière & le tumulte interceptoient également l'uſage de la voix & celui de l'Enſeigne, les commandements étoient faits au bruit de la trompette.

Pl. 2, fig. 2. Les 64 Syntagmes formoient 128 Taxiarchies, compoſées chacune de 128 hommes dont huit de front.

Pl. 3. fig. 3. Les 128 Taxiarchies formoient 256 Tétrarchies, chacune de 64 hommes, dont quatre de front.

256 Tétrachies faiſoient 512 Dilochies de 32 hommes chacune ſur 16 de hauteur, comme à l'ordinaire & à deux de front. *Pl. 2. fig. 4.*

Enfin 512 Dilochies formoient 1,024 filés ou Décuries, Troupes de 16 hommes, rangés tous les uns devant les autres ſur une ſeule ligne perpendiculaire au front de la Bataille. *Pl. 2. fig. 5.*

Il y avoit donc dans une Phalange, deux aîles ou deux Phalanges doubles :

4. Phalanges ſimples.
8. Méréarchies.
16. Chiliarchies.
32. Pentacoſiarchies.
64. Syntagmes.
128. Taxiarchies.
256. Tétrarchies.
512. Dilochies.
1044. Files ou Décuries.

TABLE du nombre d'hommes dont étoient compoſées les Troupes qui formoient la Phalange.

	hommes.	de front.	de hauteur.
La Décurie compoſée de	16	1	16
La Dilochie . . . . . de	32	2	16
La Tétrarchie . . . . de	64	4	16
La Taxiarchie . . . . de	128	8	16
La Syntagme . . . . de	256	16	16
La Pentacoſiarchie . . de	512	32	16
La Chiliarchie . . . . de	1024	64	16
La Méréarchie . . . . de	2048	128	16
La Phalange ſimple de	4096	256	16
La Phalange double de	8192	512	16
Et la Phalange entière de	16384	1024	16

On voit, par cette deſcription, que la Phalange étoit compoſée de mille vingt-quatre files ou décuries, rengées à côté les unes des autres.

Une file étoit un certain nombre de Soldats qui avoient un Chef à leur tête: & qui étoient mis après lui ſur une ligne droite à la ſuite l'un de l'autre ; c'étoit le plus brave, le plus expérimenté de tous les Soldats d'une file qui en formoit la tête. Il ſe nommoit *Décurion. B fig. 5. pl. 2.* Ce mot de Décurion exprime un Chef d'une Troupe de dix hommes ; il avoit ſûrement été mis originairement en uſage, par ceux qui faiſoient leurs files de dix hommes ; mais il fut depuis employé dans la Tactique à quelque nombre que la file ait été portée.

Le dernier homme d'une file ſe nommoit *Serre-file. C fig. 5. pl. 2.* C'étoit ordinairement un homme ſûr, qu'on mettoit à cette place. Les Anciens obſervoient de placer leur plus mauvais Soldats dans le centre de leurs Troupes, & leurs meilleurs aux premiers & derniers rangs ; méthode très-bonne & bien combinée, parce que dans l'action les Soldats de la tête les tiroient après eux, & ceux de la queue les pouſſoient.

La file ſe partageoit en deux demi-files, de huit hommes chacune ; chaque demi-file ſe nommoit auſſi *Dimérie*, & avoit pour Chef le deuxiéme Soldat de la Décurie. Ce Chef ſe nommoit *Dimérie. d. fig. 5.* Chaque Dimérie ſe diviſoit encore en deux Enomoties, commandées chacune par un Chef nommé *Enomotarque.*

La file étoit donc partagée en deux Diméries & quatre Enomoties.

Joindre deux files ou deux décuries, c'étoit mettre la ſeconde tout près de la première, en plaçant un

Décurion à côté d'un Décurion, le deuxiéme Soldat de la ſeconde Décurie à côté du deuxiéme Soldat de la première, ainſi des autres. *f. t.* 3.

Pluſieurs Soldats rangés ainſi, les uns à côté des autres, faiſoient rang.

Quand on uniſſoit ainſi pluſieurs files les unes aux autres, cela s'appelloit, *former une Troupe.*

La ligne droite que formoient les Chefs de file, étoit la longueur de la Phalange, & ſe nommoit le *front*, *la bataille*, &c.; & l'étendue que les files occupoient depuis le chef de file juſqu'au ſerre-file, s'appelloit *la hauteur* ou *la profondeur de la Phalange.*

Chacune des Troupes que je viens de nommer avoit ſon Chef particulier.

La Décurie étoit commandée par un Décurion.
La Dilochie par un Dilochite.
La Tétrarchie par un Tétrarque.
La Taxiarchie par un Taxiarque.
La Syntagme par un Syntagmatarque.
La Pentacoſiarchie par un Pentacoſiarque
La Chiliarchie par un Chiliarque.
La Méréarchie par un Méréarque.
La Phalange ſimple par un Phalangarque.
Chaque aîle, & la Phalange entière par les Généraux.

On voit que, ſans compter les Centurions & les Généraux qui commandoient les aîles, la Phalange étoit commandée par mille vingt Officiers; ils ſe plaçoient en avant de la Phalange, à l'aîle droite ou à l'aîle

gauche de leurs Troupes, ſuivant la place qu'ils occupoient, & formoient un rang en avant de la Phalange.

Des diſtances que les Soldats obſervoient dans la Phalange.

On diſtinguoit trois ſortes d'intervalles dans les files & les rangs de la Phalange, ſuivant l'ordonnance qu'on vouloit lui faire prendre.

Le Soldat mis ſimplement en rang, pour les marches, pour les revues, lorſque rien n'empêchoit qu'on ne donnât une grande étendue à la Phalange, & lorſqu'il n'étoit pas queſtion de combattre, occupoit en tout ſens quatre coudées, c'eſt à dire, cinq de nos pieds, la largeur de l'homme & ſon épaiſſeur compriſes. *f.* 1. *pl.* 3.

Quand on marchoit au combat en ordonnance ſerrée il n'occupoit plus que deux coudées ou deux pieds & demi. *fig.* 2. *pl.* 3.

Et lorſqu'on étoit en ordonnance preſſée, il n'occupoit qu'une coudée ou quinze pouces. *fig.* 3. *pl.* 3. On prenoit cette ordonnance pour attendre l'Ennemi & le recevoir de pied ferme. Ils avoient dans cette diſpoſition plus de force & de fermeté pour rompre l'impétuoſité d'un premier effort; le front de la Phalange contenant 1,024 hommes, devoit occuper par conſequent une longueur de 4,096 coudées, ou de 853 toiſes 4 pieds, & en profondeur 12 toiſes 8 pieds, lorſqu'elle étoit diſpoſée en diſtance ordinaire.

Lorſque la diſtance étoit ſerrée, elle occupoit en longueur cinq ſtades & quarante-huit coudées, ou

426 toiſes 5 pieds, & en profondeur 6 toiſes 4 pieds.

Enfin en ordonnance preſſée, elle n'avoit en largeur que deux ſtades & demie & 24 coudées, ou 213 toiſes deux pieds & demi, & trois toiſes deux pieds en profondeur.

DES ARMÉS A LA LÉGÈRE, ou VÉLITES.

Les Armés à la légère étoient ordinairement de moitié moins nombreux que les Hoplites. Ils étoient auſſi formés de 1,024 files ou décuries; elles n'étoient que ſur huit de hauteur; voici les noms des Troupes particulières dont la réunion formoit le corps entier des Vélites. Ce corps compoſé de 8,192 hommes ſe nommoit *Épitagme.*

L'Épitagme *f.* 1. *pl.* 4. ſe diviſoit en deux Stiphes, compoſées chacune de 4,096 hommes dont 512 de front. *A*

Les deux Stiphes étoient compoſées de 4 Épixenagies, formées chacune de 2,048 hommes, dont 256 de front. *B*

Les 4 Epixenagies étoient formées de 8 Siſtèmes, compoſés chacun de 1,024 hommes, dont 128 de front. *C*

Les 8 Siſtèmes de 16 Xenagies, fortes chacune de 512 homme, dont 64 de front.

Les 16 Xenagies contenoient 32 Pſilagies de 256 hommes chacune, dont 32 de front.

32. Les Pſilagies étoient formées de 64 Hecatontarchies, fortes chacune de 128 hommes ſur 16 de front. *D*

64. Les Hecatontarchies étoient compoſées de 128 Pentacontarchies de 64 hommes chacune ſur huit de front. *E*

128. Les Pentacontarchies formoient 256 Siſtaſes, compoſées chacune de 32 hommes ſur 4 de front. *F*

Il y a donc dans la Troupe des Vélites, nommée *Epitagme*,

2 Sſtiphes,
4 Epixenagies,
8 Siſtèmes,
16 Xenagies,
32 Pſilagies,
64 Hecatontarchies,
128 Pentacontarchies,
256 Siſtaſes.

TABLE du nombre d'hommes dont étoit compoſée chaque Troupe du corps des Vélites.

La File ou Décurie	de	8 hommes.	1 de front.	8 de profondeur.
La Siſtaſe	de	32	4	8
La Pentacontarchie	de	64	8	8
L'Hecatontarchie	de	128	16	8
La Pſilagie	de	256	32	8
La Xenagie	de	512	64	8
Le Siſtème	de	1024	128	8
L'Epixenagie	de	2048	256	8
La Stiphe	de	4096	512	8
L'Epitagme	de	8192	1024	8

Ce Corps avoit de plus huit Officiers ſupérieurs, quatre Epixenargues, & quatre Siſtématarques.

TACTIQUE DES GRECS.

CHEZ tous les Peuples, la Tactique a eu le même objet, celui de faire manœuvrer une Troupe pour la rompre, & la former dans tous les ſens poſſibles, de la manière la plus courte, la plus ſûre, & la moins compliquée. L'inſtruction particulière d'un Individu, d'une petite Troupe, d'une Diviſion regarde la Tactique de détail ; c'eſt elle qui apprend à ces fractions des plus grands Corps à manœuvrer avec préciſion, & à concourir par leur inſtruction & la préciſion de leurs moyens à l'enſemble & à l'orde, ſans leſquels les Armées ne ſeroient que des maſſes informes incapables de rien exécuter.

La grande Tactique traite des mouvements & des opérations des Corps conſidérables, & des grandes manœuvres de la guerre.

La Tactique s'eſt donc toujours diviſée en Tactique de détail, & grande Tactique.

De la Tactique de détail des Grecs.

ON a toujours regardé une Troupe comme un Corps mobile & flexible, dont la deſtination étoit d'être mû dans tous les ſens, & porté d'un lieu à un autre, ſuivant les circonſtances & la volonté de celui qui le commande. On a chèrché les moyens les plus prompts & les plus commodes pour le faire mouvoir. Cette recherche a donné naiſſance à un Art, & il

n'y a pas d'Art ſans des mots techniques, & des noms qui lui ſont conſacrés.

Les moyens qu'on emploie aujourd'hui ſont encore à peu-près les mêmes que ceux dont on ſe ſervoit autrefois. Les à droite, les à gauche, demi-tours, quarts, demi-quarts de converſions étoient connus des Grecs, mais ſous d'autres dénominations.

Par exemple, le Soldat Phalangiſte étant armé d'un bouclier & d'une pique, & portant le bouclier au bras gauche & la pique à droite, on lui faiſoit le commandement de (tournez du côté de la pique) pour lui faire faire un à droite, & celui de (tournez du côté du bouclier) pour lui faire faire un à gauche. Ce mouvement à droite & à gauche ſe nommoit *déclinaiſon.*

Tourner du côté de la pique.

Tourner du côté du bouclier.

Déclinaiſon.

On l'employoit pour ſe rompre par l'un ou l'autre flanc, ou bien pour s'étendre vers l'une ou l'autre aîle, dans l'intention de déborder l'Ennemi, ou s'empêcher d'en être débordé.

L'inverſion.

Deux déclinaiſons de ſuite faites du même côté, ſe nommoient *une inverſion*, parce qu'elle renverſoit abſolument la poſition particulière de chaque Soldat, on voit que ce mouvement eſt le même que notre demi-tour à droite.

La converſion.

Fig. 1. *pl.* 5. La converſion étoit comme chez nous un mouvement par lequel la Troupe entière, ou chaque ſubdiviſion de la Troupe tournoit tout d'une piéce & ſans ſe rompre du côté de la pique, ou du côté du bouclier, en décrivant un demi-quart, ou un quart de cercle.

La reverſion.

Fig. 2. *pl.* 5. La reverſion ramenoit la Troupe ſur

le terrein où elle étoit, probablement par des pas en arrière.

Fig. 3. *pl.* 5. L'inflexion n'étoit autre choſe qu'une double converſion, au moyen de laquelle le front d'une Troupe étoit porté vers le côté où elle avoit la queue. L'inflexion.

Fig. 4. *pl.* 5. La circonflexion, étoit trois converſions faites de ſuite du même côté. Par ce moyen une Troupe tournant trois fois à droite faiſoit face ſur ſa gauche, *fig.* 5. *pl.* 5. & en tournant trois fois à gauche elle faiſoit face ſur ſa droite. *fig.* 4. *pl.* 5. La circonflexion.

Fig. 6. *pl.* 5. Les Soldats formoient des files, lorſque dans chaque Décurie ils étoient mis de ſuite, & à diſtance égale l'un derrière l'autre. *fig.* 5. *pl.* 5. Des files.

Fig. 7. *pl.* 5. Il formoient des rangs lorſqu'ils étoient placés par Décuries à côté les uns des autres dans le ſens de la longueur de la Phalange. Des rangs.

Le Soldat faiſoit face en tête, lorſqu'on vouloit qu'il reprit la même poſition où il étoit avant qu'il eût fait aucun mouvement. Face en tête.

Les contre-marches s'exécutoient par files & par rangs. Les unes & les autres étoient de trois eſpéces. La Macédoniene, la Lacédémoniene & la Danſe, autrement dite *Perſique*. Des contre-marches.

L'objet de la contre-marche, étoit de faire face du côté oppoſé au front de bataille qu'on avoit, de manière que le premier rang ſe trouvât toujours à la tête de la Troupe, la file droite à la droite, & la gauche à la gauche.

Dans la contre-marche Macédoniene par files, *fig.* 1. *pl.* 6. la Troupe étoit portée en avant du terrein Contre-marche Macédoniene par files.

qu'elle occupoit, pour faire enſuite face vers le côté oppoſé à celui qu'elle regardoit.

Fig. 1. *pl.* 6. Pour exécuter cette manœuvre, chaque Chef de file faiſoit d'abord un demi-tour à gauche; après cela tous les Soldats de chaque file alloient paſſer ſucceſſivement ſur la gauche de leur Chef, pour ſe mettre derrière lui dans l'ordre qu'ils devoient garder entr'eux; enſuite toutes les files retournoient à la fois ſur le terrein que la Troupe venoit de quitter. Cette manœuvre avoit un inconvenient, c'étoit de perdre du terrein pendant l'évolution, & de faire un mouvement retrograde qui avoit l'air du déſordre, & pouvoit inſpirer de la confiance à l'Ennemi.

Contre-marche Lacédémonienne par files.

Fig. 2. *pl.* 6. Dans la contremarche Lacédémonienne, la Phalange ſe portoit en arrière de ſon terrein, en prenant de même un aſpect directement contraire à celui qu'elle avoit d'abord.

Fig. 2 *pl.* 6. Elle s'exécutoit en faiſant faire à toute la Troupe un demi-tour à gauche, après lequel tous les Soldats de chaque file, juſqu'au Chef de file alloient par ordre ſe porter devant le Serre-file, & occuper le terrein qui étoit derrière la Phalange; manœuvre bien plus avantageuſe que la précédente, en ce qu'on s'approchoit de l'Ennemi, & qu'on paroiſſoit en quelque ſorte fondre ſur lui, & le mettre en fuite.

De la danſe ou contre-marche Pyrrhique.

Fig. 3. *pl.* 6. La danſe n'étoit autre choſe que la contre-marche, que nous exécutons par le flanc droit. La Troupe ne quittoit pas ſon terrein; mais tous les Soldats en changeoient. Le Décurion alloit ſe mettre à la place du Serre-file, & le Serre-file à celle du

Décurion, & à la fin du mouvement, tous devoient faire face du côté auquel ils tournoient le dos.

Pour l'exécuter, le Chef de file de chaque Décurie faiſoit demi-tour à droite, & marchoit, ſuivi de toute ſa file, juſqu'à ce qu'il fût arrivé à peu-près, au lieu que le Serre-file occupoit, & que celui-ci eût pris la place d'où le Chef de file étoit parti.

Contre-marches par rangs.

Les contre-marches par rangs ſe faiſoient de la-même manière, ſoit qu'on voulût dans chaque Section renverſer les rangs ſans les changer de terrein, ſoit qu'on eût envie de les porter ſur celui qui étoit rempli par les diviſions de la droite ou de la gauche. On ne ſuivoit pas d'autres méthodes que celles qu'on exécutoit par files.

Doubler les rangs par les files.

Il y a des circonſtances où l'on veut doubler la profondeur de ſa Troupe, pour la rendre ſuſceptible de ſoutenir de plus grands efforts, ou pour en diminuer le front. Cette manœuvre ſe faiſoit par rangs & par files. L'un & l'autre de ces doublements s'exécutoit par le nombre & par le terrein.

Doubler les rangs par le nombre.

On doubloit les rangs par le nombre, lorſqu'étant compoſés, je ſuppoſe, de 1,024 Soldats, on leur en faiſoit contenir 2,048, *fig.* 4. *pl.* 6. en faiſant entrer les nombres pairs dans les impairs. L'objet de cette manœuvre étoit de rendre l'ordonnance de la Phalange ſerrée, ſans diminuer l'étendue de ſon front : pour lui donner ſa hauteur ordinaire, on ordonnoit aux Soldats qui avoient doublé, de retourner par une contre-marche ſur le terrein qu'ils avoient quitté.

Doubler les rangs par le terrein.

Les rangs étoient doublés par le terrein, quand on les ouvroit tellement, qu'ils occupoient une fois plus d'eſpace qu'auparavant. Ce mouvement avoit lieu,

quand on vouloit déborder l'Ennemi par l'une de ſes ailes ou s'empêcher d'être débordé.

Doubler les files. *Fig. 5. pl. 6.* On doubloit les files en inſérant la ſeconde Décurie dans les intervalles de la première, enſorte que le ſecond Décurion fût placé derrière le premier; le ſecond Soldat de la ſeconde Décurie devenoit le quatriéme de la première, ainſi de ſuite, juſqu'à ce que la ſeconde Décurie fût entrée toute entière dans la première, & toutes les Décuries paires dans les impaires.

Autre manière de doubler les files. Le même mouvement s'exécutoit encore en faiſant paſſer par une contre-marche, *fig. 6. pl. 6.* toutes les Décuries paires derrière les impaires & à leur queue.

Des converſions. Pour faire des mouvements de converſion, on faiſoit ſerrer les files & les rangs de chaque diviſion. Quand on vouloit, par exemple, que les Sections d'une Troupe diſpoſée en ordre ouvert fiſſent toutes en même temps un quart de converſion du côté de la pique, on ordonnoit aux premières files de la droite de chaque Section de ne point bouger, aux autres, de faire à droite, de marcher devant elles, & de refaire face en tête. Les derniers rangs ſe ſerroient enſuite ſur les premiers. Et les Sections ſe trouvant toutes par ce moyen à rangs & files ſerrées, on leur faiſoit exécuter la converſion; on les remettoit dans l'ordre ouvert par des moyes contraires.

Toutes les fois que les Soldats exécutoient quelques manœuvres à files, ou à rangs ſerrés, ils tenoient leurs piques hautes, pour qu'elles ne les embarraſſaſſent point dans l'exécution de leurs mouvements.

GRANDE

GRANDE TACTIQUE DES GRECS,
ou différentes manœuvres de la Phalange.

LA PHALANGE ſe diſpoſoit de différentes manières, ſelon les circonſtances, ou ſuivant le terrein; & chacune de ces manières avoit ſon nom particulier.

La Phalange *Antiſtome.*
La Phalange *Amphiſtome.*
La Phalange doublée *Antiſtome* & *Amphiſtome.*
La Phalange ſimple & doublée *Homœoſtome.*
La Phalange *Hétéroſtome.*
La Phalange *Creuſe.*
La Phalange *Convexe.*
La Phalange *Implexe.*
Et le *Pléſion.*

Je vais dire un mot ſur chacune de ces ordonnances, & les détailler de la manière la plus claire & la moins longue qu'il me ſera poſſible.

De la Phalange antiſtome.

Fig. 1. *pl.* 7. La Phalange antiſtome, ou à deux fronts par la tête & par la queue, étoit ainſi nommée à cauſe du double front qu'elle préſentoit en même temps. Pour diſpoſer la Phalange dans cet ordre, la moitié des rangs faiſoit face d'un côté, & l'autre moitié de l'autre. Les Soldats du centre ſe trouvoient par ce moyen dos à dos. Les Chefs de files faiſoient face d'un côté, & les Serre-files du côté oppoſé. Cette diſpoſition étoit excellente pour ſoutenir à la fois le double

effort de l'Ennemi. Une troupe d'Infanterie ne pouvoit mieux faire pour éviter d'être enveloppée par un corps de Cavalerie qui lui auroit été ſupérieur. A la bataille d'Arbelle, les deux lignes de l'armée d'Alexandre formoient une Phalange *antiſtome.*

De la Phalange amphiſtome.

Fig. 2. *pl.* 7. La Phalange amphiſtome ou à deux fronts par les flancs, eſt, à quelques différences près, ſemblable à la précédente. Son objet étoit le même, celui de reſiſter à un corps de Cavalerie dont on craignoit d'être attaqué en même temps par deux côtés à la fois. Cette manœuvre pouvoit s'exécuter par deux quarts de converſions, l'un à droite, l'autre à gauche, faits par l'aîle droite & l'aîle gauche. De cette manière les Sere-files étoient dos à dos, & les Chefs de file à la tête des deux Sections de la Phalange.

De la Phalange doublée antiſtome.

Fig. 1. *pl.* 8. La Phalange doublée antiſtome, étoit celle qui étoit diſpoſée de manière qu'elle formoit à ſon centre un angle rentrant; l'objet de cette ordonnance étoit de recevoir un corps de Cavalerie diſpoſé en coin, & d'en rendre l'effort inutile, en emboîtant ſa pointe dans l'angle rentrant de la Phalange, & l'attaquant en même temps de deux côtés à la fois.

Cette manœuvre s'exécutoit par deux demi-quarts de converſion, faits l'un à droite & l'autre à gauche par les deux aîles de la Phalange. Dans cette diſpoſition les Chefs de files ſe trouvoient en fronts oppoſés ſur les flancs intérieurs des deux diviſions, & les Serre-files couvroient les flancs extérieurs de la droite & de la gauche.

De la Phalange doublée amphiſtome.

Fig. 2. *pl.* 8. La Phalange doublée amphiſtome

étoit celle dont les deux Diviſions s'avançoient l'une & l'autre obliquement par l'aîle, ayant les Chefs de file en dehors, & les Serre-files en dedans. L'objet de cette manœuvre étoit d'oppoſer deux Troupes à une troupe Ennemie *A A*, qui ſe ſeroit partagée en deux pour attaquer la Phalange par les deux aîles.

On voit qu'elle s'exécutoit par les mêmes moyens, c'eſt-à-dire, par des demi-quarts de converſions faits à droite & à gauche par les aîles, avec cette différence que, dans la Phalange doublée antiſtome, la diviſion de droite faiſoit ſa converſion à gauche, & celle de gauche à droite, & dans celle-ci la diviſion de droite faiſoit un demi-quart de converſion à droite, & celle de gauche à gauche.

De la double Phalange homoeſtome.

Fig. 1. *pl.* 9. Lorſque deux Troupes marchant à même hauteur, avoient leurs Décurions placés de même, ou ſur le flanc droit *A*, ou ſur le flanc gauche *B*, cette diſpoſition ſemblable faiſoit donner à la Phalange le nom d'*Homœoſtome*.

De la Phalange hetéroſtome.

Fig. 2. *pl.* 9. Et elle s'appelloit *Hetéroſtome*, lorſque marchant en colonne, les Décurions de la première de ces Troupes particulières étoient placés ſur le flanc droit, ceux de la ſeconde ſur le flanc gauche, ainſi de ſuite des autres Troupes, de ſorte qu'aucune n'eût ſes Décurions de même côté que celle qui la précédoit; mais qu'ils fuſſent diſtribués alternativement ſur les deux flancs.

Du Plinthe.

Fig. 1. *pl.* 10. Le *Plinthe* étoit une ordonnance parfaitement quarrée, dans laquelle une Troupe préſentoit de toutes parts un front exactement égal quant

au nombre & quant à l'étendue, parce qu'elle avoit autant de files que de rangs. Il étoit très-facile aux Grecs de former des quarrés parfaits, parce qu'ils avoient des Troupes exactement quarrées, telle que la Syntagme. Ainſi quatre Syntagmes, ſeize Syntagmes faiſoient un quarré, & la Phalange entière pouvoit ſe former tout de même en un grand quarré de huit Syntagmes de front ſur huit de hauteur; mais cette diſpoſition n'étoit pas avantageuſe, parce qu'il en réſultoit une maſſe énorme & très-difficile à remuer.

De la Phalange convexe.

Fig. 1. *pl.* 12. Quelquefois on faiſoit avancer le centre de la Phalange, & on refuſoit ſes aîles; cette ordonnance s'appelloit *Phalange convexe.*

Du Pléſion.

Fig. 2. *pl.* 11. Le Pléſion étoit une ordonnance formant un quarré dont la longueur excédoit conſidérablement la hauteur. Les Frondeurs & les Archers en occupoient le dedans, couverts de toutes parts en dehors de Soldats peſamment armés. Quelquefois on préſentoit à l'Ennemi ſon plus grand côté, quelquefois ſon plus petit.

De la Phalange ſimplexe.

Fig. 2. *pl.* 12. La Phalange ſimplexe étoit l'ordonnance qu'on employoit contre le Pléſion; pour la former, quelques-unes des Troupes de la Phalange faiſant quelques pas en avant, débordoient le front de la bataille, ſans néanmoins ſe ſéparer des parties qui faiſoient ferme; enſorte que la ligne ſe trouvoit compoſée de parties alternativement ſaillantes & rentrantes, les premiers ſe remettant aiſément par des pas en arrière dans leur état naturel. L'objet de cette ordonnance étoit de préſenter à l'Ennemi un front inégal

& tortueux dans toute l'étendue de la longueur, pour l'inviter à fondre sur quelques-unes des parties saillantes, & l'obliger ainsi à désunir son front.

Fig. 1. *pl.* 11. On appelloit *Phalange environnante* celle qui excédoit de part & d'autre le front de l'Ennemi, & qui pouvoit, en se repliant sur lui l'enfermer dans la courbure de ses aîles. C'étoit une méthode particulière aux Lacédémoniens d'étendre beaucoup leur front de bataille & de plier leurs aîles en forme de croissant pour envelopper l'Ennemi; pour cet effet ils donnoient à leurs Troupes moins de hauteur que le reste des Grecs. De la Phalange environnante.

Fig. 1. *pl.* 13. La Phalange étoit oblongue ou transverse, quand la longueur excédoit la hauteur. De la Phalange oblongue.

Fig. 2. *pl.* 13. Elle étoit droite lorsqu'elle avoit beaucoup plus de hauteur que de front. De la Phalange droite.

Fig. 3. *pl.* 13. Elle étoit oblique, lorsque, portant plus près de l'Ennemi sa droite ou sa gauche, elle n'engageoit le combat qu'avec cette aîle seulement, & tenoit l'autre comme en réserve dans un certain éloignement jusqu'au moment de la faire agir. De la Phalange oblique.

L'Insertion s'exécutoit, en faisant passer dans les premiers rangs des Soldats pris dans les derniers. De l'Insertion.

La Prépositon étoit lorsqu'on portoit de l'Infanterie légère en avant du front de la Phalange; De la Prépositon.

La Postposition, lorsqu'on les plaçoit à la queue. De la Postposition.

L'Apposition couvroit une des aîles de la Phalange, ou toutes les deux à la fois par d'autres Troupes. De l'Apposition.

Par l'Imposition on faisoit entrer dans les intervalles alternatifs d'un rang à un autre des Armés à la légère. L'Imposition.

De la Subjonction. La Subjonction étoit une ordonnance dans laquelle on mettoit les Armés à la légère, comme en potence ſous les aîles de la Phalange ; ce qui lui donnoit la figure d'une porte.

Des différentes ſortes de marches. Une Phalange ſe mettoit en mouvement de trois manières, qui repondent aux nôtres. Elle marchoit en bataille, ſe mettoit en colonne, & ſe ployoit en colonne.

Marche en bataille. Elle marchoit en bataille dans toute ſon étendue, lorſqu'elle étoit près de l'Ennemi, ou qu'elle craignoit d'être attaquée d'un ſeul côté. Si elle étoit dans le cas de croire qu'elle ſeroit attaquée par pluſieurs endroits, elle ſe mettoit ſur pluſieurs fronts.

Phalange ployée en colonne. *Fig.* 1. *pl.* 14. Elle ſe ployoit en colonne, quand chaque Troupe particulière de la Phalange commençoit à marcher par le front, & que toutes les autres diviſions ſe ſuivoient ainſi par ordre.

Phalange formée en colonne. *Fig.* 2. *pl.* 14. Dans la Phalange formée en colonne, l'aîle de ſa première Troupe de droite ou de gauche en devenoit la tête ; chaque Décurie, au lieu de former une file, formoit un rang, & les Décurions, au lieu d'être ſur le front, ſe trouvoient placés ſur le flanc.

De l'Epagogue. Lorſque la Phalange étoit miſe en mouvement par ſon front entier ou par quelques portions de ſon front ſuivies des autres, cette manœuvre ſe nommoit *Epagoque.*

De la Paragogue. Et, lorſqu'on la faiſoit mouvoir par ſes aîles, en lui faiſant faire un à droit ou un à gauche, ce mouvement s'appelloit *Paragogue.*

DE LA CAVALERIE DES GRECS.

Il est assez difficile de sçavoir si les Grecs avoient au siége de Troie de cette espéce de Cavalerie qui, formée en Escadrons, & composée d'hommes à cheval, est destinée à protéger les aîles de l'Infanterie, à attaquer celle de l'Ennemi, & à enfoncer par la vélocité de son choc les Troupes qui lui sont opposées; ou bien, si ce qu'Homère nomme Cavalerie dans son Iliade, n'étoit que l'ensemble des chars attelés de deux, trois ou quatre chevaux. Les Sçavants se réunissent assez pour vouloir qu'il n'y eût au siége de Troie que de cette dernière espéce; mais différents passages que j'ai trouvés dans Homère même, me forcent à être d'un avis contraire, & je ne puis m'empêcher, pour appuyer mon opinion, d'en citer quelques-uns. D'abord, long-temps avant le siége de Troie, cette espéce d'armes (la Cavalerie de l'espéce de celle que nous avons) étoit connue chez les Grecs. On sçait que les Centaures étoient antérieurs d'une génération au siége de Troie, & que ces Centaures, dont la fable fait des monstres, moitié hommes moitié chevaux, n'étoient que des Peuples de la Gréce très-habiles en équitation, & si bons écuyers, qu'ils sembloient ne faire qu'un avec les chevaux qu'ils montoient. Or, s'il est vrai que cet Art fût connu des Grecs, & que des Peuples entiers le pratiquassent, comment ne se seroient-ils pas procuré de cette arme si nécessaire dans un siége, pour protéger

Il y avoit de la Cavalerie au siége de Troye.

les travaux de l'Infanterie, & repouſſer les ſorties des Aſſiégés.

Iliade. Ménesthée, fils de Pétus, dit Homère, n'avoit pas d'homme égal à lui, pour ranger en bel ordre de bataille la Cavalerie & l'Infanterie.

Iliade. Neſtor qui ſçavoit ſi bien animer les Grecs par ſon éloquence, mettoit ſes Troupes en bataille, encourageoit les Chefs de ſes bandes, il plaçoit à la tête ſes Eſcadrons, avec les chars & leurs chevaux. (Jamais le mot *Eſcadron* voulut-il déſigner des chars? D'ailleurs on voit clairement qu'ici le Poëte diſtingue les chars & leurs chevaux, de la Cavalerie).

Iliade. Les ordres qu'il donnoit à ſa Cavalerie étoient, *de retenir les chevaux, & de marcher en bon ordre, ſans mêler ni confondre les rangs. Il recommandoit qu'aucun, par trop de confiance, ne ſe piquât de dévancer ſes camarades pour attaquer le premier l'Ennemi; comme auſſi, qu'après avoir donné, aucun ne reculât ou ne tournât bride; car, diſoit-il, par-là vous affoibliſſez vos Eſcadrons, & vous ſerez plus aiſés à défaire.* Cette phraſe ſeule me fournit pluſieurs raiſons qui viennent à l'appui de mon opinion. D'abord on ſçait que l'ordre dans lequel on rangeoit les chars, étoit ſur une ſeule ligne. Il n'y avoit donc pas de rangs dans cette ordonnance; & ici l'on recommande à la Cavalerie de ne mêler ni confondre ſes rangs. En ſecond lieu preſque toutes les expreſſions dont on ſe ſert ſemblent indiquer la Cavalerie. On défend qu'aucun ne tourne bride, de peur d'affoiblir les Eſcadrons. Enfin le diſcours de Neſtor eſt préciſément celui qu'un Meſtre-de-Camp de

de Cavalerie de nos jours pourroit tenir à ſon Régiment, avant que de charger. Toutes les expreſſions conviennent à notre ordonnance, & non à un aſſemblage informe de chars, qui une fois lancés, ne pouvoient plus, que très-difficilement tourner bride, par le déſordre, qui néceſſairement s'établiſſoit parmi eux dans la mêlée. *L'Infanterie enfonce les bataillons Troyens, & la Cavalerie preſſe ſi vivement les Eſcadrons qui lui ſont oppoſés qu'elle les renverſe.* C'eſt ici où la vérité de mon ſyſtême eſt en évidence. L'objet des chars étoit d'attaquer la ligne ennemie, d'y mettre le déſordre, pour faciliter enſuite à l'Infanterie le moyen d'enfoncer ces Troupes en déſordre & d'achever leur déroute. Ici il eſt dit que la Cavalerie preſſe les Eſcadrons. Jamais des chars ont-ils combattu contre des chars; d'ailleurs il eſt clair que le front de bataille étoit dégarni de cette arme, puiſque l'Infanterie avoit la liberté de combattre l'Infanterie. C'étoient donc des gens à cheval, placés aux aîles de l'Infanterie, qui attaquoient d'autres gens auſſi à cheval, diſpoſés de même. Ainſi, je crois qu'on peut conclure que les Grecs avoient de la Cavalerie au ſiége de Troies, mais en petite quantité, ſelon leur uſage.

Iliade.

Soit par négligence, pauvreté, ou à cauſe de la nature du pays, ils n'eurent jamais que fort peu de cette arme, & encore celle qu'ils eurent ne fut-elle jamais fort bonne. On voit, dans la guerre de Meſsène, les deux Cavaleries ennemies combattre avec des armes de jet par-deſſus un ravin qui les ſéparoit; dans une autre

Les Grecs ont toujours eu peu de Cavalerie & mauvaiſe.

occaſion, miſes en réſerve, elles furent ſpectatrices du combat.

A Ithôme, les Lacédémoniens eurent l'imprudence d'engager un combat général ſans Cavalerie.

Comme, dans les commencements, ils ne faiſoient la guerre que dans leurs Pays, & qu'ils n'avoient pas plus de Cavalerie les uns que les autres, combattant à armes égales, ils pouvoient s'en paſſer; mais, par la ſuite, ayant eu affaire à des Peuples pourvus de cette arme, ils furent obligés de s'en procurer.

Les Grecs augmentèrent leur Cavalerie durant la guerre du Péloponèſe; depuis, ils n'en manquèrent jamais totalement. A la bataille de Mantinée, celle de Sparte contribua beaucoup à la victoire de l'aîle qu'Agis commandoit, tandis que les Athéniens durent à la leur de n'être pas taillés en piéces.

Mais cette Cavalerie fut preſque toujours mauvaiſe. Les Lacédémoniens mettoient à cheval leurs Troupes les moins bonnes, & les Soldats les plus pareſſeux. Lorſqu'il falloit aller à la guerre, ils prenoient leurs chevaux chez les riches avec quelques méchantes armes, & marchoient de ce pas au combat, ſans aucun exercice.

Les dix-mille Grecs qui étoient à la ſolde de Cyrus le jeune, étant obligés de traverſer des pays immenſes & ennemis, pour revenir dans leur Patrie, n'avoient qu'un ſeul Eſcadron de quarante hommes montés ſur des chevaux d'équipages. La Cavalerie des Grecs ne commença à prendre un peu de conſiſtance, que depuis Epaminondas.

La Cavalerie Gréque étoit de différentes eſpéces ; il y eut des Corps qu'on appelloit *Cataphractes*, qui étoient armés de toutes piéces. Le Cavalier portoit des cuiſſards avec la cuiraſſe de fer en écailles, & il avoit pour arme offenſive, une forte & longue lance. Le cheval étoit bardé par tout, c'eſt-à dire, tout couvert de fer ; ce Corps étoit deſtiné à enfoncer & à ouvrir les rangs Ennemis. Alors la Cavalerie plus légèrement armée, qui étoit à portée, entroit dans ces bréches, les élargiſſoit, & empêchoit le ralliement des Troupes rompues. Cette Cavalerie extrêmement lourde & peſante étoit peu nombreuſe, & ſouvent les Grecs n'en firent pas d'uſage. Différentes eſpéces de Cavalerie.

L'autre eſpéce de Cavalerie étoit compoſée de Cavaliers armés d'une cotte de maille, faite de manière à ne pas gêner leurs mouvements; ils avoient le caſque de fer, des botines aux jambes, le bouclier au bras gauche ; ils étoient armés d'une lance, & une longue épée bien large étoit pendue à leur baudrier mis en bandoulière.

Ces armes étoient celles de la Cavalerie régulière, de celle qui faiſoit partie de la ligne. Outre cela, ils avoient encore une eſpéce de Cavalerie légère, montée, armée, vêtue différemment, ſuivant les pays d'où elle étoit. Certains Cavaliers armés d'une demi-pique, comme ceux de Fez & de Maroc, la lançoient avec une roideur extrême. Cavaliers de Fez & de Maroc.

Les autres jettoient des traits, & chargeoient enſuite l'Ennemi l'épée à la main, comme les Tarentins. Cavaliers Tarentins.

D'autres mal-vêtus, montés ſur des chevaux de la Cavalerie Numide.

plus mauvaise mine, & qu'ils avoient l'art de conduire sans bride, avec une petite baguette, venoient escarmoucher autour de l'Ennemi, lançoient des traits avec une adresse extrême, & s'enfuyoient avec une si grande célérité, qu'il étoit impossible de les atteindre; ils revenoient ensuite à la charge, toujours tâchant de tourner ceux qu'ils vouloient combattre, & les incommodoient fort. Cette Cavalerie s'appelloit *Numide*.

Cavalerie Thessalienne.

La meilleure de toute cette Cavalerie étrangère que les Grecs avoient dans leurs armées, étoit celle de Thessalie. Sa réputation sur-tout pour combattre en ligne étoit si bien établie, que Philippe & Alexandre ne se procurèrent l'alliance des Thessaliens, que pour en obtenir le secours d'une Troupe si supérieure dans ce genre.

Ordonnance de la Cavalerie.

L'ordonnance dans laquelle la Cavalerie étoit rangée en bataille, a beaucoup varié suivant les différents Peuples.

Les Thessaliens formoient leurs Escadrons en losanges, les Scytes & les Thraces en coin.

La même méthode étoit pratiquée par les Macédoniens; ils l'avoient apprise de leur Roi Philippe, qui passe pour en être l'inventeur.

Xénophon dit qu'à la bataille de Mantinée, la Cavalerie Thébaïne étoit ordonnée en triangle. La plûpart des autres Peuples de la Gréce faisoient usage de l'ordonnance quarrée.

Escadrons quarrés.

Fig. 1. *pl.* 15. Ils prétendoient avec raison qu'étant plus facile à former, plus commode pour faire marcher ensemble les Cavaliers, & les contenir en ordre,

on devoit la préférer aux autres. Ce qui lui donnoit tant d'aiſance à ſe former, c'eſt que les Cavaliers y étoient diſpoſés par rangs & par files ; elle avoit d'ailleurs le grand avantage que tous les Chefs de file combattant à la tête tomboient tous en même temps ſur l'Ennemi.

Un Eſcadron quarré avoit trois fois plus de Cavaliers de front que de hauteur, parce que le cheval occupe trois pas en longueur, & un en largeur.

La quantité de rangs eſt fort inutile dans une troupe de Cavalerie ; l'impulſion & la véhémence des derniers ne ſçauroient contribuer à la fermeté des premiers, ni rendre leur action plus vive. Ils ne peuvent les pouſſer ſans les ébranler, ni les ébranler ſans les rompre ; ainſi, bien loin de nuire à l'Ennemi par leur impétuoſité, ils cauſeroient au-contraire dans l'Eſcadron un déſordre irréparable.

Eſcadrons en loſange.

Les Eſcadrons diſpoſés en loſange, *fig.* 2. *pl.* 15. avoient l'avantage de pouvoir faire face de quatre côtés avec les mêmes forces, de ne pouvoir être pris en flanc ni par derrière, d'avoir toutes leurs faces garnies des Cavaliers les meilleurs, & les mieux montés, & les angles occupés par les Officiers. Le Commandant de l'Eſcadron, nommé l'*Ilarque*, étoit à la pointe de l'angle de la tête. Les angles de droite & de gauche étoient fermés par des Officiers, nommés *Gardes-flancs*, & celui de la queue par le Serre-file.

Première eſpéce de loſange.

Les Eſcadrons ſe formoient en loſange de quatre manières. Dans la première ils avoient des files & des rangs.

2e Eſpéce. Dans la ſeconde ils n'avoient ni files ni rangs.

3e Eſpéce. Dans la troiſiéme ils avoient des files, & n'avoient pas de rangs.

4e Eſpéce. Enfin dans la quatriéme ils avoient des rangs ſans avoir de files.

L'exiſtence de cette ordonnance eſt conteſtée par quelques Militaires, qui la font paſſer pour fabuleuſe; mais elle eſt appuyée du témoignage de Jules l'Africain, d'Elien, &c. Le premier prétend qu'un Eſcadron ainſi ordonné feignoit de plier, & ſe partageoit tout-à-coup en pluſieurs Troupes triangulaires, qui, tournant bride auſſi-tôt, venoient fondre par différents endroits ſur l'Ennemi. *fig.* 3. *pl.* 15.

Le ſecond (Elien) fait remonter l'origine de la loſange chez les Theſſaliens avant Jaſon, époux de Médée, lequel, dit-il, n'a eu que la gloire de la perfectionner.

Cette Ordonnance, toute préconiſée qu'elle eſt par Elien & les Amateurs de l'Antiquité, avoit l'inconvénient énorme de quatre angles très-aigus, par conſéquent quatre parties très-foibles & fort aiſées à entamer.

Le Coin. *Fig.* 4. *pl.* 15. Le Coin étoit la moitié de la loſange. Il ſe formoit de trois mêmes manières que la loſange. Philippe, père d'Alexandre, croyoit cette Ordonnance ſupérieure, en ce que les Officiers étoient également diſtribués autour de la Troupe, & que la tête de la Troupe formant un angle aigu, il lui étoit aiſé de ſe porter par-tout où il étoit néceſſaire, & d'enfiler directement le moindre intervalle.

Le nombre des hommes qui compoſoient l'Eſcadron, a infiniment varié. Ils étoient formés depuis ſoixante-quatre juſqu'à deux cents. Formation des Eſcadrons.

Je prends, pour donner un exemple d'une troupe de Cavalerie & de ſa formation, l'ordonnance quarrée comme la meilleure & la plus uſitée. Suppoſons que chaque Eſcadron fût compoſé de 75 hommes ſur 15 de front, & 5 de hauteur, ce qui rend la Troupe parfaitement quarrée, 64 Eſcadrons formoient tout le corps de la Cavalerie, qui étoit par conſequent de 4,800 hommes. Ce corps ſe nommoit une *Epitagme.*

Fig. 1. *pl.* 16. L'Epitagme ſe partageoit en deux autres corps nommés *Telos*, compoſés chacun de 2,400 hommes. Chaque Telos étoit compoſé de deux Ephipporchies, chacune de 1,200 hommes. Formation du corps de la Cavalerie.

L'Ephipporchie étoit formée de deux Hipporchies, compoſées chacune de 600 hommes.

L'Hipporchie de deux Tarentinarchies de 300 hommes chacune.

La Tarentinarchie de deux Epilarchies, formées chacune de 150 hommes.

Et l'Epilarchie de deux Eſcadrons, compoſés chacun de 75 hommes.

Telle eſt la compoſition qu'Elien donne aux différentes troupes de Cavalerie; &, quoiqu'il ait été poſtérieur au temps où l'art de la guerre fleuriſſoit en Gréce, il eſt prouvé qu'il n'a travaillé que ſur des Auteurs eſtimés & dignes de foi.

La proportion de la Cavalerie à l'Infanterie a extrêmement varié, ſuivant les temps & les Généraux. Proportion de la Cavalerie à l'Infanterie.

Agéſilas, dans la diſtribution qu'il fit des forces de Sparte & de ſes Alliés au commencement de la guerre de Thébes, avoit établi un Soldat peſamment-armé contre deux armés à la légère, & un cavalier pour quatre hommes de pied.

Lorſqu'Alexandre forma le projet d'envahir la Perſe, & qu'il paſſa en Aſie, il avoit trente-cinq mille hommes, dont cinq de Cavalerie.

A la bataille d'Arbelles il avoit 47 mille Fantaſſins & 7000 Chevaux. La cavalerie fit toujours la ſeptiéme, la ſixiéme, & quelquefois la cinquiéme partie de l'Armée, ſous les Généraux ſucceſſeurs de ce Prince.

De la maniè e dont les Troupes étoient placées dans une bataille.

Les Généraux n'ont pas toujours placé de même en ordre de bataille les trois Armes, dont nous avons vu leurs Armées compoſées. Du temps d'Homère on plaçoit la Cavalerie en première ligne, l'Infanterie peſante en ſeconde, & les Armés à légère en troiſiéme. *fig.* 1. *pl.* 17.

Le devoir de cette Cavalerie étoit de fondre ſur la première ligne Ennemie, d'y occaſionner quelques déſordres, pour donner à l'Infanterie peſante le moyen de l'attaquer avec avantage.

Enſuite on la plaça derrière le corps de bataille, d'où elle lançoit des traits contre l'Ennemi; &, s'il étoit mis en déroute, elle le pourſuivoit. *fig.* 2. *pl.* 17.

Enfin lorſque l'Art de la guerre ſe perfectionna chez les Grecs, on la mit ſur les aîles, qui ſemblent être la vraie place de la Cavalerie. On y mêloit alors des Troupes à la légère. *fig.* 3. *pl.* 17.

Quelquefois les Armés à la légère formoient une ligne

ligne devant la Cavalerie qui les protégeoit; &, quand ils étoient repouſſés, ils ſe retiroient par les intervalles des Eſcadrons, & ſe reformoient à l'abri de la Cavalerie. *fig.* 4. *pl.* 17.

L'ordre de bataille le plus ordinaire étoit celui où l'on plaçoit les Vélites en ſeconde ligne, derrière les Hoplites. Ces derniers gardoient quelques intervalles entre les grandes Sections de la Phalange. Les Armés à la légère paſſant par ces intervalles, s'avançoient en déſordre près de l'Ennemi, le harcelloient à coups de fléches & de frondes, & tâchoient de l'entamer. S'ils étoient repouſſés, ils revenoient par le même chemin ſe reformer derrière la Phalange, qui ſoutenoit alors l'effort de l'Ennemi.

Les Grecs, en allant au combat, jettoient des cris pour s'animer & effrayer l'Ennemi. Plus ces cris étoient pouſſés avec force & uniformité, plus ils étoient d'un bon augure pour la victoire. Cris de guerre.

Avant ces cris, ils avoient une Hymne, appellée l'*Hymne du combat*, ou *le Pœan*, qu'ils chantoient en allant ſe battre, pendant l'action, & pour ſoutenir & rallier les Troupes.

Ils avoient une muſique militaire, & alloient ſouvent au combat au ſon de la flûte.

Il y a apparence que du temps d'Homère, ces cris & ces hymnes n'étoient pas en uſage, & qu'au-contraire les Troupes alloient au combat en grand ſilence.

Ce ne ſont ici que des diſpoſitions générales de la Phalange, que les Généraux varioient infiniment en temps de guerre; je réſerve à donner dans l'article

des Batailles, le plan des principales qui ont été livrées par ces Peuples braves & belliqueux.

Des chariots de guerre, & des éléphants.

L'uſage des chariots & des élephants dans les Armées commença chez les peuples d'Aſie, & s'y conſerva de même plus long-temps qu'ailleurs.

Les chariots & les éléphants ſe mettoient en première ligne, ou ſur les flancs ; mais, quelque grande que pût être leur rapidité ou leur furie, il étoit toujours facile de les éviter, en s'ouvrant à propos, & rarement ont-ils contribué au ſuccès d'une affaire.

Les éléphants n'inſpiroient de la terreur qu'à ceux qui les voyoient pour la première fois. S'ils aidèrent Pyrrhus à vaincre les Romains, ceux-ci s'y accoutumèrent bien-tôt, & ne furent pas long-temps à rendre l'uſage de ces animaux, plus dangereux à leurs ennemis qu'à eux-mêmes.

Alexandre eſt le premier Prince de l'Europe qui ait eu des éléphants. Sa victoire ſur Porus, & la conquête des Indes lui en procurèrent beaucoup. Les Princes Macédoniens d'Aſie en adoptèrent abſolument l'uſage, & il ne contribua pas peu à leurs défaites.

A l'exception des Macédoniens, les autres Peuples de la Gréce n'eurent jamais ni éléphants ni chariots dans leurs Armées (j'entends par rapport aux chariots) depuis la guerre de Troies.

Des Bagages.

La ſûreté des bagages qu'une Armée eſt obligée d'avoir à ſa ſuite, étant une choſe fort importante, on ne confioit le ſoin de les conduire qu'à un homme fort prudent & éclairé.

Ils avoient cinq manières de diſpoſer leurs bagages

dans une marche, à la tête de la Phalange, à la queue, au centre, ſur l'aîle droite, ou ſur l'aîle gauche.

On les faiſoit marcher à la tête, quand on ſortoit du pays ennemi, à la queue en y entrant ; ſur l'un des flancs, lorſqu'on craignoit que l'autre ne fût attaqué ; enfin au centre, ſi l'on vouloit être en état de faire front de tous côtés.

Fig. 1. *pl.* 18. Ils avoient adopté pour leurs Camps la forme ronde, comme la plus commode pour la diſtribution des rues & des tentes, & comme celle qui occupoit le moins de terrein. Le Général, ayant ſon logement au centre, pouvoit voir d'un coup d'œil tout ce qui ſe paſſoit dans ſon Camp, & dans toutes les rues qui aboutiſſoient à ſa Tente. De la manière dont les Grecs faiſoient leur Camp.

On établiſſoit en dedans des poſtes d'Infanterie pour la police, & en dehors des Gardes de Cavalerie pour la ſûreté du Camp, & pour découvrir l'Ennemi.

Ils connoiſſoient, comme nous, l'uſage du mot du guet pour ſe reconnoître, & empêcher les Eſpions.

Leurs Camps étoient toujours fortifiés d'un bon foſſé, & d'une eſpéce de parapet formé par la terre qu'on en tiroit. Lorſqu'ils comptoient reſter ong-temps dans le même endroit, ils prenoient plus de précautions, faiſoient le foſſé plus large, le parapet plus haut, & diſtribuoient des tours de diſtance en diſtance.

Neſtor propoſe aux Grecs d'enfermer leur Camp d'une bonne muraille flanquée de tours fort élevées, pour ſervir de remparts à leurs Vaiſſeaux & à leurs Troupes ; d'y faire d'eſpace en eſpace des portes aſſez larges pour y laiſſer paſſer leurs Chars, & d'environ- *Iliad.* VII.

ner ce retranchement d'un foſſé large & profond, que les hommes ni les chevaux ne puſſent franchir, pour aſſurer le Camp contre les ſorties de l'Ennemi, & le mettre hors d'inſulte.

Ce foſſé étoit quelquefois garni d'une bonne paliſſade; ils avoient l'uſage d'allumer de grands feux, tantôt en avant, tantôt en arrière de leurs Camps. Ceux qu'ils avoient en avant ſervoient à cacher aux ennemis leur vraie poſition, s'ils venoient pour les attaquer. Des Troupes, miſes en embuſcade près de ces feux, voyoient leurs manœuvres, & les tiroient comme au blanc. Les feux allumés derrière leurs retranchements trompoient l'Ennemi, qui ſouvent ſe trouvoit tout près d'eux ſans s'en douter, & étoit repouſſé avec perte par des gens qui ſe tenoient ſur leurs gardes.

Quelquefois la nature du terrein dérangeoit cette forme ronde qu'ils adoptoient par préférence, & ils choiſiſſoient alors un lieu fort par ſa ſituation même, & qui leur évitât la peine de creuſer un foſſé. Ils étoient perſuadés que des fortifications faites par la Nature même étoient beaucoup plus ſûres que celles de l'Art. De-là venoit la néceſſité de donner à leurs Camps, ſelon la nature des lieux, toutes ſortes de formes, & d'en varier les différentes parties; ce qui cauſoit quelquefois une confuſion, qui ne permettoit pas au Soldat de ſçavoir au juſte, ni ſon quartier ni celui de ſon Corps.

Siéges. La conduite des ſiéges chez les Grecs ayant préciſément toujours été la même que chez les Romains, je me réſerve de traiter cet article, lorſque je ferai l'Hiſtoire Militaire de ce dernier Peuple.

DES PEUPLES D'ASIE.

Idée générale des talents militaires des Rois d'Asie.

LES ROIS D'ASIE ont toujours été très-ignorants dans l'Art de la Guerre; &, ſi quelques-uns d'entr'eux ont eu des ſuccès, ils les ont dûs à l'incapacité & au peu de génie des Généraux qu'ils ont eus à combattre. Tant que Cyrus n'a eu affaire qu'à ſes voiſins, il a été plus habile qu'eux, & les a ſubjugués; mais, dès qu'il a combattu une Nation plus belliqueuſe, il a ſuccombé. Cyrus peut avoir eu d'ailleurs de grandes qualités; mais, s'il avoit fait la guerre avec art, il auroit eu des Officiers & des Soldats bien inſtruits; ce qui n'a pas été; car on s'en ſeroit apperçu par les Troupes & les Généraux qu'il laiſſa à ſon fils Cambyſe. Or il n'y a rien de ſi fauſſement conçu, ni de ſi mal exécuté que toutes les guerres de Cambyſe, de Darius, de Xerxès.

Nous ne pouvons avoir que des idées très-vagues de la Diſcipline Militaire de ces Peuples. Des deux Auteurs chez leſquels on pouroit puiſer quelqu'inſtruction ſur ce ſujet, l'un (Hérodote) eſt accuſé de n'être pas toujours bien exact dans les faits qu'il rapporte; l'autre (Xénophon) homme de Guerre, grand Capitaine, fait vraiſemblablement voler une étincelle de ſon génie ſur les actions qu'il raconte des Princes dont il fait l'Hiſtoire; cependant on ne peut ſe former une opinion que d'après le rapport des Auteurs contemporains, ou qui ont approché davantage de ces temps reculés. La ſeule choſe qu'on puiſſe faire, eſt de ne

ctoire que le vrai-ſemblable, & de ne citer que les faits arteſtés par le plus grand nombre & qui paroiſſent les plus authentiques.

On trouve chez les Peuples des traces de guerre fort anciennes.

On ttouve en Aſie des traces de guerre très anciennes ; l'an du Monde 2734. Ninus, Roi d'Aſſyrie, défit Zoroaſte, Roi de la Bactriane, le tua, & s'empara de ſes Etats.

Sémiramis fait des conquêtes.

Sémiramis, veuve de Ninus, n'eut pas de honte de livrer Ninias, ſon fils, à la débauche la plus ctapuleuſe pour l'énerver, l'éloigner des affaires, & s'emparer des rênes du Gouvernement. Si le ſuccès & le bonheur le plus ſuivi pouvoient effacer tout ce que ſa conduite eût de monſttueux, ſon crime pourroit être oublié. Elle gouverna avec le génie d'un grand homme, & l'habileté d'une femme adtoite. Elle conquit l'Éthiopie, le vaſte Empire des Indes, & elle eut la gloire d'y pénétrer long-temps avant Alexandre.

Elle laiſſa l'Empire à Ninias. Ce Prince & ſes Succeſſeurs préférèrent la moleſſe & la langueur d'une vie oiſive & voluptueuſe à la gloire. Toujours renfermés dans leurs Palais, inviſibles à leurs Sujets, ils gouvernoient leuts Etats par des Seigneurs de leur Cour, ſur leſquels ils ſe repoſoient du ſoin de leur Empire.

Les ſucceſſeurs de Ninias, malgré leur moleſſe ont cependant des Troupes entretenues.

Ils avoient cependant des Troupes entretenues. Car Arbace, Général des Armées de Sardanapale, dernier Succeſſeur de Ninias, indigné de vivre ſous les loix d'un Prince auſſi efféminé, ſe revolta contre lui, & vint l'aſſiéger dans ſon Palais, où ce malheureux Prince aima mieux ſe laiſſer brûler avec ſes femmes & ſes tréſors, que de ſe défendre courageuſement, & périr avec honneur les armes à la main.

Ainſi finit l'Empire des Aſſyriens, qui fut transféré par Arbace aux Médes. Empire des Aſſyriens transféré par Arbace aux Médes.

Ce Peuple fournit très-peu de choſes à l'inſtruction Militaire juſqu'au grand Cyrus.

Aſtyage, dernier Roi des Médes, avoit donné ſa fille Mandane en mariage à Cambyſe, Roi des Perſes. De ce mariage nâquit Cyrus. Naiſſance du grand Cyrus.

Cyaxares, fils d'Aſtyage, attaqué de tous côtés par une Ligue puiſſante, formée contre lui par les Rois voiſins, demanda du ſecours à Cambyſe, & le pria de lui envoyer Cyrus, ſon neveu, avec des Troupes, pour l'aider à repouſſer ſes ennemis. Cyrus va au ſecours de ſon allié Cyaxares.

Cyrus lui amena 30,000 Perſes, conduits par mille Seigneurs Perſans des plus diſtingués; il paroît que les Armées Perſannes n'étoient compoſées alors que d'Armés à la légère, d'Archers & de Frondeurs. Les Seigneurs ſeuls étoient équipés de manière à combattre de pied ferme. Ils avoient pour armes défenſives une cuiraſſe & un bouclier, & portoient une hache & un ſabre. Armées des Perſes.

Si l'on peut en croire Xénophon, l'éducation qu'on donnoit aux enfans en Perſe étoit très-propre à leur former le corps, & à faire de bons Soldats. Cette éducation étoit publique, & ſe faiſoit ſous les yeux du Roi, qui ne dédaignoit pas d'animer de ſes regards cette partie intéreſſante du ſyſtême politique. On les inſtruiſoit à être ſobres & retenus pour le boire & le manger; il ne prenoient jamais leurs repas chez leur mère, mais en commun, & n'avoient pour toute nourriture que du pain & du creſſon. Education des Perſes.

Chacun portoit auſſi ſa taſſe pour puiſer l'eau à la rivière, n'ayant pas d'autre boiſſon. Enſuite ils apprenoient à tirer de l'arc, à lancer le javelot. Tels étoient leurs exercices juſqu'à leur ſeiziéme année. Alors ils entroient dans la claſſe des jeunes-gens; & voici comme ils vivoient.

Durant dix ans, ils paſſoient toutes les nuits dans leurs Corps-de-Garde, tant pour la ſûreté de la Ville, que pour s'accoutumer à la fatigue. Le jour, ils ſe préſentoient à leurs Gouverneurs pour recevoir leurs ordres; &, s'il étoit néceſſaire, ils ſe tenoient au Quartier.

Lorſque le Roi ſortoit pour aller à la chaſſe, ce qu'il faiſoit pluſieurs fois par mois, il prenoit avec lui la moitié de ces jeunes-gens; chacun deux portoit ſon carquois plein de fléches, l'épée ou la hache, un bouclier & deux javelots; l'un pour lancer, l'autre pour s'en ſervir à la main. Le Roi étoit à leur tête, & prenoit garde que chacun fît ſon devoir, perſuadé que la chaſſe eſt une image de la guerre. Ils portoient fort peu de vivres, & s'accoutumoient à ſupporter la faim, la ſoif, l'intempérie des ſaiſons, & à braver toutes ſortes de dangers.

L'autre partie des jeunes-gens, demeurés à la Ville, ne reſtoit pas oiſive. Ils continuoient les mêmes exercices qu'ils avoient appris dans leurs bas-âge. Ils s'occupoient à tirer de l'arc, & à lancer le javelot. Il y avoit des prix ordonnés pour ces exercices, leſquels ſe diſputoient à certains jours en préſence de tout le Peuple.

Il n'y avoit pas de Cavalerie en Perſe.

Les chevaux étoient très-rares en Perſe. On s'en ſervoit fort peu, à cauſe de la nature du pays, qui eſt très-montueux.

très-montueux. Ainſi ils n'avoient nulle eſpéce de Cavalerie avant Cyrus.

Les Médes étoient mieux armés que les Perſes, & avoient une Cavalerie qui paſſoit pour la meilleure de l'Aſie.

Cyrus, voyant de quelle utilité il lui ſeroit d'avoir des Troupes d'une compoſition plus ſolide, arma preſque toute ſon armée comme les Seigneurs Perſans, c'eſt-à-dire, d'une cuiraſſe, d'un bouclier, & d'un ſabre ou hache. Armes des Perſes.

Un Général habile doit, avant tout, régler l'état de la guerre; examiner s'il faut attaquer ou ſe tenir ſur la défenſive; former ſon plan ſur l'un ou ſur l'autre de ces parties; avoir une exacte connoiſſance du pays où il porte les armes; s'inſtruire du nombre & de la qualité des Troupes ennemies; pénétrer, s'il ſe peut, leurs deſſeins, prendre de loin les meſures pour les déconcerter, prévoir tous les cas qui peuvent arriver, s'y préparer, & tenir toutes ſes réſolutions ſi ſecrétes, que rien n'échappe & ne tranſpire au-dehors. Soins préliminaires d'u Général, avant d'entrer en campagne.

C'eſt de ces ſoins préliminaires que dépend le ſuccès des entrepriſes; voilà par où commença Cyrus, dès qu'il fut arrivé chez Cyaxares, ſon oncle, qui n'avoit ſongé à prendre aucunes meſures. C'eſt une choſe admirable, de voir les détails dans leſquels ſon illuſtre Hiſtorien le fait entrer ſur tous les beſoins de l'Armée.

On devoit traverſer pendant quinze jours des pays, qui avoient été ravagés, & on ne trouvoit ni vivres ni fourages. Il ordonne qu'on en porte pour vingt-jours, & que les Soldats, au lieu de ſe charger de bagages Préparatif de Cyrus pour la guerre.

inutiles, convertiſſent ce poids en une pareille charge de munitions de bouche, ſans s'embaraſſer de couvertures pour le ſommeil, que la fatigue leur procureroit aſſez. Ils étoient accoutumés à boire du vin; de peur que le changement ſubit de boiſſon ne les rendît malades, il les avertit d'en porter avec eux une certaine quantité, & de s'habituer peu-à-peu à s'en paſſer. Il leur recommanda auſſi de porter des viandes ſalées, des moulins à bras pour leur pain, des médicaments pour les malades; de mettre dans chaque chariot de bagage une faucille & un hoyau, & ſur chaque bête de ſomme une hache & une faulx; enfin de ſe fournir de mille choſes dont il prévit qu'on auroit beſoin.

Il mena avec lui des Maréchaux, des Cordonniers & d'autres Ouvriers, avec toutes ſortes d'outils convenables à leur métier: « Au reſte, dit-il publiquement, » tout Marchand qui aura ſoin de faire apporter des » vivres dans mon Camp, ſera honoré & recompenſé » de moi, ainſi que de mes amis. Et, ſi quelqu'un même » manque d'argent, pour faire des proviſions, pourvû » qu'il me donne des ſûretés, & qu'il s'oblige de ſuivre »l'Armée, je l'aſſiſterai de ce que j'aurai ».

Un tel détail étoit digne d'un Général, & d'un grand Prince comme Cyrus.

La première expédition qu'il fit, fut contre le Roi d'Arménie, qui refuſoit de payer le tribut à Cyaxares. Cyrus, ſous prétexte d'une partie de chaſſe, s'avança avec quelques Troupes du côté des Etats de ce Prince, & le força de joindre ſes forces aux ſiennes; mais, loin de détruire ſon pays, il bâtit des Forts ſur ſes

frontières, pour le protéger contre les incurſions des Caldéens (on connoiſſoit donc dès lors une manière de fortifier les Places).

Progrès de l'Art Militaire chez les Perſes.

Pluſieurs traits d'Hiſtoire concourrent à nous donner une idée du progrès que l'Art Militaire avoit fait dans ces temps-là. Les Aſſyriens faiſoient l'avant-garde de l'Armée confédérée (cette précaution étoit donc déja connue) Xénophon nous apprend que ces Peuples ſe retranchoient dans leurs Camps.

Expédition de Cyrus.

Cyrus défait les Aſſyriens; mais il ne laiſſe pas ſon Armée pourſuivre les fuyards, à la débandade. Il l'arrête, la rallie & ne l'expoſe pas à perdre le fruit de la victoire par une ardeur mal-entendue. Dans une autre occaſion, ayant détaché les Hircaſſiens de la ligne générale, il en forme ſon avant-garde, pour donner le change aux Ennemis; & s'avance ainſi fort-près de leur Camp. Ceux-ci, s'étant apperçus de leur mépriſe, & voyant qu'ils avoient ſur les bras les Troupes de Cyrus, perdent la tête, & prennent la fuite. Il en périt un grand nombre dans cette affaire, où l'on fit priſonniers beaucoup de Seigneurs Arabes & Aſſyriens, & où l'on prit beaucoup de chevaux. Cyrus s'en ſervit pour s'en former une Troupe à cheval. Ainſi commença cette fameuſe Cavalerie Perſanne, qui devint bientôt la meilleure de l'Univers. Cette Cavalerie nouvellement formée ſe conduiſit pendant cette guerre avec diſtinction. Ce fut à ſes manœuvres & à ſa valeur qu'il dut le gain de la bataille de Thimbraée.

Cyrus ſe diſpoſe enſuite à dépouiller de ſes Etats Créſus, Roi d'une partie de l'Aſie mineure; & com-

mande des machines pour prendre les Villes qui voudroient lui réſiſter.

Chars de guerre inventés par Cyrus.

Il fit attacher tranſverſalement des faulx aux chars en uſage ; ce qui produiſit un effet terrible. Il inventa encore des chars à huit timons, trainés par ſeize bœufs. Ils portoient des tours quarrées pleines de Combattants. Ces chars arrêtèrent à la bataille de Thimbraée les bataillons quarrés des Egyptiens.

Compte de l'expédition de Cyrus.

Enfin, pourſuivant ſes conquêtes, il va à la ſuite de Créſus, réfugié dans Sardes, ſa capitale. Cyrus en fait le ſiége ; forme une fauſſe attaque, vers laquelle il a l'air de diriger toutes ſes forces, pendant qu'un autre Détachement gravit un rocher eſcarpé au côté oppoſé, & entre dans la Ville.

En revenant de cette expédition, Cyrus inveſtit Babylone. Cette place étoit ſi bien fortifiée qu'elle étoit inexpugnable, & avoit des vivres pour pluſieurs années. Le cours de l'Euphrate qui la traverſoit, ayant été détourné en une nuit, l'armée entre par le lit du fleuve, & paſſe au fil de l'épée tout ce qui reſiſte.

Après avoir réduit ainſi preſque toute l'Aſie ſous ſon Empire, ce Prince forma le projet de ſubjuguer les Meſſagétes, peuple belliqueux & très-nombreux, & qui étoit ſitué vers l'Orient, au-delà du fleuve Araxes.

Il paſſa ce fleuve, & leur livra bataille. Ces Peuples braves & guerriers étoient commandés par Thomiris, leur Reine. Cyrus eut d'abord quelqu'avantage ſur eux, qu'il dût à un ſtratagême. Etant à portée de l'Ennemi, il fit ſemblant d'avoir peur, & décampa

avec tant de précipitation, qu'il laiſſa la moitié de ſon Camp tendu, rempli de vivres, de vins & de liqueurs fortes. Les Meſſagétes ne manquèrent pas de s'en emparer, & croyant l'Ennemi bien loin, s'amusèrent à ſe divertir, & à faire bonne chère. Cyrus revint au moment où ils s'y attendoient le moins, & les ayant trouvés yvres & endormis, les tailla en piéces. Le fils unique de Thomiris, Reine de ces Peuples, fut tué de ſa propre main.

Défaite de Cyrus par les Meſſagétes; ſa mort.

Thomiris, au déſeſpoir, jura de s'en vanger. Quelque temps après, ayant, par une fuite ſimulée, attiré Cyrus dans des défilés dont il ne pouvoit ſortir, elle l'attaqua avec avantage, le défit, & Cyrus y perdit la couronne & la vie. On dit que cette mère déſolée lui fit couper la tête, qu'elle jetta dans un vaſe plein de ſang, en lui diſant : *Abreuves-toi de ſang, Monſtre, qui en as été ſi inſatiable.* Voilà le recit qu'Hérodote fait de cette bataille. Premièrement, les deux Armées étant aſſez proches, ſe tirèrent quantité de fléches; & lorſqu'elles en manquèrent, elles coururent l'une contre l'autre avec les lances. Enſuite elles ſe mêlèrent, l'épée à la main, & combattirent long-temps, ſans qu'on reculât de part ni d'autre; mais, après un combat opiniâtre, les Meſſagétes demeurèrent victorieux. Non ſeulement une grande partie des Perſes fut taillée en piéces, mais Cyrus même y fut tué, après avoir régné vingt-neuf ans. Son fils Cambyſe lui ſuccéda, après lui Darius fut élu Roi, & eut pour ſucceſſeur Xerxès.

Recit de la bataille où Cyrus perdit la vie.

Depuis Cyrus, les Armées des Rois Perſes devinrent formidables pour le nombre, mais peu à craindre,

à cauſe du déſordre inſéparable d'une auſſi grande multitude.

Expédition de Darius.

Darius veut porter la guerre chez les Scytes, pour les punir d'une irruption qu'ils avoient faite autrefois en Aſie ; il s'avance vers l'Helleſpont avec une Armée de 70,000 combattants ; fait jetter un pont ſur les flots de la mer, traverſe ainſi le Boſphore. Ses Vaiſſeaux conduits dans le Danube, y forment un autre pont, ſur lequel il paſſe ce fleuve, & eſt obligé de s'en revenir honteuſement ; après avoir vu périr preſque toute cette puiſſante Armée, de famine & de misère.

Expédition de Xercès ſur la Gréce.

Xerxès, ſon fils & ſon ſucceſſeur, léve une Armée innombrable, & s'avance vers le détroit des Dardanelles, avec les forces les plus conſidérables qui ayent été jamais raſſemblées. Son Armée étoit compoſée de plus de deux millions de Combattans. Hérodote évalue au même nombre la foule d'eſclaves & de femmes qui ſuivoient l'Armée, & des Matelots qui montoient les Bâtiments de tranſport ; & nous peint Xerxès traînant à ſa ſuite, cinq millions deux-cent quatre-vingt-trois mille deux-cent vingt hommes, & trois mille Vaiſſeaux, dont mille deux-cent ſept armés en guerre. Ce fait paroîtroit exagéré, fabuleux & incroyable, s'il n'étoit affirmé par un Auteur contemporain, (Hérodote) qui lut publiquement ſon Ouvrage aux jeux Olympiques, à l'Aſſemblée la plus ſolemnelle de la Gréce, où la plûpart des aſſiſtants avoient vu & même combattu ces forces étonnantes de Xerxès.

Son autorité eſt d'ailleurs appuyée par le témoignage des ſiécles ſubſéquents. Cent ans après, Iſocrate rap-

pelle aux Athéniens aſſemblés, qu'ils avoient réſiſté à Xerxès, ſuivi de cinq millions d'hommes; & il en parle comme d'un fait reconnu. Cette Armée eſt d'abord arrêtée au paſſage des Thermopyles par 4,000 Grecs. Enfin l'ayant emporté, elle ravage la Gréce; mais elle s'affoiblit chaque jour.

Thémiſtocle trouve le moyen de détruire les forces navales de Xerxès. La terreur s'empare de cette multitude déſordonnée; elle croit n'avoir plus aucun moyen de retraite. La faim, la misère, les maladies la détruiſent.

Xerxès laiſſe Mardonius, un de ſes Généraux, choiſir dans ſon Armée trois-cents mille hommes, pour continuer la guerre; & tâche lui-même, avec le reſte de regagner l'Helleſpont. Sa retraite a l'air d'une fuite, & l'on ne peut penſer, ſans frémir, à la multitude d'hommes qui périt dans cette entrepriſe.

Mardonius reſté en Gréce avec trois-cents mille hommes, s'y conduit en Général expérimenté. Il harcéle les Grecs, & achéve de détruire ce qui avoit échappé à la fureur de Xerxès. On le voit nous donner le ſpectacle intéreſſant d'un Chef qui ſçait tirer parti de ſon Infanterie & de ſa Cavalerie; ſuivant les poſtes & le terrein, intercepter les convois; priver l'ennemi de ſubſiſtances; l'empêcher d'aller à l'eau; l'obliger de décamper, de ſe ſéparer, & de combattre ainſi affoibli. La ſupériorité de leurs armes & la mort de Mardonius furent peut-être les ſeules cauſes qui firent perdre aux Perſes la bataille de Platée. Les vaincus s'enfuirent dans un Camp retranché qu'ils avoient près de Thébes.

Mardonius ſe conduit en Gréce en habile Général.

Pauſanias les y pourſuivit, & en fit un carnage horrible. Un ſeul Corps de quarante mille, qui ne s'y étoit pas renfermé, fit ſa retraite vers l'Aſie. Tel fut le ſort de l'Armée innombrable de Xerxès. Exemple terrible, & qui en impoſa aux Rois de Perſe ſes ſucceſſeurs. Car cette irruption fut la dernière qu'ils osèrent faire en Gréce.

Hiſtoire abrégée du jeune Cyrus.

L'expédition du jeune Cyrus nous fournit encore, ſoixante-dix ans après, quelques obſervations ſur l'Hiſtoire Militaire des Peuples d'Aſie. Ce jeune Prince, vif, bouillant, plein de courage & de talents, croyant avoir de graves ſujets de mécontentement contre Xerxès, ſon frère, Roi de Perſe, & d'une grande portion de l'Aſie, ſe fait un parti conſidérable, engage à ſon ſervice quinze-mille Grecs, & forme le projet de déthrôner ſon frère. En conſéquence il part de Sardes, Capitale de la Province dont il étoit Gouverneur, & ſe met en marche pour venir l'attaquer dans les plaines de Babylone. Cette marche exceſſive par la longueur, & pratiquée dans un pays très-difficile, fut combinée & exécutée avec toute la prudence imaginable. C'eſt dommage que la mort ait enlevé, à la fleur de ſon âge, un jeune Héros dont la vie eût peut-être fourni à la Poſtérité des exemples précieux de génie & de courage. Il faiſoit faire de très-petites marches à ſon Armée; les plus fortes étoient de dix paraſanges, les autres de cinq, ſix à ſept. La *paraſange* étoit de deux mille deux-cents ſoixante-ſix toiſes; ce qui revient à-peu-près à notre lieue; Xénophon nous donne un détail aſſez curieux des exercices que ce Prince fit faire

faire à ſon Armée, lorſqu'elle paſſa en revue devant la Reine de Célicie. Il ordonna aux Grecs de ſe mettre en bataille ſuivant leur uſage, & à chacun de leur Commandants d'y ranger ſes Troupes. Ménon & ſes Soldats formoient l'aîle droite; à l'aîle gauche, Cléarque & les ſiens; le centre étoit occupé par les autres Généraux Grecs. Cyrus vit d'abord les Barbares qui défilèrent devant lui par Eſcadrons & par Bataillons. Il paſſa enſuite ſur ſon char, accompagné de la Reine de Célicie, devant le front des Grecs. Ils avoient tous des caſques d'airain, des tuniques de pourpre, des grevières & des boucliers bien nets & reluiſants. Après avoir paſſé le long de toute la ligne, Cyrus ſe porta en avant du centre; il s'y arrêta, & donna ordre aux Généraux de faire préſenter les armes, & marcher toute la ligne en avant. Ceux-ci, prévinrent de cet ordre leurs Soldats; &, dès que la trompette eut ſonné, on marcha en avant, les armes préſentées pour combattre; le pas s'accélera peu-à-peu, les cris militaires augmentèrent, & les Soldats, ſans attendre le commandement, ſe mettant à la courſe, s'avancèrent vers leurs tentes. Cette manœuvre inſpira de la terreur à un grand nombre de Barbares. La Reine de Célicie s'enfuit dans ſa litière. Les Marchands du Camp abandonnèrent leurs denrées, prirent auſſi la fuite; les Grecs en rirent, & rentrèrent dans leurs tentes.

Exercice que le jeune Cyrus fit faire à ſes Troupes devant la Reine de Célicie.

Ce fut dans cette expédition, qu'on vit, pour la première fois, s'aſſembler un Conſeil de Guerre; il ſe tint pour juger à mort un Seigneur de l'Armée de Cyrus.

Premier Conſeil de Guerre dont on ait connoiſſance.

Orontas, Perſe, du Sang-Royal, qui paſſoit pour un des meilleurs Guerriers de ſa Nation, & qui avoit déjà porté les armes contre Cyrus, forma le deſſein de le trahir. Il s'étoit reconcilié avec ce Prince, & lui dit que, s'il vouloit lui donner mille chevaux, il ſe faiſoit fort de ſurprendre & de paſſer au fil de l'épée le Détachement qui brûloit & ravageoit d'avance le pays, ou de ramener beaucoup de priſonniers; d'empêcher les incendies, & de faire enſorte que l'Ennemi ne pût rapporter au Roi ce qu'il auroit vu de l'armée de Cyrus. Ce Prince, ayant écouté ce conſeil, le regarda comme utile; & dit à Orontas de prendre des Piquets de tous les Corps.

Orontas, croyant ſon Détachement prêt à marcher, écrit une lettre au Roi Xerxès; lui mande qu'il amènera, le plus qu'il pourra de la Cavalerie de Cyrus; & le prie de prévenir la ſienne de le recevoir comme ami. La lettre rappelloit auſſi au Roi, l'ancien attachement & la fidélité d'Orontas. Il en chargea un homme qu'il croyoit fidéle, & qui ne l'eut pas plus-tôt reçue, qu'il la montra à Cyrus. Le Prince l'ayant lue, fit arrêter Orontas, & aſſembla dans ſa Tente ſept des Perſes les plus diſtingués de ſa ſuite. Il ordonna auſſi aux Généraux Grecs, d'amener de leurs Soldats, afin qu'ils ſe rangeaſſent autour de ſa tente, & y poſaſſent leurs armes à terre. Les Généraux s'y rendirent avec environ trois mille hommes. Cyrus appella au Conſeil de Guerre Cléarque, qui lui paroiſſoit, ainſi qu'aux autres, être le chef des Grecs qui jouiſſoit de la plus grande conſidération. Cléarque, lorſqu'il en ſortit,

raconta à ſes amis comment s'étoit paſſé le jugement d'Orontas; (car on n'avoit point enjoint le ſecret), & rapporta ainſi le Diſcours, par lequel Cyrus avoit ouvert l'Aſſemblée.

« Je vous ai appellés près de moi, mes amis, pour » délibérer avec vous ſur ce que je dois faire, & pour » traiter de la manière la plus juſte devant les Dieux » & devant les hommes Orontas que vous voyez. Il » m'a été d'abord donné par mon père pour être ſou- » mis à mes ordres. Enſuite mon frère le lui ayant, à » ce qu'il prétendoit, ordonné, il prit les armes con- » tre moi en défendant la Citadelle de Sardes. Je lui » fis la Guerre de mon côté, de façon à lui faire dé- » ſirer la fin des hoſtilités. Je reçus ſa main en ſigne de » réconciliation, & lui donnai la mienne. Depuis ce » temps, pourſuivit-il, répondez-moi, Orontas, avez- » vous éprouvé de moi quelque injuſtice? » Orontas répondit que non. Cyrus l'interrogea de nouveau : « N'ayant point à vous plaindre de moi, comme vous » en convenez vous-même, ne vous êtes-vous pas » révolté depuis, & lié avec les Myſiens? Ne rava- » giez-vous pas, autant que vous le pouviez, mon » Gouvernement? » Orontas l'avoua. « Lorſque vous » eûtes reconnu votre impuiſſance, reprit Cyrus, ne » vîntes-vous pas à l'Autel de Diane? Ne m'aſſurâtes- » vous pas de votre repentir? Ne me laiſſai-je pas per- » ſuader à vos diſcours? Ne me donnâtes-vous pas de- » rechef votre foi? Ne reçûtes-vous pas la mienne? » Orontas convint encore de ces faits. « On a décou- » vert, pourſuivit Cyrus, que vous me tendiez pour

» la troiſiéme fois des embûches ; quelle injure vous » ai-je faite? » Orontas dit qu'il n'en avoit reçu aucune. « Vous convenez donc, ajouta Cyrus, que » c'eſt vous qui êtes injuſte envers moi ? » Il le faut bien, dit Orontas. Cyrus lui demanda enſuite : « Pour- » riez-vous encore, devenant l'ennemi de mon frère, » me reſter déſormais fidéle ? » Orontas répondit : » Quand je le ſerois, Cyrus, je ne paſſerois jamais » dans votre eſprit pour l'être ».

Cyrus s'adreſſa alors à ceux qui étoient préſents. « Vous ſçavez, leur dit-il, ce que cet homme a fait. » Vous entendez ce qu'il dit : parlez le premier, Cléar- » que, & donnez votre avis ». « Mon avis, dit » Cléarque, eſt de nous défaire auplus-tôt de lui ; il ne » faudra plus veiller ſur ſes démarches, & ſon ſuppli- » ce nous donnera le loiſir de nous occuper de ceux » qui veulent être de nos amis, & de leur faire du » bien ». Cléarque ajoutoit que les autres Juges s'étoient rangés à ſon opinion. Enſuite, par l'ordre de Cyrus, tous les Aſſiſtans & les Parens même d'Orontas ſe levèrent, & le prirent par la ceinture, pour déſigner qu'il étoit condamné à mort. Il fut enſuite entraîné hors de la Tente par ceux qui en avoient l'ordre. En le voyant paſſer, ceux qui ſe proſternoient précédemment devant lui, ſe proſternèrent encore, quoiqu'ils ſçuſſent qu'on le menoit au ſupplice. On le conduiſit dans la Tente d'Artapate, le plus affidé des Chambellans de Cyrus, & perſonne depuis ne le revit, ni ne fût en état d'affirmer de quel genre de mort il avoit péri. Chacun fit des conjectures, dif-

férentes. Il ne parut même en aucun endroit des veſtiges de ſa ſépulture.

Suite de l'expédition de Cyrus, le jeune.

Arrivé dans les plaines de Babilone, Cyrus apprend que Xerxès s'avance pour le combattre avec des forces infiniment ſupérieures. La grandeur du péril ne l'étonne pas. Il prévoit à tout, fait ſes diſpoſitions, & donne ſes ordres avec le ſang froid d'un Général conſommé. Je vais copier mot pour mot la relation que Xénophon fait de cette fameuſe journée de Cunaxa, qui décida de l'Empire entre ces deux Princes. On y trouvera pluſieurs faits intéreſſants, & qui pourroient donner une idée de la manière de combattre de ces Peuples.

Relation de la bataille de Cunaxa; Cyrus le jeune perdit la vie.

De là Cyrus fit une marche de trois paraſanges. Toute ſon Armée (tant Grecs que Barbares) étant rangée en ordre de bataille, parce qu'on croyoit que le Roi viendroit attaquer ce jour là; car au milieu de cette marche étoit un foſſé creuſé de main d'homme, large de cinq orgies *, & profond de trois. Il étoit long de douze paraſanges, & s'étendoit en haut dans la plaine juſqu'au mur de la Médie. Dans ce lieu ſont des canaux remplis d'une eau courante qu'ils tirent du Tigre. On en compte quatre. Leur largeur eſt d'un pléthre. Ils ſont profonds, portent des bateaux chargés de bled, & ſe jettent dans l'Euphrate. La diſtance de l'un à l'autre eſt d'une paraſange. On les paſſe ſur des ponts.

* *Voir la Table des meſures itinéraires.*

Près de l'Euphrate étoit un paſſage étroit entre le fleuve & le foſſé, large d'environ vingt pieds. Ce grand Roi avoit fait creuſer ce foſſé pour ſe retran-

cher, lorſqu'il avoit appris que Cyrus marchoit à lui. Cyrus & ſon Armée paſſerent le défilé, & ſe trouvèrent au-delà du foſſé. Le Roi ne ſe préſenta pas pour combattre ce jour là; mais l'on remarqua aiſément beaucoup de pas d'hommes & de chevaux qui ſe retiroient. Là Cyrus, ayant fait venir le Devin Silanus d'Ambracie, lui donna trois mille dariques, parce que onze jours auparavant, faiſant un ſacrifice, Silanus avoit annoncé au Prince que le Roi ne lui livreroit pas bataille dans les dix jours ſuivants. Cyrus répondit: « Il ne me la préſentera plus, ſi ces dix » jours ſe paſſent ſans combattre; &, ſi vous dites la » vérité, je vous promets dix talents ». Le terme étant alors expiré, ce Prince paya cette ſomme. Comme le Roi ne s'étoit point oppoſé au paſſage du foſſé, Cyrus & beaucoup d'autres crurent qu'il avoit renoncé au projet de livrer bataille; &, le lendemain, ce Prince marcha avec moins de précaution. Le ſurlendemain il voyageoit, aſſis ſur ſon Char, précédé de peu de Troupes en ordre. La plus grande partie de l'Armée marchoit pêle-mêle, & ſans obſerver ſes rangs. Beaucoup de Soldats avoient mis leurs armes ſur les voitures d'équipages, & ſur les bêtes de ſomme.

C'étoit à-peu-près l'heure où le Peuple abonde dans les Places publiques, & l'on n'étoit pas loin du Camp qu'on vouloit prendre, lorſque Patagyas, Perſe de la ſuite de Cyrus, & attaché à ce Prince, paroît, courant à bride abbatue, ſur un cheval écumant de ſueur. Il crie dans la Langue des Grecs, & dans celle

des Barbares, à tout ce qu'il rencontre, que le Roi s'avance avec une Armée innombrable & ſe prépare à attaquer. Auſſi-tôt s'éléve un grand tumulte. Les Grecs & les Barbares croient qu'ils vont être chargés ſur le champ, & avant que d'avoir pû ſe former. Cyrus étant ſauté à bas de ſon Char, & ayant revêtu ſa cuiraſſe, monta à cheval, prit en main ſes javelots, ordonna que toutes les Troupes s'armaſſent & que chacun reprît ſon rang. On ſe forma à la hâte. Cléarque fermoit l'aîle droite, appuyée à l'Euphrate. Proxéne le joignoit. Les autres Généraux de ſuite. Ménon & ſon Corps étoient à la gauche des Grecs. A l'aîle droite, près de Cléarque, on plaça les Grecs armés à la légère, & environ mille Chevaux de Cavalerie Paphlagoniene. Arixe, Lieutenant-Général de Cyrus, avec les Barbares qui ſervoient ce Prince, s'appuya à Ménon, & occupa la gauche de toute l'Armée. Cyrus ſe plaça au centre avec ſix cents Cavaliers tous revêtus de grandes cuiraſſes, de cuiſſards & de caſques. Cyrus ſeul ſe tenoit prêt à combattre ſans avoir la tête armée. On dit que tel eſt l'uſage des Perſes, lorſqu'il s'expoſent aux dangers de la Guerre. La tête & le poitrail des chevaux de cette Troupe étoient bardés de fer. Les Cavaliers avoient des ſabres à la Gréque.

On étoit au milieu du jour, que l'Ennemi ne paroiſſoit point encore. Dès que le ſoleil commença à décliner, on apperçut des tourbillons de pouſſière. Ils reſſembloient à une nuée blanche, qui, bientôt après ſe noircit, & couvrit une vaſte étendue de la plaine. Quand l'Armée du Roi s'approcha, on vit d'abord

briller l'airain. Bientôt après on découvrit la pointe des lances, & on diſtingua les rangs. A la gauche de l'Ennemi étoit un Corps de Cavalerie armée de cuiraſſes blanches. On dit que Tiſſapherne la commandoit. A cette Troupe s'appuyoit une Troupe d'Infanterie légère qui portoit des boucliers à la Perſe ; puis d'autre Infanterie avec des boucliers de bois qui la couvroit de la tête aux pieds, (c'étoient, diſoit-on, les Egyptiens) ; enſuite d'autre Cavalerie ; enfin des Archers, tous rangés par Nation, & chaque Nation marchoit formée en colonne pleine. En avant, à de grandes diſtances les uns des autres, étoient les chars armés de faulx attachées à l'eſſieu, dont les unes s'étendoient obliquement à droite & à gauche, les autres placées ſous le ſiége du Conducteur, s'inclinoient vers la terre, de manière à couper tout ce qu'elles rencontreroient. Le projet étoit qu'ils ſe précipitaſſent ſur la ligne des Grecs, & les taillaſſent en piéces. Ce que Cyrus avoit dit aux Grecs, lorſqu'il les prévînt de ne pas s'effrayer des cris des Barbares, ſe trouva ſans fondement ; car ils ne pouſsèrent pas un cri, & marchèrent en avant dans le plus grand ſilence, ſans s'animer, & d'un pas égal & lent. Alors Cyrus paſſant le long de la ligne avec Pigréte ſon Interpréte, & trois ou quatre autres Perſes, cria à Cléarque de marcher avec ſa Troupe au centre des Ennemis où étoit le Roi. « Si » nous plions ce centre, ajouta-t-il, la victoire eſt à » nous ». Cléarque voyant le gros de Cavalerie qu'on lui déſignoit, & entendant dire à Cyrus que le Roi étoit au-delà de la gauche des Grecs, (car telle étoit

la

la multitude de ſes Troupes, que ſon centre où il ſe tenoit, dépaſſoit même la gauche des Barbares de l'Armée de Cyrus) ; Cléarque, dis-je, ne voulut pas cependant tirer ſon aîle droite des bords du fleuve, de peur d'être enveloppé de tous côtés, & répondit à Cyrus qu'il auroit ſoin que tout allât bien. *Fig. 1. pl. 19.*

Cependant l'Armée Barbare s'avançoit bien alignée. Le Corps des Grecs, reſtant en place, ſe formoit encore & recevoit les Soldats qui venoient reprendre leurs rangs. Cyrus, paſſoit à cheval le long de la Ligne, & à peu de diſtance du front. Il conſidéroit les deux Armées, regardant tantôt l'Ennemi, tantôt ſes Troupes. Xénophon, Athénien, qui l'apperçut de la diviſion des Grecs où il étoit, piqua pour le joindre, & lui demanda s'il avoit quelqu'ordre à donner. Cyrus s'arrêta, & lui recommanda de publier que les préſages étoient heureux, & les entrailles des victimes favorables. En diſant ces paroles, il entendit un bruit qui couroit dans les rangs, & demanda quel étoit ce tumulte. Xénophon lui repondit que c'étoit le mot qu'on faiſoit paſſer pour la ſeconde fois. Cyrus s'étonna que quelqu'un l'eût donné, & demanda quel étoit le mot. Xénophon lui dit : *Jupiter Sauveur, & la Victoire ;* « ſoit, répartit Cyrus ; je le re-» çois avec tranſport ». Ayant parlé ainſi, il ſe porta au poſte qu'il avoit choiſi. Il n'y avoit plus que trois ou quatre ſtades entre le front des deux Armées, lorſque les Grecs chantèrent le *Pœan*, & commencèrent à s'ébranler pour charger. Comme la Ligne

flottoit en marchant, ce qui reſtoit en arrière ayant couru pour s'alligner, tous les Grecs jettèrent en même-temps les cris uſités pour invoquer le Dieu de la Guerre, & ſe mirent à la courſe. Quelques-uns prétendent même qu'ils frappoient avec leurs piques ſur leurs boucliers pour effrayer les chevaux. Avant qu'il fuſſent à la portée du trait, la Cavalerie Barbare détourna ſes chevaux & prit la fuite. Les Grecs la pourſuivirent de toutes leurs forces, & ſe crièrent les uns aux autres de ne pas courir & de combattre en gardant leurs rangs. Quant aux Chars des Barbares, dénués de Conducteurs, les uns retournèrent ſur l'Armée des Ennemis, les autres traverſèrent la Ligne des Grecs. Dès que les Grecs les voyoient venir ils s'arrêtoient & s'ouvroient pour les laiſſer paſſer. Il n'y eut qu'un Soldat qui, frappé d'étonnement, comme on le ſeroit dans l'Hippodrôme, ne ſe rangea pas, & fut renverſé par un de ces Chars; mais cet homme même n'en reçut aucun mal, à ce qu'on prétend. Aucun autre des Grecs ne fut bleſſé à cette affaire, ſi ce n'eſt un ſeul à l'aîle gauche, qui fut, dit-on, atteint d'une fléche.

Cyrus voyant les Grecs vaincre & pourſuivre tout ce qui étoit devant eux, reſſentit une vive joie. Déjà les Perſes qui l'entouroient l'adoroient comme leur Roi. Cette apparence de ſuccès ne l'engagea pas à ſe livrer à la pourſuite des fuyards. Mais, à la tête de l'Eſcadron ſerré des ſix cents Chevaux qu'il avoit avec lui, il obſervoit avec ſoin quel parti prendroit ſon frère; car il ſçavoit qu'il étoit au centre de l'Armée

Perſe ; c'eſt le poſte ordinaire de tous les Généraux des Barbares. Ils croient qu'étant des deux côtés entourés de leurs Troupes, ils y ſont plus en sûreté, & qu'il ne faut à leur Armée que la moitié du temps pour recevoir leurs ordres, s'ils en ont à donner. Le Roi, placé ainſi au centre de ſon Armée, dépaſſoit cependant la gauche de Cyrus. Ce Monarque, ne trouvant point d'Ennemis devant lui ni devant les ſix mille Chevaux qui couvroient ſa Perſonne, fit faire à ſa droite un mouvement de converſion, comme pour envelopper l'autre Armée. Cyrus craignant qu'il ne prît les Grecs à dos & ne les taillât en piéces, pique à lui, & chargeant avec les ſix cents Chevaux de ſa Garde, il replie tout ce qui eſt devant le Roi, & met en fuite les ſix mille Chevaux commandés par Artagerſe ; on dit même que Cyrus tua Artagerſe de ſa main.

Dès que la déroute commença, les ſix cents Chevaux de Cyrus, s'éparpillèrent à la pourſuite des fuyards. Il ne reſta que peu de monde auprès de lui & preſque uniquement ceux qu'on appelloit ſes Commençaux. Etant au milieu d'eux, il apperçoit le Roi environné de ſes Courtiſans. Il ne peut ſe contenir, & ayant dit : *Je vois mon homme*, il ſe précipite ſur lui, le frappe à la poitrine, & le bleſſe à travers ſa cuiraſſe, à ce qu'atteſte Ctéſias le Médecin, qui prétend avoir lui-même penſé & guéri la bleſſure. Pendant que Cyrus frappe le Roi, il eſt percé lui-même au-deſſous de l'œil, d'un javelot lancé avec force. Ctéſias, qui étoit avec Artaxerxe, raconte combien per-

dit la Troupe qui entouroit le Roi dans ce combat des deux frères & de leur ſuite. Cyrus fut tué, & près de lui tombèrent huit des plus braves Guerriers qui l'accompagnoient. On prétend qu'Artapate, le plus fidéle de ſes Chambellans, voyant Cyrus à terre, ſauta à bas de ſon cheval, & ſe jetta ſur le cadavre de ſon Maître. Les uns diſent que le Roi l'y fit égorger; d'autres, que ce fut lui qui s'y égorgea lui-même, ayant tiré ſon cimétère; car il en portoit un à poignée d'or, ainſi qu'un collier, des braſſelets & les autres marques de diſtinction dont ſe parent les Premiers des Perſes, Cyrus ſe plaiſant à l'honorer à cauſe de ſon affection & de ſa fidélité.

Ainſi finit Cyrus. Tous ceux qui paſſent pour l'avoir intimement connu, s'accordent à dire que c'eſt le Perſe, depuis l'ancien Cyrus, qui s'eſt montré le plus digne de l'Empire, & qui poſſédoit le plus les vertus d'un grand Roi. Dès les premiers temps de ſa vie, élevé avec ſon frère & d'autres enfans, il paſſoit pour l'emporter en tout genre ſur ſes compagnons; car tous les fils des Perſes de la première diſtinction recevoient leur éducation aux portes du Palais du Roi. Ils y prenoient d'excellentes leçons de ſageſſe, & n'y pouvoient rien voir ni entendre de mal-honnête. Les uns étoient diſtingués par le Roi, les autres diſgraciés & privés de leurs emplois, enſorte que dès leur enfance ils apprennoient à commander & à obéir. Cyrus étoit regardé alors comme celui des enfants de ſon âge qui montroit le plus de diſpoſition à s'inſtruire. Ceux d'une naiſſance moins diſtinguée n'obéiſſoient pas

avec tant d'exactitude aux Vieillards. Il témoigna enſuite le plus d'ardeur pour l'Equitation, & paſſa pour mener le mieux un cheval. On jugea qu'il s'adonnoit & s'appliquoit plus qu'aucun autre aux exercices d'un Guerrier, à lancer des fléches & des javelots. Lorſque ſon âge le lui permit, il aima la chaſſe avec paſſion, & perſonne ne fut plus avide des dangers qu'on y court. Un jour il ne voulut pas fuir un ours qui revenoit ſur lui. L'ayant au contraire attaqué, il fut arraché de ſon cheval par cette bête féroce, en reçut des bleſſures, dont il lui reſtoit des cicatrices apparentes; mais il finit par le tuer, & fit un ſort digne d'envie à celui des Chaſſeurs qui étoit arrivé le premier à ſon ſecours.

Les boucliers dont l'Infanterie Perſanne ſe ſervoit, avoient la forme d'un loſange, & un paſſage de Lucien fait préſumer qu'ils étoient d'oſier.

Les Aſſyriens ſe retranchoient dans leurs Camps, & mettoient pendant la nuit des entrâves à leurs chevaux; mauvaiſe pratique & très-préjudiciable, en cas d'attaque.

Telles ſont les notions les plus exactes qu'on peut avoir de l'Art Militaire Aſiatique. Cet Art reſta toujours chez eux dans l'enfance, & leur nombre, leurs chars & leurs chariots ne purent jamais réſiſter à une petite Armée bien conduite, bien diſciplinée ſous les ordres d'un habile Général.

NOTES
SUR LES CARTHAGINOIS.

Puiſſance militaire de Carthage.

CARTHAGE, Colonie des Tyriens, & fondée par la fameuſe Didon, chantée par Virgile, peut être regardée comme une République Guerrière, d'abord par la néceſſité de ſe défendre contre les Peuples voiſins, & enſuite par le déſir d'étendre ſon Empire. Sa Puiſſance Militaire conſiſtoit en Alliés, en Peuples tributaires, dont elle levoit des Milices & de l'argent, en quelques Troupes compoſées de ſes propres Citoyens, & en Soldats mercénaires qu'elle achetoit dans les Etats voiſins, ſans être obligée ni de les lever ni de les exercer, parce qu'elle les trouvoit tout formés, & elle avoit ſoin de les choiſir chez les Peuples les plus agguerris. La Numidie lui fourniſſoit une Cavalerie légère, hardie, impétueuſe, infatigable; des Iſles Baléares, elle tiroit les plus habiles Frondeurs de l'Univers; de l'Eſpagne, une Infanterie ferme & invincible; des Gaules, des Troupes d'une valeur reconnue, & de la Gréce, d'excellens Soldats, propres à toute éſpéce de Guerre. Ainſi, ſans dépeupler ſes Campagnes, elle mettoit tout-à-coup ſur pied une puiſſante Armée, compoſée de l'Elite des Troupes de l'Univers. Par un ſang vénal elle s'acquéroit la poſſeſſion des Provinces & des Royaumes.

Défauts de la conſtitution militaire de Carthage.

Cette conſtitution Militaire avoit pourtant ſes défauts. Toutes ces parties fortuitement aſſorties ne te-

noient enſemble par aucun lien naturel, intime, néceſſaire ; aucun intérêt ſolide ou commun ne les uniſſoit pour en faire un Corps fixe & inaltérable.

Dans les grands revers, le plus petit prétexte pouvoit détâcher les Alliés. Les Peuples tributaires dégoûtés par le poids & par la honte du joug qu'ils portoient impatiemment, menaçoient de le ſecouer ; s'ils ne pouvoient briſer leurs fers, ils étoient fort indifférents ſur l'eſpéce de leurs Maîtres.

Les Troupes mercénaires, accoutumées à méſurer leur fidélité ſur la grandeur ou la durée de leur ſalaire, étoient toujours prêtes, au moindre mécontentement, ou ſur les plus légères promeſſes d'une ſolde plus conſidérable, à paſſer du côté de l'Ennemi qu'ils venoient de combattre, & à tourner leurs armes contre ceux qui les avoient appellés à leur ſecours.

Ainſi le plus petit événement livroit cette République au découragement, & la mettoit à deux doigts de ſa perte.

Troupe d'élite, compoſée de Nationaux.

Carthage avoit de plus un Corps de Troupes compoſé de ſes propres Citoyens, mais peu nombreux. C'étoit l'Ecole où la principale Nobleſſe faiſoit l'apprentiſſage de la profeſſion des armes. Parmi eux on choiſiſſoit tous les Officiers Généraux, qui commandoient les différents Corps de Troupes ; car elle étoit trop jalouſe, pour en confier le commandement à des Capitaines étrangers ; le commandement des armées n'étoit pas annuel, ni fixé à

Généraux Carthaginois.

un temps limité, comme chez les Romains. Pluſieurs Généraux l'ont conſervé toute leur vie ; mais ils étoient comptables de leurs actions à la République, & étoient ſujets à être révoqués, quand une véritable faute, un malheur ou une cabale oppoſée y donnoient occaſion.

Carthage a duré 742 ans ; depuis ſa fondation juſqu'à la première Guerre punique, il s'eſt écoulé 617 ans, & l'eſpace qui s'étend depuis cette première Guerre, juſqu'à ſa deſtruction, eſt de 125 ans.

Première guerre des Carthaginois en Afrique.

Les premières Guerres des Carthaginois furent pour ſe délivrer du tribut qu'ils s'étoient engagés à payer aux Africains, pour le terrein qui leur avoit été cédé. Cette Guerre qui ne leur fit pas honneur, leur fut déſavantageuſe ; le bon droit prévalut, & le tribut fut continué.

Cette République fit enſuite pluſieurs Conquêtes ſur les Maures & ſur les Numides ; &, enhardie par ces ſuccès, elle ſecoua enfin tout-à-fait le joug du tribut qu'elle ne payoit qu'avec peine, & ſe rendit maîtreſſe d'une grande partie de l'Afrique ; elle s'empara de la Sardaigne, des Iſles Baléares, aujourd'hui Majorque & Minorque. Les Frondeurs que les Habitans de ces Iſles lui fourniſſoient étoient les meilleurs de l'Univers Ils lançoient des groſſes pierres du poids de plus d'une livre, & quelquefois même des balles de plomb, avec une telle force & une telle roideur, qu'ils perçoient les caſques, les cuiraſſes, les boucliers les plus forts, & avec tant d'adreſſe, qu'ils ne manquoient jamais l'endroit qu'ils avoient deſſein de frapper.

Les

Les Carthaginois étendirent leurs Conquêtes en Eſpagne. Ce Pays abondant en mines d'or & d'argent, & peuplé d'Habitants belliqueux, avoit de quoi piquer leur avarice & leur ambition ; ils n'en ſeroient jamais venus à bout ſi ces Peuples braves, réunis enſemble, euſſent agi de concert pour la défenſe commune. Les différents Cantons ſéparés de leurs voiſins, qui n'avoient entr'eux aucune liaiſon, furent ſubjugués les uns après les autres ; mais coutèrent beaucoup de temps & de ſang à leurs vainqueurs.

Leurs Conquêtes en Eſpagne.

Ils étendirent enſuite leur domination en Sicile, où ils portèrent leurs armes par le Conſeil de Xerxès. Ils en étoient preſque les maîtres, lorſqu'ils firent avec les Romains un Traité d'alliance l'année de l'expulſion des Rois.

Ils s'établiſſent en Sicile.

Quelques temps après, Xerxès, ayant envie de détruire les Peuples de la Gréce, & craignant de ne pouvoir en venir à bout ſans les Carthaginois, fit une Ligue avec eux. Le Traité fut conclu, & l'on convint que les Carthaginois attaqueroient de toutes leurs forces les Grecs établis dans la Sicile & l'Italie, pendant que Xerxès marcheroit lui-même contre la Gréce.

Ils font alliance avec Xerxès.

Les Carthaginois mirent ſur pied une Armée de trente mille hommes, & eurent ſur mer une Flotte de deux mille Vaiſſeaux, ſans compter les petits Bâtiments de charge. Tout cet appareil effrayant étoit ſous les ordres d'Amilcar. Cette multitude fut défaite & taillée en piéces par un artifice de Gélon,

Leur Flotte détruite par Gélon, Tyran de Siracuſe.

Tyran de Syracuſe. Il en périt plus de cent cinquante mille, & le reſte fut obligé de ſe rendre à diſcrétion. Ce combat ſe donna le même jour où ſe paſſa la célébre action de Léonidas aux Thermopyles.

Quelques temps après, les Carthaginois ſe laiſsèrent ſéduire par les ſollicitations des Ségeſtains, qui craignoient d'être accablés par ceux de Syracuſe, & imploroient leur ſecours. Après avoir beaucoup délibéré, le déſir de s'emparer d'une Ville comme Syracuſe, qui étoit à leur bienſéance, les engagea à lever encore une Armée nombreuſe qu'ils mirent ſous les ordres d'Annibal. Cette expédition fut plus heureuſe. Il s'empara de Sélimonte, elle lui coûta beaucoup de peine & de travaux; l'attaque & la défenſe furent pouſſées vigoureuſement de part & d'autre; les femmes même y montrèrent un courage beaucoup au-deſſus de leur ſexe. Enfin la Ville fut priſe d'aſſaut, & livrée au pillage.

Ils font quelques conquêtes en Sicile.

Il s'empara encore de Himière, qui, emportée de même, éprouva un ſort pareil. Il fit ſouffrir toutes ſortes de ſupplices & d'ignominies à trois-mille priſonniers, & les fit égorger dans l'endroit même, où Amilcar, ſon grand-père avoit été tué par les Cavaliers de Gélon. Après cette expédition, il revint à Carthage, au milieu des cris de joie, & des applaudiſſements de ſes Concitoyens.

Animés par ces ſuccès, les Carthaginois, trois ans après, envoyent encore Annibal en Sicile, avec une Armée conſidérable. Ce Général ouvrit la Campagne par le ſiége d'Agrigente, Ville très-riche, & bien

Siége d'Agrigente.

fortifiée. Ne la jugeant prénable que par un endroit, il tourna toutes ſes forces de ce côté. Il fit faire des levées & des terraſſes pour dominer la Place ; & employa à cet ouvrage les décombres des tombeaux qui étoient autour de la Ville. La peſte ſe mit bien-tôt dans ſon Armée ; une partie périt, & lui-même en fut la victime.

Cependant le ſiége continua toujours avec vigueur. Enfin les Habitants, preſſés par la famine, & ſe voyant ſans aucune eſpéce de ſecours, prirent le parti d'abandonner la Ville, & ſortirent pendant la nuit. Jamais ſpectacle ne fut plus triſte que celui qu'offrirent ces pauvres malheureux ; obligés d'abandonner leur patrie, leurs foyers, leurs richeſſes. On voyoit une troupe de femmes trainer après elles leurs pauvres petits enfants, pour les dérober à la cruauté des vainqueurs ; & ces infortunés étoient encore obligés d'étouffer leurs ſanglots pour cacher leur fuite à leurs ennemis, & pour ſauver une malheureuſe exiſtence, qu'elles alloient traîner hors de leur Patrie. Priſe d'Agrigente.

Imilcon, après la mort d'Annibal, prit le commandement de l'Armée, & entra en vainqueur dans Agrigente, où il fit maſſacrer impitoyablement les malheureux vieillards & les malades, qui, par une fuite précipitée n'avoient pu ſauver leurs jours. Le butin fut immenſe.

Le ſiége avoit duré huit mois. Imilcon y paſſa l'hyver. Il prit enſuite Gala, & finit la Campagne par un Traité fort avantageux, qu'il fit avec Denys, Tyran de Syracuſe.

Agathocle va en Afrique pour faire une diverſion.

Agathocle, Chef des Syracuſains, paſſe en Afrique avec une partie des forces de la République, attaque les Carthaginois pour faire diverſion, & met Carthage à deux doigts de ſa perte ; mais il ne peut réuſſir ; il eſt obligé de repaſſer à Syracuſe, & laiſſe en Afrique quelques Troupes, ſous les ordres d'Archagathe, ſon fils ; les mauvaiſes nouvelles qu'il reçut, l'obligèrent à y retourner ; preſque toutes ſes Places s'étoient rendues à l'ennemi ; ce qui lui reſtoit de Troupes, n'étoit pas en état de réſiſter. Il ne pouvoit les tranſporter en Sicile, faute de Vaiſſeaux. Dans cette extrémité, il ne ſongea qu'à ſauver ſa vie. Lâche déſerteur de ſon Armée, & traitre à ſes enfans, qu'il abandonnoit, il ſe déroba par la fuite aux maux qui le menaçoient ; & arriva, avec un petit nombre de Perſonnes à Syracuſe. Ses Soldats ſe voyant trahis, égorgèrent ſes enfans, & ſe rendirent à l'Ennemi. Lui-même fit bientôt une fin miſérable, & termina par une mort cruelle une vie remplie de crimes.

Pyrrhus, Roi d'Epire, prend le parti de Syracuſe.

Pyrrhus, Roi d'Epire, prit les intérêts de Syracuſe, à cauſe de ſon mariage avec Lanaſſa, fille d'Agathocle. Il paſſa le Détroit, & entra en Sicile à la tête de ſon Armée. Ses conquêtes y furent très-rapides, & il prit preſque toutes les Places des Carthaginois. Il ne leur reſtoit que Lilibée ; mais, ayant été obligé de retourner en Italie, les Carthaginois reprirent toutes leurs Villes.

Il eſt à obſerver qu'ils rendoient leurs Généraux reſponſables de l'événement de la Guerre, & les puniſſoient ſouvent des malheurs qu'ils n'avoient pu éviter.

Giſcon, fils d'Amilcar, fut puni de l'infortune de ſon père, & envoyé en exil.

Les Carthaginois furent long-temps en guerre avec ceux de Syracuſe; ils eurent tantôt le deſſus; & tantôt le deſſous. Enfin ils finirent par être obligés de demander la paix, qu'on leur accorda à des conditions déſavantageuſes pour eux.

LES CARTHAGINOIS eurent trois guerres à ſoutenir contre les Romains. Elles ſont connues ſous le nom de première, deuxiéme & troiſiéme Guerre Punique. L'an du Monde, 3738. Carthage, 623. Rome, 488. Jéſus-Chriſt, 266.

La véritable cauſe de la première, fut la jalouſie des Romains qui, craignant que les Carthaginois ne devinſſent trop puiſſants, ne voulurent pas les avoir ſi près d'eux, & réſolurent de leur enlever la Sicile. Cette première guerre dura vingt-quatre ans. Les hoſtilités commencèrent par le ſiége de Meſſine, qu'ils prirent; enſuite, ils s'emparèrent d'Agrigente, dont les Carthaginois avoient fait leur place-d'armes. Première Guerre Punique.

Quelqu'avantageuſes que fuſſent ces conquêtes, ils ſentoient bien que, tant que les Carthaginois ſeroient maîtres de la mer, les Villes maritimes ſe déclareroient toujours pour eux, & qu'ils ne pourroient jamais les en chaſſer. En conſéquence, ils forment le projet hardi de ſe faire une Marine, & de bâtir une Flotte. Une Galère à cinq rangs de rames, qui étoit venue échouer ſur leurs côtes l'année précédente, leur ſert de modéle. Ils en conſtruiſent cent-vingt, pendant que dans des Atteliers immenſes, ils exerçoient leurs Matelots aux manœuvres. Cette flotte nouvelle char-

gée de nouveaux Matelots, plus lourde & moins bonne maneuvrière que celle des Carthaginois, a l'audace d'aller la chercher, & de l'attaquer près des côtes de Mile, ſous la conduite du Conſul Duilius. La ruſe & le courage ſuppléent l'expérience. Par le moyen de crampons de fer, nommés *Corbeaux*, ils accrochent les Vaiſſeaux ennemis. Les deux ponts leur deviennent un champ de bataille, & alors la diſcipline, & la valeur Romaine ont leur avantage accoutumé. Les Carthaginois perdent quelques Vaiſſeaux.

Les Romains forment un projet encore plus hardi. Ils entreprennent de faire la guerre même en Afrique. Cent-quarante-mille hommes, portés ſur trois-cents-trente Vaiſſaux, & commandés par Regulus, s'avancent vers cette partie du Monde. Les Carthaginois ſous les ordres de Hannon & d'Amilcar, vont à leur rencontre, & ſont encore défaits. Le fruit de cette victoire eſt, comme les Romains l'avoient prévu, de faire route en Afrique ; & ils y abordent heureuſement, s'emparent de Cilipéa, qui avoit un bon port, mettent à contribution le Pays, & prennent preſque toutes les Places Carthaginoiſes, remportent ſur eux une grande victoire, & s'approchent des portes de Carthage. Cette République étoit à deux doigts de ſa perte. Xantippe, Lacédémonien, & élevé dans l'excellente diſcipline de Sparte, leur inſpire de la confiance, reléve leur courage, exerce leurs Troupes à ſa manière ; &, à leur tête, remporte ſur Regulus une

victoire complette. Preſque toute l'Armée Romaine y fut détruite, & Regulus, fait priſonnier, fut traité à Carthage avec la dernière barbarie. Enfin, connoiſſant le crédit que ce grand Homme avoit dans le Sénat Romain, ils l'envoyent à Rome pour propoſer la Paix, exigent ſa parole qu'il reviendra chez eux s'il ne réuſſit pas, & lui font prévoir le ſort qui l'y attend. Regulus accepte l'Ambaſſade; &, au lieu d'engager ſes Concitoyens à la Paix, il repréſente que Carthage touche à ſa ruine, & que ce ſeroit s'arracher la victoire que de faire la paix. Son conſeil eſt ſuivi, la guerre eſt réſolue. Fidéle à ſa parole, il revient à Carthage, avec la certitude d'une mort cruelle, que ſes Ennemis n'eurent pas honte de lui faire ſubir, avec toute la barbarie poſſible.

Siége de Lilibée.

Les malheurs des Romains en Afrique n'ébranlèrent pas leur courage. Ils lévent des Troupes, conſtruiſent une nouvelle Flotte, & viennent en Sicile attaquer Lilibée, Ville très-forte, défendue par une Garniſon conſidérable, & bien munie de vivres. Ce ſiége dura quatre à cinq ans. Les armes des Romains furent alternativement heureuſes & malheureuſes; mais le courage & l'eſprit patriotique réparoient toujours chez eux les calamités. Enfin les forces des Carthaginois ayant été épuiſées dans un grand combat naval, où ſous la conduite d'Hannon, ils furent défaits près d'Eguſe, & Lilibée ne pouvant plus ſe défendre long-temps, ils demandèrent la Paix, qu'on leur acconda à des conditions aſſez onéreuſes, dont une des principales étoit qu'ils ſortiroient de la Sicile.

On admire la ſimplicité du Traité que le Conſul fit avec eux. « Il y aura, ſi le Peuple Romain l'approuve, amitié entre Rome & Carthage, aux » conditions qui ſuivent. Les Carthaginois ſortiront de toute la Sicile. Ils ne feront pas la Guerre » à Hiéron, & ne porteront pas les armes contre les » Syracuſains ni contre leurs Alliés. Ils rendront aux » Romains ſans rançon tous leurs Priſonniers, & payeront dans l'eſpace de vingt ans 2,200 talents Euboïques d'argent ».

Ainſi finit une des plus longues Guerres qu'on ait jamais vues. Elle avoit duré vingt-quatre ans. L'ardeur, la fermeté, le courage y furent égaux de part & d'autre. Les Carthaginois plus ſçavants dans la Marine, plus habiles à conſtruire leurs Vaiſſaux, plus adroits à maneuvrer & à former leurs Matelots, plus riches, par conſéquent, plus en état de réparer leurs pertes, furent vaincus par les Romains, qui n'avoient aucun de ces avantages. Mais le courage, le zéle pour le bien public, l'amour de la Patrie, une noble émulation de la gloire leur tenoient lieu de tout ce qui leur manquoit d'ailleurs.

Les Carthaginois pleuroient encore les pertes qu'ils avoient faites dans cette Guerre Punique, lorſqu'ils en eurent une autre à ſoutenir beaucoup plus cruelle, qui ſe fit dans l'intérieur même de l'Etat, & qui fut accompagnée d'une barbarie ſans exemple. Elle s'appelle la Guerre de Lybie ou d'Afrique. Elle fut cauſée par la révolte des Troupes mercénaires, qu'ils avoient employées contre les Romains, & à qui, par impuiſſance

Guerre de Lybie.

puiſſance ou avarice, les Carthaginois refusèrent de payer la ſolde dont ils étoient convenus. Ces Troupes commirent des cruautés inouies. Elles mirent dans leur parti la plûpart des Villes d'Afrique qui ne demandoient pas mieux que de ſecouer le joug des Carthaginois, & s'avancèrent auprès de Carthage au nombre de ſoixante & dix mille hommes. Elles avoient à leur tête les deux Auteurs de la révolte, nommés *Spendius* & *Mathos*, gens de la lie du Peuple, dont l'un avoit été Eſclave à Rome, d'où il s'étoit enfui, & où il craignoit de retourner, de peur de tomber entre les mains de ſon ancien Maître.

Les Carthaginois firent les plus grands efforts pour éteindre un incendie prêt à embraſer leur République. Ils levèrent à la hâte des Troupes nombreuſes, & les mirent ſous la conduite d'Amilcar & d'Hannon. Cette Guerre dura quatre ans, & on en a peu vu où l'on ait pu remarquer une alternative ſi continuelle de proſpérité, de malheur, de confiance, d'allarmes, de joie, & où les événements de part & d'autre ayent été ſi variés. Enfin cette Guerre finit à l'avantage des Carthaginois. Les Rebelles furent défaits, leurs Chefs punis, & la plûpart des Villes révoltées rentrèrent dans l'obéiſſance.

Ce fut là l'époque où les Carthaginois perdirent la Sardaigne. Les Mercénaires qu'ils entretenoient dans cette Iſle, firent main baſſe ſur leurs Maîtres, & s'en emparèrent; mais, ne s'accordant pas avec les propres Habitans, ils en furent chaſſés à leur tour, & cette Iſle échappa à cette République.

Les Carthaginois perdent la Sardaigne.

Deuxiéme Guerre Punique.

La deuxiéme Guerre Punique eſt mémorable par la hardieſſe des entrepriſes, par la ſageſſe des meſures dans l'exécution, par l'opiniâtreté des efforts des Peuples rivaux. Rome & Carthage étoient alors ſans contredit les premières Villes du monde. Quelque grandes que fuſſent les forces de ces deux Peuples, on peut dire que leur haine l'étoit encore plus. Les Romains d'un côté voyant avec indignation que des vaincus oſaſſent les attaquer, & les Carthaginois irrités à l'excès de la manière dure dont le vainqueur en avoit uſé à leur égard.

L'envie que les Carthaginois avoient de ſe venger de leur défaite, fut la véritable cauſe de cette Guerre, & le ſiége de Sagonte, Ville Alliée des Romains, le prétexte. Les Carthaginois avoient conquis une partie de l'Eſpagne ſous Amilcar ; à la mort d'Amilcar, Annibal fut nommé leur Général ; &, fidéle au ſerment qu'il avoit fait de venger ſa République, il aſſiégea Sagonte, pour donner occaſion à ceux-ci de ſe plaindre, & de commettre des hoſtilités. Sagonte fut priſe & pillée. Les Romains envoyèrent des Députés à Carthage pour s'informer ſi cette entrepriſe avoit été faite par ordre de la République. Le Sénat ne donna pas une réponſe poſitive ; un des Députés, montrant un pan de ſa robe qui étoit pliée, leur dit : « Je porte ici la Paix » & la Guerre, choiſiſſez. Toute la réponſe qu'on lui » fit, fut qu'il pouvoit choiſir lui-même. Je vous don- » ne donc la Guerre, répondit-il en déployant le pli » de ſa robe. Nous l'acceptons de bon cœur, & la

Siége de Sagonte, prétexte de la ſeconde Guerre Punique.

» ferons de même, répondirent les Carthaginois avec » fierté ».

Cette ſeconde Guerre Punique commença l'an du monde 3786 ; les forces Militaires des Carthaginois furent diviſées en Afrique pour garder le Pays ; en Eſpagne, pour conſerver les Conquêtes, & les autres ſe diſposèrent à paſſer en Italie ſous les ordres d'Annibal. Les Troupes d'Afrique montoient à quarante mille hommes, dont douze cents de Cavalerie, celles d'Eſpagne à un peu plus de quinze mille, parmi leſquelles il y avoit deux mille cinq-cents Chevaux. Annibal laiſſa à ſon frère Aſdrubal le commandement des Troupes d'Eſpagne avec une Flotte d'environ ſoixante Vaiſſeaux, pour garder les Côtes, & s'avança lui-même, à la tête de cent mille hommes, dont douze de Cavalerie. Il eut en route à combattre contre les éléments, la difficulté des chemins, la mauvaiſe volonté de quelques Peuples qui vouloient s'oppoſer à ſon paſſage. Il traverſa le Rhône, & ſe trouva au-delà de ce Fleuve, lorſque Scipion & Simpronius, Conſuls Romains, le croyant encore en Eſpagne, ſe diſpoſoient à partir chacun pour leur département. Ils furent fort étonnés lorſqu'ils ſe virent Annibal ſur les bras, au moment où ils s'y attendoient le moins. Cette nouvelle dérangea leurs projets, & ils réſolurent de retourner pour s'oppoſer au Général Carthaginois.

Le commencement de cette Guerre fut, on ne peut pas plus heureux pour cette République. Annibal voloit de victoire en victoire ; &, après avoir

battu Scipion au Teſſin, Simpronius à la Trébie; Flaminius près du Lac Traſimène, il penſa lui-même être arrêté dans le cours de ſes proſpérités par Fabius, qui plus froid, meilleur Général que ſes Collégues, étoit pour Annibal un ennemi bien plus redoutable. Annibal, enfermé dans un défilé, & ſe voyant au moment de tomber avec toute ſon Armée au pouvoir des Romains, ſe tira d'affaire par une ruſe, en attachant des fagots de ſarment allumés aux cornes d'une multitude de bœufs qui, chaſſés vers l'Ennemi, y causèrent un grand déſordre, & à la faveur duquel il ſe ſauva. Il défit entièrement les Romains à Cannes; &, au lieu de pourſuivre ſa victoire, & d'aller aſſiéger Rome, abbatue par une ſuite de revers, il paſſa l'Hiver à Capoue, où ſes Troupes perdirent toute leur diſcipline.

Annibal gagne la bataille de Cannes.

Paſſe l'hiver à Capoue.

Cependant les fatigues de la route, les combats, les maladies avoient diminué conſidérablement ſon Armée, qui ſe trouva réduite au quart de ce qu'elle étoit à ſon départ. Il demanda à Carthage des ſecours d'hommes & d'argent; mais la cabale de Hannon qui lui étoit oppoſée, lui fit refuſer ces ſecours, & voilà la vraie cauſe des mauvais ſuccès qu'eût enſuite ſon Armée. Les Romains vinrent à Capoue. Annibal, pour faire diverſion, s'approche de Rome; il eſt confondu de voir les Romains, pendant qu'il tenoit cette Ville bloquée, faire ſortir de leurs murs une Armée pour l'envoyer en Afrique. Cependant les Carthaginois voyant l'importance qu'il y

avoit à ne pas laiſſer Annibal ſeul & ſans ſecours en Italie, ſe déterminèrent à lui envoyer Aſdrubal ſon frère, avec des forces conſidérables; mais celui-ci tombe dans une embuſcade que les Romains lui avoient tendue; ſes Troupes ſont taillées en piéces, & il y eſt lui-même tué.

Aſdrubal tombe dans une embuſcade, & y eſt tué.

Tandis que les affaires d'Annibal étoient brillantes en Italie, celles des Romains l'étoient auſſi en Eſpagne, & ils chaſsèrent preſque tous les Carthaginois de cette Province; mais ce ſuccès eſſuya quelques alternatives. Les Carthaginois y eurent à leur tour quelques avantages, & les deux Scipions y périrent. Cependant les Romains ayant repris le deſſus, on rappella Annibal, qui, de retour en Eſpagne, fit des propoſitions de Paix à Scipion, ſurnommé l'*Africain*, & qui commandoit alors les Armées Romaines. Le Conſul impoſa des loix qui parurent trop dures, & qui ne furent pas acceptées. On ſe prépara au combat. La bataille de Zama où les Carthaginois furent taillés en piéces, mit fin à cette Guerre. Les Carthaginois obligés de demander humblement la Paix, acceptèrent les conditions qu'on leur fit; elles étoient que les Carthaginois rendroient aux Romains tous les Priſonniers & Transfuges; qu'ils leur livreroient tous leurs Vaiſſeaux, hors dix; qu'ils donneroient tous leurs élephants; qu'ils quitteroient la Sicile, l'Eſpagne, la Sardaigne; que toute Guerre, hors d'Afrique, leur ſeroit interdite, & que même ils ne pourroient la faire dans cette partie du monde ſans la permiſſion de la République; qu'ils rendroient à

Annibal eſt rappellé en Afrique.

Les Carthaginois ſont défaits à Zama.

Maſſiniſſa, Roi de Numidie, Allié des Romains; ſes Terres; qu'ils payeroient à la République dix mille talens Euboïques d'argent, & qu'ils donneroient cent ôtages au choix de Scipion.

Dix talents valent à peu-près dix millions.

Troiſiéme Guerre Punique.

La troiſiéme Guerre Punique, moins longue & moins fertile en événements que les deux premières fut cependant plus conſidérable par la deſtruction totale de Carthage, cette puiſſante rivale de Rome, qui ne ſe crut pas en ſûreté, tant qu'elle exiſta. Le ſujet de cette Guerre fut encore l'ombrage qu'elle donnoit aux Romains qui ſaiſirent un prétexte très-léger, pour détruire de fond en comble cette Ville célébre par ſes richeſſes, ſon commerce & le nombre de ſes Habitants.

Dans le dernier Traité de Paix, il avoit été convenu que les Carthaginois rendroient à Maſſiniſſa, Roi de Numidie, toutes les Villes & le butin dont ils s'étoient emparés. Quelques différents ſurvenus entre lui & cette République, au ſujet de ces reſtitutions, trente Citoyens de Carthage bannis de cette Ville par un Décret, & reçus à la Cour de Maſſiniſſa; des outrages faits aux fils de ce Prince qu'il avoit envoyé pour négocier la grâce des Exilés; une longue inimitié entre ce Prince & la République, les armèrent l'un contre l'autre.

Caton fut envoyé de Rome avec pluſieurs Députés pour examiner les différends, & les régler. Ils ne purent en venir à bout, & furent témoins d'une ſanglante bataille donnée entre Maſſiniſſa & les Carthaginois, où ceux-ci furent défaits. Caton, à ſon retour à Rome, rapporta que Carthage étoit plus flo-

riſſante que jamais. Le récit qu'il fit de ſes richeſſes, de ſes forces, de ſes reſſources effraya les Romains, qui réſolurent enfin de ſe délivrer d'une rivale dont l'exiſtence leur donnoit des craintes perpétuelles ſur la leur, & de détruire de fond en comble cette malheureuſe République. En conſéquence on fit des préparatifs immenſes pour la Guerre; le prétexte étoit ſimple. Les Carthaginois avoient violé le dernier Traité de Paix, en faiſant la Guerre à Maſſiniſſa ſans l'agrément de la République; d'ailleurs, ſi celui-là n'avoit pas exiſté, on en auroit néceſſairement trouvé d'autres. La haine, la crainte, la jalouſie en euſſent plûtôt inventé. Enfin on ſe prépara vigoureuſement à la Guerre. Les Carthaginois voyant l'orage qui les menaçoit, envoyèrent des Ambaſſadeurs; on leur dit qu'on ne les écouteroit qu'en Afrique. L'Armée Romaine, ſous les ordres de Manilius & de Marcius y débarqua, & s'avança juſqu'auprès de Carthage. Ce fut là qu'on reçut les Députés des Carthaginois, qui, épuiſés d'armes, d'hommes & d'argent, vinrent demander la Paix à telles conditions qu'on voudroit leur impoſer. Le Conſul exigea, avant d'entrer en conférence, qu'on lui remît toutes les armes, toutes les munitions de Guerre de la République, & qu'on envoyât à Lilibée trois-cents ôtages de gens d'Elite. Les malheureux Républicains obéirent en verſant des larmes de rage & de déſeſpoir. On vit arriver dans le Camp une longue file de charriots chargés de tous les préparatifs de Guerre qui étoient dans Carthage, deux-cents mille armures complettes, un nombre infini de traits, de javelots,

Prétexte de la 3ᵉ Guerre Punique.

deux mille machines propres à lancer les pierres & les dards. Quand le Conſul les eût ainſi déſarmés, il leur annonça de la part de la République l'Arrêt foudroyant de leur deſtruction, leur ordonna d'abandonner Carthage, & de tourner leurs pas où ils voudroient. Le Conſul fut attendri de leur poſition cruelle; mais, inexorable à leurs cris, il perſiſta dans ſa rigueur. La fureur, le déſeſpoir fournirent des reſſources à ces malheureux. Tous les Carthaginois devinrent Soldats. On fit de nouvelles armes; les femmes donnèrent un exemple mémorable de patriotiſme & de fureur; leurs beaux cheveux coupés & treſſés tinrent lieu de chanvre pour faire des cordes. On tira parti de tout, & ils ſe mirent, au grand étonnement du Conſul, en état de ſe défendre, & de faire encore durer la Guerre. Et en effet, ils combattirent avec la plus grande opiniâtreté. Enfin manquant de vivres, épuiſés d'hommes & de toute eſpéce de reſſources, ces malheureux Habitants ſe rendirent ſans autre condition que d'avoir la vie ſauve. Ce fut Scipion, ſurnommé *le ſecond Africain*, qui eut la gloire de terminer cette Guerre. Ainſi finit cette République, qui avoit été floriſſante pendant ſept-cents ans, comparable aux plus grands Empires par ſa domination ſur mer & ſur terre, ſes Armées nombreuſes, ſes Flottes, ſes élephants & ſes richeſſes. Jules-Céſar fit rebâtir une ſeconde Ville ſur les débris de la première; on l'appella nouvelle Carthage; mais elle fut détruite de fond en comble par les Sarazins, & aujourd'hui on n'en voit aucun veſtige.

Deſtruction de Carthage.

DESCRIPTION

DESCRIPTION DES FORTIFICATIONS DE CARTHAGE.

ELLE étoit clôſe d'une triple muraille, haute de trente coudées, ſans les parapets & les tours qui la flanquoient tout à l'entour à égale diſtance, éloignées l'une de l'autre de quatre-vingt toiſes. Chaque tour avoit quatre étages, les murailles n'en avoient que deux. Elles étoient voûtées, & dans le bas il y avoit des étables pour mettre trois-cents élephants, avec les choſes néceſſaires pour leur ſubſiſtance, & des écuries au-deſſus pour quatre mille chevaux, & les greniers pour leur nourriture. Il s'y trouvoit auſſi de quoi y loger vingt mille Fantaſſins, & quatre mille Cavaliers.

Les Carthaginois avoient les mêmes armes & la même manière de combattre que les autres Peuples de la Gréce, beaucoup de chars & d'éléphants; mais le mauvais ſyſtême qu'ils avoient de n'avoir leurs Armées compoſées que d'Etrangers, leur fut préjudiciable; & contribua beaucoup à la deſtruction de cette fameuſe & puiſſante République.

NOTES
SUR L'HISTOIRE MILITAIRE DES ROMAINS.

Génie des Romains, & des cauſes de leur grandeur & de leur décadence.

L'HISTOIRE Militaire des Romains eſt, ſans contredit, la plus intéreſſante. On eſt curieux de ſçavoir par quels moyens ce Peuple, foible d'abord, compoſé d'une poignée de Vagabonds, (qui, ſous la conduite d'un Brigand, nommé *Romulus*, bâtirent une petite Bourgade) acquit de la conſiſtance, augmenta peu-à-peu, devint célébre par ſon Gouvernement, ſon génie, ſon patriotiſme, ſa diſcipline Militaire, & ſe rendit enfin maître du monde. L'amour de la patrie, la liberté & l'ambition ont été les premières vues des Romains dans l'établiſſement de la République, la cauſe ou le prétexte des Guerres qu'ils ont eues à ſoutenir, & des révolutions qu'ils ont eſſuyées. Ce fut l'amour de la liberté qui fit proſcrire la Royauté, qui détermina l'autorité du Conſulat. Le Peuple même, pour balancer la puiſſance des Conſuls, voulut avoir des Protecteurs particuliers tirés de ſon Corps, & ces Magiſtrats Plébéiens, ſous prétexte de veiller à la conſervation de la liberté, s'érigèrent inſenſiblement en Tuteurs des Loix, en Inſpecteurs du Sénat & de la Nobleſſe.

Ces Inquiſiteurs de l'Etat tenoient en reſpect les Conſuls mêmes & les Généraux qu'ils obligeoient

ſouvent, quand ils étoient ſortis de place, à venir rendre compte, devant l'Aſſemblée du Peuple, de leur adminiſtration & du ſuccès de leurs armes.

Ce n'étoit pas aſſez de vaincre. L'éclat des plus grandes victoires ne mettoit pas à couvert de leurs recherches le Général qui n'avoit pas aſſez ménagé la vie de ſes Soldats, ou qui, pendant la Campagne, les avoit traités avec trop de hauteur. Il falloit qu'il ſçût allier la dignité de Commandant avec la modeſtie de Citoyen; des qualités trop brillantes étoient mêmes ſuſpectées dans un état où l'on regardoit l'égalité comme le fondement de la liberté publique. Les Romains prenoient ombrage des vertus qu'ils ne pouvoient s'empêcher d'admirer, & ces fiers Républicains ne ſouffroient qu'avec peine qu'on les ſervît avec des talents ſupérieurs, & capables de les aſſujettir.

Ceux qui étoient convaincus d'avoir employé d'indignes voies pour parvenir au Commandement, en étoient exclus pour toujours. (Je parle des beaux jours de la République.) Les grandes charges Militaires n'étoient qu'annuelles; un Conſul, en ſortant du Conſulat, ne conſervoit d'autorité que celle que lui donnoit ſon mérite perſonnel; &, après avoir commandé en Chef les Armées de la République, on le voyoit ſouvent ſervir dans les mêmes Armées ſous ſon Succeſſeur. Il ne pouvoit rentrer au Conſulat, qu'après un interſtice de dix ans. On évitoit de placer cette grande dignité trop ſouvent dans la même Famille, de peur de rendre inſenſiblement le Gouvernement héréditaire.

Pauvreté. Politique des premiers Romains.

Mais de toutes les précautions que les Romains employèrent pour maintenir leur liberté, aucune ne paroît plus digne d'admiration, que cet attachement qu'ils conſervèrent long-temps pour la pauvreté de leurs Ancêtres. Cette pauvreté qui, dans les premiers Habitants de Rome étoit un pur effet de la néceſſité, devint une vertu politique ſous leurs Succeſſeurs. Les Romains la regardèrent comme la gardienne la plus sûre de la liberté; ils ſçurent même la rendre honorable, afin de l'oppoſer comme une barrière au luxe & à l'oſtentation. Un Romain mettoit ſa gloire dans la modicité de ſa fortune, pendant qu'il expoſoit tous les jours ſa vie pour enrichir le thréſor public. Chacun ſe croyoit riche des richeſſes de l'Etat, & les Généraux, comme les ſimples Soldats, n'attendoient leur ſubſiſtance, que de leurs petits héritages qu'ils cultivoient eux-mêmes.

Education des Romains.

Les premiers Romains étoient tous Laboureurs, & tous les Laboureurs étoient Soldats. Leur habillement étoit groſſier, leur nourriture ſimple & frugale, leur travail aſſidu. Ils élevoient leurs enfants dans cette vie dure, afin de les rendre plus robuſtes, & plus capables de ſoutenir les fatigues de la Guerre; mais, ſous des habits ruſtiques, on trouvoit une valeur incomparable, de l'élévation, de la grandeur, des ſentiments. La gloire étoit leur unique paſſion, & ils la faiſoient conſiſter à défendre leur liberté, & à ſe rendre maîtres de celle de leurs voiſins.

Cauſes de la grandeur des Romains.

A la faveur de cette pauvreté volontaire, & d'une vie laborieuſe, la République élevoit dans ſon ſein

des hommes forts, pleins de valeur, & qui n'attendant rien des autres, conſervoient dans une indépendance réciproque la liberté de la Patrie. Ce furent ces illuſtres Laboureurs qui, en moins de trois-cents ans, aſſujettirent les Peuples les plus belliqueux de l'Italie, défirent des Armées prodigieuſes de Gaulois, de Cimbres, de Teutons, & ruinèrent la Puiſſance formidable de Carthage. Après la deſtruction de ſa rivale, Rome invincible au-dehors, ſuccomba ſous le poids de ſa propre grandeur; l'amour des richeſſes & le luxe entrèrent dans cette Capitale du monde avec les thréſors des Provinces conquiſes, & cette pauvreté, cette tempérance, qui avoient formé tant de grands Capitaines, tomberent dans le mépris. La volupté prit la place de la ſobriété; l'oiſiveté ſuccéda au travail, & l'intérêt particulier éteignit ce zéle, cette ardeur que leurs Ancêtres avoient fait paroître pour l'intérêt public.

Il ſembla qu'une autre Nation avoit paru ſur la Scene. Une corruption générale ſe répandit bientôt dans tous les ordres de l'Etat. La Juſtice ſe vendit publiquement dans les Tribunaux; on conſignoit ſur la Place pour acheter les ſuffrages du Peuple; les Légions de la République devinrent les Légions des Grands, des Chefs de parti, & ne furent plus confiées au mérite. Pour s'attacher d'avantage le Soldat, ces nouveaux Chefs diſſimulèrent leur brigandage, leur indiſcipline, leur molleſſe. Les jeunes-gens s'adonnèrent au libertinage le plus pernicieux. Au lieu de s'exercer au champ de Mars, ils paſſoient leur

Cauſes de leur décadence.

vie avec des Courtiſanes, des Chanteuſes, des Baladines ; ils en faiſoient l'objet de leur ridicule affection ; ils ſe friſoient comme elles, affectoient même d'imiter le ſon de leur voix & leur démarche laſcive, & ne ſurpaſſoient ces femmes perdues, que par leur molleſſe & leur lâcheté. Auſſi Jules-Céſar, qui connoiſſoit la délicateſſe de cette jeuneſſe efféminée, ordonna à ſes Soldats, à la journée de Pharſale, au lieu de lancer au loin leurs javelots, de les porter droit au viſage ; & il arriva, comme ce grand homme l'avoit prévu, que ces jeunes-gens, idolâtres de leur beauté, prirent la fuite, de peur de s'expoſer à être défigurés par des bleſſures & des cicatrices qui devoient les honorer.

Quel augure plus certain d'une ſervitude prochaine, que de voir un Etat où la valeur eſt moins conſidérée que le luxe, où le pauvre Officier de mérite languit dans l'obſcurité, tandis que le riche ſans talents couvre d'or ſa lâcheté, & éblouit le Gouvernement & ſes Concitoyens par la magnificence de ſon train & l'éclat de ſa dépenſe !

Auſſi Rome déchue de ſon génie patriotique & de ſes vertus, le fut bientôt de ſon antique ſplendeur. Cette maîtreſſe du monde fut miſe aux fers, & perdit ſa liberté & ſa ſuperbe exiſtence dans les plaines de Pharſale.

Telles ſont les cauſes de la grandeur & de la décadence de Rome. Je ne ſçais ce qui doit étonner davantage, ou ſon exceſſive puiſſance, le nerf de ſon Gouvernement, cet eſprit patriotique qui lui firent faire

tant de prodiges, ou bien la perte totale & ſubite de ſes mœurs, de ſes vertus, de ſa liberté, tableau effrayant pour les Etats les plus floriſſants, & qui ſont parvenus au plus haut point de la ſplendeur. Ce degré éminent de gloire eſt preſque toujours le plus voiſin de leur deſtruction. Quelque ennemi intérieur, quelque vice d'adminiſtration les minent inſenſiblement, & tels qu'un incendie caché, qui croît & fait des progrès d'autant plus dangereux, qu'ils ſont inviſibles, ils conſument le fondement de l'édifice, & le font écrouler.

Leur Génie Militaire.

En tout genre de combat, c'eſt de l'art & de l'expérience, bien plus que du grand nombre, & d'une valeur mal-conduite qu'il faut attendre la victoire. Auſſi voyons-nous qu'il n'y a qu'une adreſſe ſupérieure dans le maniement des armes, une exacte diſcipline, une longue pratique de la Guerre, & ſur-tout l'attention de prendre chez les Peuples voiſins tout ce qui pouvoit contribuer à la perfection, qui ayent rendu les Romains maîtres de l'univers. Sans cela leur petit nombre eût-il pu tenir contre la multitude des Gaulois, leur taille médiocre contre la hauteur giganteſque des Germains ? On ſçait que les Eſpagnols les ſurpaſſoient par le nombre & par la force du corps ; les Afriquains, par la ruſe & par les richeſſes ; les Grecs, par les ſciences & les arts.

Mais ils ſçavoient mieux que tous ces Peuples choiſir de bons Soldats, leur enſeigner la Guerre par principes, les fortifier par des exercices journaliers, prévoir tout ce qui pouvoit arriver dans les

diverſes ſortes de combats ; de marches, de campements ; punir ſévèrement les lâches. Or toutes ces parties de la Science Militaire élévent le courage. On ne craint pas de pratiquer ce qu'on eſt ſûr d'avoir appris. C'eſt ce qui fait qu'une petite Troupe aguerrie & diſciplinée, l'emporte toujours ſur une plus nombreuſe, mais mal-conduite.

Chez les Romains, les affaires ſe décidoient avec la plus grande ſageſſe. Le Sénat & le Peuple concouroient enſemble à l'adminiſtration. Ces deux autorités ſe ſurveillant mutuellement, & prenant garde que l'une n'empiétât ſur l'autre, maintenoient un juſte équilibre dans les affaires, & de cet équilibre réſultoit le bien général, qui ſe ſoutint tant que les Romains ne dégénérèrent pas, & que les loix reſtèrent dans leur vigueur. Il falloit donc que cette double autorité ſe réunît pour déclarer la guerre, lever des impôts, ou faire la paix.

Manière de déclarer la Guerre.

On déclaroit authentiquement la guerre aux Peuples qu'on vouloit combattre, & cet uſage étoit ſacré.

Celui qu'on chargeoit de cette Déclaration, étoit un Officier public, nommé *Fécial*. Il ſe tranſportoit ſur les frontières du Peuple ; il ſe couvroit la tête d'un voile de lin, & expoſoit à haute voix les griefs du Peuple Romain, la ſatisfaction qu'il demandoit, & prenoit Jupiter à témoin, en ces termes, qui renfermoient une imprécation contre lui-même, & encore plus contre le Peuple dont il n'étoit que la voix :

Grand Jupiter, ſi c'eſt contre l'équité & la juſtice, que je viens ici, au nom du Peuple Romain, demander ſatisfaction, ne ſouffres pas que je revoye jamais ma Patrie.

Il répétoit la même choſe à la première perſonne qu'il rencontroit; puis à l'entrée de la Ville, & dans la Place publique. Si, au bout de trente-trois jours, on ne faiſoit pas ſatisfaction, le même Officier, retournant vers le même Peuple, prononçoit publiquement ces paroles :

> Jupiter, Junon, Quirinus & vous Dieux du Ciel, de la Terre, & des Enfers, je vous prends à témoins qu'un tel Peuple (on le nommoit) eſt injuſte, & refuſe de nous faire ſatisfaction; nous délibérerons à Rome dans le Sénat, ſur les moyens de nous faire rendre la juſtice qui nous eſt due.

Au retour du Fécial à Rome, on mettoit l'affaire en délibération; &, ſi le plus grand nombre des ſuffrages étoit pour faire la guerre, le même Officier retournoit encore ſur les frontières du même Peuple; &, en préſence de trois Témoins, il prononçoit une certaine Formule de Déclaration de Guerre; après quoi il jettoit ſur le pays ennemi une lance, qui marquoit que la Guerre étoit déclarée. Les Hérauts-d'Armes & les Féciaux étoient fort reſpectés chez les Anciens, & conſidérés comme des perſonnes ſacrées & inviolables.

Cette Déclaration étoit regardée comme faiſant partie du Droit des Gens, & par conſéquent néceſſaire & indiſpenſable.

Du choix des Généraux.

C'étoit le Peuple qui nommoit les Généraux, c'eſt-à-dire, les Conſuls & les Préteurs. Ils n'étoient en place qu'un an; quelquefois on leur continuoit le Commandement, ſous le nom de *Pro-Conſuls* & de *Pro-Préteurs*. Ce changement annuel de Généraux étoit

un grand obſtacle à l'avancement des affaires, qui demandent pour réuſſir d'être continuées ſans interruption.

Le court eſpace d'un an & l'incertitude d'une prolongation de commandement, faiſoit à la vérité, que les habiles Généraux mettoient le temps à profit; mais c'étoit auſſi ſouvent une raiſon pour eux de mettre fin à leurs entrepriſes plus-tôt qu'ils ne l'auroient fait ſans cela, & à des conditions moins avantageuſes à la République, dans la crainte qu'un Succeſſeur ne vint profiter de leurs travaux, & leur enlever l'honneur d'avoir glorieuſement terminé la guerre.

Les Romains ſentoient parfaitement cet inconvénient, qu'ils éprouvèrent quelquefois; mais le danger de donner atteinte à leur liberté, en continuant plus long-temps le même homme dans le Commandement de toutes les forces de l'Etat, obligea de paſſer ſur ce mal, dans la crainte d'un plus grand.

La néceſſité des affaires, la diſtance des lieux, d'autres raiſons, obligèrent quelquefois les Romains à continuer le Commandement des Armées pluſieurs années de ſuite aux mêmes Généraux; mais pluſieurs d'entr'eux, comme Sylla, Pompée, Céſar abusèrent de cette confiance, & devinrent les tyrans de la Patrie.

C'étoient les Soldats mêmes, qui, pendant les Comices, choiſiſſoient les Généraux; car le Peuple Romain étoit un Peuple de Soldats. Or on ſçait que les Soldats ſont bons connoiſſeurs, & on voit par expérience qu'ils ſe trompent rarement ſur le jugement

qu'ils portent de ceux qu'on met à leur tête. Ce qui facilitoit aux Romains leur choix, étoit la connoiſſance parfaite des ſujets qui aſpiroient aux prémières places. Ils les avoient vus dans l'action ; ils connoiſſoient leur caractère, leurs talents, leurs ſuccès ; de ſorte que leur ſuffrage étoit le cri de l'eſtime & de la confiance.

Quelquefois cependant, ſur-tout dans les derniers temps de la République, la ruſe, l'intérêt eurent quelque part à ces nominations ; mais ces exemples furent rares, & toujours ſuivis de mauvais ſuccès.

Choix des Soldats.

Les Romains obſervoient l'attention la plus ſcrupuleuſe dans le choix qu'ils faiſoient de leurs Soldats. Leur conſtitution, leurs mœurs, leur profeſſion n'étoient pas regardées comme des choſes indifférentes dans des êtres de la valeur, & des vertus deſquels dépendoit la gloire de l'Etat ; auſſi l'Empereur Galba, informé que ſon Armée eſpéroit par ſes murmures tirer des préſents de lui, comme elle avoit fait de Néron, dit publiquement qu'il avoit coutume de choiſir ſes Soldats, & non de les acheter. L'âge pour entrer dans la Milice étoit dix-ſept ans ; on n'y admettoit que des Citoyens d'une condition libre, ſi ce n'eſt dans des beſoins preſſants, où l'on étoit quelquefois forcé de déroger à cet uſage. Une ſeule fois la néceſſité obligea à armer des eſclaves ; mais auparavant on leur demanda s'ils s'engageoient volontairement & de plein gré, parce qu'on ne croyoit pas pouvoir ſe fier à des Soldats enrôlés par ruſe & par force.

Les Troupes Romaines n'étoient donc compoſées

que de Citoyens aiſés. Ceux qui étoient pauvres ne pouvoient s'enrôler ; on vouloit des Soldats dont le bien répondît à la République, du zèle qu'ils auroient à la défendre.

La plus grande partie de ces Citoyens demeuroient à la campagne pour prendre ſoin de leurs terres. C'étoit l'occupation des plus grands Seigneurs. Ceux qui habitoient Rome, avoient auſſi leur portion de terres qu'ils cultivoient de même. Ainſi toute cette jeuneſſe Romaine accoutumée à ſupporter les fatigues les plus dures, au ſoleil, à la pluye, au froid, à coucher en plein aîr au milieu des champs, avoit néceſſairement les membres endurcis à toutes ſortes de travaux, & étoit propre à faire d'excellents Soldats.

On n'admettoit dans la Milice ni Oiſeleurs, ni Pécheurs ni aucun homme que ſa profeſſion attachoit au ſervice des femmes. Mais ils aimoient les Forgerons, les Charpentiers, les Chaſſeurs intrépides, ceux dont l'état les tenoit en haleine par un exercice pénible & continuel.

Caton l'Ancien étoit très-ſcrupuleux ſur le choix du Soldat. Il vouloit que non-ſeulement il fût propre aux combats, mais qu'il eût encore un regard & un ton de voix propre à effrayer l'Ennemi. « Je ne veux » point, diſoit-il, d'un Soldat qui remue les mains » en marchant, les pieds en ſe battant, & qui ron» fle plus fort en dormant, qu'il ne crie en combat» tant ».

On examinoit ſi le Soldat qu'on vouloit enrôler étoit ſage, s'il avoit des mœurs, de l'élévation dans

l'âme, l'œil vif, la tête droite, la poitrine large, le bras proportionné, le poignet fort, la jambe bien faite, & peu de ventre.

De ce choix ſcrupuleux naiſſoient l'eſtime & la conſidération que les Chefs avoient néceſſairement pour ces Milices d'élite, & cette eſtime faiſoit faire des prodiges. De quoi un Général n'eſt-il pas capable à la tête de pareilles Troupes, guidées par l'honneur? Et que ne peuvent entreprendre des Soldats choiſis & eſtimés par des Généraux en qui ils ont eux-mêmes toute confiance?

Manière de faire les levées des Troupes.

Avant de procéder à la levée des Troupes, les Conſuls avertiſſoient le Peuple du jour où devoient s'aſſembler tous les Romains en âge de porter les armes. Le jour venu, & tous les Romains ſe trouvant à l'Aſſemblée dans la Capitale, ou dans le champ de Mars, les Tribuns Militaires tiroient les Tribus au ſort l'une après l'autre, & appelloient à eux celle qui leur étoit échue. Enſuite, parmi ces Citoyens, ils faiſoient leur choix, les prenant chacun à ſon rang, & quatre à quatre à-peu-près égaux en taille, en âge & en forces, & procédoient ainſi de ſuite juſqu'à ce que les Légions fuſſent complettes.

Serment Militaire.

Après qu'on avoit achevé la levée, chaque Soldat prêtoit ſerment entre les mains du Conſul ou des Tribuns. Ce ſerment n'étoit pas une ſimple formalité, une cérémonie purement d'appareil; c'étoit un acte de Religion très-ſérieux, très-authentique, accompagné des plus terribles imprécations qui faiſoient une forte impreſſion ſur les eſprits. Sans ce ſerment,

les Soldats ne pouvoient pas combattre l'Ennemi. Le Conſul Paul-Emile, qui faiſoit la Guerre dans la Macédoine contre Perſée, ayant licencié une Légion dans laquelle ſervoit le fils de Caton le Cenſeur, ce jeune Romain, qui ne cherchoit qu'à ſe diſtinguer par quelqu'action d'éclat, ne ſe retira pas avec la Légion, & reſta au Camp. Son père écrivit auſſi-tôt au Conſul pour le prier, s'il vouloit bien ſouffrir ſon fils dans l'Armée, de lui faire prêter un ſerment nouveau, parce qu'étant dégagé du premier, il n'avoit plus le droit de combattre l'Ennemi; ce que le Conſul lui accorda.

Par ce ſerment militaire, le nouveau Soldat juroit ſur le nom ſacré des Dieux, du Général ou de l'Empereur, d'exécuter courageuſement les ordres des Chefs, de ne jamais déſerter, de ne jamais quitter ſon poſte, d'affronter la mort pour le ſervice de l'Etat, & de ne rien prendre dans les environs du Camp, au-deſſus de la valeur de ce qu'il falloit pour nourir un homme pendant un jour. Ce ſerment ſolemnel, à l'obſervation duquel ils attachoient leur gloire & l'honneur, étoit le lien ſacré & indiſſoluble qui les attachoit à leur devoir, & à la plus exacte diſcipline.

Des Exercices. Auſſi-tôt après leur enrôlement les nouveaux Soldats étoient dreſſés à toutes ſortes d'exercices, dont le but étoit de les rendre légers, agiles, robuſtes, adroits, propres à vaincre aiſément les obſtacles qu'on rencontre ſouvent en temps de Guerre, & qui les euſſent arrêtés ou retardés, s'ils ne s'étoient accoutumés de longue main à les ſurmonter.

Près de Rome, & dans le voiſinage de preſque toutes les villes Romaines, étoit un vaſte champ conſacré à ces exercices Militaires. On avoit ſoin de le placer auprès de quelque Rivière, pour que les Soldats appriſſent à nager, ſcience très-utile, très-négligée, & dont l'ignorance produit ſouvent les effets les plus funeſtes. Champ de Mars.

Cette jeuneſſe neuve & vigoureuſe apprenoit donc à traverſer les Fleuves à la nage, à courir, à ſauter, à lancer des fléches, le javelot, à ſe ſervir du ſabre, de la fronde, & à porter long-temps de ſuite, & en marchant, des poids conſidérables. Ce poids alloit ordinairement juſqu'à ſoixante livres Romaines, qui n'en valent guères que quarante-cinq des nôtres; mais il faut remarquer que leurs armes n'étoient pas compriſes dans ce poids. Fardeaux.

Dans la néceſſité où les Soldats ſe trouvoient en temps de Guerre de porter leurs armes & des vivres pour pluſieurs jours, rien n'étoit mieux établi que cet exercice qui les accoutumoit peu-à-peu à ſe charger de fardeaux très-lourds, ſans ſe fatiguer.

Dans les expéditions difficiles, dit Ciceron, le Soldat porte quelquefois des vivres pour quinze jours, quelquefois des pieux; mais il compte que ſon bouclier, ſa cuiraſſe, ſon caſque ne font pas plus partie du fardeau, que ſes épaules, ſes bras, ſes mains; car il regarde ſes armes comme ſes membres.

Céſar donna une fois ordre à ſes Soldats de ſe pourvoir de bled pour vingt-deux jours. Scipion, ſuivant Tite-Live, en faiſoit prendre aux ſiens pour trente.

Nourriture du Soldat en Campagne.

La proviſion que les Soldats Romains portoient ordinairement, conſiſtoit en farine ou biſcuit, fromage, lard ou chair ſalée, vinaigre qu'ils mêloient avec leur eau pour boire, un pot, une cuillère, une taſſe, & un piquet pour paliſſader le Camp. Le tout enſemble pouvoit peſer ſoixante livres Romaines, ſans compter ſes armes qui étoient fort lourdes. Cela exemptoit l'armée d'un grand attirail de Vivandiers & de bagages. La plûpart auroient ſuccombé ſous la fatigue & ſous les travaux qu'on exigeoit d'eux, ſi on ne les y eût pas accoutumés & préparés au Champ de Mars. L'habitude eſt une ſeconde nature. Les forces de l'homme bien ménagées, & amenées par degrés à toute leur vigueur ſont conſidérables. Les Romains faiſoient des chôſes qui nous paroiſſent incroyables. Nous ſommes cependant de même nature qu'eux; mais nous n'avons ni leurs nerfs ni leur courage, & nous tenons à mille préjugés qui obſcurciſſent la Raiſon. N'ai-je pas entendu dernièrement ſoutenir que l'eſpéce humaine avoit dégénéré; qu'il ſeroit fou d'entreprendre ce qui avoit ſi bien réuſſi aux Peuples Guerriers de l'Antiquité? D'après ces principes admirables, j'ai vu les mêmes perſonnes (gens que j'eſtime aſſurément de toute mon âme, mais qui, je crois, ne voyent pas juſte ſur cet article) plaindre, de toute leur bonne âme, une pauvre Recrue qu'on a la barbarie de mettre quelques moments dans une poſition Militaire, & à qui l'on a la dureté d'engourdir les bras en lui faiſant porter un fuſil pendant une demi-heure.

Ce

Ce n'eſt pas en calculant nos forces d'après notre pareſſe & notre nonchalance, que nous pourons jamais rien entreprendre de grand. Des deux défauts, je crois que le moindre ſeroit d'aller un peu au-delà de ce qu'on peut; mais nous n'avons à craindre aucun excès dans ce genre.

Scipion, un des Généraux Romains, le plus doux pour le Soldat, avoit bien ſoin de le tenir en haleine. Etant dans la nouvelle Carthage, il partagea ainſi, ſuivant Polibe, le temps de ſes exercices. Le premier jour, il commanda aux Légions de courir en armes l'eſpace de quatre mille pas; le ſecond, de fourbir, de nettoyer leurs armes devant leurs tentes; le troiſiéme, de ſe repoſer & de ſe divertir; le quatriéme, de ſe battre avec des épées de bois, garnies de boutons, & de ſe lancer des javelots garnis auſſi d'un bouton; le cinquiéme, de recommencer la courſe du premier jour.

L'Empereur Probus faiſoit faire beaucoup d'ouvrages à ſon Armée. Le Soldat ne doit pas manger gratuitement, diſoit-il, la ration que l'Etat lui donne.

L'Empereur Léon, dans ſa Tactique, ordonne l'exercice des mottes de terre que les Soldats, partagés en deux bandes, ſe jettoient les uns aux autres. Exercer continuellement les Troupes, diſoit-il, c'eſt les rendre robuſtes, adroites, ſouples, obéiſſantes; l'oiſiveté les rend au contraire foibles, timides, efféminées.

Les premiers Romains accoutumés à une vie dure

couchoient pendant la Guerre en plein champ, ſans tentes, expoſés aux injures de l'air. L'uſage des tentes s'introduiſit au ſiége de Véies, par Camille, à cauſe de la durée de ce ſiége, & ſe ſoutint depuis. Ces tentes ſe faiſoient avec des peaux, d'où vient que, pour parler d'une Armée campée, on diſoit qu'elle étoit ſous les peaux, *ſub pellibus.*

Céſar faiſoit faire quelquefois à ſon Armée des marches forcées de cinquante mille pas en vingt-quatre heures; ce qui revient à-peu-près à vingt-trois de nos petites lieues.

Paye du Soldat. Pendant quatre-cents ans les Soldats Romains ſervirent gratuitement, & ſans recevoir de paye. Les Guerres ne ſe faiſoient pas loin de Rome, & n'étoient pas longues. Dès qu'elles étoient terminées, les Soldats retournoient chez eux pour prendre ſoin de leur bien & de leur famille. Mais depuis, ayant fait la Guerre loin de leur Pays, on fut obligé de leur donner une paye, qui les dédommageât de leur abſence: le ſiége de Véies fut l'époque de la première paye qu'on leur ait accordée.

Quoique le Soldat ne ſervît ordinairement que ſix mois, il recevoit la ſolde pour toute l'année entière, & elle lui étoit payée à la fin de la Campagne, ou de ſix mois en ſix mois.

La Cavalerie ne fut ſoldée que trois ans après l'Infanterie. Ce fut auſſi au même ſiége de Véies, & pour la dédommager de ſon abſence pendant la longueur exceſſive de cette expédition.

La paye a varié ſuivant les temps. Elle fut d'abord

Digitized by Google

de trois as par jour pour les Piétons, c'eſt-à-dire d'un peu plus de trois ſols de notre monnoie ; & il y avoit alors dix as au denier, qui étoit du même poids & du même prix que la drachme chez les Grecs. Le denier fut depuis porté à ſeize as, l'an de Rome 536, & pour lors la paye monta de trois ſols à cinq. La modicité de cette paye n'eſt pas étonnante, vû celle du prix des denrées. Polybe nous apprend que de ſon temps le boiſſeau de froment ne valoit ordinairement que quatre oboles, c'eſt-à-dire dix ſols & demi, le boiſſeau d'orge la moitié, & un boiſſeau de froment ſuffiſoit à un Soldat pour huit jours. Jules-Céſar, pour s'attacher davantage les Soldats, doubla leur paye, & la fit monter juſqu'à dix ſols.

Polybe, après avoir porté la paye journalière à trois ſols, ajoute que celle des Centurions étoit de ſix, & celle des Cavaliers de dix.

De cette paye du ſimple Soldat réſultoit une ſomme totale pour toute l'année, laquelle ; ſur le pied de cinq ſols par jour, faiſoit près de cent livres par an, & du temps de Céſar, deux-cents livres. Sur cette ſomme annuelle on en prélevoit une partie pour la nourriture, les habits, les armes, les tentes.

Les Conſuls, Pro-Conſuls, Lieutenants, Préteurs & en général les Officiers ſupérieurs de la Légion ne recevoient d'autre récompenſe de leurs ſervices, que l'honneur. La République leur fourniſſoit les frais néceſſaires pour leurs Commiſſions, & tout l'équipage Militaire. Ils avoient un certain nombre d'Eſclaves réglé, & qui n'étoit pas conſidérable, qu'il ne leur étoit pas libre d'augmenter.

Nourriture des Troupes.

La ration de bled qu'on donnoit à chaque Soldat pour ſa nourriture journalière, étoit la huitiéme partie du boiſſeau Romain, qui en contenoit les trois quarts du nôtre. Le nôtre a communement ſeize litrons; ainſi c'étoit un peu moins de deux litrons par jour. On donnoit donc au Soldat Piéton Romain quatre boiſſeaux de bled pour un mois.

La ration de bled diſtribuée au Fantaſſin pour un jour ſe nommoit un *Chaenix*, ou la huitéme partie du boiſſeau, & les quatre boiſſeaux qu'on lui livroit pour un mois, ſe nommoient *Menſtruum*.

La quantité de bled croiſſoit pour les Officiers à proportion de leur grade.

Et l'on doubloit quelquefois la portion de bled aux Soldats, par honneur & par récompenſe.

Le Soldat faiſoit moudre & cuire lui-même ſon pain. Il portoit à cet effet des moulins à bras; il y en avoit un par chambrée. Ils faiſoient quelquefois avec leur farine & du lait une eſpéce de bouillie qu'ils aimoient beaucoup; d'autres fois des galétes cuites ſous la cendre, comme cela ſe pratique encore aujourd'hui chez les Oriéntaux.

On donnoit quelquefois du pain tout cuit aux Soldats pour quatre à cinq jours; mais ces occaſions étoient rares, & ne ſe rencontroient guères que lorſqu'on avoit quelque court trajet à faire ſur mer, où la cuiſſon eût ſouffert quelques difficultés.

La raiſon pour laquelle on diſtribuoit plutôt du bled que du pain cuit, c'eſt que celui-ci eſt bien plus peſant que du bled en nature. Pline remarque

que le poids d'un boiſſeau de bled en grain augmente d'un tiers, lorſqu'il eſt réduit en pain de munition.

Il étoit rare qu'à l'Armée on bût du vin; mais l'uſage du vinaigre étoit établi, & même ordonné. Chaque Soldat étoit obligé d'en avoir une bouteille dans ſon équipage. Cette liqueur mêlée avec de l'eau ſe nommoit *Poſca*. Elle étoit propre à déſaltérer promptement, & à corriger le vice des eaux qu'ils rencontroient dans la marche.

Diſcipline Militaire.

Dans tous les temps, & chez tous les Peuples du monde, l'ordre, la diſcipline & la ſubordination ont été regardées comme indiſpenſables pour conduire une multidude d'hommes raſſemblés pour le même objet; mais qui diffèrent entr'eux de caractère, d'eſprit & de ſentiment. Le grand art conſiſte à ſaiſir le génie de chaque Nation, & à employer pour les conduire les moyens qui leur ſont propres. Les Généraux Romains poſſédoient ce grand Art. Ils avoient ſous leurs ordres des hommes libres, raiſonnables, pour leſquels l'amour de la Patrie, l'honneur, la gloire étoient les mobiles les plus puiſſants. Ce fut auſſi la gloire & l'honneur qu'ils employèrent pour les conduire. Preſque toutes les récompenſes étoient honorables, & les punitions flétriſſantes. Auſſi un Soldat Romain faiſoit des prodiges pour être digne des unes, & auroit ſacrifié mille fois ſa vie pour éviter les autres; leur intérêt pécuniaire n'étoit pas non plus négligé.

Lorſqu'un Soldat s'étoit diſtingué dans une ac-

tion, on le récompenſoit en lui accordant quelques marques honorables, comme des braſſelets, un collier d'or.

Le temps fixé pour le ſervice étoit de vingt ans. Auguſte & Tibère ordonnèrent que les Soldats ne ſeroient vétérans qu'au bout de vingt Campagnes; mais, après ſeize ans révolus, ils jouiſſoient d'une plus grande diſtinction, n'étoient aſſujettis à aucune corvée, & n'étoient deſtinés qu'à combattre. Après les vingt ans on leur diſtribuoit des terres, & on leur donnoit un écrit nommé *Teſtimoniale*, par lequel on certifioit qu'ils avoient rempli avec honneur le temps de leur ſervice.

Souvent les Généraux diſtribuoient de leur chef de l'argent aux Soldats qui s'étoient diſtingués; de ſorte que chacun d'eux avoit au bout de quelques années une petite ſomme qu'il voyoit s'accroître à chaque Campagne, & ſur laquelle il comptoit pour paſſer tranquillement le reſte de ſes jours, lorſqu'il auroit payé à l'Etat le tribut légitime qu'il lui devoit de ſes années & de ſes forces; mais chaque Soldat étoit obligé de remettre cette ſomme, ou au moins la moitié, entre les mains des Porte-Enſeignes, qui leur en tenoient compte. Un jour de combat le Porte-Enſeigne faiſoit apporter à ſes pieds les ſacs qui renfermoient les richeſſes des Soldats, & ceux-ci étoient invités à défendre leurs Etendards, par le motif puiſſant de la gloire & de l'intérêt.

Que d'art dans cette conduite! Comme les Généraux Romains connoiſſoient bien les hommes, &

ſçavoient flater leurs paſſions mêmes pour les faire contribuer à l'ordre général !

Céſar s'y prit un jour bien adroitement pour arrêter une ſédition, & faire rentrer ſes Soldats dans leur devoir. Ses Troupes ennuyées d'une Guerre extrêmement longue & fatiguante, lui demandèrent leur congé avec de grand cris. Céſar s'avançant vers ſes Soldats d'un air ouvert & aſsûré : « Camarades, leur dit-il, » que demandez-vous? » D'être congédiés, s'écrièrent-ils tous; « à la bonne heure, Citoyens, leur répon- » dit ce grand Homme ». A ce mot de *Citoyens*, ils crièrent tous qu'ils aimoient bien mieux être appellés *Camarades* que *Citoyens*. « Pour redevenir camara- » des, répondit Céſar en riant, faiſons donc de nou- » veau la Guerre enſemble ».

Les grades ne s'accordoient qu'au mérite. Ils étoient donnés au courage, & jamais à la faveur. Un ſimple Soldat avoit la certitude de ſe voir élevé, s'il le méritoit, aux premières Places, & cette brillante perſpective donnoit du reſſort à ſon âme, & lui faiſoit faire des efforts extraordinaires pour ſurpaſſer ſes camarades en valeur & en talents.

Pour donner une idée de la manière dont un Soldat s'élevoit par ſon mérite, je vais citer le diſcours que fit un Centurion à une Aſſemblée du Peuple.

« Meſſieurs, je m'appelle *Sp. Seguſtinus*; je ſuis » de la Tribu Couſtumine, originaire du pays des » Sabins. Mon père m'a laiſſé un arpent de terre & » une petite cabane, où je ſuis né, où j'ai été élevé,

» & j'y habite actuellement. Dès que je fus en âge » de me marier, il me donna pour femme la fille de » ſon frère. Elle ne m'a rien apporté en mariage, que » la liberté, la chaſteté & une fécondité aſſez grande » pour les plus riches maiſons. Nous avons ſix fils & » deux filles, mariées toutes les deux. J'ai commencé » à porter les armes ſous le Conſulat de P. Sulpicius. » J'ai ſervi deux ans en qualité de ſimple Soldat, dans » l'Armée qui fut employée en Macédoine, contre le » Roi Philippe.

» La troiſiéme année, Quintus Flaminius, pour me » récompenſer de ma valeur, me fit Capitaine de » Centurie. Je ſervis enſuite comme Volontaire en » Eſpagne ſous Caton, & ce Général me jugea digne » d'être mis à la tête du premier Manipule des Ha- » ſtaires, dans la Guerre contre le Roi Antiochus ; » je ſuis monté au même grade parmi les Princes. J'ai » fait enſuite pluſieurs Campagnes, & dans un aſſez » petit nombre d'années j'ai été fait Primipile. J'ai » été récompenſé trente-quatre fois par les Généraux. » J'ai reçu ſix couronnes civiques (on appelloit ainſi les couronnes données pour avoir ſauvé la vie à un Citoyen). » J'ai fait vingt-deux Campagnes, & je » paſſe cinquante ans. Quand je n'aurois pas rempli » toutes mes années de ſervice, quand mon âge ne » me donneroit pas mon congé, ſubſtituant quatre » de mes enfants à ma place, je mériterois bien d'être » exempt de ſervir. Mais, dans tout ce que j'ai dit, » je n'ai prétendu que faire voir la juſtice de ma cauſe. » Tant que ceux qui ſon chargés de faire les Levées,

» me

» me trouveront en état de porter les armes, je ne » refuſerai jamais de ſervir. Les Tribuns me mettront » au rang qu'ils voudront; c'eſt leur affaire. La mienne » eſt de faire enſorte que perſonne n'ait le rang au- » deſſus de moi pour le courage; comme les Géné- » raux ſous leſquels j'ai ſervi, & tous mes camarades » me ſont témoins que je me ſuis toujours conduit.

» Pour vous, Centurions, comme pendant votre » jeuneſſe même, vous n'avez jamais rien fait contre » l'autorité des Magiſtrats & du Sénat, il convient, » ce me ſemble, qu'à notre âge nous-nous montrions » ſoumis aux Conſuls, & que nous trouvions hono- » rable toute place qui nous mettra en état de rendre » ſervice à la République ».

Ce diſcours ramena les eſprits, & entraîna les ſuffrages des autres Centurions. Le Conſul, après l'avoir comblé d'éloges devant l'Aſſemblée, le conduiſit au Sénat. Là on lui rendit de publiques actions de grâces, au nom de cette auguſte Compagnie, & on lui aſſigna pour prix de ſon courage & de ſon zéle patriotique, la place de Primipile, c'eſt-à-dire la première place de la première Légion.

Quelle grandeur d'âme, que de nobleſſe dans le diſcours de ce brave Soldat! Il parle de ſon ancienne pauvreté ſans honte, de ſes glorieux ſervices ſans vanité. Il ne s'entête point mal-à-propos ſur un faux point d'honneur; il défend modeſtement ſes droits, & y renonce; il apprend à tous les ſiécles à ne pas diſputer avec la Patrie, & à faire céder ſes intérêts particuliers au bien Public. Quel ſoin ont auſſi les

Conſuls de rendre honneur au mérite de ce bon & vertueux Citoyen ! Comme ils ſçavent apprécier la vertu, la rendre chère & recommandable par les éloges, & les récompenſes qu'ils lui donnent ! Il n'eſt pas étonnant que de tels hommes ayent conquis le monde.

La ſubordination dans les grades étoit un des points les mieux obſervés de la diſcipline Militaire. Je n'en citerai qu'un trait ; mais il ſuffira pour montrer combien on étoit exact ſur cet article.

Fabius-Maximius n'ayant pas dédaigné de devenir Lieutenant de ſon fils qui avoit été nommé Conſul, celui-ci en cette qualité étoit précédé de douze Licteurs qui marchoient les uns après les autres. Une de leurs fonctions étoit de faire rendre au Conſul les honneurs qui lui étoient dus. Fabius le père ayant paſſé les onze premiers Licteurs toujours à cheval, le Conſul cria au douziéme de faire ſon devoir. Ce Licteur auſſi-tôt dit à Fabius de deſcendre de cheval. Ce vénérable vieillard obéit ſur le champ ; &, adreſſant la parole à ſon fils : « J'ai voulu voir, lui dit-il, » ſi vous ſçaviez que vous êtes Conſul ».

Lorſqu'une Troupe méritoit d'être punie, on la réduiſoit quelquefois à l'orge au lieu de froment, pour toute l'année.

On renvoyoit auſſi les Soldats, même les Officiers, pour les cas très-graves, & ce renvoi étoit infamant. On caſſoit quelquefois des Corps entiers.

Lorſqu'un Corps avoit fui dans un combat, la première Troupe qui avoit plié étoit décimée.

Il y a long-temps que Valère-Maxime, ſuivant le ſentiment & la pratique des plus grands Capitaines, a dit que, pour maintenir la diſcipline Militaire, il faut de la ſévérité & une prompte juſtice. Il en apporte pluſieurs exemples tirés de l'Hiſtoire Romaine. Cette ſévérité & cette juſtice ne s'exerçoient pas ſeulement contre les ſimples Soldats, mais encore contre les plus hauts Officiers de l'Armée, ſur-tout quand il s'agiſſoit de l'obéiſſance & de la ſubordination, ou de quelque mauvais ſuccès cauſé par la lâcheté ou par la négligence du Commandant. Le Dictateur Poſtume, ſelon cet Auteur, fit exécuter à mort ſon propre fils, après un combat où il avoit défait les Ennemis, parce qu'il avoit quitté ſon poſte ſans attendre ſes ordres. Les ordres de Manlius paſsèrent en proverbe à Rome : *Imperia Manliana*, parce qu'il avoit traité de même ſon fils, qui, ſans ſon congé, avoit accepté le combat ſingulier contre Métius, Général des Troupes de Tuſculum, quoiqu'il fût revenu vainqueur du combat. Le Dictateur Papirus, fit battre de verges, par les Licteurs, Quintus-Fabius-Rullianus, Général de la Cavalerie, en préſence des Troupes, parce que, ſans attendre ſes ordres, il avoit fait marcher l'armée contre les Samnites, qu'il avoit cependant taillés en piéces. Enfin le même Hiſtorien rapporte l'ignominie dont Calpurnius Piſon, Conſul, qui commandoit l'Armée Romaine en Sicile, punit Caïus-Titius, Général de la Cavalerie, qui s'étant laiſſé envelopper par les Ennemis, leur rendit ſes ar-

mes, & se laissa prendre avec quelques Cavaliers. Il le fit revétir d'un habit tout déchiré, sans ceinture, & le condamna pour tout le reste de la Campagne, à monter tous les jours la garde nuds pieds ; lui défendit l'usage du bain, & d'avoir communication avec personne. Il cassa la Troupe de Cavalerie que Titius commandoit en cette occasion, ôta les chevaux à tous les Cavaliers, & les enrôla parmi les Soldats qui combattoient avec la fronde, & qui étoient une des moins considérables Troupes de l'Armée.

Pour ce qui est des Soldats, les Historiens Romains rapportent diverses espéces de châtiments dont on les punissoit. C'étoient les bastonades, la lapidation, les verges & la mort en certains cas. La mort étoit le châtiment d'une Sentinelle qui avoit quitté son poste, & celui d'un Soldat qui avoit abandonné ses armes dans le combat.

Le même Valère-Maxime rapporte sur cela l'exemple mémorable d'un simple Soldat Romain, nommé *Scéva*. Lorsque Jules César passa dans la Grande-Bretagne, un Soldat ayant été mis en faction sur un rocher, dans la mer, proche du rivage ; & la marée étant descendue, il y fut attaqué par plusieurs des Ennemis. Il s'y défendit long-temps seul, en tua plusieurs ; mais, son casque ayant été brisé à coups de pierres, son bouclier mis en piéces par les fléches, & étant blessé en plusieurs endroits, il se jetta à la mer, & gagna la terre, où il fut reçu par ses Compagnons, qui avoient été témoins de sa valeur, sans pouvoir le secourir. Quand il parut devant César, il se prosterna

à ſes pieds, & lui demanda pardon d'avoir abandonné ſon bouclier. Céſar loua ſon courage, le reſpect qu'il avoit pour les loix militaires, & le récompenſa d'une charge de Centurion.

Quand il arrivoit qu'un Corps entier, par exemple, une Cohorte, avoit abandonné ſon poſte; c'étoit, ſelon Polybe, un châtiment aſſez ordinaire de la décimer, & de faire donner la baſtonnade à ceux ſur qui le ſort étoit tombé. Le reſte étoit puni d'une autre manière; au lieu de bled, on ne leur diſtribuoit que de l'orge pour leur proviſion de vivre; & on les obligeoit à loger hors du Camp, expoſés aux inſultes des Ennemis, contre leſquels c'étoit à eux à ſe défendre comme ils pourroient. On infligeoit la même punition à une Cohorte qui avoit laiſſé prendre ſon Etendart.

Il eſt étonnant juſqu'à quel point les Généraux Romains portoient les connoiſſances de détail. La plûpart ſçavoient le nom, le caractère, les mœurs de chaque Soldat. Adrien, Sévère avoient un contrôle exact du nom, du grade, des ſervices, des talents de chaque homme qui étoit ſous leurs ordres. Il le liſoient avec attention, & ils étoient en état de les appeller par leurs noms, & de les avancer avec diſcernement. Cette connoiſſance eſt très-utile, & ne doit pas être négligée. « Il ſeroit bien étrange, » diſoit un grand Général, qu'un Artiſan connût le » nom de tous ſes outils, un Médecin celui de toutes » les drogues qu'il employe, & qu'un Chef d'Armée » ne ſçût pas celui de ſes Capitaines, qui ſont autant

»d'inſtruments avec leſquels il attaque & ſe défend ».

Les Romains reſpectoient les terres de leurs Alliés, lorſqu'ils paſſoient deſſus; ils n'exigeoient d'eux que du fourage pour les chevaux, & du bois pour eux; encore ſouvent ils ne l'exigeoient pas; Cicéron le marque lui-même, dans une Lettre qu'il écrit à un ami. « On ne fait, dit-il, aucune dépenſe, ni pour moi, ni » pour mes Lieutenants, ni pour aucun autre Officier. » Je n'accepte ni le fourage ni le bois, quoique la loi » *Julia* le permette. Je ſouffre ſeulement qu'on four- » niſſe à mes gens, une maiſon & quatre lits; encore » ſouvent logent-ils ſous des tentes ».

Le commencement & la fin de la Guerre, le départ & le retour des Troupes étoient toujours conſacrés par des actes de religion, & des ſacrifices ſolemnels.

Le Conſul & même le Dictateur marchoient à pied à la tête des Légions; mais, comme l'âge & les infirmités pouvoient quelquefois les mettre hors d'état de ſoutenir cette fatigue, avant de partir, ils s'adreſſoient au Peuple, pour lui demander l'exemption de cette loi, & qu'on leur permît de monter à cheval. Suétone repréſente Céſar comme infatigable, marchant à la tête de ſon Armée, quelquefois à cheval, mais ordinairement à pied, & la tête nue, quelque pluie ou quelque ſoleil qu'il fît.

Pline loue Trajan de s'être habitué de bonne-heure à marcher à pied à la tête de ſes Légions, ſans jamais faire uſage de char, ni de cheval, quoiqu'il eût d'immenſes pays à parcourir.

Les armes dont les Romains ſe ſervoient étoient à peu-près les mêmes avec leſquelles combattoient tous les Peuples de l'Antiquité. Les armes offenſives étoient la fléche, le dard, la lance, le javelot, la hache, l'épée, le pilum, la fronde; & les défenſives étoient le caſque, la cuiraſſe, l'armure entière & le bouclier. Autrefois, dans le temps que la diſcipline militaire étoit en vigueur, le Soldat Romain, accoutumé aux travaux & à la fatigue, portoit des armes très-lourdes, & à l'épreuve des autres armes offenſives. Ils pouſſoient même l'attention ſi loin ſur cet article, qu'ils avoient un braſſard au bras gauche, parce que c'étoit celui dont ils ſe ſervoient pour tirer les fléches, & le Fantaſſin deſtiné à combattre de pied ferme, avoit la jambe droite armée d'une botine de fer. Des Armes des Romains.

Il eſt bon de remarquer que le Soldat avoit le pied gauche plus avancé, lorſqu'il vouloit lancer quelqu'arme de jet, attitude qui laiſſant plus de liberté pour la vibration, augmentoit la force du corps. Mais, s'il en venoit aux mains, il avançoit le pied droit afin d'avoir le flanc couvert, le bras droit plus proche de l'Ennemi, & par conſéquent plus prêt à le frapper.

Mais, lorſque la pareſſe & la négligence eurent rendu les exercices moins fréquents, ces armes, que les Soldats ne portoient plus que rarement, leur parurent trop peſantes. Ils demandèrent d'abord a être déchargés de la cuiraſſe, enſuite du caſque. Cette indolence leur couta ſouvent fort cher, pour avoir négligé un uſage fondé ſur la raiſon & ſur la ſageſſe.

Ils avoient deux eſpéces de cuiraſſes, l'une de fer

comme celle des Grecs, & l'autre de cuir. La première étoit lourde, incommode, & ſe nommoit *Cataphracte*, & celle de cuir s'appelloit *Lorica;* ces dernières étoient fort commodes, & faites de lanières dont ils s'entouroient le corps, & qui ſe prétoient aiſément à tous leur mouvents.

Caſques. Leurs caſques étoient auſſi de deux ſortes, les uns de fer très-lourds, & nommés *Caſſides*, & les autres plus légers & de peaux, où de quelques matières moins peſantes, s'appelloient *Galoée.*

Boucliers. Ils avoient trois eſpéces de boucliers peſants, nommés *Scuta*, & un bouclier léger; l'un étoit un ovale de quatre pieds de grand diamètre, & de deux & demi de petits. Il étoit compoſé de deux planches bombées, ſur leſqu'elles on colloit d'abord un linge, enſuite une peau de bœuf ſur la partie convexe, & une de veau dans la partie concave. Le Dictateur Camille le fit border de fer contre le tranchant de l'épée Gauloiſe, & fit attacher au milieu du convexe une plaque d'airain à l'épreuve des piques, des pierres & des traits.

Le ſecond bouclier peſant étoit en forme de créche où de tuile à canal, & à angles droits par ſes extrémités. Sa longueur étoit de deux pieds & demi. Il ſervoit au Soldat, non-ſeulement pour ſe couvrir contre les fléches, les traits, les pierres & les injures de l'air; mais encore à former la tortue dans un aſſaut, & à porter ſon bagage dans le paſſage des rivières.

Le troiſiéme bouclier peſant s'appelloit *Parma*, de figure ronde, & bombé à trois pieds de diamètre.

Leurs boucliers légers étoient d'airain, de figure ronde

ronde & bombés, mais plus légers & plus étroits que le *Scuta*, & ſe nommoient *Clipei*.

Tite-Live prétend que les Romains ne ſe ſervoient anciennement que de ce bouclier léger, & qu'ils n'en prirent de plus peſants, que lorſqu'ils commencèrent à recevoir une ſolde de la République, c'eſt-à-dire, au ſiége de Veies. Chaque Soldat Romain avoit ſon nom gravé ſur ſon bouclier. C'étoit un engagement ſolemnel qu'il prenoit, de ne pas l'abandonner à l'Ennemi un monument où ſa honte ſeroit gravée à côté de ſon nom. L'amour-propre & la gloire ſont de puiſſants mobiles. Combien la certitude de n'être ni vus ni connus feroit de lâches, & que de Héros produit l'eſpérance d'être diſtingué!

Leurs épées étoient larges, courtes, très-pointues & très-tranchantes. Quelqu'autres prétendent qu'ils en avoient deux, l'une à droite, l'autre à gauche, la première comme une eſpéce de poignard, & la ſeconde plus longue.

Ils avoient une eſpéce de Dard qui leur étoit propre, & dont ils tiroient un parti admirable. Il ſe nommoit *Pilum*. On en diſtinguoit, ſuivant Polybe, de deux ſortes; les uns étoient gros, & les autres menus. Les plus forts étoient ronds ou quarrés; les ronds avoient quatre doigts de diamétre, & les quarrés, le diamétre d'un de leurs côtés. La hampe de tous ces Piles, tant gros que petits, étoit de trois coudées. Le fer en forme de hameçon qui y étoit attaché, étoit de la même longueur, & avançoit juſqu'au milieu du bois. Dard.

On voit par cette deſcription que la longueur entière du *Pilum* étoit de quatre coudées & demie, c'eſt-à-dire de ſix pieds neuf pouces. Ce *Pilum* ſe lançoit à une très-petite diſtance de l'Ennemi, & il n'y avoit ni bouclier ni cuiraſſe qu'il n'enfonçât.

Les Auteurs anciens font encore mention d'un autre javelot de la même longueur à-peu-près que le *Pilum*, mais beaucoup plus commode, en ce que le Soldat, après l'avoir lancé, pouvoit le retirer à ſoi par le moyen d'une courroie qui y étoit attachée, pour le lancer encore une ſeconde fois, & ainſi de ſuite, avantage conſidérable que ce javelot avoit ſur les autres.

Des Exercices Militaires.

Rien n'étant plus déciſif pour l'iſſue des combats que d'apprendre aux nouveaux Soldats à garder leurs rangs, de peur que, devenant trop preſſés, ils n'ayent pas l'eſpace néceſſaire pour combattre, & qu'ils ne s'embaraſſent les uns les autres, ou qu'étant trop au large, il ne ſoit aiſé de les rompre; on faiſoit ſortir les Troupes du Camp, & on les mettoit en bataille par rang d'ancienneté; de ſorte qu'ils apprenoient à ſe former ſur une ligne qui ne rentrât ni ne débordât dans aucune de ſes parties; à obſerver les intervalles néceſſaires; à doubler les rangs avec vivacité & préciſion, afin que, dans le fort même de l'Action, aucun Soldat ne perdît ſon Chef de file, & à former des Troupes quarrées, triangulaires, circulaires. La Troupe formée en triangle s'appelloit *Coin* ou *Tête de porc*. Végéce donne de cette ordonnance une définition qui n'eſt pas équivoque. On l'employoit au front

Du Coin.

de la bataille, pour percer le centre, ou quelqu'autre partie du front de l'Ennemi. Elle avoit deux avantages; le premier, de diriger un grand nombre de traits au même point, & par conſéquent d'y faire jour pour y faciliter l'entrée à une Troupe plus conſidérable.

Le ſecond, d'enfoncer l'Ennemi par le choc violent des premiers rangs du triangle, qui ſe trouvoient ſur une hauteur conſidérable.

Mais elle avoit des déſavantages conſidérables, comme de ſe former difficilement, d'avoir les angles minces, & faciles par conſéquent à détruire.

De l'Ordre Circulaire.

Les avantages de l'Ordre Circulaire étoient de n'avoir pas d'angles, par conſéquent point de parties foibles, de contenir dans le même terrein plus d'hommes que les autres ordres, d'y avoir plus de traits dirigés contre l'Ennemi, de reſſerrer les combattants ſur leur centre, lorſqu'ils étoient repouſſés; ce qui les fortifioit en les preſſant ſur eux-mêmes, au lieu de les affoiblir.

Ses déſavantages étoient de ſe former & ſe mouvoir difficilement, & d'effrayer le Soldat à qui l'on commandoit cet Ordre, parce qu'il le regardoit comme la dernière reſſource.

Céſar ſe trouvant fort inférieur à Labiénus, employa trois Ordres différents dans la même Action. Il étendit d'abord ſon front ſur peu de hauteur, ſes Archers à la tête, & ſa Cavalerie ſur les aîles. Il attendit ainſi les Ennemis, ſans s'ébranler, & réſiſta quelque temps à leur attaque; enſuite, ſe voyant

près d'être enveloppé, il rangea ſes Troupes en rond*; enfin, voyant la plûpart de ſes Soldats découragés au point qu'ils ne faiſoient plus que parer au lieu de porter des coups, il fit faire un quart de converſion oppoſé à ſa droite & à ſa gauche, qui préſentèrent ainſi deux fronts à l'Ennemi, l'enfoncèrent chacun de ſon côté, & ſe tirèrent de danger.

* Diſent quelques Auteurs.

Des Marches d'Exercices.

Les Empereurs Auguſte & Adrien renouvellèrent l'ancienne coutume de faire ſortir toute l'Armée trois fois par mois hors du Camp, pour l'accoutumer à marcher en Troupe.

L'Infanterie, armée de toutes pieces, s'éloignoit à dix mille pas du Camp, & y rentroit marchant toujours au pas militaire, afin de ſe rendre familières & par conſéquent moins ſenſibles les fatigues d'une longue marche.

La Cavalerie faiſoit autant de chemin, mais plus de mouvements; car, formant pluſieurs Troupes, l'une chargeoit, tandis que l'autre plioit. Celle-ci le moment d'après regagnoit ſur l'autre le terrein qu'elle avoit perdu. Ces eſſais Militaires ſe faiſoient non-ſeulement en raſe campagne, mais même ſur des terreins embarraſſés, montueux & difficiles. On les parcouroit tels qu'ils étoient, ſans ſe détourner; de ſorte qu'il ne pouvoit ſe rencontrer dans un champ de bataille aucune eſpéce d'obſtacles, que le Cavalier & le Soldat n'euſſent appris à ſurmonter aiſément.

Des différentes eſpéces de Troupes.

Tout le Militaire conſiſtoit en Infanterie, Cavalerie & Marine. L'Infanterie étoit de deux ſortes, Légionaire & Auxiliaire. La première levée chez

eux, & la ſeconde fournie par les Alliés, ou les Peuples vaincus; mais Rome a toujours tiré ſa principale force de ſes Légions. C'eſt le nom que les premiers Romains donnèrent à certain nombre de Soldats Nationnaux, du verbe *eligere*, qui ſignifie choiſir, parce qu'ils les choiſiſſoient avec le plus grand ſoin. Leur Armée étoit toujours compoſée d'un plus grand nombre de Nationaux que d'Etrangers, & ils avoient grande raiſon. Le Soldat National, dit Stevechius, ſe porte avec plus d'ardeur à attaquer l'Ennemi. La crainte de perdre ſon bien, & d'être ſéparé de ſa famille le retient contre les tentations de la révolte & de la déſertion. Lorſque la Guerre ſe fait chez lui, l'amour de la Patrie le rend plus réſervé; il exige moins de paye, & ce qu'il dépenſe reſte dans le Pays. Mais une raiſon déciſive pour cette maxime, c'eſt que, plus nous exerçons une Troupe Etrangère, pendant qu'elle eſt notre amie, plus nous la mettons en état de nous nuire, dès que ſon intérêt l'a rendue notre Ennemie; parce que la connoiſſance qu'elle aura priſe alors de nos chemins, de nos Camps, de nos Places, de notre Diſcipline, lui donnera des armes contre nous, outre que l'argent dont nous aurons payé ſes ſervices, lui ſervira à ſoutenir & à multiplier nos Ennemis en achetant des Soldats.

La Cavalerie étoit auſſi de deux eſpéces. L'une nommée *Vexillatio cornette*, (terme dérivé du Voile qui lui ſervoit d'Etendard) étoit deſtinée à couvrir les aîles de l'Infanterie; & l'autre s'appelloit *Légionaire*, parce qu'elle faiſoit corps avec la Légion dont elle étoit partie.

Conſtitution Militaire des Romains, reduite à trois époques.

Première époque.

La conſtitution Militaire des Romains peut être réduite à trois époques. A la première, leurs Légions étoient partagées en Manipules, petits Corps de cent quarante hommes, ſur dix de hauteur, & quatorze de front, diſpoſés en ordre, tant plein que vuide, & formant trois lignes placées de manière que les intervalles de la première ſe trouvoient vis-à-vis des Manipules de la ſeconde, & les Manipules de la troiſiéme vis-à-vis des intervalles de la ſeconde. Cet ordre formoit, comme on voit, une eſpéce d'échiquier.

Pl. 20.

Deuxiéme époque.

A la ſeconde époque, l'Ordonnance Romaine éprouva un changement attribué à Marius. Les Manipules furent augmentés juſqu'au nombre de cinq-cents hommes; alors ils changèrent de nom, & s'appellèrent *Cohortes*. Elles étoient diſpoſées de même en échiquier, mais ne formoient plus que deux lignes.

Troiſiéme époque.

A la troiſiéme époque, c'eſt-à-dire dans le temps de la décadence de la République, on étendit le front des Cohortes, & l'on diminua de leur profondeur. Leurs files ne furent plus que de cinq à ſix Soldats, & formèrent en bataille deux lignes pleines.

Deſcription de la formation de la Légion, a la premiere époque.

A la première époque, c'eſt-à-dire, dans le temps que l'Ordonnance étoit diviſée en Manipules, la Légion étoit compoſée de cinq eſpéces de Troupes. La pemière ligne étoit compoſée d'Haſtates, * Soldats plus âgés que les Vélites, mais moins que les Princes & les Triaires. Ils étoient à portée de recevoir dans leurs intervalles, & de protéger les armés à la légère.

Pl. 20.

* *Ou* Haſtaires.

Les Soldats qui compoſoient la ſeconde ligne s'ap-

pelloient *Princes B*; ceux-ci plus âgés que les Haſtates & plus aguerris, les ayant reçus dans leurs intervalles, les uns & les autres, s'ils y étoient trop preſſés, ſe retiroient dans ceux des Triaires, & pour lors les trois lignes n'en formoient plus qu'une pleine.

Les Triaires *C* étoient moins nombreux de moitié que chacune dès deux premières lignes. C'étoient de vieux Soldats de confiance, deſtinés à former la troiſiéme ligne, à protéger & à ſervir de reſſource aux deux premières lignes battues.

Voilà pourquoi, en ſuppoſant la Légion de trois mille hommes de pied, comme elle l'étoit dans ſa première formation ſous Romulus, il y avoit en première ligne douze-cents Haſtates, en deuxiéme douze-cents Princes, & ſix-cents Triaires en troiſiéme. Ceux-ci étoient obligés d'avoir des intervalles une fois auſſi larges que les Princes & les Haſtates, pour les y recevoir au beſoin.

On ne voit dans aucun Auteur que le nombre dés Triaires ait excédé celui de ſix-cents, quelques nombreuſes que ſoient devenus les Légions; ce qui donneroit lieu de penſer que les différentes augmentations qu'on fit dans la Légion, rouloient ſur le plus ou moins d'Armés à la légère, & que les Haſtates & les Princes furent auſſi conſtamment de douze-cents, que les Triaires de ſix-cents.

Les Armés à la légère étoient deſtinés à commencer le combat, à porter le déſordre dans les lignes ennemies; &, lorſqu'ils étoient repouſſés, ils ſe retiroient par les intervalles des Manipules, & venoient

ſe reformer à la queue des Triaires *D*.

Les Auteurs ne donnent aucune place à la Cavalerie Légionaire ; mais il y a apparence qu'elle étoit deſtinée à défendre & à protéger les aîles de la Légion à laquelle elle étoit attachée, & qu'elle étoit par conſéquent diſpoſée par moitié aux aîles *E*.

Les Haſtates & les Princes étoient armés de caſques, de cuiraſſes, de boucliers peſants, de javelots, de piques & d'épées. La pique des Triaires étoit plus longue, moins groſſe & par conſéquent plus aiſée à manier que le Pilum, qui ne ſervoit de rien quand le combat étoit commencé.

Les Vélites avoient des cuiraſſes & des boucliers plus légers, & étoient armés de ſept javelots qu'ils dardoient avec une force & une vîteſſe extraordinaires. On comprenoit ſous le nom de Vélites tous les Armés à la légère, & cette Troupe étoit ordinairement compoſée des Citoyens les moins riches.

Des Auxiliaires. Les Romains appellèrent quelquefois des Etrangers à leurs ſecours. Ces Troupes étrangères ſe nommoient *Auxiliaires*. On connoît la première époque où les Romains s'en ſervirent. Tite-Live rapporte que ce fut en Eſpagne, vers l'an de Rome 540. Les Conſuls prirent des Celtibériens à la ſolde de la République. Cela, remarque-t-il, n'étoit jamais arrivé. Cet uſage s'établit depuis pour toujours ; & devint même néceſſaire par le grand nombre d'Ennemis que Rome eut à combattre.

A l'égard de leur poſte, il varioit ſuivant l'occaſion. Craſſus plaça en ſeconde ligne les Gaulois & les Germains

mains auxiliaires, & les employa à lancer des traits, à jetter des pierres, à porter des pieux, plutôt qu'à combattre de pied ferme, parce qu'il ſe défioit de leur fidélité. On voit dans Tacite ces mêmes Auxiliaires combattre à la tête de l'Armée Romaine.

Cavalerie Légionaire.

Chaque Légion avoit, comme nous l'avons dit, une Troupe de Cavalerie qui lui étoit attachée. Cette Troupe étoit peu nombreuſe. Polybe nous apprend que la Légion Romaine étoit compoſée de quatre mille hommes d'Infanterie, le Corps de Cavalerie de deux-cents hommes; & que, de ſon temps, elle étoit formée de cinq mille hommes à pied, & de trois-cents Cavaliers.

Armes de la Cavalerie.

La Cavalerie Romaine étoit armée de lances, de larges ſabres qui ſe portoient en bandoulières, de boucliers longs, de caſques de fer, de cottes de maille & de petites bottes.

De la Cavalerie en général.

La Cavalerie Romaine (je ne parle pas de la Légionaire) étoit diviſée en petits Corps de trente-deux Cavaliers, de huit de front ſur quatre de hauteur. Ces Troupes ſe nommoient *Turmes*, & étoient commandées par un Chef nommé *Décurion*. Cet Officier devoit être taillé de façon à monter légèrement à cheval, à le manier avec grâce & avec vigueur, malgré la peſanteur de ſes armes. Il devoit ſçavoir non-ſeulement former ſes Cavaliers à tous les mouvements d'uſage dans les combats; mais encore manier & dompter les chevaux, le détail roulant ſur lui, tant pour la ſanté que pour l'exercice des uns & des autres.

La Cavalerie Romaine avoit toujours été peu redoutable juſqu'au moment où, après avoir été bien battue par celle d'Annibal, elle fut augmentée & diſciplinée par Scipion. Elle fut dès lors toujours entretenue dans l'habitude de combattre à pied en cas de beſoin. Elle prit même des Eſpagnols un uſage qui lui réuſſit ; ce fut de faire monter un Fantaſſin en croupe derrière chaque Cavalier. Ce Fantaſſin au beſoin mettoit pied à terre, & combattoit ainſi.

Dans les commencements de la République, on ne connoiſſoit ni ſelles ni étriers. Les Cavaliers ſautoient légerèment à cheval. Leurs premières ſelles ne furent que des piéces d'étoffes qui pendoient quelquefois des deux côtés juſqu'à terre, quelquefois doublées, quelquefois bourées.

Compoſition de la Cavalerie.

Les Cavaliers étoient choiſis entre les plus riches Citoyens. Ce ſont eux qui ſont connus dans l'Hiſtoire ſous le nom de *Chevaliers Romains*, & qui formèrent un Ordre mitoyen entre le Sénat & le Peuple. La République leur fourniſſoit un cheval & ſon entretien. Telle fut la conſtitution de la Cavalerie Romaine juſqu'au ſiége de Veies. Pour lors on en vit deux eſpéces ; une compoſée de Cavaliers qui ſe montoient, & ſervoient à leurs dépens ; & l'autre formée de ceux à qui la République fourniſſoit un cheval, & ceux-ci étoient les vrais Chevaliers.

Le cheval entretenu étoit la marque diſtinctive d'un Chevalier Romain ; &, quand les Cenſeurs le dégradoient, c'étoit en lui ôtant ſon cheval.

L'Infanterie & la Cavalerie Romaine connoiſſoient

les mêmes manœuvres que j'ai expliquées à l'article des Grecs ; mais leur ordre de bataille étoit bien moins ſerré. La force des Grecs, armés de longues piques, conſiſtoit dans leur union & dans la condenſité de tous les individus qui compoſoient une Troupe ; au lieu que les Romains, combattant à coup de haches & d'épées, devoient avoir de l'eſpace pour ſe remuer & agir avec liberté. Cela faiſoit que, dans le combat, un Soldat Romain avoit communément deux Phalangiſtes en tête. Mais cet inconvénient étoit réparé par la vivacité de leur attaque, & par leur adreſſe à tourner & à attaquer de vingt côtés à la fois une Troupe lourde & très-difficile à remuer.

Compoſition de la Légion : première époque.

Nous avons dit qu'à la première époque la Légion étoit diviſée en Manipules. Sous Romulus, chaque Manipule avoit deux Centuries ou Compagnies. La Centurie étoit de cent hommes ; la Légion, étant de trois mille hommes, étoit donc diviſée en quinze Manipules, *fig.* 1. *pl.* 20.

Depuis, les Manipules diminuèrent conſidérablement, & toujours davantage chez les Triaires.

Du temps de Polybe la Légion étoit de quatre mille hommes de pied, & de trois-cents Chevaux. Chaque Manipule étoit alors de cent vingt hommes pour les Haſtaires & les Princes, & de ſoixante pour les Triaires.

Quelque temps après, les Légions montèrent juſqu'à cinq mille hommes. Marius les porta à ſix mille deux-cents.

Le Centurion qui commandoit la Centurie du pre-

mier Manipule des Triaires, étoit le plus conſidérable de tous les Centurions, & avoit place dans le Conſeil avec le Conſul & les premiers Officiers. On l'appelloit *Centurion du premier Pile*, parce que les Triaires s'appelloient auſſi *Pilani*. Il ſe nommoit encore *Primi-Pilus Prior*, pour le diſtinguer du ſecond Centurion du même Manipule nommé *Primi-Pilus Poſterior*. Il en étoit de même des autres Centuries. Le Centurion qui commandoit la première Centurie du ſecond Manipule des mêmes Triaires, s'appelloit *Centurion de la ſeconde Pile*, & ainſi juſqu'au dernier.

On gardoit le même ordre parmi les Haſtaires & les Princes. Le premier Centurion des Princes ſe nommoit *Premier Prince ;* le ſecond, *Second Prince ;* de même chez les Haſtates.

Les Centurions paſſoient d'un ordre inférieur à un ſupérieur, non-ſeulement par ancienneté, mais plutôt encore par le mérite.

Deuxiéme époque. Du temps de Jules-Céſar il n'eſt plus parlé de rangs diſtingués d'Haſtaires, de Princes, de Triaires, quoique l'Armée fût preſque toujours rangée ſur trois lignes, la Légion ſe diviſa alors en dix parties égales, appellées *Cohortes*. Chaque Cohorte étoit une eſpéce de petite Légion. Elle étoit compoſée de cent vingt Haſtaires, de cent vingt Princes, de ſoixante Triaires & de cent vingt Armés à la légère ; ce qui faiſoit en tout quatre-cents vingt hommes, ou la dixiéme partie d'une Légion compoſée de quatre mille deux-cents hommes de pied, *fig.* 2. *pl.* 21.

Du temps de Végéce la Légion étoit auſſi compoſée de dix Cohortes. La première, nommée *Cohors Militaria*, étoit de onze-cents Fantaſſins & de cent trente-deux Cavaliers cuiraſſés. Elle étoit à la tête de la Légion. C'étoit ſur elle qu'on formoit la Légion en bataille. Elle étoit chargée de la garde de l'Aigle Romaine. Les neuf autres Cohortes étoient compoſées de cinq-cents cinquante-cinq Fantaſſins & de ſoixante-ſix Cavaliers. Une Légion complette étoit donc portée alors à ſix mille quatre-vingt-quinze Fantaſſins, & à ſept-cents vingt-ſix Cavaliers.

Ces dix Cohortes formoient deux lignes, cinq à la première, & cinq à la ſeconde. On avoit ſoin de placer les meilleurs Soldats aux premières, troiſiémes, cinquiémes, ſixiémes, huitiémes & dixiémes Cohortes pour garnir de bonnes Troupes les ailes & le centre.

On ne peut rien dire de bien poſitif ſur toutes ces conſtitutions Militaires. Elles ont infiniment varié ſuivant les temps & les Généraux.

A la troiſiéme époque, c'eſt-à-dire ſous les Empereurs, la Milice Romaine tomba entièrement en décadence. La Diſcipline n'eût plus de vigueur. Les ordres de bataille furent confondus ; on eut recours à pluſieurs uſages des Peuples Barbares, qu'on mêla de quelques méthodes Gréques. L'Infanterie alors ne ſe forma plus que ſur une ligne de huit à dix rangs, dont les armes n'étoient pas uniformes. Les uns portoient des piques, d'autres des javelots ; ceux-ci ayant des boucliers, & ceux-là n'en ayant pas. Les Archers

Troiſiéme époque.

alors étoient regardés comme ce qu'on avoit de mieux, *fig.* 1. *pl.* 22.

Des Officiers de la Légion.

Les Légions étoient commandées en Chef par les Conſuls, & en ſous-ordre, par des Lieutenants. Ceux-ci ſervoient ſous eux, comme parmi nous les Lieutenants-Généraux ſous le Maréchal de France. C'étoit les Conſuls eux-mêmes qui les choiſiſſoient, & on juge aiſément du ſoin qu'ils mettoient à bien faire un choix d'où dépendoient leur gloire & le ſuccès des affaires. Après les Lieutenants, les premiers Officiers de la Légion étoient les Tribuns.

Tout le détail de la Légion rouloit ſur eux, ainſi que les différents ſoins qui regardent la ſûreté & le bien-être de l'Armée. Ils commandoient enſemble deux-à-deux pendant deux mois dans la Légion. D'abord leur nombre fut fixé à ſix, & c'étoient les Conſuls qui les choiſiſſoient. Dans la ſuite leur nombre fut porté à vingt-quatre, parmi leſquels le Peuple en nommoit ſix. Vers l'an de Rome 693, & cinquante ans après, il en nomma juſqu'à ſeize; cependant dans les Guerres importantes, il avoit quelquefois la modération de renoncer à ſon droit, & d'en laiſſer la nomination aux Généraux.

De ces vingt-quatre Tribuns, quatorze devoient avoir ſervi au moins cinq ans, & les dix autres dix ans; conduite pleine de ſageſſe, & propre à inſpirer du courage aux Troupes, en leur donnant de l'eſtime & de la confiance pour leurs Officiers.

Ils avoient même ſoin de diſtribuer les Tribuns dans chaque Légion, de manière qu'il y en eût de

plus âgés & de plus expérimentés mêlés avec de plus jeunes, pour les inſtruire & les former au commandement.

Quand on recevoit un Tribun, l'Empereur lui diſoit, en lui remettant une épée : « Acceptez cette » épée, & vous en ſervez pour moi, ſi je vous com» mande des choſes juſtes ; contre moi, ſi je vous en » demande d'injuſtes ».

Il y avoit encore pluſieurs Officiers, dont on avoit un peu multiplié les places, pour donner des débouchés aux Soldats, & des moyens d'avancement ; les uns étoient chargés de meſurer le Camp, d'autres de porter les ordres de Chambrée en Chambrée ; ceux-ci, de veiller au bon ordre de ces mêmes Chambrées ; ceux-là, de porter les Enſeignes. Le Préfet du Camp étoit chargé de l'aſſiete du Camp, des retranchements, & de fournir à la Légion tout ce dont elle pouvoit avoir beſoin en machines & en outils.

Outre l'Aigle Romaine, il y avoit une multitude d'Enſeignes dans une Légion. Ces Enſeignes repréſentoient l'image de l'Empereur, du Général, des perſonnes dont le nom étoit cher à la République ; & les Romains avoient un reſpect qui approchoit de l'adoration pour ces Etendards. Des Enſeignes.

Chaque Cohorte avoit pour Enſeigne un Dragon. Il étoit tiſſu de pourpre, lié au bout d'une pique dorée & ornée de pierreries. Il ouvroit une grande gueule, & ſa queue flottoit au gré des vents.

Chaque Centurie, outre cela, avoit ſon Enſeigne particulière, ſur laquelle étoit marqué le rang qu'elle

occupoit en bataille. Chaque Général avoit la ſienne. Cette grande quantité d'Enſeignes ſervoit à rallier les Troupes, dont l'ordre ſe trouvoit derangé pendant la bataille, & à leur inſpirer plus de courage par la crainte de perdre ces Etendards, auxquels elles croyoient leur honneur lié. Auſſi les Généraux, voyant leurs Troupes prêtes à plier, ſe ſervoient pluſieurs fois de ce ſtratagême; ils ſe ſaiſiſſoient d'une des Enſeignes, la jettoient au milieu des Ennemis, & il n'y avoit pas d'efforts que le Soldat ne fît pour la recouvrer.

Celui qui portoit l'Enſeigne principale d'une Légion ayant été bleſſé, cria, en mourant, aux Officiers qui l'entouroient: « J'ai gardé cette Aigle fidélement » l'eſpace de pluſieurs années, & vous la rends à la » mort, pour la remettre fidélement à Céſar. Ne ſouf- » frez pas qu'elle reçoive dans ſon Camp un affront, » qu'elle n'a reçu nulle part ». Les Officiers ſe firent preſque tous tuer pour ſauver l'Aigle.

Du nombre des Légions.

Autrefois on n'oppoſoit jamais aux Armées Ennemies les plus nombreuſes, que deux Légions, ſoutenues des Troupes auxiliaires. On croyoit ces forces ſuffiſantes pour terminer quelque Guerre que ce fût; tant on avoit de confiance dans la valeur & dans la diſcipline de la Légion. Mais ce ne fut que dans l'enfance de Rome qu'on ſe borna à deux Légions. Le nombre en augmenta, à proportion des Conquêtes; de ſorte qu'il y en eût dix-huit pendant la ſeconde Guerre Punique; trente ſous Jules-Céſar, trente-deux ſous Alexandre-Sévère, & trente-huit ſous Dioclétien.

Des

Des deux Conſuls, l'un marchoit contre les Ennemis, & l'autre reſtoit à Rome pour y commander. Cette différente deſtination ſe régloit par le ſort.

Cependant, lorſque les Armées étoient trop nombreuſes, ou qu'il falloit en envoyer dans différents Pays, les deux Conſuls ſortoient de Rome.

Quoique le Conſul, en qualité de Général, commandât toute l'Armée, compoſée ſouvent de pluſieurs Légions; il n'avoit cependant de commandement direct que ſur deux, par une ſorte de reſpect pour l'ancienne Diſcipline. Chacune des autres étoit commandée directement par un Pro-Conſul, un Préteur, ou un Pro-Préteur, mais toûjours ſous les ordres du Conſul. Lorſqu'il y en avoit deux dans la même Armée, ils partageoient les Troupes pour le commandement, ou le prenoient alternativement chacun leur jour; ce qui auroit été très-préjudiciable au bien des affaires, ſi les Généraux Romains n'avoient pas été auſſi dévoués à la gloire, & à l'amour de leur Patrie.

Des Signaux.

Les Troupes étoient accoutumées à obéir à certains ſignaux que les Généraux choiſiſſoient. Ces ſignaux ſe donnoient ordinairement avec les enſeignes du Général, ou l'on faiſoit quelques geſtes convenus, précaution très-ſage, & qui remédioit à l'inconvénient de n'être pas entendu du bout d'une ligne à l'autre.

Des Trompettes.

Les Trompettes avoient pluſieurs ſonneries qui indiquoient auſſi les changements de manœuvre; il y en avoit de pluſieurs eſpéces; la Trompette proprement dite, nommée en Latin *Tubicen*, ſervoit à raſſembler les Troupes pour le Combat, à commander

les travaux, les gardes, les fourages, les détachements ; enfin on s'en servoit, quand on vouloit déplacer une partie des Soldats, sans déranger les Enseignes.

Pour déplacer les Enseignes, & les transporter d'un endroit à un autre, on se servoit d'une espéce de cor, *Cornu*.

Il y avoit encore une autre espéce de cor, *Classicum*, qui annonçoit les ordres du Général lorsqu'il étoit présent ; les Soldats se rendoient familiers ces différents sons, & s'accoutumoient à manœuvrer en conséquence des différents instruments qu'ils entendoient.

Attiral de Guerre à la suite des Légions.

Ce n'étoit pas seulement par le nombre de Soldats, que la Légion remportoit ordinairement la Victoire, mais par le choix & le mélange d'armes. Chaque Centurie avoit à sa suite une baliste, construite sur un char traîné par des bœufs ou des mulets, pour la diriger dans la partie de la Bataille qu'on jugeoit à propos. Ces balistes faisoient un effet terrible. Elles lançoient avec une roideur & une vîtesse extrême des javelots, à l'épreuve desquels il n'y avoit ni bouclier ni cuirasse. Chacune de ces machines étoit servie par onze hommes ; de plus, à la suite de chaque Cohorte il y avoit une Catapulte pour lancer contre les Ennemis des pierres & des masses énormes.

Chaque Légion portoit à sa suite tous les outils nécessaires pour se retrancher, faciliter l'ouverture des chemins, réparer les machines. Elle se faisoit suivre aussi d'une certaine quantité de canots légers, qui, réunis ensemble par des cordages, & par un plancher qu'on établissoit dessus, servoient de pont pour faire

paſſer les rivières au gros de l'Armée, aux machines & aux bagages.

Il n'y a qu'à lire Végéce, pour voir que les Romains conduiſoient leurs marches avec toute la prudence poſſible. Ils regardoient, avec raiſon, cette opération de Guerre, comme une des plus difficiles & des plus dangereuſes. En conſéquence, le Général gardoit le plus grand ſecret ſur le projet qu'il avoit formé. Il n'entroit jamais dans une Province, ſans avoir envoyé auparavant des Coureurs qui lui rapportoient des détails ſur la nature du Pays, ſur ſes productions, ſur les vivres qu'il pouvoit y trouver. Il tâchoit lui-même de s'en faire lever une carte. Son Armée étoit toujours précédée d'une avant-garde de Cavalerie, ſoutenue par de l'Infanterie. Les bagages étoient au centre de ſes colonnes. Chaque Légion étoit chargée des ſiens. Sur les flancs, & à certaine diſtance, il avoit ſoin d'avoir des Troupes en cas de ſurpriſe, & prévenoit ſes Soldats, avant de ſe mettre en marche, ſur toutes les eſpéces d'attaques que l'Ennemi pouvoit lui faire, afin qu'ils ne fuſſent pas étonnés, & qu'ils ſçuſſent ſe former ſur le champ en Bataille, ſuivant les circonſtances. Marches.

Pour le paſſage des Rivières, ils prenoient les plus grandes précautions, afin d'empêcher & de prévenir les accidents. Si la Rivière étoit guéable & rapide, ils partageoient la Cavalerie en deux corps, qui barroient la Rivière à certaine diſtance l'un de l'autre. Celui qui étoit au-deſſus du courant, rompoit la force de l'eau, & l'Infanterie avoit moins de peine à paſſer. Ceux qu'on avoit diſpoſés au-deſſous du cours de la Paſſage des Rivières.

Rivière, empêchoient de périr les malheureux qui auroient été emportés. Si la Rivière n'étoit pas bien profonde, ils tâchoient quelquefois de la rendre guéable, en détournant une partie de l'eau par des foſſés & des ſaignées fréquentes.

Céſar faiſoit uſage d'outres que chaque Soldat portoit, & qui leur facilitoient le paſſage des Rivières les plus rapides. On ſe ſervoit auſſi de Chaloupes, que les Légions faiſoient tranſporter à leur ſuite.

Lorſqu'on vouloit conſerver un gué, ou un pont pour la retraite, on conſtruiſoit à ſa tête un bon retranchement, dans lequel on laiſſoit, pour le défendre, des Troupes d'élite.

Moyens que les Généraux employoient pour ſe procurer la Victoire.

L'aſſurance des Troupes, le déſir que les vieux Soldats avoient de combattre, étoient regardés par les Généraux, comme le plus favorable augure de la Victoire. Auſſi les vit-on pluſieurs fois donner, ou refuſer le combat d'après l'ardeur ou la crainte qu'ils remarquoient ſur le viſage de leurs Soldats.

Germanicus ne ſçachant s'il attaqueroit Arminius, après ſon paſſage du Wéſer, ſe détermina à livrer Bataille, parce qu'étant déguiſé le ſoir, & s'étant approché des Tentes des Soldats, il les avoit entendus tenir des propos qui l'avoient aſſuré du ſuccès.

Le choix du terrein, & la précaution de ſe procurer un ſoleil favorable, étoient regardés comme une attention de néceſſité première, dont dépendoit néceſſairement la Victoire.

S'ils étoient forts en Cavalerie, ils choiſiſſoient la plaine; s'ils comptoient tirer parti de leur Infanterie,

ils cherchoient un terrein coupé, un pays de chicane.

Marius, campé ſur une élévation, voyant arriver les Teutons, qui n'avoient pas eu la patience d'attendre qu'il fût deſcendu dans la plaine, donna ordre de les laiſſer approcher juſqu'à la portée du trait, de lancer alors le javelot, puis de tomber ſur eux, l'épée à la main. Cela lui réuſſit par l'avantage qu'il s'étoit procuré de combattre de haut en bas.

Céſar, s'étant campé ſur une hauteur ſéparée, par un grand vallon, d'une colline oppoſée où étoit campé Pharnace, ne crut pas ce Prince aſſez téméraire pour venir l'attaquer dans cette poſition; &, quoiqu'il le vît deſcendre dans le vallon qui les ſéparoit, & monter à lui; il ne pouvoit réellement pas ſe perſuader que ſon projet fût d'en venir aux mains; auſſi n'eut-il que le temps de ſe mettre en défenſe à la hâte; mais, profitant de ſon avantage, il battit Pharnace.

Les Généraux ne cherchoient pas ſeulement à tirer avantage du terrein & du ſoleil. Quelque médiocre que fût un Général, il ſçavoit éviter ces inconvénients, ainſi que le vent & la pouſſière, pour les premiers inſtants du combat; mais les grands Hommes de Guerre ſçavoient étendre leurs précautions à tous les inſtants de l'Action, en réglant de bonne-heure leurs différentes évolutions ſur les divers aſpects du ſoleil & ſur le ſouffle du vent qui ſe léve ordinairement à certaine heure, & d'un certain côté. Ils diſpoſoient donc leurs Armées de manière qu'elle avoit derrière elle ces trois chôſes, & que les Ennemis les avoient en face. A la bataille de Cannes, Annibal ſe

poſta de manière qu'il tournoit le dos à un vent impétueux & brulant, qui élévoit de cette campagne raſe & ſabloneuſe une pouſſière embrâſée. Il la portoit par-deſſus l'Armée Carthaginoiſe dans les yeux des Romains; ceux-ci ne pouvant ſe ſoutenir, étoient obligés de tourner la tête & de rompre leurs rangs; ce qui cauſa leur défaite.

Paul-Emile devant attaquer Perſée, différa le combat juſqu'après midi, pour que le ſoleil qu'il avoit en face fût tourné.

Marius, ayant à combattre contre les Cimbres, les attaqua de façon qu'ils avoient le ſoleil en face. Les Cimbres élevés dans un Pays très-froid, n'en purent ſoutenir les rayons; de ſorte que voulant, pour s'en parer, couvrir leurs viſages avec leurs boucliers, ils découvrirent leurs corps aux Romains, qui en firent un grand carnage.

Place de la Cavalerie en Bataille.

La Cavalerie étoit poſtée ſur les aîles. Ceux des Cavaliers qui étoient armés le plus peſamment, étoient placés aux flancs de l'Infanterie, & ceux qui l'étoient plus légèrement, formoient la droite & la gauche de la ligne. Ils étoient deſtinés à tomber ſur les aîles ennemies pour les entamer & les rompre.

Lorſque leur Cavalerie étoit inférieure à celle de l'Ennemi, ils mêloient dans les intervalles des Fantaſſins choiſis entre les plus agiles, qui étoient armés d'un bouclier léger, & exercés à cette eſpéce de combat, qui demandoit de l'adreſſe & de la légèreté.

Au ſiége de Capoue, par Flavius-Flacus, la Ca-

valerie Romaine, trop foible pour réſiſter à celle de l'Aſſiégeant, étoit toujours battue; ce qui fit imaginer au Centurion Névius d'entrelaſſer les Cavaliers de jeunes Fantaſſins armés à la légère. Il leur apprit à gagner d'un ſaut la croupe des chevaux, & à en deſcendre avec agilité; de ſorte qu'ils combattoient à pied ou à cheval, ſelon le beſoin.

Manœuvre de la Cavalerie.

Les évolutions & manœuvres de la Cavalerie avoient infiniment de rapport avec les nôtres. A l'égard de la Cavalerie, dit Polybe, les évolutions que Scipion croyoit les plus utiles, étoient les *à-droite*, les *à-gauche*. Il inſtruiſoit les Eſcadrons à faire les caracolles pour ſe remettre, à faire tous le demi-cercle, à faire de ſuite trois-quarts de converſion, pour gagner le front de l'un ou de l'autre flanc. Pour faire front ſur l'un ou ſur l'autre flanc, il faiſoit doubler à pluſieurs repriſes les files, ou bien il les déployoit; de manière qu'une ſection ayant marché plus ou moins en avant, pour prendre ſa diſtance, & former une eſpéce d'échelle, les autres alloient en marchant le pas de flanc, former la ligne. (Car de faire défiler ſimplement la ſection de l'une ou de l'autre aîle en avant, & de la faire ſuivre par les autres ſections qui devoient ſucceſſivement tourner à l'endroit d'où la première étoit partie pour former la colonne, & de là le front, il croyoit ce mouvement trop long, & aſſez facile pour n'avoir pas beſoin d'une grande étude).

La grande attention conſiſtoit à accoutumer le Cavalier à s'avancer contre l'Ennemi en galoppant

toujours ſans rompre ni rangs, ni files, ni les intervalles entre les Eſcadrons; & de même en faiſant la retraite, rien ne ſembloit ſi dangereux qu'une Cavalerie en déſordre.

Cri du Combat. C'étoit un uſage, chez preſque tous les Peuples, de crier avant & pendant le combat. Les Romains avoient auſſi leurs cris de Guerre; mais n'ayant été inventés que pour augmenter dans l'Ennemi l'horreur & la frayeur que les coups cauſoient naturellement, on leur défendit de crier avant d'en venir aux mains.

Céſar attribue deux effets à ces cris; l'un, d'animer les Soldats & l'autre d'effrayer l'Ennemi. On jugeoit communément, d'après ces cris, du courage ou de la moleſſe des Soldats.

Craſſus, à ſon dernier combat contre les Parthes, ayant ordonné qu'on jettât les cris, découvrit le dernier découragement dans ſon Armée; car ils étoient foibles, petits, inégaux, timides; au lieu que ceux des Ennemis furent éclatants, fermes, ſoutenus. Auſſi ceux-ci furent-ils vainqueurs.

Des différents Ordres de Bataille. Les Généraux employoient ſept ordres de bataille différents, deſquels dérivent tous les autres.

Premier Ordre. Le premier étoit le paralléle lorſque tout le front de l'Armée attaquoit l'Ennemi en même-temps, & dans toutes ſes parties, *fig.* 1. *pl.* 23.

Deuxiéme Ordre. Le deuxiéme étoit l'oblique par la droite. Dans cet ordre, on attaquoit par ſa droite, & on refuſoit ſa gauche, *fig.* 1. *pl.* 25.

Troiſiéme Ordre. Le troiſiéme étoit l'oblique par la gauche. On attaquoit par ſa gauche, & on refuſoit ſa droite. On voit

voit que ces deux ordres ſont le même, *fig.* 2. *pl.* 25.

On nommoit le quatriéme *Perpendiculaire*. Dans cet ordre, on attaquoit l'Ennemi avec une de ſes aîles ou une portion d'une de ſes aîles, & le reſte des Troupes étoit diſpoſé perpendiculairement, ou en potence, à un des flancs de l'aîle attaquante, *fig.* 1. *pl.* 25. Quatriéme Ordre.

Le cinquiéme étoit d'attaquer avec les deux aîles, & d'éloigner le centre, *fig.* 2. *pl.* 26. Cinquiéme Ordre.

Le ſixiéme conſiſtoit à attaquer avec le centre, & à refuſer les deux aîles, *fig.* 1. *pl.* 27. Sixiéme Ordre.

Enfin le ſeptiéme étoit de mettre une de ſes aîles à l'abri de quelques marais, bois, rivière, &c. & de dégarnir cette aîle ſur laquelle on étoit tranquille, pour fortifier celle avec laquelle on vouloit attaquer, *fig.* 1. *pl.* 28.

Ces différents ordres s'employoient ſuivant les circonſtances & le génie des Généraux, la nature du Champ de Bataille, & la poſition de l'Ennemi. Ils peuvent tous ſe réduire à deux, qui ſervent à former tous les autres ; le paralléle & l'oblique. Le paralléle eſt le moins eſtimé. Il expoſe en même-temps toute l'Armée ; en cas de déroute, il y a peu de reſſource, & d'ailleurs il eſt impoſſible qu'un ſi grand front qui combat, ne flotte, & n'éprouve des mouvements qui le font ſe déſunir en quelques endroits, ce dont l'Ennemi ne manque pas de profiter.

La ſeule occaſion où il ſoit permis de s'en ſervir, c'eſt lorſqu'on eſt beaucoup plus nombreux que les

Ennemis, qu'on est sûr de les déborder par les aîles, & de les reprendre en flanc & par derrière.

Des Camps. Les Romains avoient pour maxime inviolable de se retrancher dans leurs Camps, quoiqu'il n'y dussent passer qu'une nuit, & même sur le territoire de Rome. Cette exactitude dans leur propre Pays fait juger de celle qu'ils apportoient lorsqu'ils étoient à la vue de l'Ennemi. C'étoit chez eux une loi établie par un long usage de ne pouvoir hazarder un combat que le Camp ne fût achevé. Le succès des armes étant incertain, les Romains vouloient être assûrés d'une retraite en cas d'échec. Le Camp fortifié arrêtoit la victoire de l'Ennemi, recevoit les Troupes repoussées, donnoit lieu d'en venir à un second combat qui pouvoit être plus heureux; enfin il empêchoit une déroute entière.

Leurs Camps avoient le plus ordinairement une forme quarrée, plus ou moins longue, plus ou moins grande, suivant la force de l'Armée. Les retranchements en usage consistoient en un fossé tracé autour du Camp. De la terre qu'on en tiroit, on formoit un parapet en-dedans, & sur le talus de ce parapet on plantoit des pieux amincis par le bout, pour rendre les retranchements impraticables. La longueur du fossé & la hauteur du parapet varioient, selon qu'ils avoient plus ou moins à craindre de l'Ennemi.

Ils se servoient aussi de fascines pour élever le parapet, lorsqu'ils étoient loin de l'Ennemi. Le fossé n'avoit que neuf pieds de large sur sept de profondeur, & le parapet trois pieds de haut. Si l'Ennemi

étoit voiſin, le parapet étoit de quatre pieds, & le foſſé de douze de large ſur neuf de profondeur. Quelquefois ces dimenſions étoient encore augmentées. Céſar, au ſiége d'Alexie, couvrit ſa contrevallation & ſa circonvallation d'un foſſé de vingt pieds de large, ſur vingt de profondeur. Dans une autre occaſion, ne voulant pas attaquer les Gaulois, il retrancha ſon Camp par deux foſſés à fond de cuve de quinze pieds, & par un rempart de douze, garni d'un parapet proportionné. Le long de ce rempart, il y avoit de diſtance à autre des tours à trois étages, qui communiquoient entr'elles par une galerie, avec un petit parapet d'oſier. Lorſqu'on ſe retranchoit à portée de l'Ennemi, la moitié des Troupes reſtoit ſous les armes, pendant que l'autre travailloit. Chaque Soldat accoutumé aux travaux de la campagne, étoit un excellent Pionnier, & chacun d'eux ſçavoit parfaitement la forme qu'il devoit donner à la partie d'ouvrage qui lui étoit confiée.

On commandoit quatre Fantaſſins & quatre Cavaliers de chaque Centurie pour la garde du Camp pendant la nuit; outre cela, ils avançoient à la tête du Camp une grande Garde de Cavalerie, qui détachoit des Patrouilles pour faire la ronde.

Indépendamment de ces précautions, on garniſſoit un terrein conſidérable autour du Camp de pieux appointés par l'extrémité, qui ſortoient de terre, pour empêcher les manœuvres des Troupes qui auroient voulu attaquer les retranchements.

Les Camps étoient ainſi des eſpéces de Citadelles,

dans leſquelles ils ſe défendoient contre des forces infiniment ſupérieures. Céſar, au ſiége d'Alexie, défendit avec ſoixante mille hommes ſes lignes attaquées en même-temps par deux-cents quarante mille Gaulois d'un côté, & quatre-vingt mille hommes de l'autre, ſous la conduite de Vercengentorix.

L'Armée d'Ambéorix ſe morfondit long-temps, ſans réuſſir devant le Camp de Cicéron, gardé uniquement par une Légion.

La Police intérieure dans le Camp n'étoit pas moins admirable que ſa conſtruction même. Jamais on n'y entendit parler d'effet dérobé; tout ce qu'on trouvoit d'égaré étoit rapporté religieuſement aux Tribuns, qui en diſpoſoient ſuivant les régles de la juſtice & de la probité.

Frontin raconte un trait étonnant de la frugalité & de la retenue du Soldat Romain. Un arbre fruitier s'étant trouvé dans l'enceinte du Camp, on en ſortit le lendemain ſans que perſonne y eût touché.

Les moindres prévarications contre l'Ordonnance étoient ſévèrement punies.

On en voit un exemple frappant ſous les Empereurs. Un Soldat avoit volé une poule à un Payſan, & l'avoit mangée avec neuf autres Soldats de ſa chambrée. L'Empereur Peſcennius-Niger les condamna tous dix à la mort. Ce ne fut qu'aux inſtantes prières de toute l'Armée qu'il leur laiſſa la vie, en les obligeant de donner chacun au Payſan dix poules, & leur impoſant une note publique d'infamie, tant que dureroit cette Guerre.

Du reſte ils connoiſſoient tous les uſages que nous employons pour la sûreté, la police & la propreté du Camp, qu'ils avoient toujours ſoin d'établir, autant qu'ils le pouvoient, à la proximité de l'eau & du bois.

On a renoncé aujourd'hui à la coutume de ſe fortifier dans les Camps, regardée par les Romains comme une des parties les plus utiles & les plus eſſentielles de la Guerre. Le nombre de Troupes dont une Armée eſt aujourd'hui compoſée, & qui occupent un terrein conſidérable, ne paroît guères être ſuſceptible de ce travail, qui deviendroit infini; cependant les Peuples d'Aſie avoient des Armées infiniment plus nombreuſes que les nôtres, ils ne manquoient pourtant jamais d'environner au moins leurs Camps d'un foſſé très-profond. Xénophon remarque que c'étoit le grand nombre même de leurs Troupes qui leur rendoit cette pratique aiſée. Je trouve qu'on doit héſiter un peu à rejetter abſolument un uſage adopté & ſuivi conſtamment chez une Nation devenue maîtreſſe de l'univers par ſon excellente conſtitution Militaire, & qui étoit toujours prête à quitter ſes coutumes pour prendre celles qu'elle trouvoit meilleures.

Des Siéges.

De toutes les parties de la Guerre la fortification & l'artillerie ſont celles qui ont fait le plus de progrès, ſur-tout la première. Du temps des Romains, cet Art n'avoit pas été pouſſé auſſi loin qu'il l'eſt aujourd'hui; cependant ils avoient des principes généraux dictés par le bon ſens.

Ils diſtinguoient, comme nous, trois eſpéces de Pla-

ces fortifiées, celles défendues par la Nature ou par leur poſition, celles fortifiées par l'Art, & enfin celles où l'Art & la Nature agiſſoient de concert pour en faire des Places fortes.

Preſque toutes les Villes étoient entourées de murs élevés, conſtruits circulairement avec des angles rentrants & ſaillants, & des tours rondes de diſtance en diſtance, aſſez proches pour ſe flanquer réciproquement.

Les murs étoient bâtis de pluſieurs manières. Les uns étoient faits de ſolives, entremêlées avec des pierres de taille, de manière que le premier lit de la muraille étoit compoſé de ſolives eſpacées entr'elles, dont les intervalles étoient remplis de pierres; le ſecond lit étoit conſtruit de manière que les ſolives ſe trouvoient placées ſur les pierres du premier lit, & les pierres ſur les ſolives de ce même premier lit, ainſi de ſuite. Cette bâtiſſe étoit extrêmement ſolide, & propre à réſiſter aux coups de bélier.

Une autre façon étoit d'élever à une petite diſtance l'une de l'autre deux murailles paralléles, & d'en remplir l'eſpace de terre & de gravier. Ces murs étoient d'une force extrême. La terre dont l'intervalle étoit rempli, rendoit inutile l'effort du bélier.

Les foſſés étoient larges, très-profonds; &, quand ils le pouvoient, ils les rempliſſoient d'eau.

Leurs portes fort épaiſſes étoient garnies de lames de fer & de peaux, pour empêcher les Aſſiégeants d'y mettre le feu. En avant de ces portes, ils conſtruiſoient ſouvent un mur ou rempart, au haut duquel ils

ſuſpendoient une herſe, pour arrêter ceux des Aſſiégeants qui auroient voulu s'avancer juſqu'à la porte.

Comme nous, ils avoient deux manières d'aſſiéger une Place; de force ouverte, & en parvenant, à force de travaux, à faire brêche pour l'eſcalader, & entrer dans la Ville.

Ou bien tournant le ſiége en blocus, c'eſt-à-dire, en s'emparant des hauteurs, des débouchés de la plaine, & coupant aux Aſſiégés tous les vivres, pour les obliger par famine à ſe rendre. Auſſi avoit-on bien ſoin de remplir les Villes de proviſions en tout genre; &, lorſque les vivres commençoient à manquer, on chaſſoit les vieillards, les femmes, les enfants & toutes les bouches inutiles.

On a vu dans les Notes ſur les Machines de Guerre, celles que les Aſſiégeants employoient pour détruire les murailles, & faire le plus de mal poſſible aux Aſſiégés. Les Aſſiégeants en avoient auſſi pour incommoder l'Ennemi, & détruire leurs travaux; par exemple, ils ſe défendoient contre le bélier, en matelaſſant les murs juſqu'à certaine hauteur; & eſſayant avec des cordages, des crocs de fer, de ſe ſaiſir de la tête du bélier, & de l'enlever.

D'autrefois ils laiſſoient tomber deſſus de lourdes maſſes énormes, pour le briſer & le rompre.

Quelquefois, voyant que la bréche avançoit, ils conſtruiſoient un autre mur derrière; de ſorte que les Aſſiégeants étoient fort étonnés de trouver leurs travaux inutiles.

La Place priſe d'aſſaut, & l'Ennemi dans la Ville,

les Aſſiégés faiſoient quelquefois une ſi vigoureuſe réſiſtance de deſſus les murs, & par leurs fenêtres, que le Vainqueur étoit obligé de s'en retourner honteuſement avec perte.

Les Villes ſe défendoient plus qu'aujourd'hui, & telles qui ſe ſont rendues de nos jours, après une vigoureuſe réſiſtance, & dont le Gouverneur a été comblé d'éloges, auroient peut-être tenu encore longtemps, ſi l'on avoit voulu employer, pour prolonger le ſiége, toutes les reſſources du courage & du génie.

Je ne ferai aucun détail des travaux exceſſifs des Aſſiégés, de l'agger, ou maſſe de terre & de charpente, qu'ils élévoient à la hauteur des murailles, de leur Tortue, Galeries, Tours portatives, Mines, &c. Le ſçavant M. Guichard, a fait préſent au Public d'un Ouvrage, où il en parle d'une manière très-détaillée. On ne peut dire rien de plus ſur cet article, qu'il traite à fond; & en retrancher quelque choſe, ſeroit un vol fait au bon goût, & à l'érudition.

BATAILLE

BATAILLE DE LEUCTRES,

GAGNÉE

Par ÉPAMINONDAS contre les LACÉDÉMONIENS.

CETTE BATAILLE ſe donna entre les Lacédémoniens, commandés par Cléombrote, leur Roi, & les Thébains, ſous les ordres d'Epaminondas.

L'Armée des Thébains, bien plus foible en nombre que celle des Lacédémoniens, remporta la victoire, par la bonne Ordonnance que le Général ſçut lui faire prendre.

Les deux Armées ſe mirent d'abord en bataille parallelément, ayant leur Cavalerie *I* en avant du front d'une de leurs aîles.

Epaminondas, ſentant la ſupériorité des forces de l'Ennemi, voulut l'attaquer ſeulement avec une partie des ſiennes.

En conſéquence il dédoubla ſa Phalange, qu'il ne laiſſa qu'à ſix rangs de profondeur, forma à ſa gauche, (*A*, *fig.* 1. *pl.* 29. par laquelle il vouloit attaquer) un corps conſidérable à cinquante de hauteur *B*; plaça à la gauche de cette aîle la Troupe *des Amis C*, corps d'élite, & ſur lequel il comptoit pour le ſuccès.

Les hoſes étant ainſi diſpoſées, il fit faire à toute ſon Armée un mouvement de converſion ſur la droite; & ainſi, tenant éloignée de l'ennemi ſa droite *D*, il rapprocha ſa gauche avec laquelle il vouloit combattre.

Cléombrote, craignant d'être débordé à ſa droite, marcha par ſon flanc droit. *E. fig.* 2. Cette fauſſe manœuvre commença à le déſunir. Sa Cavalerie attaquée, & miſe en fuite par celle des Thébains, ſe renverſa ſur la droite de ſon ordre de Bataille; &, ne trouvant pas d'intervalles pour paſſer, y mit le déſordre.

Le gros Corps qu'Epaminondas avoit formé à ſa gauche, attaqua en même-temps de front cette aîle chancellante, pendant que la Bande ſacrée, la prenant par le flanc droit, & la tournant, la mit entièrement en déroute.

L'aîle gauche de l'Armée, voyant le déſordre de ſa droite, & que l'Ennemi alloit fondre de toutes parts ſur elle, ſe débanda, & céda une victoire complette aux Thébains.

Cléombrote auroit dû laiſſer des intervalles entre les diviſions de l'Infanterie qui ſoutenoit ſa Cavalerie, afin que celle-ci pût, en cas de défaite, paſſer par ces intervalles, ſans ſe renverſer ſur l'Infanterie, & ſe reformer derrière elle pour revenir au combat.

Il auroit dû, au lieu de marcher par ſon flanc droit, renforcer ſon aîle attaquée; ſoit en lui donnant plus de profondeur, ſoit en retirant de ſa gauche des Troupes pour fournir à ſa droite une ſeconde ligne, placée parallelément, ou en potence.

Enfin, lorſque la groſſe Troupe des Thébains vint attaquer la droite de ſon Infanterie, il auroit dû faire attaquer cette troupe même par ſon flanc droit, qu'elle prétoit abſolument aux diviſions de l'aîle gauche; manœuvre d'autant plus facile à exécuter, que ſes diviſions

n'avoient rien, ou fort peu de chôſe à craindre des Troupes de la droite des Ennemis, leſquels n'étoient à cette partie de la Bataille que ſur cinq à ſix rangs de hauteur; Ordonnance peu redoutable pour elles, qui avoient le double de profondeur.

BATAILLE DE MANTINÉE,

GAGNÉE

Par ÉPAMINONDAS contre les LACÉDÉMONIENS.

LES DEUX ARMÉES ſe rangèrent en Bataille parallelément l'une à l'autre, les Phalanges *A* au centre, & la Cavalerie *B* aux aîles. *Pl.* 30.

Les Lacédémoniens placèrent leurs Armés à la légère *C* en ſeconde ligne derrière les Hoplites.

Epaminondas diſpoſa les ſiens par pelotons *I* entre ſes Eſcadrons pour les ſoutenir, dégarnit ſon aîle gauche *D*, qu'il comptoit refuſer, & forma à ſa droite un Corps conſidérable, qu'il deſtina à attaquer l'Ennemi *E*.

Son Armée s'ébranla en même-temps; ſa Cavalerie de droite & de gauche s'avança pour contenir celle des Lacédémoniens. Toute ſa ligne fit alors un quart de converſion ſur la gauche. Le Corps d'attaque, qu'il avoit diſpoſé à ſa droite, ſe trouva ainſi à portée du centre de l'Armée Ennemie, & la ſienne fut formée d'une colonne d'une profondeur énorme. Ses Cavaliers partagés à-droite & à-gauche, empéchoient

l'Ennemi de prendre cette Colonne par les flancs. La Cavalerie de la droite en vint aux mains avec celle qu'elle avoit en tête. Celle-ci moins forte & dénuée d'Infanterie, fut miſe en fuite. En même-temps, le Corps d'attaque, lequel formoit la tête de la Colonne, tomba ſur la Phalange, la ſépara; & une Armée ſéparée eſt preſque toujours battue. Auſſi la Victoire fut complette du côté des Thébains.

Epaminondas perdit la vie dans cette fameuſe Journée. Il dit en mourant: « qu'il laiſſoit après-lui deux » Filles, qui feroient toujours honneur à leur Père ». Les Batailles *de Leuctres* & *de Mantinée*.

Les Lacédémoniens devoient entremêler leurs Eſcadrons de pelotons d'Infanterie légère, au lieu de la placer en ſeconde ligne, où elle leur devint entièrement inutile.

Enfin, voyant que l'Ennemi venoit ſur eux en colonne, ils devoient dégarnir les points de leur ordre de Bataille ou ils n'étoient pas attaqués, pour fortifier celui contre lequel toutes les forces ennemies étoient dirigées.

SECONDE BATAILLE DE MANTINÉE,

Gagnée par PHILOPÉMEN, *Chef des Achéens, contre* MACHANIDAS, *Tyran de Sparte.*

MACHANIDAS partit de la Ville de Tégée, à la tête de ſon Armée, qui y étoit en garniſon ; & Philopémen fit ſortir auſſi la ſienne de la Ville de Mantinée. Ces deux Armées, qui ſe cherchoient, arrivèrent ſur leur terrein, diſpoſées chacune ſur trois colonnes. La Phalange formant celle du milieu ; la Cavalerie, & les Armés à la légère compoſant les deux autres. *Pl. 31.*

Philopémen s'attendant à être attaqué depuis long-temps, avoit eu ſoin de reconnoître le terrein, & de ſe choiſir un Champ de Bataille favorable.

Ce champ étoit une vaſte plaine, qui ſe trouvoit au ſortir de la Ville. Elle étoit bornée à l'Eſt & à l'Oueſt par deux chaînes de montagnes *A*, qui finiſſoient preſque en même-temps. De l'extrémité d'une de ces chaînes à l'autre, étoit un ravin *B*, ſur le bord duquel Philopémen vint ſe mettre en Bataille, appuyant ſa droite & ſa gauche aux montagnes, & ayant ſon front couvert par le ravin.

Comme il avoit réſolu d'attaquer par ſon aîle gauche, il la renforça d'une ligne d'Infanterie *C*, qu'il plaça derrière ſa Cavalerie *D*. Le reſte de la Phalange *E* étoit diſpoſé en échiquier ; Ordonnance fort ſemblable à celle des Romains.

Cette diſpoſition ne dérangeoit en rien la maſſe & l'enſemble de la Phalange, parce qu'en très-peu de temps, les troupes de ſeconde ligne pouvoient rentrer dans les intervalles de la première, & reformer une ligne pleine.

Philopémen s'étoit placé derrière un ravin, dans l'eſpérance que les Lacédémoniens, voulant le paſſer pour attaquer, ſe débanderoient, ſe déſuniroient, & ſeroient ainſi privés de cet enſemble, qui faiſoit toute la force de la Phalange.

Il avoit eu ſoin d'applanir le ravin à ſa gauche *o*, & ſur le front de la Cavalerie, pour donner à celle-ci le moyen d'agir avec liberté.

Machanidas avoit diſpoſé ſon Armée tout ſimplement en Phalange pleine *pl.* 31. *fig.* 2. ſa Cavalerie *q* diſtribuée ſur les deux aîles.

Avant le commencement du Combat, les Diviſions s'ouvrirent pour donner paſſage à grand nombre de Baliſtes & de Catapultes *r*, ſur leſquels les Lacédémoniens avoient beaucoup compté pour déranger l'ordre des Achéens.

Philopémen détacha des Archers & des Armés à la légère, pour inquiéter & détruire ceux qui ſervoient les machines; en même-temps, il fit attaquer par ſa gauche.

L'attaque ne fut pas heureuſe. Cette aîle plia; Machanidas, ayant tiré des Troupes de ſa gauche, pour renforcer ſa droite; mais il fit une grande faute. Au lieu d'arrêter ſon aîle victorieuſe, & de la diſpoſer contre le flanc gauche de l'ennemi, qui étoit à découvert, il s'abandonna à la pourſuite des fuyards.

Le reſte de la Phalange héſita à paſſer le ravin, à cauſe du déſavantage qu'elle auroit eu pendant ce mouvement.

Philopémen envoya des Troupes pour occuper le terrein que ſa Cavalerie, miſe en déroute, avoit laiſſé vuide. En même-temps, raſſemblant le plus qu'il put des débris de cette aîle renverſée, il en rallia une bonne partie, & la diſpoſa ſur des hauteurs, pour couper le retour à l'aîle victorieuſe des Ennemis.

Cependant la Phalange des Macédoniens ſe détermina à paſſer le ravin; mais Philopémen, profitant de ce déſavantage, l'attaqua en ſi bon ordre, que la plûpart périrent même dans le ravin.

Sur ces entrefaites, Machanidas, revenant de la pourſuite des fuyards, fut arrêté par le gros Corps qui ſe trouvoit entre lui & l'Armée de Philopémen. Il fut enveloppé, perdit la vie, & la victoire fut complette de la part des Achéens.

Philopémen n'avoit pas aſſez calculé que ſon aîle de Cavalerie pouvoit être enlevée, & n'avoit pas fortifié, comme il l'auroit dû, cette partie de ſon ordre de Bataille. En effet, ſi Machanidas ne s'étoit pas laiſſé emporter par une ardeur déplacée, & qu'au lieu de s'abandonner à la pourſuite des fuyards, il fût tombé ſur les flancs de la Phalange Achéenne, elle étoit défaite.

BATAILLE D'ADIS,

Gagnée par RÉGULUS, *contre les Carthaginois ; commandés par* ASDRUBAL & AMILCAR.

RÉGULUS faiſoit le ſiége d'Adis, petite Ville d'Afrique, & dévaſtoit toute la Campagne.

Les Généraux Carthaginois vinrent pour jetter quelques ſecours dans la Ville, & protéger le Pays contre le dégât qu'y faiſoient les Romains. En conſéquence ils s'avancèrent avec toutes leurs forces, & un train conſidérable d'éléphants, juſques ſur des hauteurs qui bordent la plaine, & eurent la mal-adreſſe d'y camper, au lieu de deſcendre dans le plat-pays, où ils auroient pû tirer meilleur parti de leurs Eléphants, & de leur Cavalerie.

Régulus remarqua leur faute, & réſolut de les attaquer. Il marcha vers eux dans ce deſſein, & eut ſoin de faire partir avant lui un gros Détachement, avec ordre de tourner la montagne, & de s'emparer de leur Camp par les derrières, lorſqu'il entendroit les cris du Combat.

Cet ordre réuſſit comme le Général Romain l'avoit prévu. Les Carthaginois ſe mirent en Bataille ſur le penchant de la colline. La première Légion fût repouſſée ; mais l'autre ſuccédant, & le Détachement qui s'étoit emparé du Camp, pendant le Combat, venant les prendre en queue, ils ne purent tenir d'avantage, & la Victoire ſe décida en faveur des Romains.

Les

Les Charthaginois firent de très-grandes fautes dans cette journée. Leur poſition ſur les hauteurs, où leur Cavalerie & les Eléphants devenoient inutiles, étoit vicieuſe; enſuite quelle imprudence de n'avoir, vers le côté par où on pouvoit les tourner, aucun Parti avancé, aucun Détachement qui pût les avertir en cas d'événement!

Celui-ci fut très-favorable à Régulus; mais je ne ſçais s'il ne riſqua pas beaucoup d'attaquer les Ennemis, qui avoient ſur lui l'avantage du terrein. Le moindre accident pouvoit retarder la marche du gros Détachement à qui il avoit ordonné de tourner la montagne; &, ſi ces Troupes ne s'étoient pas trouvées préciſément à l'heure convenue, prêtes à s'emparer du Camp, & à venir fondre ſur les derrières des Carthaginois, il eſt probable que le ſort du combat eût été tout différent.

BATAILLE DE TUNIS,

Gagnée par les Carthaginois, ſous les ordres de XANTIPPE *Lacédémonien, contre* RÉGULUS.

L'INFANTERIE peſamment armée des Carthaginois *A* fut rangée ſur une ſeule ligne en Phalange. Ce Corps étoit de huit à neuf mille Hommes; il formoit un très-petit front, n'ayant pas d'autres intervalles que ceux qui diſtinguoient les grandes Sections. *Pl. 32.*

Le reſte de leur Infanterie étoit compoſée de Trou-

pes étrangères ſoudoyées, dont la plus grande partie étoit armée à la légère *B*.

A une diſtance plus grande qu'à l'ordinaire, & en avant de la ligne, Xantippe ſerra tous ſes éléphants *C* côte-à-côte & ſur un ſeul rang, de manière qu'ils ne débordaſſent pas ſon Infanterie; il choiſit enſuite parmi les Etrangers, ceux qui étoient le moins légèrement armés, & il les plaça à droite de la Phalange ſur la même ligne *B*. Sa Cavalerie, dans laquelle il mettoit ſa principale confiance, formoit les aîles *D*. Mais il la porta fort en avant du front de ſon Infanterie, de ſorte qu'elle fut preſque ſur la même ligne que ſes éléphants.

Il partagea le reſte de ſes Armés à la légère entre la Cavalerie des deux aîles, & les plaça derrière les Eſcadrons *E*. Sa Cavalerie étoit de quatre-mille hommes.

Xantippe mit ſes éléphants à une grande diſtance de ſon front de bataille, pour arrêter la furie des Légions, & les endommager, avant qu'elles vinſſent fondre ſur ſa Phalange. D'ailleurs, en les tenant ainſi éloignés de ſon ordre de Bataille, il eſpéroit avoir le temps de les rallier, & de les ramener au Combat, en cas qu'ils fuſſent mis en fuite par les Vélites Romains. Il vouloit d'ailleurs les empêcher par ce moyen, de porter (comme il arrivoit ordinairement) le déſordre dans ſa propre Armée.

Il avança ſes aîles de Cavalerie, eſpérant, à cauſe de la ſupériorité du nombre, être en état d'enlever facilement une des aîles de l'Armée Ennemie, & la prendre en flanc, pendant qu'elle auroit encore à faire avec ſes éléphants.

Les Romains, *fig.* 2. avoient quinze-mille Fantaſſins, & 500 Cavaliers.

Régulus, voyant la quantité d'éléphants qui garniſſoient le front de l'Armée Ennemie, crut devoir prendre un ordre de Bataille analogue à cette Troupe qu'il avoit en tête.

En conſéquence il fit inſérer les uns dans les autres pluſieurs Manipules *o*, qui ſe trouvèrent alors former une ligne de pluſieurs petites colonnes ayant entr'elles un terrein égal à deux de leur front.

L'objet du Général Romain étoit de laiſſer un champ libre à l'écoulement des éléphants, qui, ordinairement ne renverſoient que ce qu'ils trouvoient devant eux, & ne ſe détournoient pas, quand ils voyoient un chemin ouvert.

Rien de ſi ſage que cette Ordonnance; mais une grande faute qu'il fit, fut d'avoir partagé ſa Cavalerie *p* de cinq-cents hommes, entre les deux aîles de ſes Légions, & de ne leur avoir donné pour toute défenſe, contre une Cavalerie ſupérieure, que la foible reſſource de deux-cents-cinquante Cavaliers à chaque aîle.

Une ſeconde faute fût d'avoir donné à ſes colonnes trop de profondeur, parce que, dans le choc, il n'y eût que les têtes qui attaquèrent; le reſte s'en ſépara, ſe déſunit, & devint inutile.

Les éléphants de Xantippe s'étant avancés contre la Légion, ceux de la droite furent un peu plus vîte que les autres, ſe ſerrèrent même contre ceux qui étoient à leur gauche, & laiſsèrent à découvert la Troupe des Etrangers, que Xantippe avoit placée à la droite de ſa

Phalange. Auſſi les colonnes de la gauche de Régulus, trouvant cette Troupe ſans appui, l'enfoncèrent, ſe mirent à la pourſuivre, & ne reparurent plus du combat.

Cependant les éléphants, ayant porté quelque déſordre dans les colonnes du centre, s'écoulèrent par les intervalles, comme Régulus l'avoit prévu.

Les Légions en même-temps ſe rallièrent, & attaquèrent la Phalange avec toute l'audace & la fermeté Romaine; mais, les colonnes s'étant déſunies à cauſe de leur trop grande profondeur, & la Cavalerie de l'aîle gauche des Carthaginois, ayant enlevé ſans peine la poignée de Cavaliers Romains, qui, ſeule défendoit le flanc droit des Légions, ce même flanc fut attaqué par la Cavalerie victorieuſe, & mis en déroute; celle de toute l'Armée ſuivit bientôt; Régulus fut pris, & la victoire demeura à Xantippe.

BATAILLE DE PALERME,

Gagnée par le Conſul CÉCILIUS, *contre les Carthaginois, ſous les ordres d'*ASDRUBAL.

Le ſuccès de cette Bataille fut dû à la conduite ſage, & à l'artifice du Conſul Cécilius, qui, s'étant enfermé dans Palerme, pour faire croire à l'Ennemi qu'il avoit peur, & l'engager à paſſer une rivière pour venir l'attaquer, le força à ſe mettre en bataille dans une poſition déſavantageuſe, puiſqu'il avoit la rivière à dos.

Le Général Romain l'envoya harceler; ſes Archers & ſes Troupes légères commencèrent l'attaque. Il les ſoutint peu-à-peu, par de gros Détachements, qu'il envoyoit à leur ſecours; ces Soldats avoient ordre, lorſqu'ils verroient les éléphants s'ébranler pour fondre ſur eux, de prendre la fuite, & de ſe retirer dans les foſſés de la Ville.

Les éléphants, qui étoient fort nombreux, s'abandonnèrent effectivement après les Fuyards. Ceux-ci, s'étant jettés dans le foſſé, furent à couvert de la pourſuite de ces animaux qui ſe trouvèrent eux-mêmes expoſés à tous les traits, & à l'effet meurtrier des machines dont on avoit garni exprès les remparts. Entrant auſſi-tôt en fureur, à cauſe des bleſſures dont ils étoient couverts, ils rebrouſſent chemin, & fondent ſur la Phalange d'Aſdrubal, ou ils portent le déſordre. Cécilius, ſortant alors de la Ville avec des Troupes fraîches, tomba ſur un des flancs de l'Armée Carthaginoiſe, l'attaqua de tous côtés, & la mit en déroute.

Aſdrubal ne devoit pas attaquer l'Ennemi, protégé par les armes du rempart d'une Ville; d'ailleurs ſon ordre de Bataille étoit vicieux, puiſque ſes éléphants mis en fuite, cauſèrent un grand déſordre.

BATAILLE DU MACAR, Gagnée par AMILCAR, *père d'Annibal, contre les Révoltés d'Afrique.*

Pl. 33. AMILCAR étoit renfermé dans Carthage avec ſon Armée, qui étoit bloquée par les Rébelles d'Afrique, partagés en deux Diviſions ; l'une campée près du ſeul Pont ſur lequel les Carthaginois pouvoient paſſer pour gagner la plaine, & commandée par Mathos ; l'autre, ſous les ordres de Spendius, étoit poſtée beaucoup ſur la droite, & dévaſtoit tout le Pays.

Amilcar ne pouvoit ſortir de la Ville ſans paſſer le Macar qui s'y jette dans la mer. Ce fleuve n'étoit pas guéable, & le ſeul Pont qu'il eut étoit gardé par Mathos. Le beſoin où ſe trouva Amilcar de ſe tirer d'affaire, lui fit hazarder un parti, que la réuſſite & plus encore la loi inévitable de la néceſſité ont juſtifié, mais qui auroit été imprudent dans toute autre circonſtance.

Ayant remarqué que, pendant que le vent Oueſt-Nord-Oueſt ſouffloit, le roulis de la mer établiſſoit un banc de ſable à l'embouchure du fleuve, Amilcar crut que cet événement pouvoit le rendre guéable dans ce moment, & réſolut d'en profiter. Effectivement, ayant découvert que ſes conjectures étoient juſtes, il ſaiſit l'occaſion du premier vent favorable, pour faire paſſer le fleuve à toute ſon Armée ; enſuite le côtoyant, & le laiſſant à ſa gauche, il s'avança vers le Pont intéreſſant gardé par Mathos.

A portée de l'Ennemi, il mit ſon Armée en bataille ſur trois lignes. La première *A*, *fig.* 2. étoit formée par les éléphants, la deuxiéme *B* par la Cavalerie & les Armés à la légère, & la troiſiéme *C* par la Phalange.

Spendius, ayant eu avis qu'Amilcar s'avançoit vers Mathos, vint au ſecours de ce dernier, & eut le temps de le joindre, avant que le combat fût commencé.

Les Rébelles, voyant le peu d'étendue du front des Carthaginois, ſe rangèrent ſur une ſeule ligne pleine *A*, *fig.* 1. fort allongée, eſpérant déborder l'Ennemi par l'une ou l'autre aîle, & le mettre aiſément en déroute.

Amilcar laiſſa l'Armée Ennemie s'approcher de la ſienne juſqu'à une certaine diſtance combinée avec le temps néceſſaire aux manœuvres qu'il vouloit exécuter. Alors, faiſant faire halte à toute ſon Armée, les éléphants *A*, *fig.* 3. les Troupes légères & la Cavalerie *B*, eurent ordre de faire demi-tour-à-droite par Sections. La Phalange *C*, qui étoit en troiſiéme ligne, s'ouvrit en faiſant des quarts de converſion à-droite ou à-gauche par Diviſions. Les deux premières lignes paſsèrent par les intervalles que ces quarts de converſion avoient ménagés, & vinrent ſe reformer derrière, *A*, *pl.* 34. *fig.* 2. cette troiſiéme ligne, devenue première, & qui s'étoit reformée en bataille par des quarts de converſion exécutés du côté oppoſé à ceux qu'elle avoit faits, pour ouvrir paſſage aux Troupes des deux premières lignes.

Cependant les Ennemis, trompés par ce mouvement, jugèrent qu'Amilcar, craignant leur grand

nombre, ſongeoit à la retraite, & croyant la Phalange en déſordre, vinrent l'attaquer. Alors la Cavalerie Carthaginoiſe *B*, entre-mêlée d'Armés à la légère *C*, longea par derrière la Phalange à-droite & à-gauche, prit les Ennemis en flanc, au moment où ils s'y attendoient le moins; & leur déroute fut générale.

Polybe ne parle pas de la place qu'occupèrent les éléphants *D*, après cette manœuvre; mais il y a apparence qu'ils filèrent avec la Cavalerie par derrière la Phalange, & qu'étant lancés contre les flancs des Rébelles, ils contribuèrent beaucoup au déſordre, & à leur entière défaite.

Je ne vois rien à reprendre dans la conduite d'Amilcar, excepté la témérité de ſon entrepriſe, juſtifiée par l'événement & la néceſſité.

Ne pourroit-on pas auſſi trouver quelque choſe à redire à ce mouvement retrograde fait en préſence de l'Ennemi, qui pouvoit en profiter pour l'accabler; il eſt pourtant à préſumer qu'il le fit à une diſtance aſſez grande, pour n'en avoir rien à craindre.

Les Rébelles firent deux fautes; la jonction de Spendius avec Mathos n'étoit pas dans les régles. Il auroit beaucoup mieux fait de marcher ſur les derrières du Général Carthaginois, & de l'attaquer en queue, lorſqu'il ſeroit aux mains avec Mathos.

La ſeconde faute qu'on peut leur reprocher, fut d'avoir abandonné leur Phalange à l'attaque du front étroit que leur préſentoit Amilcar, & de n'avoir pas craint quelques ruſes de cet habile Ennemi.

Il ne faut jamais ſe livrer entièrement à l'apparence favorable

favorable d'un premier coup d'œil ; & il eſt de la prudence de ſuppoſer toujours au Général, qu'on a en tête plus de fineſſe que ſouvent il n'en a.

BATAILLE DE TÉLAMON,

Gagnée par le Conſul EMILIUS, *contre les* GAULOIS.

CETTE Bataille eſt ſingulière par le hazard & le bonheur de pluſieurs événements, qui concoururent à enfermer une Armée Gauloiſe entre deux Armées Romaines.

Le Conſul Emilius, ayant été battu par les Gaulois, prit, après ſa défaite, le parti de les ſuivre de loin, & d'attendre l'occaſion favorable de leur reprendre le butin qu'ils lui avoient enlevé.

Le hazard voulut que dans ce temps là même, le Conſul Caïus-Atilius, revenant de Sardaigne, débarquât ſes Troupes à Piſes, & les conduisît à Rome, par un chemin qui aboutiſſoit à celui que ſuivoient les Gaulois.

A Télamon, Ville des Tiréniens, quelques Fourageurs Gaulois ayant été pris par ſon Avant-Garde, le ſurprirent beaucoup, lorſqu'ils lui apprirent que l'Armée Gauloiſe, ſuivie de celle du Conſul Emilius, n'étoit qu'à un pas de lui. Il prit ſon parti ſur-le-champ, s'empara des hauteurs qui ſe trouvoient entre-lui & l'Ennemi, & ſe mit en bataille. Les Gaulois ſe trou-

vèrent ainſi entre deux Armées diſpoſées à les attaquer en tête & en queue.

Ils dédoublèrent leur Phalange, qui ſe trouva avoir moitié moins de profondeur ; & formèrent un ordre de Bataille à deux fronts, faiſant face des deux côtés. Ils ſoutinrent ainſi long-temps l'effort de ces deux Armées ; mais enfin ils furent obligés de céder, & furent mis en piéces.

Comment des Généraux ſont-ils aſſez peu éclairés ſur ce qui ſe paſſe autour d'eux, pour ignorer qu'ils ont chacun dans leur voiſinage, une Armée ennemie prête à leur tomber ſur les bras ?

BATAILLE DE LADDA,

Gagnée par le Conſul FLAMINIUS, *contre les Gaulois-Inſubriens.*

Pl. 35. FLAMINIUS ayant paſſé Ladda, pour aller chercher l'Ennemi, infiniment ſupérieur à lui en nombre, voulut ôter à ſes Troupes toute eſpéce de poſſibilité de retraite, pour les obliger à vaincre ou à périr. En conſéquence il fit rompre le pont ſur lequel il avoit traverſé Ladda *k*.

Il avoit dans ſon Armée un Peuple Allié, dont il ſe défioit ; avant de rompre le pont, il l'envoya comme en détachement, à l'autre bord de la rivière *x*, *fig. 3*. Il fut ſûr ainſi que ce Peuple, qu'il ſuſpectoit, non-ſeulement ne tourneroit pas ſes armes contre lui, mais même, qu'il n'iroit pas fortifier l'Armée ennemie.

On n'a aucun détail de l'ordre de Bataille qu'il prit; Polybe eſt d'un concis extraordinaire ſur un fait pourtant bien intéreſſant; cependant il rapporte une précaution priſe par le Général Romain, qui fait honneur à ſon diſcernement.

Les Gaulois étoient redoutables par la vélocité & la furie de leur premier choc. Les Hoplites Romains étoient armés de *Pilum*, arme très-deſtructive, quand on avoit le temps de s'en ſervir à leur juſte portée, mais que les Gaulois rendoient inutiles par la vélocité de leur attaques.

Le Conſul Romain, pour parer à cet inconvénient, arma le premier rang des Haſtaires, avec les piques des Triaires, beaucoup plus longues que le *Pilum*.

L'événement prouva, qu'il avoit raiſon. La longueur des piques arrêta la fougue Gauloiſe; & ces Peuples, ayant perdu l'avantage de leur première chaleur, furent aiſément défaits par le bon ordre & par la diſcipline des Légions.

BATAILLE DE SELLASIE,

Gagnée par ANTIGONUS, *à la tête des Troupes liguées des Achéens, contre* CLÉOMÉNE *&* EUCLIDAS, *ſon frère, qui commandoient les Lacédémoniens.*

LES ENNEMIS ne pouvoient entrer ſur le territoire de Sparte, que par une ſeule gorge, formée par deux montagnes; celle de la droite ſe nommoit le *Pl. 36.*

Mont-Olympe A, celle de la gauche, le *Mont-Eva B*, le fleuve Œnus *C* couloit au milieu. Antigonus avoit une Armée forte de vingt-huit mille hommes de pieds, & douze-cents chevaux ; celle de Cléoméne étoit à-peu-près de la même force. Il s'agiſſoit de diſputer le paſſage de cette gorge aux Achéens; voici la diſpoſition qu'il fit. Il partagea ſon Infanterie peſante en deux corps ; donna le commandement de l'un des deux à ſon frère Euclidas, qui vint camper ſur le ſommet du Mont-Eva, s'y établit & s'y retrancha *D*; lui-même, avec le reſte de ſon Infanterie peſante, alla s'emparer du Mont-Olympe, & il s'y fortifia *E*.

L'Œnus, qui couloit entre ces deux montagnes, partageoit en deux la plaine que formoit le vallon. Cléoméne y établit à-droite & à-gauche, ſur une ligne ſa Cavalerie *O*, qu'il fit ſoutenir par une ſeconde ligne de pélotons de ſes Troupes légères *q*.

Antigonus, étant avancé ſur le bord d'un petit ruiſſeau nommé *Gorgile M*, qui ſe jette dans l'Œnus, fut effrayé de la force & de l'avantage du poſte qu'occupoit l'Ennemi. Il y fit camper ſon Armée *N*, couverte du ruiſſeau, & paſſa quelques jours dans ce Camp, à prendre les renſeignements, & à examiner encore plus particulièrement la poſition de Cléoméne.

Enfin, déterminé à combattre, il fit paſſer l'Œnus à ſa droite, & le Gorgile à ſa gauche, réſolut d'attaquer preſqu'en même-temps les deux poſtes, & de commencer par celui d'Eva, commandé par Euclidas. Ne le jugeant pas auſſi grand-homme de Guerre

que Cléoméne, il crut très-important de réuſſir dans ſa première attaque, pour raſſurer ſes Troupes, & cauſer l'effet contraire aux Ennemis.

Sa Cavalerie *V* fut deſtinée à faire tête à celle des Lacédémoniens; il l'entrelaça auſſi de pelotons d'Armés à la légère *Q*, pour n'avoir pas du déſavantage du côté de cette arme.

L'Infanterie de l'attaque du Mont-Eva fut miſe ſur deux lignes, par Cohortes *R*, avec une réſerve *S*.

L'Infanterie employée à l'attaque du Mont-Olympe *I*, ne fut diſpoſée que ſur une ligne; mais, comme elle avoit en tête un Général qu'Antigonus connoiſſoit pour être ruſé & habile, il fit ſoutenir cette première ligne par la Phalange Macédonienne, Corps d'Elite, & ſur lequel il comptoit le plus *J*.

Le terrein ne permettant pas (à cette Palange) de combattre ſur tout ſon front, il la partagea en deux doubles Phalanges, qui, marchant l'une devant l'autre, formèrent une colone ſur trente-deux de profondeur.

L'attaque commença à la gauche, & penſa ne pas réuſſir par l'intelligence & la bonne conduite des Armés à la légère, que Cléoméne avoit placés pour ſoutenir la Cavalerie de la plaine; car, ayant apperçu que les Cohortes Ennemies qui graviſſoient la montagne, n'avoient rien qui protégeât leurs derrières, ils quittèrent leurs poſtes & vinrent les prendre à dos; de ſorte qu'elles eurent à ſe défendre en même-temps contre les Troupes d'Euclidas qu'elles avoient

en tête, & contre ſes Armés à la légère qui les avoit tournées.

Cependant le mal ne fut pas auſſi grand qu'il auroit pû l'être; la Cavalerie d'Antigonus, voyant ce qui ſe paſſoit, fondit ſur celle de Lacédémone, qui lui étoit oppoſée. Les Armés à la légère, dont la deſtination étoit de la protéger, furent obligés de venir reprendre leur poſte; mais, comme l'affaire avoit été entamée avec déſavantage du côté des Lacédémoniens, ils ne purent la rétablir, & cette Cavalerie fut miſe en déroute. Les Cohortes de l'aîle gauche débarraſſées de ces Armés à la légère, qui les incommodoient fort, ſe rallient, montent en ordre la montagne, & attaquent les Troupes d'Euclidas, qui, étonnées de leur audace s'ébranlent, ſe débandent & ſe mettent en fuite.

A la droite, les choſes ne prenoient pas une meilleure tournure pour les Lacédémoniens. Cléoméne, voyant ſon frère battu, & qu'Antigonus marchoit à lui en bon ordre, crut devoir jetter bas les retranchements de ſon Camp. Les deux Armées en vinrent alors aux mains. On ſe battit de part & d'autre avec une même furie & une égale valeur; mais enfin, les Troupes victorieuſes de l'aîle gauche s'avançant pour ſoutenir l'attaque de la droite, les Ennemis eurent peur d'être enveloppés, ils cherchèrent leur ſalut dans leurs jambes, & Antigonus remporta une victoire complette.

Cléoméne eut tort de ne pas tirer un retranchement devant le front de ſa Cavalerie; par ce moyen

il auroit pû ſe ſervir de ſes Armés à la légère, pour tomber ſur le dos & ſur les flancs des Corps qu'il attaquoit. Ses Armés à la légère, n'ayant pas été obligés de protéger une Cavalerie à couvert par des retranchements, auroient ſans ceſſe harcelé les Troupes attaquantes, & les auroient empêchés d'emporter le poſte d'Eva.

Euclidas eut le plus grand tort d'attendre les Ennemis ſur le haut de ſa montagne; il perdit ainſi l'occaſion de profiter de ſa poſition. Il auroit dû fondre ſur eux de haut en bas, & auroit eû un avantage énorme.

COMBAT DU TÉSIN,
Gagné par ANNIBAL *ſur* SCIPION.

ANNIBAL, ayant paſſé les Alpes, ſéjourna quelque temps au pied de ces montagnes pour rafraîchir ſon Armée, & la délaſſer des fatigues qu'elle avoit eues à eſſuyer. Enſuite il prit Turin; ayant eû avis que le Conſul Scipion venoit à lui, il marcha à ſa rencontre, longeant le fleuve du Téſin qu'il laiſſoit à ſa droite. *Pl. 17.*

Des Fourageurs ayant appris que l'Ennemi n'étoit pas loin, il s'arrêta, campa ſon Armée, & s'avança lui-même à la tête de toute ſa Cavalerie, pour reconnoître la poſition des Romains.

Scipion de ſon côté, ſoit qu'il eût ſçu la marche d'Annibal, ſoit qu'il eût voulu auſſi aller à la décou-

verte, s'avança, ſuivi de ſa Cavalerie ; mais, comme elle étoit très-peu conſidérable, il la fit ſoutenir par ſes Armés à la légère, qu'il emmena avec lui.

Scipion n'avoit que deux mille Chevaux, & environ cinq mille hommes d'Infanterie.

Annibal avoit bien autant d'hommes, mais tous montés, & la plûpart excellents Cavaliers.

Les deux Généraux s'apperçurent de loin dans la plaine, & quoique Scipion connût fort bien l'avantage que le terrein devoit naturellement procurer à ſon Ennemi, dont toutes les forces conſiſtoient en Cavalerie, il réſolut cependant de hazarder le combat, comptant beaucoup ſur le ſecours de ſes Troupes légères.

En conſéquence il rangea ſon Armée *A* ſur deux lignes ; la ſeconde *B*, formée de tous ſes Eſcadrons, ſéparés par des intervalles égaux à leur front.

Il compoſa la première *C* de pelotons de ſes Armés à la légère, diſpoſés en avant des intervalles de la ſeconde ligne.

Il comptoit que ces pelotons arrêteroient avec leurs fléches & leurs dards la fougue de la Cavalerie d'Annibal, qu'enſuite rentrant dans les intervalles de la ſeconde ligne, & combattant avec elle, l'Ennemi ne pourroit réſiſter à l'union & à l'enſemble de ces deux armes.

Cette diſpoſition étoit très-bonne, ſi les Vélites l'euſſent ſecondé.

Annibal voyant l'ordre de Bataille que prenoit Scipion,

Scipion, prit le ſien en conſéquence. Il diſpoſa ſa Cavalerie *E*, ſur une ſeule ligne, qu'il étendit le plus qu'il put, & mit aux aîles ſes Numides, Cavaliers les plus eſtimés & les plus impétueux de ce temps là *F*.

Comme il craignoit infiniment les forces réunies de la Cavalerie Romaine, & des Armés à la légère, les Numides eurent ordre, d'abord qu'ils véroient le combat engagé, de ſe détacher de la bataille, de tourner l'Armée ennemie, & de tomber ſur le dos des Vélites, pour les obliger à faire diverſion, & à priver de leur ſecours la Cavalerie Romaine, qu'Annibal comptoit enlever aiſément avec la ſienne bien plus nombreuſe.

Le ſignal donné, les Vélites Romains s'avancent fièrement contre les Eſcadrons d'Annibal; mais ils n'eurent pas plutôt apperçu ceux-ci ſe mettre en mouvement pour venir ſur eux, qu'ils ſe contentèrent d'une ſimple décharge, & vinrent ſe réfugier dans les intervalles de la ſeconde ligne.

Les Eſcadrons d'Annibal fondirent ſur cette ligne pleine, & y trouvèrent beaucoup de réſiſtance; mais les Numides ayant tourné par la droite & par la gauche l'Armée Romaine, la prirent à dos. Scipion fut griévement bleſſé; cependant il eut la force & la préſence d'eſprit de faire ſa retraite en aſſez bon ordre, après avoir perdu beaucoup de monde.

Je ne ſçais pas pourquoi Annibal, cherchant à tirer tout le parti poſſible de ſa victoire, ne pourſuivit pas le Général Romain. Peut-être qu'il ne voulut pas

abandonner le gros de ſon Armée, ni la laiſſer ſans Cavalerie, au milieu du Pays Ennemi.

Scipion fit deux fautes impardonnables, d'abord de s'être expoſé dans une plaine avec peu de Cavalerie contre un Ennemi qui en avoit une beaucoup plus nombreuſe; enſuite de n'avoir pas appuyé ſes aîles de manière à les mettre hors d'inſulte. Un Corps, un Détachement, une Armée qui ſe laiſſent tourner & prendre en flanc, ſont sûrs d'être battus, ſi l'on n'a pas prévenu l'événement par des moyens propres à y rémédier.

BATAILLE DE LA TRÉBIE,

Gagnée par ANNIBAL, contre les Romains, ſous les ordres de SIMPRONIUS.

Pl. 38. PUBLIUS SCIPION ayant été rejoint par Simpronius, qui lui amenoit des forces conſidérables, jugeoit avec raiſon qu'il ne falloit pas hazarder de l'année une bataille avec des Troupes découragées par de mauvais ſuccès. D'ailleurs il eſpéroit, en remettant ſes expéditions Militaires, avoir le temps de détacher les Gaulois du parti d'Annibal, & de l'affoiblir ainſi.

Mais Annibal & Simpronius penſèrent différemment. Annibal déſiroit la bataille préciſément pour les mêmes raiſons qui faiſoient ſouhaiter à Scipion de différer, & Simpronius bouillant, rongé d'ambition, vouloit profiter de la bleſſure de ſon Collégue, pour livrer bataille ſans lui, & avoir tout l'honneur de la victoire.

Annibal déterminé depuis long-temps à combattre, avoit examiné avec attention le terrein qui ſéparoit les deux Armées. Il avoit remarqué un endroit propre à cacher une embuſcade ; c'étoit le bord eſcarpé d'une petite rivière qui couloit ſur la droite de la plaine. En conſéquence il détacha pendant la nuit mille Cavaliers & mille Fantaſſins, qu'il envoya s'embuſquer un peu en arrière du terrein où naturellement les Romains devoient ſe mettre en bataille *A*.

Ayant enſuite fait repaître & repoſer ſon Armée, il détache ſa Cavalerie Numide, pour attaquer les Ennemis juſques dans leur Camp.

Simpronius envoye d'abord quelques Troupes légères contre cette Cavalerie ; Annibal la fait ſoutenir par de l'Infanterie ; enfin l'affaire s'engagea ſi bien que les Généraux marchèrent eux-mêmes avec toutes leurs forces.

L'Armée de Simpronius étoit compoſée de trente-ſix mille hommes de pied, & de quatre mille Chevaux. Annibal avoit trente mille Fantaſſins, & ſept mille Chevaux.

Le Général Romain, pour amener ſes Troupes au Champ de bataille, avoit été obligé de leur faire paſſer un torrent extrêmement groſſi par les pluies. Il faiſoit froid ; il pleuvoit ; ces Troupes, parties à jeun, ſe trouvèrent en bataille le ſoir, harraſſées des travaux de la journée, foibles d'innanition, gelées & morfondues ; triſte préſage pour la victoire.

Celles d'Annibal étoient fraîches, repoſées, & avoient toute leur vigueur.

L'Armée Romaine *B* fut, ſuivant l'uſage, diſpoſée en échiquier, & la Cavalerie *C* partagée aux aîles. On obſerva ſeulement de placer, à la tête & en avant du front, les Armés à la légère *D*.

Celle d'Annibal formoit une Phalange *E*; ſa Cavalerie *F* & ſes Eléphants *G* furent auſſi placés ſur les aîles.

Les Vélites *D* de part & d'autre engagèrent le combat; mais ceux des Romains, fatigués, épuiſés, ne purent tenir ferme, & rentrèrent dans les intervalles des autres lignes.

En même-temps la Phalange attaqua les Légions; la Cavalerie des aîles *F* tomba ſur celle des Romains, qui fut aiſément enlevée & miſe en fuite, laiſſant à découvert les flancs de l'Infanterie que la Phalange attaqua vigoureuſement.

La valeur & la diſcipline Romaine ſoutenoient encore le combat, lorſque les Troupes diſpoſées en embuſcade, ſortant tout-à-coup de leur retraite, ſe déployèrent dans la plaine, & vinrent attaquer à dos l'Armée Romaine.

Alors les Triaires entrant dans les intervalles des Princes, firent volte-face, & les Légions ſe trouvèrent former un ordre à deux fronts. Cependant la première ligne, voyant que l'Armée étoit attaquée pardevant, parderrière, en flanc & en queue, prit un parti que le déſeſpoir lui ſuggéra. Elle ſerra ſes rangs, fonça ſur l'Ennemi, ſe fit un paſſage & ſe retira ſans échec à Plaiſance.

Alors la ſeconde ligne, compoſée des Princes &

des Triaires, ſe trouvant enveloppée de toute part, fut écharpée, & preſque tous les Soldats qui la compoſoient perdirent la vie ou la liberté.

Que de fautes dans la conduite de Simpronius! Il n'écoute pas les conſeils d'un homme plus inſtruit que lui; ſon avantage particulier, le déſir de recueillir ſeul les lauriers d'une victoire qu'il regardoit comme certaine, lui font abandonner le bien commun, & hazarder le ſalut de l'Armée.

Enſuite quelle imprudence de faire ſortir, pour combattre, des Troupes à jeun, de les expoſer au froid, de les conduire au combat toutes mouillées & morfondues contre une Armée fraîche, repue & pleine de vigueur!

Mais la faute la plus impardonnable, & qui lui fit perdre la bataille, fut d'avoir négligé de faire fouiller les endroits ſuſpects & propres aux embuſcades, qui pouvoient ſe rencontrer auprès de ſon Champ de bataille.

Dans ces occaſions il ne faut rien négliger, & il vaut mieux prendre une infinité de précautions inutiles, que d'en omettre une ſeule néceſſaire.

BATAILLE DE TRASIMÉNE,

Gagnée par ANNIBAL, *ſur les Romains, commandés par le Conſul* FLAVINIUS.

FLAVINIUS, fort inférieur à Annibal en Cavalerie, avoit ordre du Sénat d'attendre, pour entreprendre *Pl. 3.*

quelque choſe contre lui, un ſecours conſidérable qu'on devoit lui envoyer.

Annibal ſçavoit que ce renfort ne pouvoit pas beaucoup tarder à arriver, & il craignoit de ſe trouver alors entre deux Armées dans un Pays Ennemi ; (poſition très-délicate), ou bien d'être attaqué par des forces infiniment ſupérieures aux ſiennes.

Ce Général, connoiſſant le peu de talents du Conſul, réſolut de l'amener à ſes vues malgré lui, & de le forcer à combattre ſeul avant la jonction du ſecours qu'il attendoit. En conſéquence, par une marche détournée, il vint ſe poſter entre lui & Rome, & ſe mit à faire le dégât le plus affreux, brûlant, ſaccageant, pillant tous les endroits par où il paſſoit. Il ſçavoit bien que le Conſul ne ſouffriroit qu'impatiemment ces actes d'hoſtilité, & ne pourroit jamais ſe réſoudre à attendre ſon Collégue pour venir l'attaquer.

Il eut râiſon dans ces conjectures, & apprit avec plaiſir que Flavinius s'avançoit pour le combattre ; alors, revenant ſur ſes pas, il occupa un poſte qu'il avoit remarqué pendant ſa marche, & qui étoit propre à enfermer l'Armée Romaine.

Un vallon aſſez large, bordé des deux côtés par une chaîne de montagnes *A*, étoit terminé d'une part par une colline aſſez eſcarpée *B* ; & de l'autre, par le Lac Traſiméne *C*, qui ne laiſſoit entre lui & les montagnes qu'un chemin aſſez étroit, par lequel l'Armée Romaine devoit néceſſairement paſſer.

Annibal embuſqua ſon Armée derrière la colline

qui terminoit le vallon, & cacha de gros détachements *D* derrière les montagnes de droite & de gauche.

Flavinius, croyant l'Ennemi bien loin, eut l'imprudence de s'engager dans ce vallon ſans le faire fouiller. Le Général Carthaginois laiſſa toute l'Armée ennemie s'avancer juſqu'au débouché ; mais la tête de la colonne *M*, prête à en ſortir, trouva un Corps conſidérable *O*, qui tomba ſur elle. Alors Annibal *N*, ayant donné l'ordre du combat, ſon Armée parut ſur la pente de la colline ; en même-temps le détachement qui étoit en embuſcade derrière la montagne, ayant donné ſur l'arrière-garde des Romains *I*, ils ſe trouvèrent attaqués ſur tout le flanc gauche de leur marche, en tête & en queue.

Cependant ils ſe formèrent comme ils purent, à gauche, en bataille *R* ; mais un brouillard très-épais étant ſurvenu, d'ailleurs environnés d'Ennemis, ils furent taillés en piéces.

Six mille hommes ſeulement de la tête *O* de la colonne s'étant ſerrés, firent leur trouée à travers le gros détachement qui les avoit attaqués, & ils ſe retirèrent en aſſez bon ordre juſqu'à un petit Village de la Thirrénie. Annibal les envoya pourſuivre ; &, ſe voyant ſans aucune reſſource, ils ſe rendirent priſonniers de Guerre, avec la ſeule condition d'avoir la vie ſauve. Ainſi ſe termina la bataille de Traſiméne, qu'on peut regarder comme la plus fameuſe embuſcade dont il ſoit parlé dans l'Hiſtoire. Toute l'Armée Romaine y périt, excepté ces ſix mille hommes qui furent faits priſonniers.

Quelle précipitation ! Quelle inconſéquence dans le Conſul Flavinius ! Il eſt à la veille d'avoir un renfort qui doit le rendre ſupérieur à Annibal. Il n'a pas l'adreſſe de pénétrer les projets de ſon Ennemi ruſé, qui ne cherche qu'à l'ammener à combattre. Il donne dans le piége, & s'expoſe ſeul à la ſupériorité qu'Annibal avoit ſur lui en tout genre. Il s'engage imprudemment dans une gorge, ſans l'avoir fait fouiller. Il ne devoit pas ſe tranquilliſer ſur le prétendu éloignement de l'Ennemi.

Sans ſe laiſſer abſorber par une méfiance perpétuelle qui éteint le génie par une multitude de précautions minutieuſes & inutiles, il faut qu'un Général ne néglige aucune de celles dont le ſalut de l'Armée doit dépendre ; &, quelqu'éloigné qu'il ſoit de l'Ennemi, il doit toujours agir comme s'il en étoit près, ſur-tout s'il a en tête un adverſaire adroit & entreprenant.

L'Officier qui commandoit les ſix mille hommes de la tête de la colonne, ayant percé avec ſa Troupe, & s'étant échappé du défilé, devoit ne pas abandonner le Corps de l'Armée, mais attaquer les Carthaginois par leur flanc ; ce qui auroit peut-être fait changer les affaires de face.

Enfin Flavinius, ayant donné gauchement dans cette embuſcade, auroit pû encore, s'il n'eût pas perdu la tête, ſauver une partie de ſon Armée, en faiſant filer derrière celle qui auroit combattu, la portion qu'il auroit voulu conſerver.

BATAILLE

BATAILLE DE CANNES,

Gagnée par ANNIBAL, *contre les Romains, commandés par les Conſuls* VARRON *&* PAUL-ÉMILE.

LA BATAILLE de Cannes eſt une des plus célébres de l'Antiquité, tant pour le nombre des Combattants qui y diſputèrent la Victoire, que par la belle ordonnance des deux Armées, la conduite des Généraux, & les ſuites heureuſes qu'elle eut pour le Vainqueur. Pl. 40.

Les Romains réſolus de réparer leurs dernières pertes, & de détruire enfin ces fiers Afriquains, qui venoient ravager leurs Domaines juſqu'aux portes de Rome, levèrent des forces conſidérables; & ce fut, je crois, la ſeule fois qu'on vit une Armée Romaine compoſée de quatre-vingt ſix-mille hommes, dont ſix de Cavalerie.

Annibal n'avoit que quarante-mille Fantaſſin, & dix-mille Cavaliers.

Les deux Armées réſolues à combattre, avoient paſſé une petite rivière, & vinrent ſe mettre en Bataille dans la plaine qu'elle arroſoit.

Le Conſul Varron, à qui appartenoit le commandement, le jour de la Bataille, appuya la droite de ſon Armée à la rivière, plaça ſes Armés à la légère, *fig.* 1. *A* en avant de ſon front, partagea ſa Cavalerie en deux corps; celle des Romains *B* fut placée à l'aîle droite, & l'Etrangère *C* à l'aîle gauche.

Il changea quelque choſe à l'Ordonnance ordinaire ; il crut que les déſavantages qu'avoit éprouvé la République, dans les dernières campagnes, venoient de ce qu'on combattoit contre des Troupes diſpoſées ſur une profondeur bien plus grande que la leur. Il voulut procurer à ſon Armée le même avantage. En conſéquence, il diminua le front de ſes Manipules pour en augmenter la hauteur. Son Corps d'armée ſe trouva ainſi compoſé de deux lignes de petites colonnes *D*, qui n'avoient entr'elles, que l'invervalle néceſſaire, pour permettre à celles de la ſeconde ligne de s'y enchaſſer ; &, comme le front de ces petits Corps étoit étroit, les intervalles l'étoient auſſi.

Les Triaires étoient diſpoſés derrière ces deux lignes *E*.

Annibal, ayant fait paſſer la rivière à ſon Armée, fit former à ſes Armés *G*, *fig.* 2. à la légère, une premiére ligne, dont la gauche y étoit appuyée. Cette ligne étoit placée fort en avant de ſon front de bataille, & cachoit aux Romains ſes diſpoſitions.

Il commença à former ſon Armée en Phalange, mit à ſon aîle gauche ce qu'il avoit de meilleur en Cavalerie *L*, pour l'oppoſer à celle des Romains ; le reſte de ſa Cavaletie *M* forma ſon aîle droite. Il avança enſuite circulairement le centre de ſon Armée, *O*, *pl.* 41. *fig.* 2. diminuant la profondeur de ſa ligne à meſure qu'elle prenoit une forme convexe. Il vouloit par-là, faire accroire aux Romains, qu'il craignoit, n'étant pas ſi fort qu'eux, d'être attaqué ſur tout le front de ſa ligne.

L'action commença par l'aîle gauche d'Annibal, & les Armés à la légère des deux Armées.

Le combat fut de plus opiniâtres, les Cavaliers Romains ſe battirent avec une valeur & une intrépidité admirables; mais ils firent une grande faute. Soit qu'on le leur eût ordonné, ſoit de leur propre mouvement. Ils deſcendirent la plûpart de cheval pour combattre à pied. Cette mauvaiſe manœuvre eût dans les circonſtances où elle fut faite, le ſuccès qu'elle devoit avoir, & fit tailler en pièce cette Cavalerie.

Cependant les Vélites Romains, & les Carthaginois combattoient encore avec le plus grand acharnement, lorſqu'ils reçurent de part & d'autre le ſignal pour ſe retirer derrière leur Armée. Ils obéirent, & les Romains, appercevant le convexe que préſentoit l'Ordre de bataille d'Annibal, mépriſérent le petit front qu'ils avoient en tête, & s'ébranlèrent pour l'attaquer. Ce front ne pouvant réſiſter à la maſſe énorme qui fondoit ſur lui, après avoir tenu ferme quelque temps, ſe replia peu-à-peu, & par dégrés ſur le corps d'Armée.

Les Romains aveuglés par cette apparence de proſpérité, ne ſe doutèrent pas du piége qu'on leur tendoit. Leur ligne fut déſunie, & forma une eſpéce d'angle ſaillant, qui entra dans le vuide formé par le convexe, qui, reculant toujours même au-delà de la ligne de bataille, finit par avoir une figure concave, dans laquelle les Romains eurent l'imprudence d'entrer. *Pl.* 42. *A*, *fig.* 1.

Les Triaires eurent ordre, pour donner plus de force

à la ligne Romaine de s'adoſſer aux Princes, & de faire maſſe avec eux *B*.

Cependant la droite & la gauche d'Annibal, voyant les Romains engagés dans ce concave, firent un mouvement qui les emboîta, les prit en flanc, & ne leur laiſſa aucune eſpérance de ſalut *C*.

Ils n'avoient qu'une reſſource; c'étoit de percer cette Ordonnance concave dans laquelle ils s'étoient laiſſés prendre; Mais Annibal avoit tout prévu. Les Armés à la légère *G*, qu'il avoit fait retirer avant le Combat, diſpoſés en ſeconde ligne derrière ce concave, formèrent une barrière inſurmontable.

La Cavalerie de la droite d'Annibal, amuſoit pendant ce temps-là, & tenoit en échec celle de la gauche des Romains, & l'aîle gauche victorieuſe des Carthaginois, étant revenue à temps de la pourſuite des Fuyards, tomba ſur les Romains, & acheva leur défaite.

Varron étant très-inférieur en Cavalerie à ſon Ennemi, devoit bien ſe douter que la ſienne ne pourroit pas tenir long-temps; &, comme il n'y à rien de ſi important à défendre que les flancs d'un Ordre de bataille; il devoit en aſſurer la ſûreté, en entrémêlant ſes Eſcadrons de pélotons d'Infanterie, qui les auroient protégés contre une Cavalerie ſupérieure.

En ſecond lieu, en diminuant, comme il fit, le front de ſes Manipules, il s'ôta l'avantage du nombre qu'il avoit ſur Annibal; car, s'il avoit conſervé le front qu'il devoit naturellement avoir, il l'auroit débordé, auroit pu aiſément tourner ſes aîles; & on ſçait la peine

qu'a une Armée à ſe tirer d'affaire, lorſqu'elle eſt attaquée par-devant & par ſes flancs.

Enſuite, il auroit dû arrêter l'ardeur du Soldat, & l'empêcher de s'enfourner auſſi mal-adroitement dans l'angle rentrant que leur préſentoit l'Ennemi ; mais, lorſque les Troupes, qui d'abord formoient une figure convexe, ſe furent trouvées de niveau avec le reſte de la ligne, il auroit pu faire prendre la même forme à ſon Armée, & ne pas s'engager imprudemment dans une démarche douteuſe, dont les ſuites ont été ſi funeſtes.

BATAILLE DE CAPHIES,

Gagnée par les Étoliens, ſous les ordres de DORIMAQUE, *contre les Achéens, commandés par* ARATUS.

ARATUS, nommé Préteur des Achéens, avoit été chargé de commander l'Armée deſtinée à repouſſer les Etoliens, qui étoient venus ravager les Terres de la République. Il envoya, avant que de ſe mettre en campagne, ſommer Dorimaque leur Chef de ſe retirer, & lui déclara que, s'il ne le faiſoit, il ſeroit traité en Ennemi.

Dorimaque fit ſemblant de céder aux circonſtences ; il fit même quelques marches comme pour ſe retirer, & aller s'embarquer.

Aratus crut qu'il agiſſoit de bonne foi ; cependant quoiqu'il eût congédié une partie de ſon Armée, il

voulut aller lui-même, avec ce qui lui reſtoit de Troupes, examiner de près la conduite de Dorimaque, & l'empêcher de commettre le dégât dans ſa retraite. Après quelques jours de marche il fut fort ſurpris d'apprendre que les Etoliens revenoient ſur leurs pas. Il vint camper à Caphies; là il eut avis que Dorimaque tenoit le chemin Dotigirthe, ce qui donnoit à l'Etolien de grandes plaines à traverſer, pour venir le rejoindre ſous Caphies.

Il crut donc devoir quitter ſon Camp, & s'aller poſter le premier dans cette plaine.

Il exécuta heureuſement ſon deſſein, & s'y trouva établi avant que les Etoliens fuſſent arrivés.

C'eût été un coup de partie s'il en eût ſçu profiter; mais au lieu de ſe diſpoſer à attaquer leur avant-garde, avant que le reſte de l'Armée fût arrivé, il ſe retrancha lui-même derrière un ruiſſeau, & fit une diſpoſition défenſive au lieu d'offenſive, quelle auroit dû être.

Cependant l'Armée des Etoliens ayant débouché dans cette plaine, paſſa ſans être inquiétée, & gagna des hauteurs qui la terminoient.

Aratus ſe détermina pourtant à envoyer ſa Cavaleſie & quelques Armés à la légère attaquer leur arrière-garde. Celle-ci ne ſe déconcerta pas, & continua toujours ſa route juſqu'à ce qu'elle eût gagné la colline ſur laquelle le reſte de l'Armée étoit en bataille.

Aratus voyant que cette Cavalerie, au lieu de faire tête à ſes Troupes doubloit le pas & hâtoit ſa mar-

che, ne ſe douta pas de ſon deſſein, & crut qu'elle fuyoit. En conſéquence il détacha, après elle, quinze-cents Armés à la légère, & quelques-temps après il ſe mit lui-même en marche avec toute ſon Armée.

Les Etoliens du haut de la colline voyant la diſpoſition d'Aratus, réſolurent d'attaquer ſéparément les petits Corps qui venoient les combattre les uns après les autres, & fondant ſur eux du haut de la colline avec l'avantage du terrein & du nombre, ils défirent d'abord la Cavalerie; enſuite les Archers, les quinze-cents Armés à la légère eurent le même ſort, & les Fuyards s'étant renverſés ſur la Phalange y mirent le déſordre, & y jettèrent la terreur. Elle tourna le dos, & la bataille fut perdue.

Les fautes d'Aratus dans cette journée furent de n'avoir pas attaqué l'avant-garde des Ennemis avant que le Corps de l'Armée pût les ſecourir; & d'avoir morcellé ſon Armée en pluſieurs petits Corps d'attaque aiſés à rompre, & qu'il ne fit pas ſoutenir d'aſſez près par d'autres plus conſidérables.

BATAILLE DE RAPHIES,

Gagnée par PTOLOMÉE, *Roi d'Egypte, contre* ANTIOCHUS, *Roi de Syrie.*

L'ARMÉE de Ptolomée étoit forte de quarante mille hommes d'Infanterie, de cinq mille Chevaux & de ſoixante-dix Eléphants. *Pl. 43.*

Celle d'Antiochus étoit compoſée de ſoixante-onze mille hommes d'Infanterie, de ſix mille hommes de Cavalerie, de cent-deux Eléphants.

Les deux Armées ſe trouvèrent en préſence dans les plaines de Raphies, & les deux Rois réſolurent d'en venir à une bataille déciſive.

Ptolomée mit le premier ſon Armée en mouvement, & auſſi-tôt Antiochus ébranla la ſienne. Les Phalanges & l'Elite des Troupes formèrent le Corps de bataille *A*, & furent rangées vis-à-vis l'une de l'autre; la Cavalerie *B* étoit partagée aux aîles, & les Eléphants *C* formoient dans les deux Armées une ligne en avant des deux aîles de Cavalerie.

Comme Antiochus avoit des Troupes beaucoup plus conſidérables que Ptolomée, il ne lui préſenta d'abord, pour lui cacher ſes forces, qu'un front égal au ſien; mais il diſpoſa le reſte de ſes Troupes en potence derrière la gauche de ſon aîle droite de Cavalerie. Il ne les plaça pas derrière la droite de cette aîle, de crainte que ce crochet ne fût apperçu de l'Ennemi, à qui il lui importoit fort de le cacher.

Les Armés à la légère *F* furent mis en avant du front de ſon aîle droite avec laquelle il vouloit engager le combat, & ſe trouvèrent formés en pelotons entre les Eléphants & la Cavalerie.

Le combat commença par les Eléphants de l'aîle droite *C* d'Antiochus, qui, plus nombreux & plus gros que ceux de Ptolomée, les mirent en fuite, & en firent un grand carnage.

Antiochus voyant ce premier avantage fit filer à droite

droite ſon aîle droite *B* ; & le vuide *O*, que ce mouvement cauſa dans ſa ligne, fut auſſi-tôt bouché par les Troupes qu'il avoit diſpoſées en potence *E*. Se trouvant alors déborder conſidérablement ſon Ennemi, il s'avança lui-même à la tête de cette aîle droite, pendant que les Troupes du crochet qui occupoient le terrein abandonné par celles qui s'étoient étendues vers la droite, attaquèrent de front l'aîle gauche des Ennemis. Cette aîle ne put réſiſter à la violence de cette attaque ; elle fut rompue & miſe en fuite.

Antiochus emporté par l'ardeur ſe mit à la pourſuivre, & ne ſongea pas qu'on pouvoit à ſon aîle gauche cauſer le même déſordre qu'il venoit de porter dans celle de l'Ennemi.

Ce qui ne manqua pas d'arriver. Celui qui commandoit la Cavalerie de l'aîle droite des Egyptiens, voyant la déroute de la gauche, fit longer ſa Cavalerie *B* à droite, derrière les Eléphants qui maſquoient ce mouvement à l'Armée d'Antiochus. En même-temps il fit dire à la Phalange d'attaquer celle qu'elle avoit en tête. Par cette manœuvre, l'aîle gauche d'Antiochus ſe trouva débordée par la Cavalerie Ennemie, & plia.

Mais le Général Egyptien plus prudent qu'Antiochus, après avoir pourſuivi les Fuyards, & les avoir empêchés de ſe rallier, revint achever la victoire, & prit en dos la Phalange d'Antiochus, pendant que celle de Ptolomée l'attaquoit de front.

Cette malheureuſe Phalange, aſſaillie de tous côtés, privée de la protection de ſes aîles, fut écharpée, & miſe dans la plus grande déroute.

Cependant Antiochus fut averti qu'on voyoit une grande pouſſière s'élever du côté de ſon Camp, & bien au delà du Champ de Bataille. Il comprit alors qu'il avoit fait une grande imprudence. Il revint à toute bride; mais il n'étoit plus temps; l'affaire étoit décidée & ſon Armée taillée en piéces.

L'imprudence que fit Antiochus de s'abandonner à la pourſuite des Fuyards, doit être regardée comme la vraie cauſe de ſa défaite. Il ignoroit ſans doute ce principe, qui peut être regardé comme un axiôme Militaire. Lorſqu'une aîle a enlevé ou rompu celle de l'Armée Ennemie qu'elle a en tête, elle ne doit la pourſuivre que le temps néceſſaire pour l'empêcher de ſe rallier. Il faut alors détacher un petit Corps pour achever de la mettre en déroute, & revenir avec la plus grande partie de cette aîle victorieuſe tomber ſur les flancs & ſur les derrières des Troupes miſes à découvert par la déroute de leur aîle battue.

BATAILLE DE ZAMA,

Gagnée par SCIPION, *contre* ANNIBAL.

Pl. 44. POLYBE dit que le nombre & le courage étoient égaux dans les deux Armées. Il paroît cependant évident que celle d'Annibal étoit plus conſidérable, puiſqu'elle étoit diſpoſée ſur trois lignes; celle des Romains ſur une ſeule, & que leur front étoit d'une égale étendue. Dailleurs les Carthaginois avoient quatre-vingt Eléphants, eſpéce d'arme dont les Romains manquoient abſolument.

La plaine où les deux Armées ſe rangèrent en Bataille étoit raſe, & leurs aîles n'étoient appuyées à aucun objet qui pût les défendre. La victoire dépendoit donc de l'ordre de Bataille & de l'habileté des Généraux.

Scipion changea quelque choſe à l'ordonnance de ſon Infanterie, pour ſe garantir des Eléphants. Il plaça les Manipules des Haſtaires avec les intervalles ordinaires; mais au-lieu de mettre ceux des Princes *B* vis-à-vis de ſes intervalles, il les plaça à quelque diſtance derrière les Manipules des Haſtaires, de même que ceux des Triaires *C* furent diſpoſés derrière les Manipules des Princes.

De cette manière l'échiquier fut détruit; & ces intervalles, ſe répondant l'un à l'autre, facilitèrent le paſſage des Eléphants.

Ses Vélites *D*, placés par pelotons entre les Manipules des Haſtaires, cachoient à l'Ennemi ſa diſpoſition.

Les Vélites devoient partir tout-à-coup, & fondre ſur les Eléphants, au moment où ils les verroient avancer, pour tâcher de leur faire rebrouſſer chemin, ou bien, au cas qu'ils vouluſſent les pourſuivre, pour les attirer dans les intervalles ménagés entre les Manipules, au moyen deſquels ils devoient s'écouler & débaraſſer le front de bataille.

Toute la Cavalerie Romaine *E* fut diſpoſée à l'aîle droite ſous les ordres de Lélius, & celle des Numides *F*, à l'aîle gauche, commandée par Maſſiniſſa.

Annibal mit ſon Infanterie, *fig.* 2. *A*, ſur trois lignes, & couvrit le front de la première de ſes quatre-vingts Eléphants *B*.

Les Troupes étrangères que la République avoit à ſa ſolde formèrent cette première ligne. Il plaça dans la ſeconde des Carthaginois & des Afriquains de nouvelle levée *D*; &, cent vingt-cinq pas en arrière, il rangea l'Elite de ſon Armée, ces vieilles Bandes qu'il avoit dreſſées lui-même, & à la tête deſquelles il avoit remporté tant de victoires *E*.

Il plaça à ſon aîle droite ſa Cavalerie Numide, pour l'oppoſer à celle de Maſſiniſſa, & la Cavalerie Carthaginoiſe fut jettée à ſa gauche *H*.

Sa première ligne *C*, compoſée d'Etrangers, ſur leſquels il ne comptoit pas beaucoup, fut deſtinée à ſuivre les Eléphants, pour augmenter la confuſion que ces animaux devoient occaſionner dans l'Armée Ennemie. Et, au cas qu'ils fuſſent écartés par les Vélites Romains, il vouloit que ces Troupes irrégulières chargeaſſent les Haſtaires, pendant qu'il les ſoutiendroit avec ſa ſeconde ligne *D*, compoſée de Carthaginois. Annibal ne doutoit pas qu'en ce dernier cas, les deux autres lignes Romaines ne vinſſent appuyer la première. Alors il ſe propoſoit de faire avancer ſa troiſiéme *E*, qu'à proprement parler il conſidéroit comme ſon Armée. Ces vieilles Troupes, deſquelles il auroit eſpéré la victoire (toutes choſes égales d'ailleurs) devoient ouvrir leurs intervalles en s'approchant, y recevoir les Vélites & les Carthaginois qui ſe ſeroient formés derrière elle, & combat-

tre fraîches les Romains déjà fatigués de l'attaque des deux premières lignes.

Les Etrangers & les Carthaginois qui ſe ſeroient reformés derrière l'Armée, étoient deſtinés à tourner l'Ennemi, & à le prendre en flanc & à dos.

Le combat commença par les Eléphants. Ceux de l'aîle droite d'Annibal eurent peur du bruit de guerre & des cris des Romains; d'ailleurs ils furent ſi harcelés & ſi incommodés par les traits des Vélites, qu'ils rebrouſsèrent chemin, & vinrent mettre le déſordre dans les rangs de la Cavalerie Numide qui étoit à l'aile droite de l'Armée d'Annibal.

Maſſiniſſa, Commandant la Cavalerie de l'aîle gauche des Romains, profita de ce déſordre pour attaquer celle des Ennemis ainſi déſunis; l'enleva, & ſe mit à la pourſuivre pour l'empêcher de ſe rallier. Le reſte des Eléphants fut attiré dans les intervalles ménagés entre les Manipules; &, trouvant une iſſue, ils ſe ſauvèrent au loin dans la campagne.

Le front de la bataille étant débarraſſé des ces animaux, la première ligne d'Annibal s'avança comme il avoit été convenu pour charger les Haſtaires Romains; mais, la ſeconde ligne qui devoit la ſoutenir, n'ayant pas fait ſon devoir, cette première, ſe voyant ainſi abandonnée, entra en fureur, & tournant le dos, vint charger cette ſeconde ligne des Carthaginois, qui étoit reſtée immobile, au lieu de la ſecourir.

Cependant les Haſtaires venant à la joindre, on vit une révolution ſubite, cauſée par la néceſſité de ſe défendre. Ces deux lignes, qui étoient aux priſes l'une

avec l'autre, ſe réunirent pour la cauſe commune, firent tête à l'Ennemi, & ſe défendirent avec tant de valeur, que c'en étoit fait des Haſtaires Romains, ſi les Princes ne s'étoient trouvés à portée de les ſécourir; mais ces deux lignes réunies mirent en fuite celles des Etrangers & des Carthaginois, qui s'enfuirent pêle-mêle, du côté du corps de Bataille que commandoit Annibal, & qui formoit la troiſiéme ligne; ils l'euſſent infailliblement culbutée, ſi Annibal ne leur eût fait préſenter la pique pour les arrêter, & les forcer de s'en aller d'un autre côté.

Il comptoit que la pourſuite des Fuyards entraîneroit les Romains en avant, & les mettroit en déſordre, & il eſpéroit en profiter, pour les attaquer avec l'élite de ſes Troupes.

Pl. 45. Scipion s'apperçut de ſon deſſein, arrêta ſes Soldats victorieux, les rallia, & ſaiſit cet inſtant pour faire ôter les cadavres, qui gênoient le front de ſon ordre de Bataille. Il forma alors toute ſon Armée en ligne pleine ou en Phalange, *pl. 45. A.* & les Triaires *B*, ayant gagné du terrein ſur ſa droite & ſur ſa gauche, vinrent s'y former aux aîles *C*; ce qui rendit le front de Scipion plus étendu que celui de l'Ennemi.

Annibal pendant ce temps-là emmenoit en ordre ſa troiſiéme ligne pour combattre les Romains.

On ſe battit long-temps de part & d'autre, avec une extrême opiniâtreté, & une parfaite égalité; mais tout à-coup, Lélius, revenant de la pourſuite de la Cavalerie qu'il avoit miſe en fuite, fit décider la victoire en faveur des Romains. Cet Officier ne s'a-

muſa point à pourſuivre les Fuyards, lorſqu'il les eut diſperſés; il revint tomber *O* ſur les flancs & ſur les derrières de la Phalange d'Annibal.

Elle ne put tenir contre ces attaques; le carnage fut horrible. Vingt-mille hommes reſtèrent ſur le champ de Bataille; le nombre des Priſonniers ne fut pas moindre, & Annibal ſe vit réduit à ſe ſauver avec quelques Cavaliers.

La conduite des Généraux dans cette grande journée, fut marquée au coin du génie, de la prudence & du talent. Rien n'eſt donné au hazard, à l'habitude. Chaque diſpoſition, chaque manœuvre ſont calculées d'après les circonſtances & les évolutions de l'Ennemi qu'on a en tête.

Je crois cependant qu'on pourroit reprocher à Annibal, de n'avoir pas aſſez tiré parti de la ſupériorité que la force de ſon Armée lui donnoit. Par exemple, ne pouvoit-il pas, pendant que ſa première ligne étoit aux priſes avec les Haſtaires, faire filer par derrière celle des Carthaginois, qui s'étendant à-droite & à-gauche, pour dépaſſer le front de l'Armée Romaine, l'auroient priſe en flanc.

Pourquoi, lorſqu'il vit ſes deux premières lignes miſes en fuite, ne pratiqua-t-il pas des intervalles dans ſa troiſiéme, pour laiſſer paſſer les Fuyards, & leur donner la facilité de ſe reformer? Rien n'auroit été plus aiſé à faire; il ne s'agiſſoit que de rompre cette troiſiéme ligne par diviſions, à-droite ou à-gauche.

Ces intervalles euſſent été auſſi-tôt refermés par un mouvement contraire.

Si ces Etrangers ſe fuſſent reformés, ils euſſent pu faire tête à la Cavalerie qui revint charger à dos l'Armée d'Annibal, & il auroit empêché ſa défaite.

Scipion ſe conduiſit dans cette affaire en Général conſommé. Il ne négligea rien de ce qui pouvoit lui procurer la victoire.

Annibal avoit un très-beau plan, fit de belles manœuvres, mais il pouvoit encore mieux faire.

BATAILLE gagnée par SCIPION, contre ASDRUBAL, en Eſpagne.

Pl. 46. L'ARMÉE D'ASDRUBAL étoit compoſée de ſoixante-dix mille hommes d'Infanterie, de quatre mille chevaux & de trente-deux éléphants.

Celle de Scipion étoit forte de quarante-cinq mille Fantaſſins, & de trois mille Cavaliers.

Les deux Généraux s'étant approchés l'un de l'autre dans l'intention de combattre, leurs camps étoient très voiſins, & ils s'y étoient fortifiés.

Pluſieurs jours avant le Combat, il y eut des eſcarmouches entre la Cavalerie & les Armés à la légère des deux partis. L'objet étoit de préparer le Soldat à une action générale. Chaque jour, les Généraux faiſoient ſortir leur Armée du Camp, & les rangeoient en Bataille, chacune devant ſon retranchement, où elle reſtoit ſous les armes juſqu'au ſoir.

Celle d'Aſdrubal étoit diſpoſée, ſuivant la méthode Carthaginoiſe, ſur une ſeule ligne *A*.

Les

Les Afriquains, qui étoient l'élite des Troupes, formèrent le corps de Bataille *B*, les Eſpagnols *C* furent placés à la droite & à la gauche, ayant devant eux les éléphants, & la Cavalerie flanquoit l'Infanterie.

Scipion obſerva, les premiers jours, le même ordre, en plaçant ſes Légions au centre, & ſes Eſpagnols aux aîles.

Les Soldats des deux Armées étoient prévenus que les Romains devoient être oppoſés aux Carthaginois & aux Afriquains.

Scipion, ſçachant par expérience, que tout ce qui paroît extraordinaire & nouveau à l'Ennemi, eſt capable de le déconcerter, ſe propoſa de ne changer ſa diſpoſition qu'au moment du Combat.

Le jour étant arrivé, il envoya une partie de ſa Cavalerie, ſoutenue de ſes Armés à la légère, eſcarmoucher contre celle d'Aſdrubal, pour l'engager au combat. En effet celui-ci fit ſortir ſon Armée du Camp, & la mit en Bataille.

Pendant cette eſcarmouche, où les deux partis ſe battirent avec une même valeur, Scipion fit ſes diſpoſitions. Comme il avoit intention d'attaquer par les aîles, il y plaça ſes Légions *A*, *fig.* 2.

Les Eſpagnols *B* furent mis au centre. C'étoit préciſément le contraire de ce qu'il avoit pratiqué le jour précédent.

Cependant, ayant donné à ſa Cavalerie & à ſes Troupes légères le ſignal de retraite, ceux-ci, paſſant par les intervalles des Manipules, vinrent ſe former par pelotons en ſeconde ligne *C*, derrière les Légions.

La Cavalerie *D* fut miſe en troiſiéme ligne derrière les Armés à la légère. Alors les Haſtaires, les Princes & les Triaires, entrant dans leurs intervalles reſpectifs, & s'enchâſſant les uns dans les autres, ne firent plus qu'une ligne pleine.

Cependant les deux Armées s'ébranlèrent & s'approchèrent. Lorſqu'elles ne furent plus qu'à cinq ou ſix-cents pas, Scipion fit faire halte, commanda à ſes deux aîles de marcher un peu obliquement par leur flanc *fig. 3. A.*

Il fit faire aux Diviſions de droite *B* un quart de converſion à-gauche, & à celles de gauche *C* un quart de converſion à-droite. Cette ligne pleine devint alors une ligne de colonne, ayant entr'elles tout le terrein néceſſaire pour manœuvrer, & laiſſer un paſſage aux éléphants.

Les Turmes de Cavalerie *D*, longèrent derrière les Armés à la légère, qui avoient auſſi ſuivi le mouvement de la première ligne, & vinrent ſe former ſucceſſivement en Bataille, à la droite & à la gauche des Légions *E*; l'Armée Romaine ſe trouva ainſi égaler le front de celle des Carthaginois.

Les éléphants étant paſſés, comme Scipion l'avoit prévu, entre les intervalles des colonnes, le Général Romain attaqua avec ces mêmes colonnes les Eſpagnols; ceux-ci mal armés, ne purent ſoutenir cette attaque, & furent mis en fuite. En même temps le corps de Bataille de l'Armée Romaine tomba ſur celui d'Aſdrubal, qui, attaqué de tous côtés par ces colonnes victorieuſes, ne pût réſiſter, & fût rompu; cette

déroute fut ſuivie de celle de toute l'Armée. Heureuſement pour elle, un brouillard fort épais ſurvenu à la fin du Combat, empêcha les Romains d'achever entièrement ſa défaite.

Scipion paroît avoir fait une manœuvre bien délicate, beaucoup trop près de l'ennemi. Cinq-cents pas ne font pas une diſtance aſſez conſidérable, pour hazarder de prêter le flanc, & de ſe rompre ; mouvements également dangereux.

Aſdrubal ne fut pas aſſez prompt à profiter de ce déſordre qu'il remarquoit dans la ligne Ennemie. S'il eût détaché quelques Eſcadrons, qui euſſent attaqué ces colonnes pendant leur mouvement, & que, paſſant enſuite par les intervalles, cette Cavalerie fût revenue les prendre à dos, pendant que les Etrangers les auroient attaqués en tête, il y a apparence que le ſuccès de la Bataille eût été tout différent.

BATAILLE D'ARBELLE,

Gagnée par ALEXANDRE *le Grand, contre* DARIUS.

DARIUS, à la tête d'une multitude de Combattants, ne demandoit pas mieux que de meſurer ſes forces avec Alexandre, dont l'Armée n'étoit pas, à beaucoup près, auſſi conſidérable que la ſienne ; & Alexandre, vif, bouillant, & avide de gloire, comptoit ſur ſes talents, ſon génie, l'excellente diſcipline de ſes Trou- *Pl. 47.*

pes, & déſiroit auſſi de ſon côté livrer Bataille à Darius.

Deux Armées qui ſe cherchent & qui font chacune la moitié du chemin, ſont bien-tôt approchées.

Alexandre trouva l'Armée de Darius rangée en bataille dans une plaine immenſe. Il diſpoſa auſſi-tôt la ſienne pour le Combat.

Il eſt très-difficile d'apprécier au juſte le nombre des Combattants qui ſe trouvèrent dans les deux Armées.

Arien donne à Darius un million d'hommes d'Infanterie, quarante-mille chevaux, deux cents chariots & quinze éléphants.

Quinte-Curce fait monter cette Armée à ſix-cents mille hommes d'Infanterie, & cent quarante-cinq mille de Cavalerie. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'elle étoit formidable pour le nombre d'hommes qui la compoſoient; mais il eſt encore plus étonnant qu'Alexandre ait oſé l'attaquer avec des forces ſi inférieures.

Son Armée en faiſoit à peine la ſixiéme partie; mais le bon ordre, l'intelligence, la diſcipline militaire ſuppléérent au nombre.

Darius, ſelon la coutume des Perſes, ſe plaça au centre, *A*, *fig.* 1. ayant à côté de lui ſes parents, les Officiers de ſa Cour avec ſa Garde à pied & à cheval. Ce corps pouvoit monter à quinze-mille hommes; il le fortifia des Grecs ſoudoyés, ſur leſquels il fondoit de grandes eſpérances.

Tous les Peuples d'Aſie, Alliés ou Sujets des Per-

ſes, les Perſes eux-mêmes étoient diſpoſés au Corps de Bataille, en quarrés énormes d'une prodigieuſe profondeur. *B. C.*

Les armes étoient différentes; les uns avoient des fléches & des dards; d'autres étoient armés de piques, de haches & de maſſues. On voyoit de la Cavalerie *D* mêlée avec cette Infanterie, ſans ordre & ſans aucun deſſein.

Quelqu'immenſe que fût la plaine, Darius fut obligé de former une ſeconde ligne *E*, compoſée de pluſieurs Nations; mais la plaça ſi proche de la première, qu'elle ne fit qu'augmenter la confuſion. L'Infanterie fut flanquée à droite & à gauche par de la Cavalerie *F*, diſpoſée ſur deux lignes, dont la ſeconde *G* tenoit à l'Infanterie; la première étoit *H* en avant. Il plaça cent cinquante chariots à faulx *I* devant la droite de l'Infanterie, & cinquante autres devant la gauche *J*, & les éléphants *O* devant le centre.

Alexandre avoit formé ſon Corps de bataille de deux Phalanges *A*, *fig.* 2, peſamment armées, dont il réſerva cependant une partie pour s'en former une ſeconde ligne, & la remplaça à la première par la moitié de ſes Armés de Peltes, qu'il plaça à l'aîle gauche de ſa Phalange *B*.

Sa ſeconde ligne *C* fut formée par ces deux ſections retranchées à ſon Corps de Bataille, & par le reſte de ſes Peltaſſes. Cette ligne n'étoit que ſur huit de hauteur, & adoſſée à la Phalange. Son objet étoit d'en défendre les derrières, en cas qu'elle fût atta-

quée en dos ou en flanc par les Perſes, faiſant demi-tour à-droite, & s'ouvrant à-droite & à-gauche par des converſions, il lui auroit été très-aiſé de parer à cet inconvenient *D*.

Il plaça à l'aîle gauche, ſur le même front avec la Phalange, le Corps de Cavalerie d'élite, connu ſous le nom d'*Amis du Roi*, *E*.

La Cavalerie Theſſalienne fut portée à l'aîle droite ſous les ordres de Parménion.

Comme il craignoit avec raiſon d'être débordé, & pris en flanc, il porta toute ſon attention à éviter cet accident. Il joignit à la gauche de ſa Cavalerie quelques Corps de Troupes légères *G*, à une petite diſtance en avant de cette ligne; il plaça deux Corps de Cavalerie légère *M*, & en avant de ceux-ci, il forma une troiſiéme ligne de la moitié de la Cavalerie Gréque, qu'il avoit à ſa ſolde *N*.

Il ordonna à cette Cavalerie Gréque de ſe partager, ſitot qu'elle verroit celle de l'aîle droite des Ennemis s'ébranler, afin qu'une partie, en marchant par ſa gauche, lui barrât le chemin *O*, tandis que l'autre moitié, faiſant un quart de converſion à-gauche, la chargeroit en flanc *P*.

Alors la Cavalerie de ſa ſeconde ligne, ayant ainſi ſon front libre, devoit charger avec celle de ſon aîle gauche la droite de Darius; &, comme le nombre n'étoit pas à beaucoup près égal, il la fit ſoutenir par une ligne de Gens de traits *G*.

L'Ennemi le débordant davantage par ſon aîle droite, il uſa de plus grandes précautions pour la for-

tifier. Il plaça en avant & à la pointe droite de la première ligne l'autre partie de la Cavalerie Gréque *L*, avec ordre de faire un quart de converſion à-droite, pour prendre en flanc celle des Ennemis, lorſqu'elle viendroit les attaquer; & il la fit ſoutenir par un Corps d'Infanterie légère *Q*, laquelle jointe à deux Troupes de Cavalerie *R*, décrivoit un oblique, dont la gauche tenoit à l'aîle droite de l'Armée, & la droite s'éloignoit en arrière du corps de bataille.

Cette ligne oblique étoit deſtinée, en cas que la Cavalerie de la ſeconde ne pût pas ſoutenir les forces de l'Ennemi, à faire un quart de converſion à-droite, & à les prendre en flanc.

Il lui enjoignit encore de faire pleuvoir une grêle de traits, tandis que la Cavalerie qui étoit à l'extrêmité de la ligne oblique, ſe remettroit par un ſimple mouvement ſur une ligne droite oppoſée de front à l'Ennemi. De ſorte que cette Cavalerie deſtinée à envelopper les Macédoniens, ſe trouva tout-à-coup attaquée en flanc, en front & à dos par les Grecs ſoudoyés.

Contre les deux-cents chariots à faulx de devant la droite de l'Infanterie ennemie, il choiſit les meilleurs tireurs de ſon Armée *H*, & en couvrit ſa Cavalerie d'élite. Ils devoient fondre ſur les conducteurs des Chars, les accabler de traits, & tâcher de tuer les chevaux.

Alexandre s'étant avancé en ordre de Bataille à une diſtance néceſſaire pour diſtinguer les objets, il ſe trouva que le front des Ennemis étoit ſi conſidéra-

le en comparaiſon du ſien, que ſon aîle droite étoit extrêmement débordée, tandis que ſa gauche étoit toute entière ſous la droite de l'Ennemi. Auſſi-tôt il ſe détermina à prendre l'ordre oblique, approcha ſa gauche, *fig.* 3, & refuſa ſa droite *B*.

Les Perſes, voyant qu'on alloit les attaquer par leur droite, firent beaucoup de mouvement pour la renforcer, mais avec tant de lenteur, qu'Alexandre ſe trouva avec ſa Cavalerie à hauteur de celle de la droite des Perſes, & prêt à l'attaquer. Darius alors donna le ſignal du combat. Les deux Cavaleries en vinrent aux mains, & les précautions qu'Alexandre avoit priſes pour la réuſſite de cette attaque lui valurent la victoire. L'aîle droite des Ennemis fut enfoncée; alors les Armés de Peltes *C*, qui étoient à la gauche de la Phalange, s'étant mis en colonne, attaquent & percent l'Infanterie qu'ils avoient en tête, pendant qu'Alexandre, entrant avec ſa Cavalerie *D*, dans les trouées qu'avoient formées dans la ligne Ennemie quelques Troupes qui étoient ſorties pour aller au ſecours de l'aîle droite, attaqua l'Infanterie de ſeconde ligne, la mit en fuite; puis, achevant de prendre la Phalange à dos, finit par la mettre en déroute.

Cependant les Troupes de la gauche des Perſes, voyant le ſort du combat à l'aîle droite & au centre, ſe preſsèrent toutes vers cet endroit de la ligne. Se pouſſant mutuellement, & la foule embaraſſa ſi fort les Soldats de la Phalange, qu'il leur fut impoſſible d'avancer.

Sur

Sur ces entrefaites Alexandre, pour ſe faire jour, ſe jetta ſur les derrières de l'Ennemi ; en même-temps la nouvelle de la fuite de Darius s'étant répandue, la conſternation devint générale, & produiſit un effet ſingulier. Les Perſes ſe voyant coupés dans leur retraite par les Eſcadrons d'Alexandre, qu'ils avoient à dos, cherchèrent à ſe ſauver, même à travers la Phalange des Macédoniens ; &, ſe jettant ſur elle à corps perdu, la percèrent, &. ſe trouvèrent derrière l'Armée d'Alexandre.

La Victoire eût été alors fort balancée, ſi ces Troupes euſſent fait leur devoir ; mais, ayant vu à une certaine diſtance le Camp des Ennemis, elles ſe débandèrent pour l'aller piller.

Parménion détacha contr'elles cette ſeconde ligne, qui étoit adoſſée à la Phalange, & ces Troupes fraîches, n'eurent pas de peine à triompher de gens en déſordre, & déjà las du combat. Alors cette innombrable Armée des Perſes ſe trouva entièrement diſſipée, & Alexandre remporta une victoire complette.

Vouloir décrire toutes les fautes de Darius dans cette grande journée, ſeroit entreprendre de faire un volume. Nuls projets conçus nettement, & exécutés avec vigueur ; aucune reſſource pendant l'action.

Une Armée énorme eſt battue par une autre infiniment plus foible, un front débordant de moitié celui qu'il a en tête, eſt lui-même tourné, & pris à dos ; une ſeconde ligne entière, reſte tranquille ſpectatrice du Combat, & eſt miſe lâchement en déroute par quelques Eſcadrons. Darius lui-même prend la fuite

au milieu de la Bataille, & lorſqu'il lui reſtoit des Troupes, encore trois fois plus nombreuſes que celles de ſon Ennemi. Quelle ignorance, quelle ſtupidité dans l'Armée Perſanne!

Mais auſſi que d'art, de génie, & d'exécution dans celle d'Alexandre. On ne ſçauroit trop ſuivre, ni trop admirer ce grand Général dans la conduite de cette journée, où il déploya tous les talents du génie, & les reſſources d'une prudence conſommée.

BATAILLE gagnée par CÉSAR, Contre les Troupes de LABIÉNUS, en Eſpagne.

Pl. 48. CETTE BATAILLE eſt une des plus extraordinaires qui ſe ſoit jamais livrée.

Une Armée, enveloppée par une autre, des deux tiers plus forte; non-ſeulement perce à travers ces Troupes environnantes, mais encore les bat, & remporte une Victoire complette.

Tous les événements qui amenèrent ce ſuccès, paroiſſent faux & inconcevables à ceux qui n'ont pas connoiſſance des armes dont ſe ſervoient les Peuples qui ſe trouvoient alors aux priſes l'un avec l'autre. L'Armée des Afriquains étoit compoſée d'une multitude de Barbares, peu diſciplinés, à moitié nuds, pourvus de mauvaiſes armes, ne faiſant la guerre qu'en Houſardant, & redoutant tellement les Soldats Légionaires, que dix de ceux-ci, mettoient aiſément en fuite cent des autres.

Cette explication eſt néceſſaire pour l'intelligence des manœuvres de Céſar, leſquelles euſſent été hors de ſens dans toute autre circonſtance.

Céſar s'étoit avancé environ à trois mille pas de ſon Camp avec trente Cohortes, pour aller à la découverte.

Quelques Partis qu'il avoit pouſſés en avant, vinrent lui dire que Labiénus s'avançoit avec une Armée conſidérable. En même-temps on vit s'élever une grande pouſſière.

La plaine où ſe trouvoit Céſar avoit environ quinze-mille pas de large ; elle étoit bornée par une chaîne de montagnes, qui formoit une eſpéce de croiſſant.

Céſar ſe trouvoit déjà près des hauteurs, lorſque la pouſſière fit appercevoir de fort loin l'Ennemi. Il ne crut pas avoir affaire à une Armée auſſi conſidérable, & s'imagina qu'il n'auroit à combattre qu'une Troupe de Cavaliers Numides. Il ſe contenta donc de faire venir du Camp environ quatorze-cents Chevaux qu'il avoit, & quelques centaines d'Archers. Ces Troupes eurent le temps de ſe joindre à lui, avant qu'il eût reconnu l'Ennemi.

L'ordre de Bataille de Labiénus l'étonna ; au lieu de détacher, ſuivant l'uſage de ces Peuples, ſes Cavaliers Numides en avant, & de les faire eſcarmoucher, il les avoit rangés tous en ligne, en formant des petites Troupes, parmi leſquelles il avoit mêlé dans les intervalles ſa nombreuſe Infanterie, tant légère que peſante *A*.

De cette manière il comptoit intimider & déconcerter les Troupes de Céſar, qui, la plupart étoient

de nouvelles Lévées ; d'ailleurs cette Ordonnance lui donnoit un grand front, qui devoit néceſſairement déborder celui de l'ennemi.

Sa groſſe Cavalerie *B* fut placée derrière les aîles, ſur pluſieurs lignes, pour en maſquer la force. Il comptoit que, ſe déployant au moment où Céſar s'y attendroit le moins, elle pourroit le prendre en flanc & tomber ſur ſes derrières.

Comme de loin on ne voyoit qu'une ligne pleine, Céſar crut qu'il n'auroit affaire qu'avec la Cavalerie ſur ſes aîles. Il rangea donc toutes ſes Cohortes ſur une ſeule ligne, *fig.* 2. *A.* Il mit ſes Archers *B* en avant pour engager l'action ; puis, ſe retirant par les intervalles des Cohortes, ils devoient ſe poſter ſur les hauteurs que l'Armée avoit à ſa gauche, pour en écarter l'ennemi.

Sa Cavalerie *C* fut placée aux aîles, & ſon objet étoit d'empêcher l'Armée d'être priſe en flanc.

Cependant les deux Lignes s'étant approchées, l'attaque commença par l'aîle droite des Romains. La Cavalerie de la gauche *B* de Labiénus, s'étant déployée, vint pour attaquer l'Armée Romaine par ſon flanc droit ; mais la Cavalerie qui s'y trouvoit, fit bonne contenance & protégea ce flanc.

En même-temps, les deux Corps de l'Armée ſe choquèrent. Les Numides, après avoir fait leur décharge, ſe retiroient derrière la ligne d'Infanterie, s'y reformoient & revenoient, un moment après, fondre de nouveau ſur les Cohortes Romaines.

Celles-ci cependant, gagnoient toujours du ter-

rein, & l'Armée de Labiénus en perdoit.

Alors Céſar, voyant que ſon corps de Bataille, en s'avançant, ſe détachoit de ſes aîles, fit faire halte, & le railla; mais les Eſcadrons *D* de Labiénus ayant filé derrière les hauteurs qui ſe trouvoient à la gauche des Romains, & débouchant dans la plaine, derrière l'Armée de Céſar, ſe joignirent aux Eſcadrons *B* de la gauche, leſquels, ayant enfin réuſſi à tourner l'Armée Romaine, l'enveloppérent de tous côtés.

Jamais Céſar ne ſe trouva dans une poſition ſi critique; il vit bien qu'il étoit perdu, s'il ne tiroit de ſon génie des reſſources contre le malheur qui le menaçoit.

Il forma donc d'abord un ordre de Bataille à deux fronts qu'il flanqua par-devant & par-derrière de ſa Cavalerie, diſtribuée par petits pelotons *O*.

Voyant enſuite combien Labiénus avoit affoibli ſon Ordonnance pour l'envelopper, il conçut le projet hardi de le rompre lui-même, & de diſſiper ſon Armée. Sûr de la bravoure & de l'excellence des armes de ſes Légionaires, il fit filer à-droite & à-gauche quelques rangs du milieu de ſes Cohortes *R*. A meſure que ſes Soldats débouchoient, ils ſe formoient à-droite & à-gauche en Bataille, à côté de ceux qui y étoient déjà *S*.

Par ce moyen, il allongea de moitié ſes deux lignes, qui, flanquées, comme elles l'étoient par ſa Cavalerie, furent en état d'attaquer à la fois de deux côtés différents l'Armée de Labiénus.

Celle qui faiſoit face au premier front de Bataille,

forma un oblique par ſa droite *Q*; l'autre qui faiſoit face aux Troupes, par leſquelles elle avoit été priſe à dos, forma l'oblique par ſa gauche *Z*.

Labiénus ne pouvoit attendre de ſes Troupes, qu'elles tinſſent contre une attaque réglée; auſſi pliérent-elles d'abord.

Il réſulta que ces deux lignes, s'ouvrant des deux côtés oppoſés, décrivirent deux grands quarts de cercle, dont la gauche de l'Armée étoit comme le pivot.

Lorſque la plaine fut entiérement nettoyée, & que les Ennemis eurent été repouſſés au-delà des colines, toutes les Cohortes ſe trouvèrent alors avec la Cavalerie déployée le long de ces hauteurs; & Céſar fit faire halte à toute ſon Armée.

Il avoit fait une faute de s'être expoſé, avec des forces ſi médiocres, contre une Armée infiniment ſupétieure & qu'il ne connoiſſoit pas. Mais il la répara bien, par la belle Ordonnance qu'il prit.

On doit convenir auſſi qu'il falloit que les Troupes de Labiénus fuſſent bien mauvaiſes, pour qu'il ait pû réuſſir à exécuter devant elles les manœuvres dangereuſes qu'il fit.

Il eſt vrai que des hommes à moitié nuds, accoutumés à fuir auſſi-tôt après avoir lancé leurs coups, étoient bien foibles, auprès de gens couverts de fer, armés du redoutable *Pilum*, & qui ne ſçavoient pas reculer.

PASSAGE du Rhône, par ANNIBAL.

ANNIBAL, parti d'Afrique pour venir attaquer les Romains dans leur propre Pays, avoit des grands obſtacles à ſurmonter, la mauvaiſe volonté de certains Peuples, dévoués à ces fiers Républicains; le paſſage de pluſieurs montagnes inacceſſibles, des rivières larges & rapides. Mais ſon génie, & une grande patience le firent triompher de ces difficultés.

Le paſſage du Rhône lui en offrit beaucoup. L'autre bord de ce fleuve, très-rapide, étoit défendu par les Marſeillois, peuple ami des Romains.

Le Conſul Publius, débarqué depuis peu de jours à Marſeille, avec une Armée, paroiſſoit diſpoſé à lui en diſputer le paſſage.

Cependant Annibal arrivé, environ à quatre journées de l'embouchure du fleuve, réſolut de le paſſer dans cet endroit, parce qu'il n'avoit là que la ſimple largeur de ſon lit.

En conſéquence il amaſſa, le plus qu'il pût de bateaux & de radeaux, qu'il acheta des Habitants du pays. Il en fit conſtruire une quantité d'autres par ſes Troupes; & le travail fut ſi aſſidu, & pourſuivi avec tant d'ardeur, qu'en deux jours il en eût aſſez pour paſſer toute ſon Armée.

Tout étoit déja préparé, quand un grand nombre d'Habitants du pays s'aſſembla ſur l'autre bord, déterminé à diſputer le paſſage du fleuve aux Carthaginois.

Alors Annibal, ſongeant qu'il n'étoit pas prudent

d'agir de force contre tant d'Ennemis, & que cependant il ne pouvoit reſter là, ſans s'expoſer à être enveloppé, envoya la nuit un gros Détachement, avec ordre de remonter le fleuve, juſqu'à environ deux-cents ſtades, de le paſſer dans cet endroit, & de venir prendre en flanc les Peuples qui vouloient s'oppoſer à ſon paſſage.

Ce Détachement ſuivit l'ordre qu'on lui avoit donné; &, lorſqu'il fut près des Ennemis, il alluma un grand feu, dont la fumée annonça à Annibal, qu'il étoit temps d'exécuter ſon projet.

Les peſamment Armés devoient monter les plus grands batteaux, l'Infanterie légère les plus petits, & des radeaux furent conſtruits exprès pour faire paſſer les éléphants.

Annibal plaça les plus forts batteaux au-deſſus du courant, & les moindres au deſſous; afin que les premiers rompant la force du cours de l'eau, les petits euſſent moins à ſouffrir.

On fit auſſi paſſer des chevaux à la nage. Un homme placé à la proue de chaque batteau en tenoit par la bride pluſieurs de chaque côté.

Cependant les Barbares ſe preſſent ſur le rivage pour diſputer le paſſage. Quelques Troupes, malgré leurs efforts, prennent terre; ſe forment, font tête, & facilitent aux autres le moyen de ſe mettre en bataille. En même-temps le gros Détachement qui avoit remonté le fleuve, & l'avoit paſſé, tombant ſur les flancs de l'Ennemi, y mit le plus grand déſordre, & l'Armée d'Annibal paſſa ſans aucun obſtacle.

PASSAGE

PASSAGE des Alpes, par ANNIBAL.

QUELQUES Hiſtoriens, pour vouloir étonner les Lecteurs par des choſes prodigieuſes, ont débité, en parlant de ce Paſſage des Alpes, un tas de menſonges & de fauſſetés d'autant plus déplacées, que cette opération militaire eſt aſſez belle par elle-même, & fut exécutée avec aſſez de prudence & de genie, pour n'avoir pas beſoin du foible mérite que procure le merveilleux.

Les uns nous peignent les Alpes ſi roides & ſi eſcarpées, que, loin de les pouvoir faire paſſer à de la Cavalerie & à des Eléphants, à peine l'Infanterie légère pouvoit en tenter le paſſage.

D'autres prétendent que le Pays d'alentour étoit tellement déſert, que, ſi *un Dieu ou un demi Dieu* n'étoit venu montrer le chemin à Annibal, ſon Armée eût péri ſans reſſource.

Quelques-uns infiniment plus gais font trouver aux Soldats d'Annibal une ſi grande quantité de vinaigre, qu'ils l'employent à calciner le rocher pour s'ouvrir un paſſage.

Rien de tout cela n'eſt vrai. Ces montagnes n'étoient pas impratiquables, puis qu'Annibal les a paſſées avec tout ſon attirail de Guerre. Il n'eſt pas plus vrai que le Pays fût déſert, puiſque les Habitants le harcelèrent ſans ceſſe dans ſes marches, & le vinaigre dont il ſe ſervit pour calciner le rocher, ne fut autre

choſe qu'une patience à toute épreuve, ſecondée par le déſir d'entreprendre, & la néceſſité de réuſſir.

Dépouillant donc ce trait d'hiſtoire de tout ce qu'on lui a prêté de merveilleux, la ſimple vérité ſera aſſez belle par elle-même, pour plaire & pour inſtruire.

Annibal marchoit depuis dix jours, & avoit fait environ huit-cents ſtades de chemin le long du Rhône; il alloit mettre le pied dans les Alpes, lorſqu'il ſe vit expoſé à un danger auquel il eut toutes les peines du monde à échapper.

Les Allobroges qui n'avoient oſé l'attaquer tant qu'il fut dans la plaine, ne virent pas plutôt qu'il gagnoit les montagnes, qu'ils coururent s'emparer des lieux qui commandoïent ceux par leſquels il falloit néceſſairement que ſon Armée paſsât.

Cet événement eut été très-préjudiciable à Annibal, ſi ces Peuples euſſent fait la Guerre ſelon les régles; mais le Général Carthaginois ſçut tirer parti de leur faute. Il apprit par ſes coureurs que les Ennemis gardoient exactement leurs poſtes pendant le jour; & que, la nuit, ils ſe retiroient dans une Ville voiſine.

Annibal dirigea ſon plan d'après cette connoiſſance. La nuit venue, il fait allumer de grands feux, laiſſe la plus grande partie de ſon Armée dans le Camp; &, avec un Corps d'élite, vient s'emparer des poſtes que l'Ennemi avoit abandonnés le ſoir, ſelon ſon uſage.

A la pointe du jour les Barbares, ſe voyant dépo-

ſtés, quittent leur deſſein, & ſe réduiſent à fondre ſur les derrières de l'Armée, ſur les bagages & les bêtes de ſomme, qui eurent beaucoup à ſouffrir de ces Eſcarmoucheurs.

Annibal fondit, des hauteurs où il étoit poſté, ſur ces Barbares, en tua un grand nombre, les mit en fuite ; mais il perdit beaucoup de monde dans cette action.

Il alla enſuite attaquer la Ville qui ſervoit de retraite aux Ennemis, & la prit. Elle étoit preſque déſerte. Cette Conquête lui fut d'un grand avantage. Il y trouva beaucoup de chevaux, des bêtes de ſomme & des vivres. Cette expédition le fit craindre de ces Peuples, & ils ne furent plus tentés par la ſuite d'interrompre ſa marche.

Les Carthaginois, pendant quelques jours, ne furent point inquiétés; mais toute l'Armée penſa périr par la perfidie de quelques Naturels du Pays, qui étant venus ſe donner à Annibal ſous l'apparance trompeuſe de la franchiſe & de la bonne-foi, & s'étant offerts à le conduire dans ces chemins difficiles, le menèrent dans un vallon fait en forme de cul-de-ſac, où il fut attaqué par les Ennemis, qui, s'y étant embuſqués, vinrent fondre ſur ſes derrières.

Heureuſement qu'Annibal, en Général prudent, avoit calculé tous les événements poſſibles, & avoit fait marcher ſes bagages à la tête de ſa colonne, laiſſant ſa groſſe Infanterie, ainſi que l'élite de ſes Troupes à la queue. Sans cette précaution, ſon Armée étoit détruite.

Cependant il perdit beaucoup de monde. Les Barbares longeoient les hauteurs, à meſure que les Carthaginois avançoient dans les bas, & rouloient ou jettoient ſur eux de groſſes pierres qui les écraſoient.

Annibal fut obligé de paſſer toute une nuit, avec la moitié de ſon Armée, ſur un rocher tout découvert, pour veiller à la défenſe des chevaux & des bêtes de ſomme.

Le lendemain, ces Peuples s'étant retirés, il s'avança vers la cime des Alpes. Il ne rencontra plus d'Ennemis qui l'attaquaſſent en Corps. Seulement quelques pelotons détachés voltigeoient ſur ſes flancs, ou gagnoient la queue de ſon Armée, pour lui enlever quelques bagages.

Enfin, après neuf jours de marche, il arriva au ſommet des montagnes. Il y demeura deux jours pour faire prendre haleine à ſes Troupes haraſſées d'une route auſſi fatigante, & pour donner aux traîneurs le temps de rejoindre le gros de l'Armée.

Après s'être repoſé quelques jours, Annibal décampa; mais, auparavant, pour ranimer le courage de ſes Soldats, il leur fit voir de deſſus ces hauteurs le beau Pays qu'ils avoient devant les yeux, ces plaines fertiles, ces Villes ſuperbes & magnifiques, remplies de richeſſes & de butin, dont il leur promit la poſſeſſion.

L'Automne étoit avancé, & la neige couvroit déjà le ſommet des montagnes; ce qui rendit la marche très-difficile & très-pénible. A la vérité, hors

quelques Voleurs qui s'étoient embuſqués, il n'eût pas d'Ennemis à repouſſer ; mais la difficulté des lieux & la neige lui firent perdre preſqu'autant de monde qu'il en avoit péri en montant. La deſcente étoit étroite, roide, gliſſante ; &, pour peu que l'on manquât le vrai chemin, on tomboit dans des précipices affreux.

Arrivé à l'entrée d'un certain défile, on fut obligé d'y camper. Il s'étendoit de la longueur d'un ſtade & demi, & ni les chevaux, ni les éléphants ne pouvoient le franchir, tant il étoit devenu étroit, rapide, & impratiquable par un nouvel éboulement de terre.

Annibal tenta d'éviter ce mauvais pas, par un détour ; mais la neige ne lui permit pas de l'entreprendre. On creuſa donc, par ſon ordre, un chemin dans le rocher même, & ce travail fut exécuté avec tant d'ardeur, qu'au bout de deux jours les bêtes de charge & les chevaux deſcendirent ſans beaucoup de peine.

Il ne falloit plus qu'élargir aſſez le chemin, pour que les éléphants puſſent paſſer. Cet ouvrage demanda trois jours ; enfin ces animaux gagnèrent la plaine, exténués par la faim, & pouvant à peine ſe ſoutenir. L'Armée deſcendit la dernière ; &, le troiſiéme jour, elle ſe trouva enfin au pied des montagnes.

Ce paſſage coûta à Annibal & à ſon Armée, quinze jours de temps, de peines & de travaux. Le Général Carthaginois y perdit beaucoup de monde ; car ſon Armée, forte de cinquante mille hommes

d'Infanterie, & de neuf mille Chevaux, lorſqu'il arriva au pied des Alpes, étoit réduite à vingt mille Fantaſſins, & à ſix mille Cavaliers, lorſqu'il eut pris terre en Italie.

Cette entrepriſe d'Annibal eût été d'une témérité inexcuſable, s'il n'eût eu ſoin, avant ſon départ, de prendre tous les renſeignements qui pouvoient l'aſſûrer du ſuccès. Mais, sûr du peu de talens des Peuples qu'il avoit à combattre, de la mauvaiſe volonté des Gaulois pour les Romains; bien aſsûré d'ailleurs d'engager dans ſon parti la plûpart des Nations qui habitoient au-delà des Alpes; tranquille par conſéquent ſur ſes vivres & ſes ſubſiſtances, il n'avoit réellement d'opération dangereuſe, que le paſſage des Alpes. Et on voit avec quel courage & quel art il en vint à bout.

PASSAGE DU TYGRE,

Par XÉNÉTE, *Général d'*ANTIOCHUS, *& défaite de ce même Général, par* MOLON.

MOLON, Gouverneur de la Médie, s'étoit révolté contre Antiochus ſon Roi. Celui-ci envoya pour le combattre un Corps de Troupes ſous les ordres de Xénéte.

Les deux Armées côtoyoient le Tygre, qui les ſéparoit. Xénéte ayant appris par quelques Déſerteurs du Camp de Molon que, s'il traverſoit le fleuve, toute l'Armée du rébelle ſe rangeroit ſous ſes Eten-

dards, parce qu'elle haïſſoit autant le traître, qu'elle chériſſoit Antiochus, réſolut de paſſer ce fleuve.

Il fit d'abord ſemblant de vouloir jetter un pont dans un endroit où il y avoit une eſpéce d'Iſle; mais c'étoit pour donner le change à Molon. Il comptoit exécuter ſon paſſage dans un autre endroit. Il fit en conſéquence un grand amas de bateaux. Choiſiſſant enſuite dans toute ſon Armée ce qu'il avoit de meilleur, tant en Cavalerie qu'en Infanterie, il laiſſa Seuxis à la garde du Camp, & deſcendit avec ſon détachement environ à quatre vingt ſtades plus bas que n'étoit Molon. N'ayant trouvé aucun Ennemi ſur l'autre rive, il paſſa ſon Corps de Troupes ſans avoir aucune oppoſition, & campa de nuit dans un lieu avantageux, couvert preſque tout entier par le Tygre, des fondrières & des marais impratiquables.

Molon, ayant eu avis de ce mouvement, détacha ſa Cavalerie, pour mettre en déroute ceux qui étoient paſſés, & empêcher les autres de prendre terre; mais cette Cavalerie, ne connoiſſant pas les lieux, vint ſe jetter inconſidérément dans ces marais & dans ces fondrières, où elle périt preſque toute entière.

Cependant Xénéte s'avança vers les Rébelles Molon craignant vraiſemblablement d'être abandonné de ſes Troupes, s'il l'attendoit, décampa pendant la nuit, laiſſa ſon bagage, & reprit le chemin de la Médie.

Xénéte s'empare du Camp; &, voyant l'Ennemi en fuite, fait rejoindre ſes équipages, & le reſte de l'Armée qu'il avoit laiſſés ſous les ordres de Seuxis.

Il la fait repoſer, lui ordonne de repaître, & ſe néglige ſur les précautions, croyant l'Ennemi bien loin. Ses Gens, pleins de confiance, font bonne chère, boivent à l'excès, & s'endorment.

Mais Molon n'étoit pas ſi éloigné qu'on le penſoit. Après avoir marché quelque temps, il revint ſur ſes pas, ſe jetta à la pointe du jour ſur les retranchements, & n'y trouvant ni ſentinelles ni défenſeurs, il entre dans le Camp, où il fait un maſſacre horrible ; les Soldats de Xénéte furent la plûpart égorgés dans leurs tentes, & ceux qui voulurent ſe ſauver, ſe noyèrent dans le Tygre.

Xénéte s'étoit bien conduit pour le paſſage du Fleuve, & il ſe campa d'une manière ſûre & prudente ; mais la certitude qu'il crut avoir de l'éloignement de l'Ennemi, lui fit négliger les précautions, par une imprudence qui lui coûta la vie, & la perte de ſon Armée.

PASSAGE DU GRANIQUE,

Par ALEXANDRE.

ALEXANDRE vouloit joindre l'Armée des Perſes dont il étoit ſéparé par le Granique, & réſolut de paſſer ce Fleuve.

Les Perſes étoient ſur l'autre bord, diſpoſés à bien en diſputer le paſſage. Cette rive étoit aſſez difficile, les courants d'eau, en minant la terre dans certains endroits, l'avoient rendue eſcarpée. Le terrein de l'autre

l'autre côté du Fleuve s'élevoit en eſpéce d'amphithéâtre. Les Perſes avoient formé une ligne de Cavalerie ſur le bord de la rive ; &, un peu au-deſſus, ils avoient diſpoſé leur Infanterie. Celle-ci, à cauſe de la nature du terrein qui s'élevoit, pouvoit lancer des traits par-deſſus la première ligne qu'elle dominoit.

Alexandre réſolut d'emporter ce paſſage de vive force.

Arrivé ſur le bord du Granique, il mit ſon Armée en bataille. Ayant fait ſonder le Fleuve, on lui rapporta que les gués étoient étroits, aſſez rapprochés, & que les plus commodes ſe trouvoient à ſa droite.

D'après ces renſeignements, il prit le parti de paſſer le Fleuve ſur pluſieurs colonnes, & de porter ſes principales forces à droite.

Les colonnes de droite & de gauche furent de Cavalerie, entrèrent les premières dans l'eau, & traverſèrent le Fleuve obliquement, pour rompre la force du courant.

Moyennant cette précaution, les deux colonnes du milieu, qui étoient d'Infanterie, eurent bien moins de peine à luter contre la rapidité du Fleuve. Il avoit diſpoſé à ſa droite ſes meilleures Troupes, à la tête deſquelles il prit terre le premier.

Les Perſes firent tous leurs efforts pour s'y oppoſer ; ils ne purent cependant empêcher quelques Troupes de ſe mettre en bataille. Celles-ci tinrent ferme, & donnèrent aux autres la facilité de ſe former en ligne. Et peu-à-peu la Phalange ſe trouva en bataille

ſur la rive oppoſée, étant flanquée à-droite & à-gauche par la Cavalerie.

Celle des Ennemis ne put tenir contre la valeur & la diſcipline Macédoniene. Elle prit la fuite. La ligne d'Infanterie ne fut pas plus heureuſe, & fut auſſi culbutée.

Il eſt étonnant que cette action ait coûté ſi peu de monde à Alexandre. Il ne perdit que vingt-cinq hommes de ſa Troupe d'élite, nommée *Troupe des amis du Roi*, ſoixante hommes de l'autre Cavalerie, & trente Phalangiſtes. En tout, cent quinze.

SIÉGE DE PLATÉE,

Expoſé ſelon le récit de Thucydide.

Au commencement de la Guerre du Péloponèſe; les Thébains avoient ſurpris Platée, Ville voiſine & alliée des Athéniens; mais ils prirent ſi mal leurs meſures, que les Citoyens trouvèrent moyen de s'attrouper, & de maſſacrer tous ceux qui étoient entrés dans la Place, au nombre de trois cents.

Deux ans après, Archidame, Roi de Lacédémone, & Chef de la Ligue, ſe propoſa de mettre le Siége, avec toute ſon Armée, devant cette Ville. Les Platéens, réſolus de ſe défendre, en firent ſortir toutes les bouches inutiles. Il n'y reſta que quatre-cents hommes, choiſis parmi la jeuneſſe, avec quatre vingt Athéniens, & cent quarante femmes pour cuire le pain.

Archidame, à la tête de quinze mille hommes, ayant inveſti la Place, l'environna d'une paliſſade, pour empêcher que perſonne n'en ſortît. Il fit enſuite élever une grande terraſſe contre une partie du mur, qu'il avoit fixée pour ſon point d'attaque. Comme la montagne du Cithéron, qui en étoit peu éloignée, lui fourniſſoit du bois en abondance, il planta des deux côtés de cette terraſſe, de gros arbres l'un près de l'autre, dont il entrelaſſa les branches, afin de la mieux ſoutenir, & de s'épargner la néceſſité de lui donner un grand talus; il remplit de pierres, de bois & de terre l'eſpace entre ces deux rangs d'arbres. Pendant les ſoixante-dix jours, que la plus grande partie de l'Armée fut employée à ce travail, le petit nombre des Aſſiégés lui laiſſa conduire ſa terraſſe bien près du mur, & à une hauteur ſuffiſante pour qu'il pût ſe flatter de prendre la Ville en peu de temps.

Les Aſſiégés, voyant le ſuccès de ces travaux, mirent en œuvre tous les moyens qui étoient d'uſage alors pour la défenſe des Places. Ils hauſsèrent leur mur vis-à-vis de la terraſſe, à l'aide de groſſes poutres qu'ils lièrent & qu'ils affermirent par de fortes traverſes, & dont ils remplirent l'eſpace, avec des briques priſes de la démolition des maiſons voiſines. Mais, reconnoiſſant bientôt que ce nouveau mur ne réſiſteroit pas au feu que l'Ennemi lançoit, & voulant mettre les travailleurs à l'abri des arcs, & ſurtout des Catapultes, dont les batteries ſur la terraſſe commençoient à être de niveau avec le vieux mur,

ils étendirent en-dehors des mantelets de peaux, dont l'humidité & le flottement empêchoient le feu, & rompoient la force des traits.

Comme la terraſſe, à meſure qu'elle fut pouſſée, s'éleva en hauteur, au point même de dominer bientôt ſur le nouveau mur; les Aſſiégés eurent recours à d'autres fineſſes de la défenſive. Ils ſe mirent à remuer la terre.

D'abord, ils firent quelques ouvertures au pié de leur muraille, & firent creuſer au-devant de la terraſſe; puis, charriant, dans leur Ville, la terre qu'ils tiroient de ce nouveau foſſé, ils le rempliſſoient de celle qu'ils faiſoient ébouler de la terraſſe. Archidame crut les tromper, en y faiſant jetter des paniers remplis de terre, mêlée avec du limon. En effet il n'y avoit plus lieu à l'éboulement. Mais les Platéens allèrent par un conduit ſouterrein, ſe mettre ſous la terraſſe, & de la chambre de la mine, ils tirèrent à eux les paniers qu'ils déblayoient, à la façon des Mineurs. Le jeu auroit duré plus long-temps, ſi les Aſſiéges n'euſſent à la fin compris que leurs forces ne tiendroient pas à la longue, contre celles d'une Armée. Ils ſe firent une reſſource plus ſolide.

Ils conſtruiſirent un autre mur, en forme de rentrant; qui tenoit, des deux côtés, aux extrémités de l'ancienne muraille qu'ils avoient exhauſſée vis-à-vis de la terraſſe. Leur but étoit d'obliger les Aſſiégeants, après avoir renverſé le mur extérieur, de pouſſer la terraſſe contre le rentrant; nouveau travail, qui devoit être également grand & dangereux, parce qu'ils ſeroient vûs de flanc.

En effet la terraſſe s'étant à la fin approchée du mur extérieur, au point d'en pouvoir raſer les défenſes, Archidame dreſſa en toute ſûreté ſes béliers contre le pied des murailles. La maçonnerie ne tint pas long-temps. Le mur tomba avec un grand fracas.

Outre cette grande attaque, les Aſſiégeants en formèrent encore d'autres. Couverts des galeries, des mantelets & des autres machines qui étoient en grand nombre chez les Anciens, ils firent avancer des béliers en différents endroits contre le mur de la Ville. Les Aſſiégés, maîtres du haut des murailles, usèrent de toutes ſortes d'artifices, pour rompre l'effet de cette terrible machine. Ils ſe ſervirent de cordes avec leſquelles ils enlacèrent la tête du bélier. De cette manière ils en détournoient le coup. Ils attachèrent auſſi par les deux bouts, une groſſe poutre, avec de longues chaînes de fer, qui tenoient de part & d'autre à de grandes piéces de bois, leſquelles penchoient ſur la muraille; &, dès qu'ils voyoient la machine prête à jouer, ils élevoient cette poutre, & la laiſſoient retomber en travers ſur la tête du bélier, qu'elle faiſoit plonger.

Ainſi les Aſſiégés rendirent inutiles tous les efforts d'Archidame, qui, déſeſpérant de forcer la place, & voyant la ſaiſon avancée, tenta encore, avant de changer ſon plan, de la réduire par le feu; projet, dont la petiteſſe de la Ville ſembloit lui aſſurer le ſuccès. Il jetta des faſcines & d'autres matières combuſtibles entre le mur de la Ville & la terraſſe; il en fit amonceler dans d'autres endroits de l'enceinte; &, dès que le

vent fut favorable à ſon but, il mit le feu à tous ces amas avec de la poix & du ſouffre. L'incendie fut grand; la Ville parut enflammée.

Les Platéens, qui en étoient environnés, s'attendoient à tout moment que le feu gagneroit leurs maiſons; & ils étoient en trop petit nombre, pour en arrêter le progrès. Cette invention d'Archidame faillit à perdre la Ville, qui avoit reſiſté à toutes ſes autres tentatives.

Mais le vent tomba tout-à-coup, & une groſſe pluie qui ſurvint, & qui éteignit le feu, diſſipa le danger avec les inquiétudes des Aſſiégés.

Après cet événement, Archidame réſolut de convertir le ſiége en blocus, pour forcer, par la faim les Platéens à ſe rendre.

Dans cette vûe, il environna la Ville de deux murailles, d'une épaiſſeur raiſonnable, à une diſtance de ſeize pieds l'une de l'autre, & il les joignit en haut par un entablement, en guiſe de plate-forme ou de terraſſe, ſous laquelle les Soldats logeoient, comme dans un corps de Cazernes. Il garnit le haut des murs d'une eſpéce de parapet, avec ſes crénaux. A la diſtance de dix créneaux, il y avoit une tour à comble plat, & de la même largeur que la terraſſe.

On avoit pratiqué aux deux côtés des tours, des portes qui donnoient communication ſur toute la plate-forme. On creuſa encore deux foſſés, dont on employa la terre à la conſtruction des murailles, l'un de ces foſſé étoit vers la Ville, & l'autre vers la campagne. La garde ſe faiſoit ſur les tours, auxquelles on

montoit par des échelles, & on plaçoit des Sentinelles tout-au-tour de la plate-forme. On commanda encore un piquet de trois-cents hommes, qui devoient toujours être prêts à tout événement, pour ſe porter endehors de l'un & de l'autre côté, au premier ſignal.

Toutes ces diſpoſitions faites, Archidame congédia la moitié de ſon Armée, qui avoit été de quinze-mille hommes; l'autre moitié reſta pour garder cette circonvallation.

NOTES
SUR LES AUTEURS
qui ont écrit ſur l'Art Militaire des Anciens.

HOMÈRE.

HOMÈRE peut être regardé comme le plus ancien Auteur qui ait parlé de Combats.

Ce Poëte vivoit environ 340 ans après la priſe de Troie, dont il rapporte le ſiége dans un Poëme nommé l'*Iliade*.

Il s'eſt infiniment plus appliqué à faire un Ouvrage agréable & inſtructif, qu'à rechercher la vérité des faits. Peu d'hommes étoient plus inſtruits que lui, & chaque objet eſt traité dans ſon Ouvrage avec toute la netteté & l'érudition poſſibles. On y trouve d'excellents principes, mais aucuns traits lumineux qui puiſſent éclaircir d'une manière ſûre l'Hiſtoire Militaire, à l'époque du ſiége de Troie ; car il eſt probable qu'il donne aux Héros qu'il chante, les armes, les uſages & la manière de combattre que les Grecs avoient de ſon temps ; mais on ne peut guères tirer de ſes Ouvrages que des conjectures ; cependant les Militaires peuvent y trouver des principes admirables ; & il eſt certaines vérités qui ſont de tous les temps.

HÉRODOTE.

HÉRODOTE.

HÉRODOTE vivoit quatre cents ans après Homère. Il nous a donné l'Hiſtoire des Guerres les plus mémorables, que les Perſes & les Grecs ont eues à ſoutenir; mais ſes Ouvrages ſont mêlés de chôſes ſi incroyables, qu'on ne peut s'empêcher de le ſoupçonner d'avoir cherché à captiver l'attention de ſes Lecteurs, par le merveilleux. D'ailleurs la manière dont il traite ce qui a rapport au Militaire, fait juger qu'il étoit fort peu ſçavant ſur cet article.

XÉNOPHON.

XÉNOPHON, étoit un des dix mille Grecs qui s'engagèrent au ſervice du jeune Cyrus, lorſque ce Prince voulut déthrôner ſon frère. Cette entrepriſe ne réuſſit pas. On ſçait que Cyrus perdit la vie à la Bataille de Cunaxa, & que les Grecs qu'il avoit dans ſon Armée, conçurent, après ſa mort, le projet étonnant de s'en retourner en leur Pays, environnés d'ennemis, & obligés de paſſer chez des Peuples dont ils avoient tout à craindre.

Perſonne n'ignore le courage, l'adreſſe & le bonheur avec leſquels ils firent cette fameuſe Retraite.

Après la trahiſon de Tiſapherne, qui fit périr preſque tous les Chefs des Grecs, Xénophon ranima le courage de ſes Compatriotes, ſe mit à leur tête, &

ce fut à ſes ſoins & à ſes talents qu'ils durent le ſuccès de l'entrepriſe la plus audacieuſe, & la plus habilement exécutée.

C'eſt Xénophon lui-même, qui nous en a tranſmis l'Hiſtoire, faite en forme de Journal ; &, comme il étoit un excellent Militaire, ſon Ouvrage eſt rempli de faits & de principes vraiment utiles & très-inſtructifs.

On a encore de lui l'Hiſtoire du grand Cyrus, qu'il a donnée dans un Ouvrage nommé *la Cyropédie*. Il eſt très-bien fait ; mais il n'a pas le mérite de ſa Retraite des Dix-Mille ; témoin oculaire des faits qu'il raconte dans celle-ci, en ayant lui-même dirigé les opérations, il en parle avec un feu & une vérité qui inſpirent le plus grand intérêt.

Dans la Cyropédie, ſon génie fait tous les frais. Il nous peint Cyrus comme il auroit dû l'être, & l'on voit parfaitement que les exploits militaires dont il nous fait le récit dans cet Ouvrage, appartiennent beaucoup plus au Poëte qu'au Héros qu'il chante.

Nous avons encore de lui les chôſes mémorables de Socrate, & les derniers Livres de l'Hiſtoire de Thucidide, qu'il a achevée.

THUCIDIDE.

THUCIDIDE étoit Athénien, & fut Général d'Armée en Thrace.

Banni injuſtement par la Faction de Cléon, pour n'avoir pas ſecouru Amphipolis, condamné à un exil

de vingt ans, il profita de ſa retraite pour écrire l'Hiſtoire de la Guerre du Péloponèſe.

Son Ouvrage eſt bien fait, raiſonné, ſes Harangues belles, & propres à faire connoître le génie des Peuples de la Grece; enfin on trouve dans ſon Livre de quoi s'inſtruire également ſur la Politique, & ſur les opérations Militaires, qu'il rapporte en homme du métier, & inſtruit.

POLIBE.

POLIBE étoit de Mégalopolis, Ville du Péloponèſe. Il vint au monde environ l'an cinq-cent-quarante-huit de la fondation de Rome. Son père ſe nommoit Licortas, célébre par la fermeté avec laquelle il ſoutint les intérêts des Achéens.

Polibe fut lui-même initié au Gouvernement, & employé avec ſuccès à la Guerre & aux Négociations.

D'une grande quantité d'Ouvrages qu'il a faits, il ne nous reſte que ſon Hiſtoire, qu'on peut appeller *Univerſelle*, puiſqu'elle contient non-ſeulement la ſeconde Guerre Punique; mais tout ce qui s'eſt paſſé dans le Monde, pendant l'eſpace de cinquante-trois ans. Encore cet Ouvrage eſt-il tronqué, & nous n'en avons qu'une partie. Ce qui nous en reſte eſt précieux. Il eſt excellent pour former l'Homme de Guerre, & l'Homme d'Etat. L'Auteur ſe plaît à faire connoître la conduite qu'on doit tenir dans les Arme & dans la Politique.

CÉSAR.

Ses Commentaires ſont un des monuments les plus précieux qui nous reſtent de l'Antiquité. Ils ſont écrits par Céſar lui-même, qui y fait, avec ſon éloquence naturelle & toute la clarté qu'on peut déſirer, le détail de ſes Guerres dans les Gaules, en Eſpagne, en Italie, dans la Gréce, l'Egypte, l'Aſie & l'Afrique. Il proméne ſes Lecteurs dans tous ces Pays qu'il ſoumit ou pacifia, & il ſemble ne les y conduire, que pour les rendre admirateurs des ſes grands talents, ſources de ſes victoires & de ſes ſuccès.

Ceux qui ſe ſont déjà formé des régles de l'Art Militaire, doivent y trouver de grandes reſſources pour ſe perfectionner.

VÉGÉCE.

Végéce vivoit du temps de l'Empereur Valentinien. Il fit une recherche dans tous les Auteurs qui avoient traité de la Guerre avant lui, & en compoſa cinq Livres. Le premier traite de l'Inſtruction des Romains, lorſqu'ils entroient dans les Légions; le deuxiéme, de la manière de former les Légions & de les exercer; le troiſiéme, de la manière de combattre en tous lieux; le quatriéme fait la deſcription des machines de Guerre; & le cinquiéme, des Armées navales. Son Ouvrage eſt le plus méthodique (en ce

genre) que nous ayons de ces temps reculés. On peut s'en rapporter à ce qu'il dit, puiſqu'il n'avance rien qu'il n'ait tiré des meilleurs Auteurs. On lui reproche cependant de n'avoir pas aſſez diſtingué les différentes époques de la Milice Romaine, & d'avoir quelquefois confondu ſes Uſages avec ceux des Grecs.

ÉLIEN.

ELIEN ne nous eſt connu que par ſes Ouvrages. On ignore ce qu'il étoit; & même ſon Pays. Cependant, comme il traite à fond de la Milice des Grecs, il y a apparence qu'il étoit de cette Nation. Il eſt sûr qu'il n'étoit pas Romain, puiſqu'il avoue lui-même qu'il n'avoit aucune connoiſſance de la Tactique Romaine.

On peut prendre, dans la lecture de cet Auteur, une idée claire de celle des Grecs, d'autant plus qu'il s'eſt particulièrement attaché à développer la conſtitution primitive de leur Milice. Et, comme il n'a travaillé que d'après les Auteurs originaux, & que d'ailleurs tout ce qu'il dit ſe trouve conforme à la vérité, ſon Ouvrage eſt très-inſtructif, & digne d'attention.

FRONTIN.

FRONTIN vivoit ſous Trajan. Il étoit Préteur de Rome, & fit la Guerre dans l'Iſle de Bretagne, aux Silures, qu'il ſubjugua. Nous avons de lui un Recueil de Ruſes de Guerre, & de faits éclatants des plus grands Capitaines. Son Ouvrage eſt méthodique, & diviſé en huit Livres, dans chacun deſquels il ſe borne à quelque Nation. Il n'oublie pas les Femmes illuſtres, qu'il a reſervées pour la fin de ſon dernier Livre.

POLIEN.

POLIEN vivoit ſous Antonin, ſucceſſeur d'Adrien. Il étoit contemporain de Frontin. Il travailla ſur le même ſujet que lui. Il étoit Orateur Macédonien, ſuivoit la Cour des Empereurs, où il plaidoit les Cauſes. Son Ouvrage plus ample que celui de Frontin, n'eſt pas fait avec tant d'ordre. Mais tous les deux ſont bons à lire; on y trouve des faits interreſſants & fort curieux.

ONOSANDER.

ONOSANDER étoit un Philoſophe Platonicien, qui a commenté le livre de Platon. On ne ſçait pas bien préciſément dans quel ſiécle il vivoit. Mais il y a fort apparence que ce n'étoit pas dans le temps où l'Art

Militaire étoit dans ſa plus grande réputation, parce qu'alors un ſimple Philoſophe n'auroit pas été aſſez fou, pour entreprendre de donner aux Généraux des conſeils & des inſtructions. On peut donc le placer au temps où l'on admira Végéce, & où les Romains étoient déchus de leur ancienne ſplendeur.

Polien & Frontin avoient entrepris de donner des Principes enveloppés dans le récit de faits intéreſſants. Onoſander prit un chemin contraire ; il tira d'une infinité d'exemples & d'Hiſtoires des Principes ſur les différentes parties de la Guerre, dont il donne une Collection qu'il appelle : *Mémoire pour ſervir à l'inſtruction d'un Général.* M. Guichard en a donné une Traduction, qui doit encore relever aux yeux du Public le mérite de l'Auteur.

L'EMPEREUR LÉON.

Les *Inſtitutions Militaires* de l'Empereur Léon ſont un fort bon Ouvrage. Il vécut dans un temps où la Milice Romaine n'avoit plus ni force ni diſcipline. Il voulut la rétablir, & fit ſes *Inſtitutions*, dans leſquelles il n'oublia aucune des parties de la Science qu'il avoit étudiée, non ſeulement par des faits, mais dans divers Ouvrages qui exiſtoient encore de ſon temps. Il s'eſt attaché principalement aux ordres de Bataille, & à la Guerre de Campagne, dont les ruſes & les fineſſes ne lui ont pas échappé. On peut dire qu'il a connu les parties les plus ſublimes de la Guerre, & qu'il en a donné des régles autant que cela lui a été poſſible.

PENSÉES ET MAXIMES

sur la Guerre, tirées de différents Auteurs anciens qui en ont traité.

UN GÉNÉRAL prudent doit, avant une Bataille, prévoir les événéments, & prendre des mesures pour assûrer sa retraite; mais il ne faut pas en laisser entrevoir aux Troupes les moyens comme très-faciles, afin de les obliger à combattre avec plus d'ardeur, pour leur propre sûreté.

UNE Troupe de braves Soldats n'est pas défaite pour avoir été repoussée; elle reprend haleine, se rallie, & revient au Combat avec la même valeur. On ne doit jamais désespérer de la Victoire avec des Soldats intrépides, & guidés par l'honneur.

IL faut faire sa principale affaire de la subsistance du Soldat, & ne le mener jamais au Combat à jeun. Le pain & le vin font la force du Soldat.

QUAND on poursuit un Ennemi qui fuit devant vous, & qui vuide un Pays, on ne sçauroit y mettre trop de diligence. Si on l'atteint, on le trouve tout en désordre, tout effrayé, & on le défait.

CAMBYSE demande à Cyrus, son fils, si ses Maîtres lui ont montré l'économie : « Car, dit-il, » il

» il eſt fort inutile de ſçavoir ranger ſes Troupes en » Bataille, ſi, par ſa prudence, on ne trouve le moyen » de les faire ſubſiſter ». Faire vivre les Troupes, doit être la première attention d'un Général.

L'IGNORANCE dans la Guerre peut occaſionner les événements les plus funeſtes. Un homme qui aſpire à commander, doit s'inſtruire, & mérite les plus grands châtiments, s'il ſe charge du Commandement, ſans en avoir les connoiſſances néceſſaires.

IL ne faut pas ſeulement apprendre les Principes généraux des ordres de Bataille, mais ſçavoir les appliquer aux lieux, aux circonſtances.

L'ORDRE dans une Armée eſt la chôſe la plus néceſſaire. Une Armée en déſordre, reſſemble à un amas confus de différents matériaux; mais, lorſque chaque chôſe eſt à ſa place, on conſtruit le plus beau bâtiment, & l'Armée acquiert une ſolidité, une conſiſtance qui la rend invincible.

ON ne peut enſeigner l'art de connoître & de juger le Soldat. Le coup d'œil ſeul peut en décider. Et ce coup d'œil eſt néceſſaire, difficile, & ne s'acquiert que par une grande habitude.

IL faut toujours mettre les meilleurs Soldats aux premiers & aux derniers rangs, & les plus mauvais au milieu, parce que les uns les traînent, & les autres les pouſſent.

Un homme qui s'applique au métier des Armes, ne doit négliger aucune circonſtance de s'inſtruire, par conſéquent de faire des queſtions aux gens plus inſtruits que lui, & il doit méditer profondément ce qu'il a appris.

Il faut faire un pont-d'or à l'Ennemi que vous tenez enveloppé, de peur que, ſe voyant ſans reſſource, & ſans eſpoir de ſalut, le déſeſpoir ne lui faſſe faire des prodiges de valeur, & qu'il ne vous échappe entièrement. Il eſt des occaſions où il faut ſçavoir ſacrifier une portion de ſon avantage, pour pouvoir s'en conſerver la plus grande partie.

Le gain d'une Bataille ne dépend pas ſeulement du Chef; il ne peut y contribuer qu'en partie. Il faut donc que chaque individu qui compoſe l'Armée ſçache s'acquiter de l'emploi qui lui eſt confié; mais, faire le plan d'une Guerre, le bien ſuivre, le bien exécuter appartient au Général. L'honneur en eſt dû ſans partage à celui qui commande & qui l'a entrepris.

Un Général qui fait la guerre dans le pays ennemi, ne doit laiſſer derrière ſon Armée aucune retraite, d'où l'on puiſſe venir fondre ſur ſes derrières, lui couper ſes vivres, intercepter ſes convois, & l'incommoder.

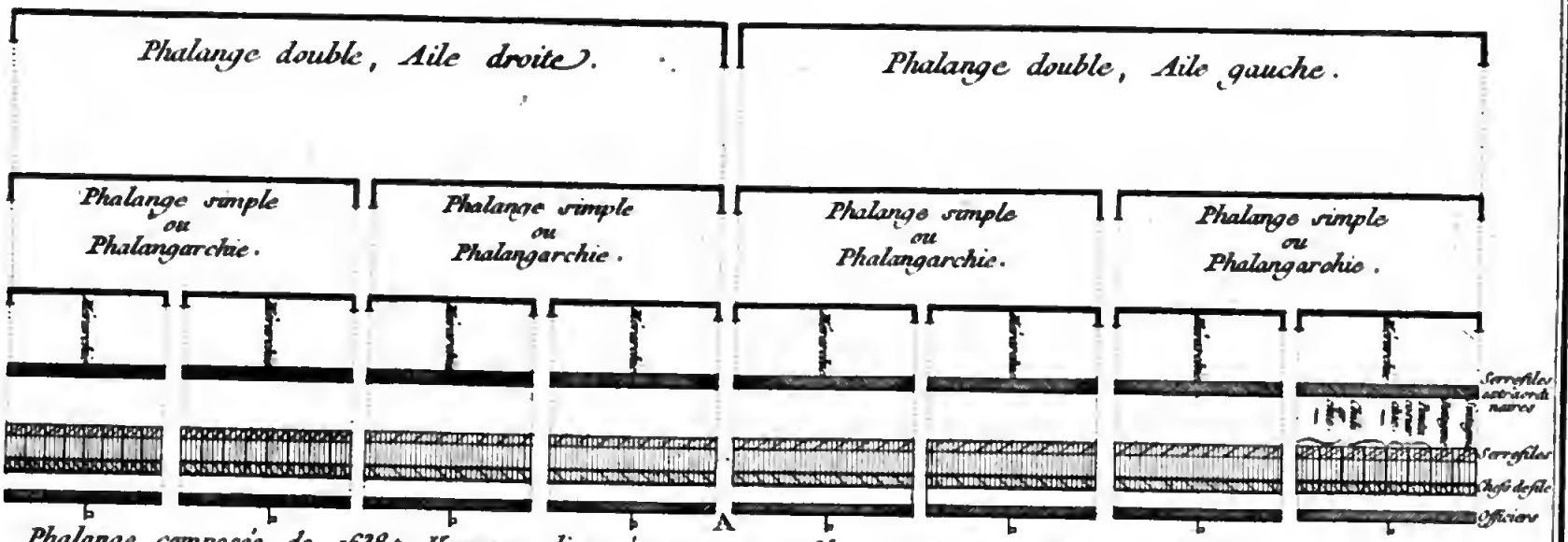
Quand on n'a rien à craindre pour ſon propre pays, on entreprend plus hardiment ſur celui des autres.

F I N.

C 16095 Biblioteca Nazionale Napoli

Nombre d'Hommes compris dans chaque division de la Phalange.

Sintagme	256.	*Phalangarchie*	4096
Pentacosiarchie	512.	*Phalange double ou Aile*	8192
Chiliarchie	1024.	*Phalange*	16384
Merarchie	2048.		



Phalange, composée de 16384 Hommes disposés sur 1024 files, et 16 rangs, et ses principales divisions.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

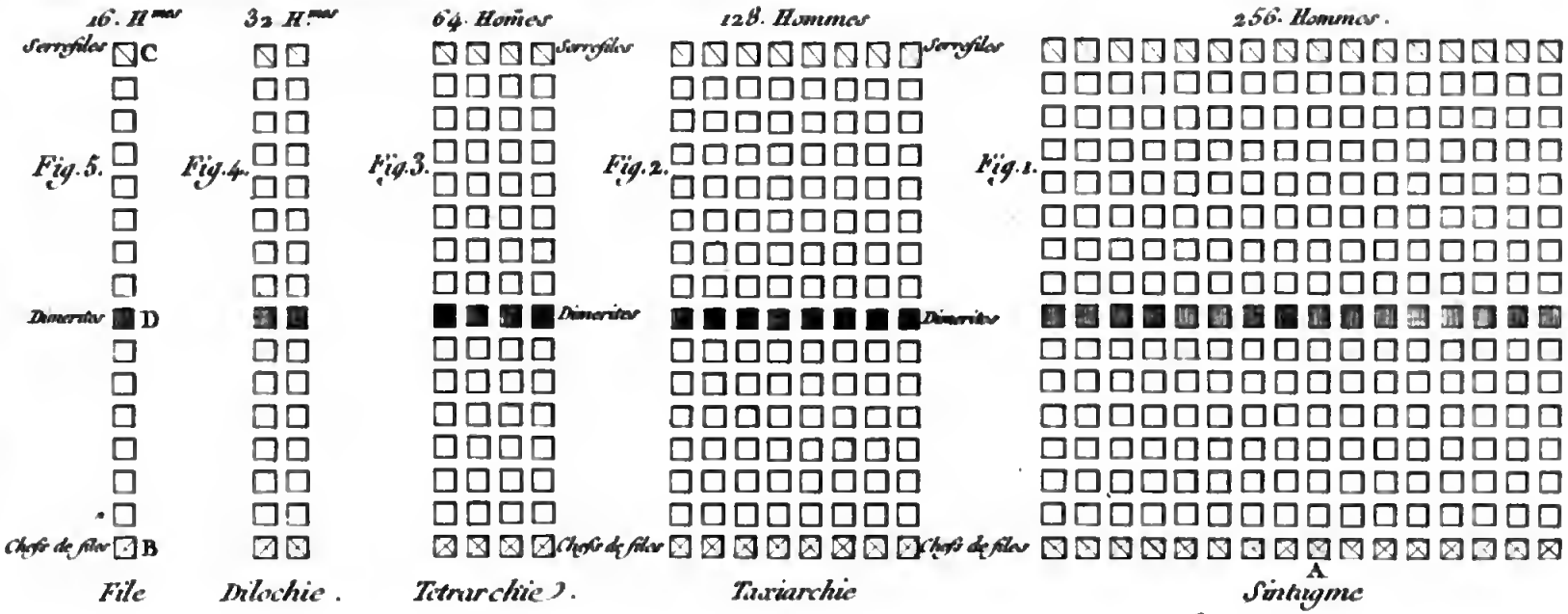
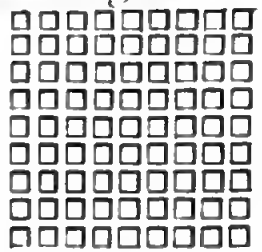
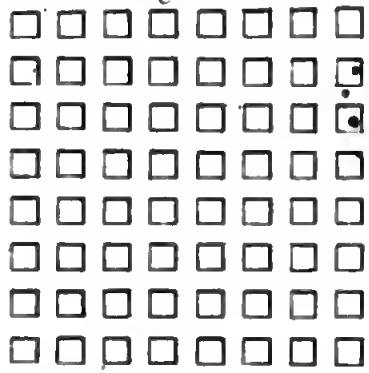

16. H.mes
Serrefiles
C
Demirang
D
Chefs de file
B
Fig. 5.
File
32 H.mes
Fig. 4.
Dilochie.
64. Hommes
Serrefiles
Demirang
Chefs de files
Fig. 3.
Tetrarchie.
128. Hommes
Serrefiles
Demirang
Chefs de files
Fig. 2.
Taxiarchie
256. Hommes.
Serrefiles
Demirang
Chefs de files
A
Fig. 1.
Sintagme

Fig. 3e



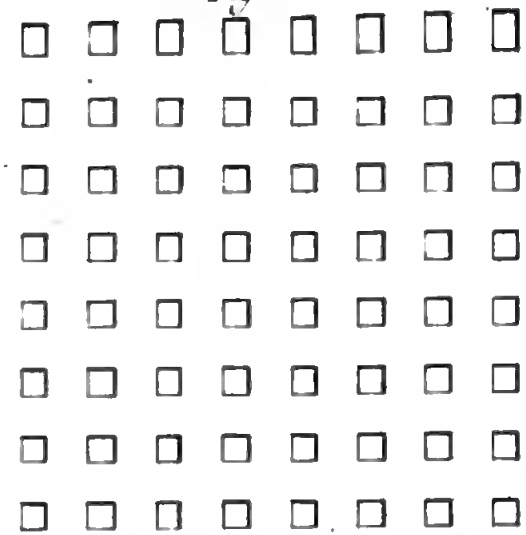
Ordonnance pressée

Fig. 2e



Ordonnance serrée.

Fig. 1re



Ordonnance ordinaire ou ouverte.

Pl. 3.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Fig. 5.

File ou décurie

Fig. 4.

Sistase ?
32 Hommes 4 de front.
F

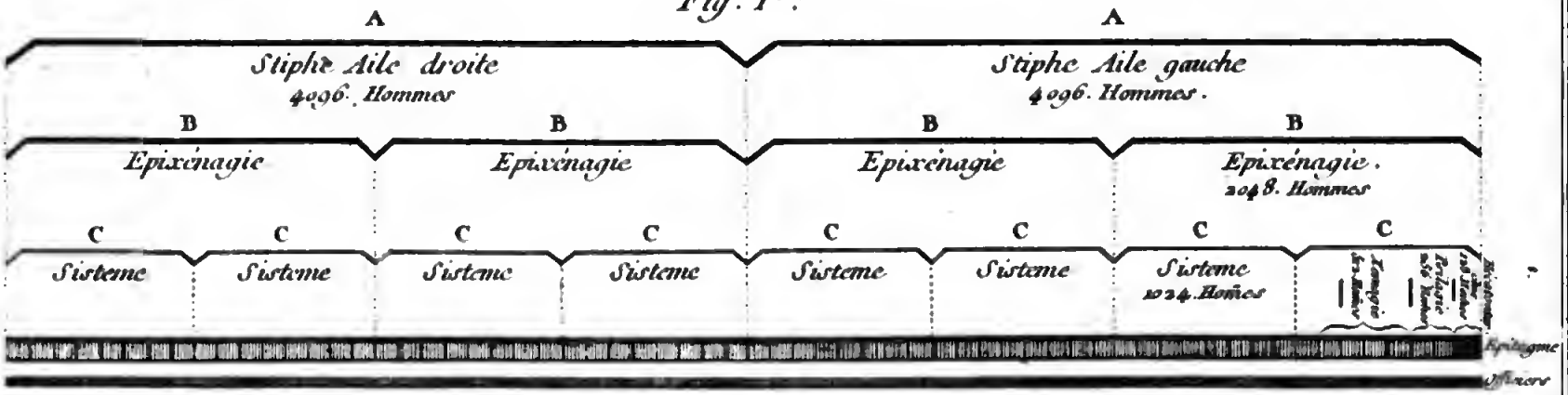
Fig. 3.

Pentacotarchie 64 Hommes 8. de front
E

Fig. 2.

Hecatontarchie 128. Hommes, 16. de front 8. de hauteur.
D

Fig. 1ere.

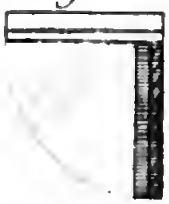


Corps des Vélites ou des Armés à la légere, nommé Epitagme, composé de 8192. Hommes, dont 1024. de front et 8. de hauteur.

Pl. 4.

NAPOLI

Fig. 1re



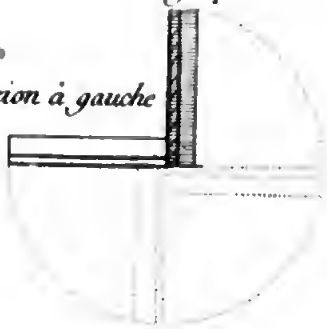
la Conversion.

Fig. 2e

la Reversion.

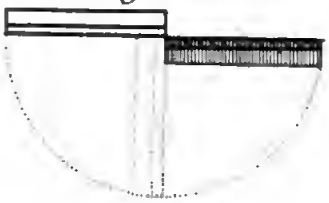
Fig 4e

Circonflexion à gauche



L'inflexion

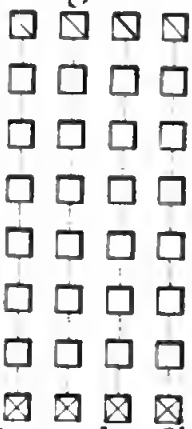
Fig. 3e



Circonflexion à droite

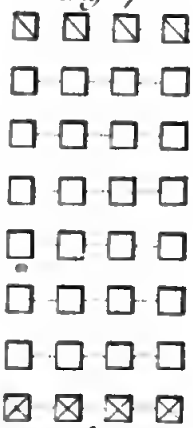
Fig. 5e

Fig. 6e



Former les files

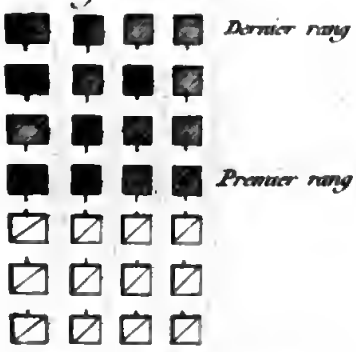
Fig. 7e



Former les rangs.

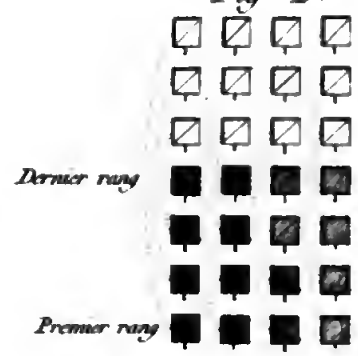
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Fig 1ere



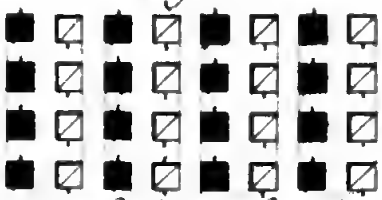
Contremarche Macédonienne

Fig. 2e



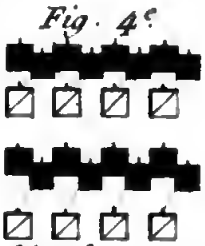
Contremarche Lacédémonienne

Fig. 3e



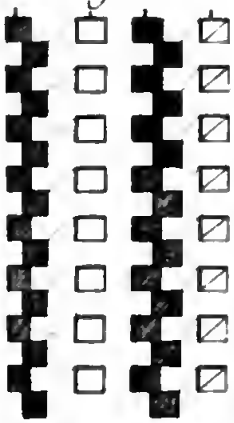
La Danse ou Contremarche Persique

Fig. 4e



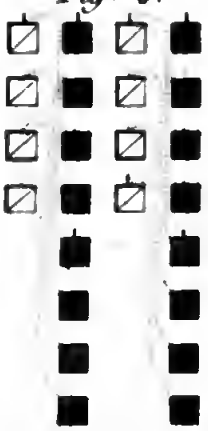
Doubler les rangs.

Fig. 5e



Doubler les files.

Fig. 6e



2e maniere de doubler les files

VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Fig. 1.

Phalange Antistome.

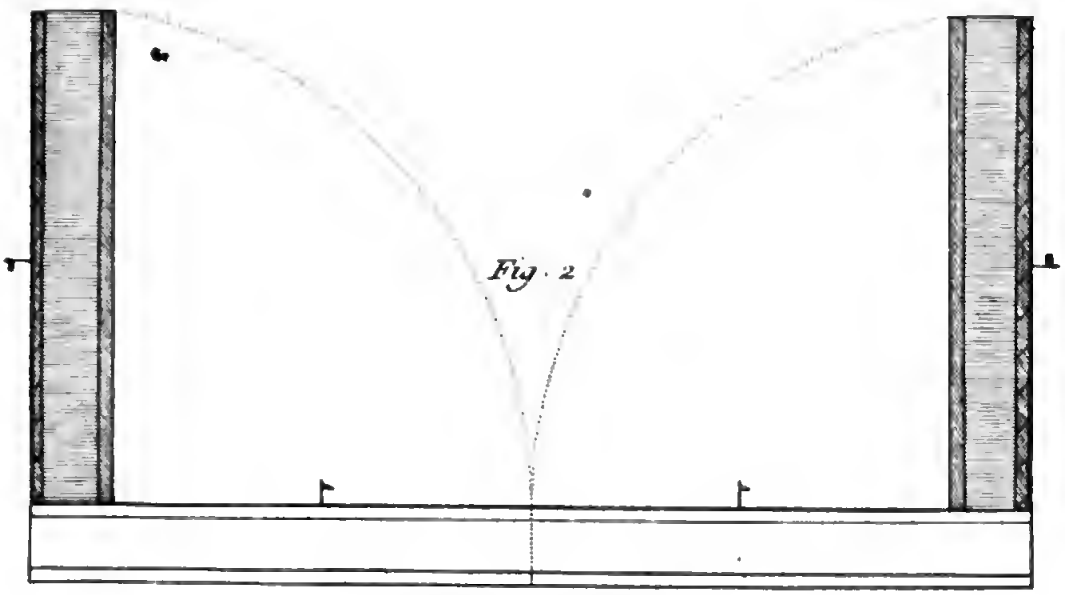
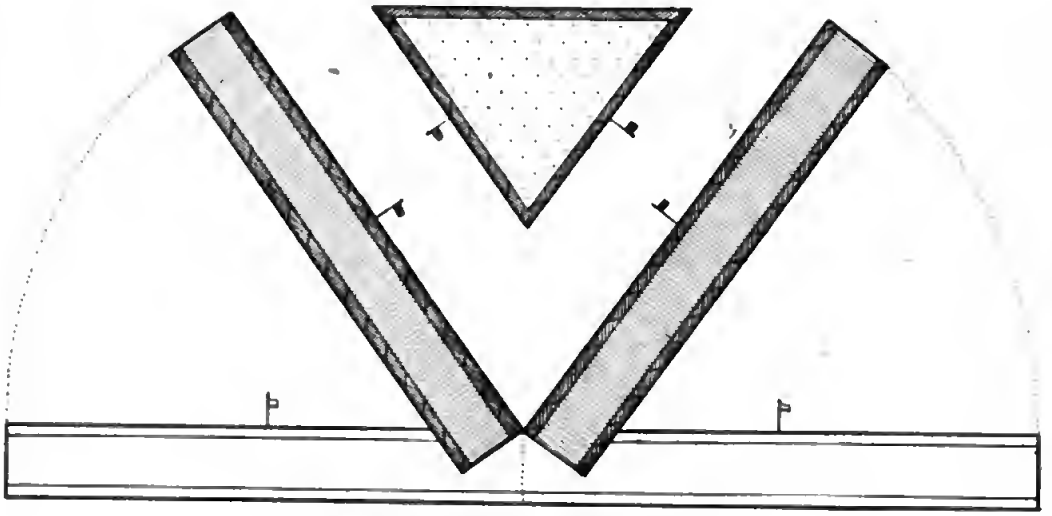


Fig. 2

Phalange Amphistome

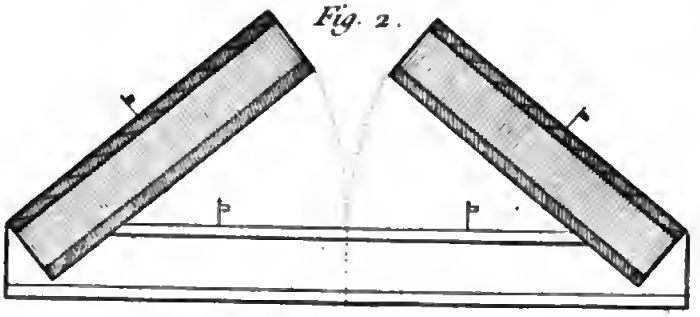
NAPOLI

Fig. 1.



Phalange doublée Antistome

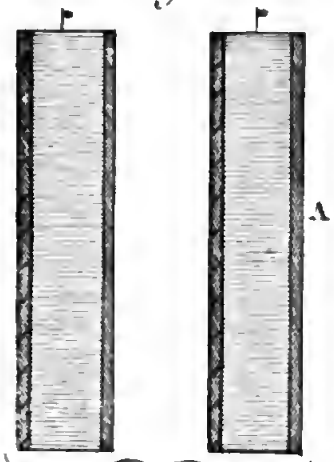
Fig. 2.



Phalange doublée Amphistome.

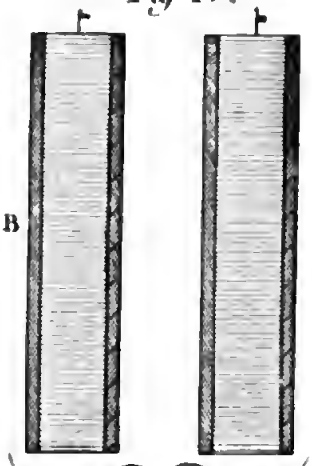
BIBLIOTECA NAZIONALE SERVADIO EMANUELE III
NAPOLI

Fig 1.



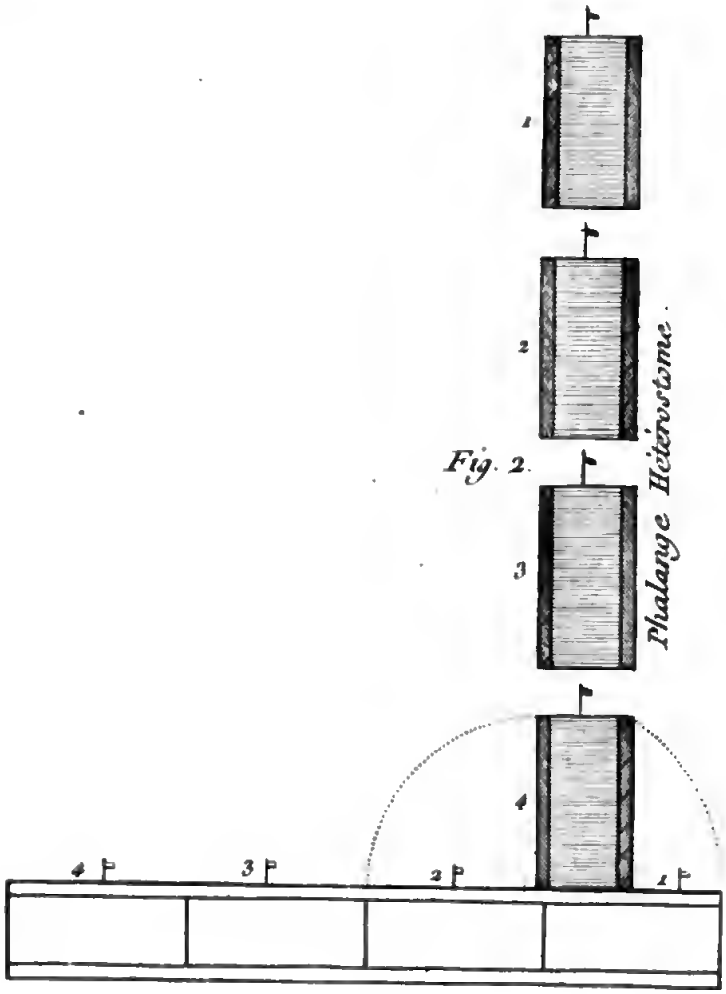
Phalange Hoplérostome

Fig 1..



Phalange Homerostome

Fig. 2.



Phalange Heterostome.

NAPOLI

Sinagme

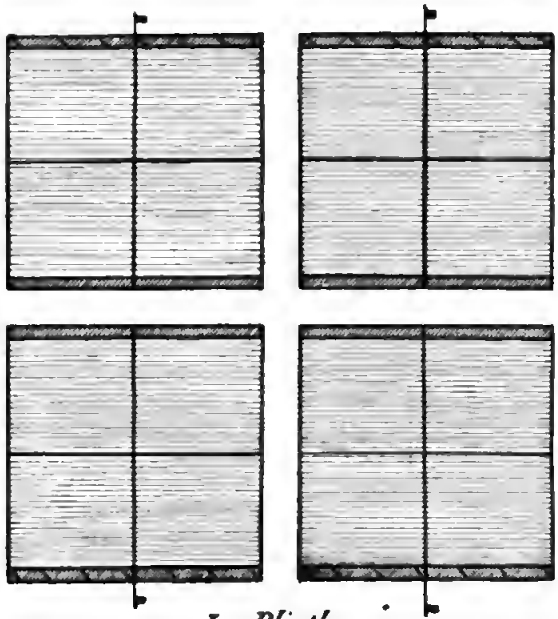


Fig. 1.

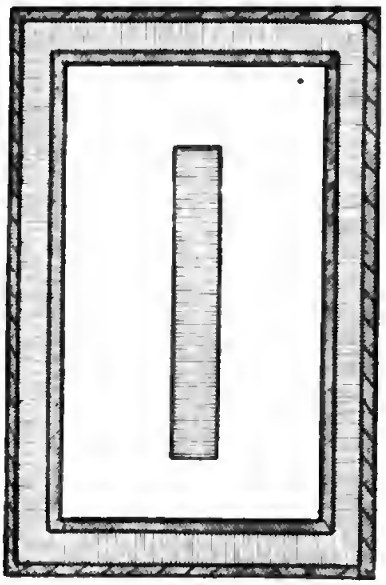
Le Plinthe

NAZIONALE VITT

Fig. 1

Phalange Concave ou environnante.

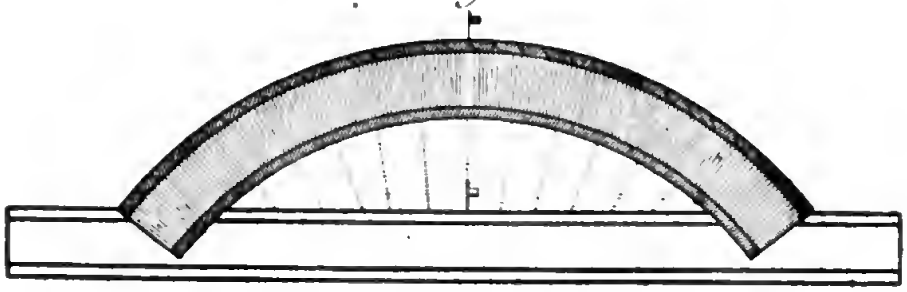
Fig. 2.



La Plesion

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

Fig. 1.



Phalange Convexe.

Fig. 2.

Phalange Implexe

NAPOLI

Fig. 1.

Phalange Oblonque ou Transverse.

Phalange Droite

Fig. 2.

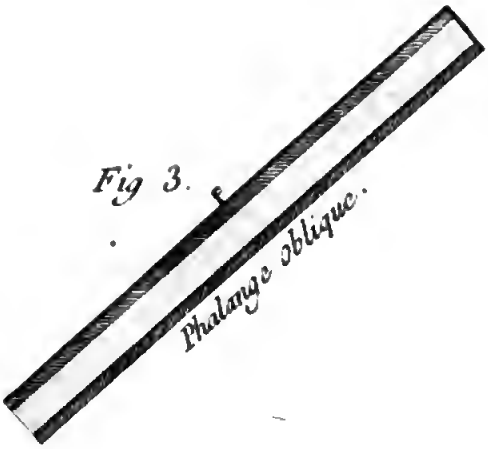
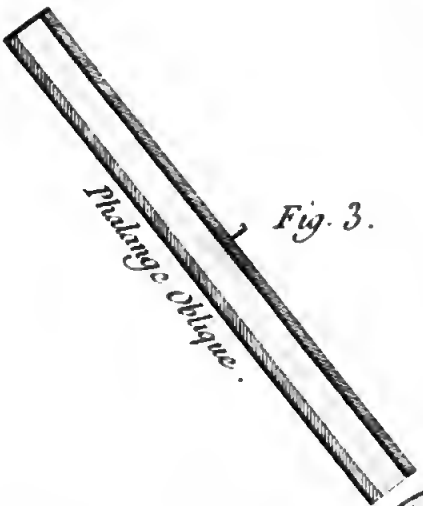


Fig 3.

Phalange oblique.

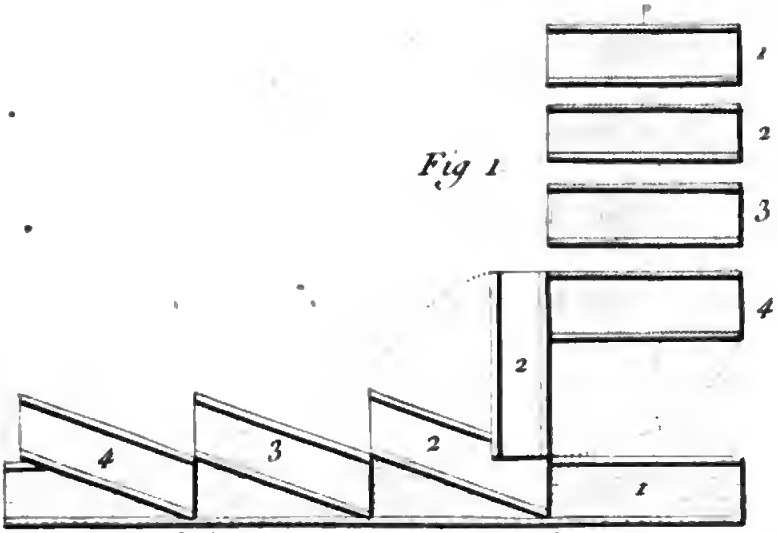


Phalange Oblique.

Fig. 3.

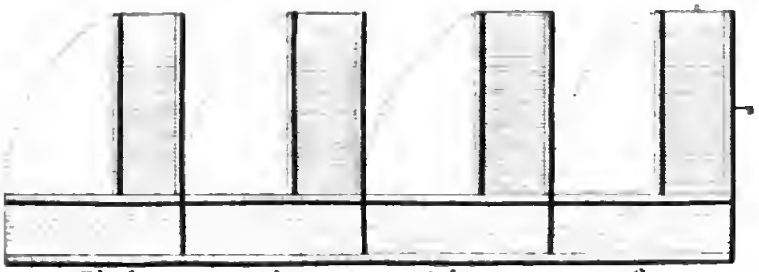
Digitized by Google

Fig 1



Phalange qui se ploie en Colonne.

Fig. 2.



Phalange se formant en Colonne par son flanc

NAPOLI

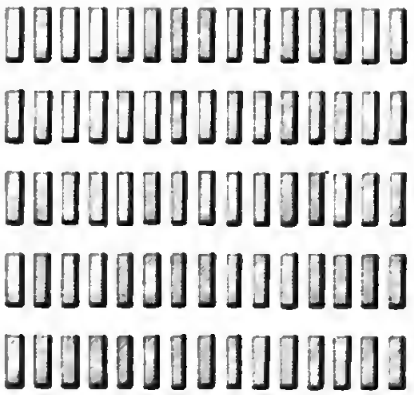


Fig. 1.

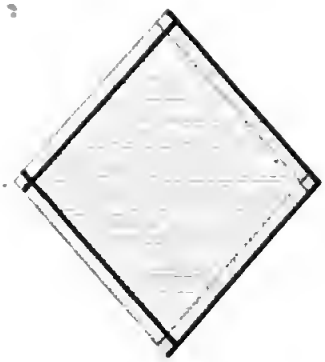


Fig 2.

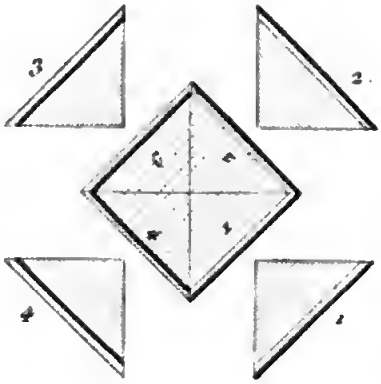


Fig. 3.

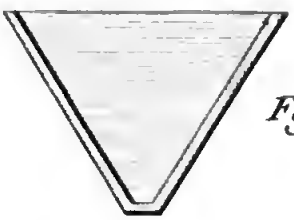


Fig. 4.

NAPOLI

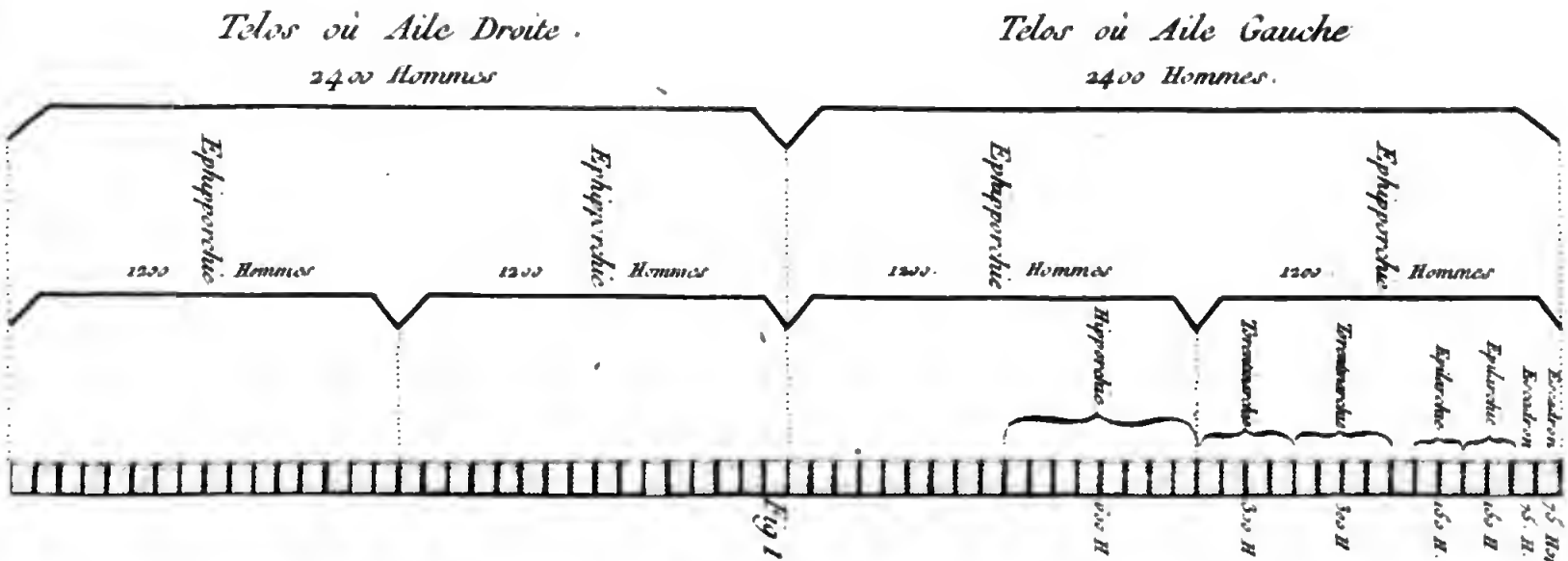


Fig 1

Corps de la Cavalerie apellé Epitagme composé de 4800. Hommes, partagés en 64. Escadrons de 75 Hommes.

Pl. 16.

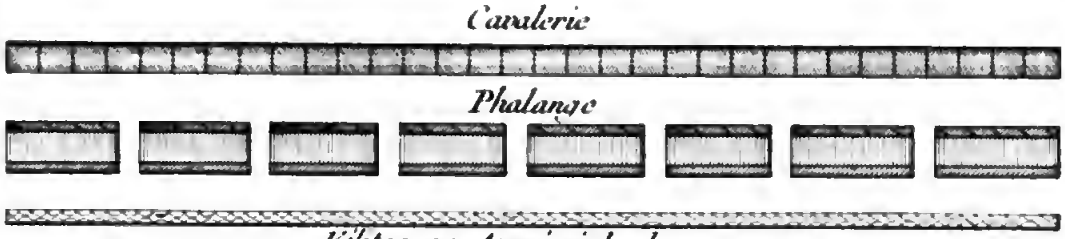


Fig. 1.

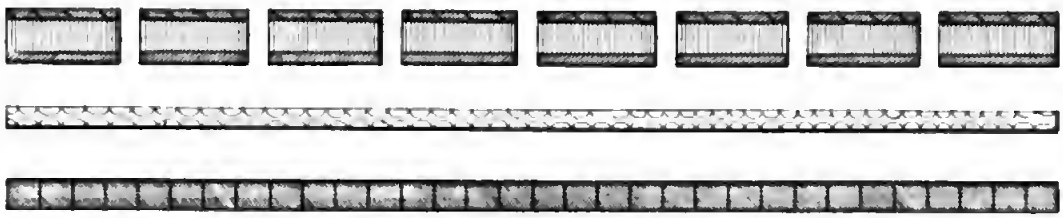


Fig 2.

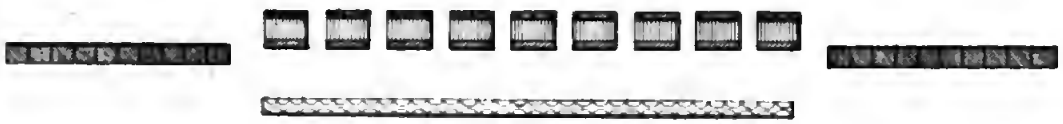


Fig. 3.

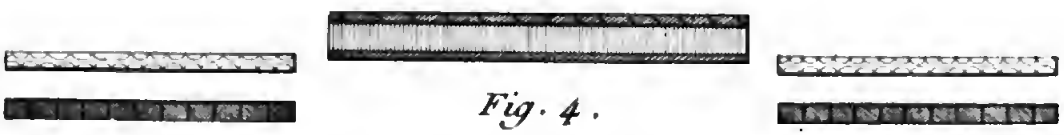
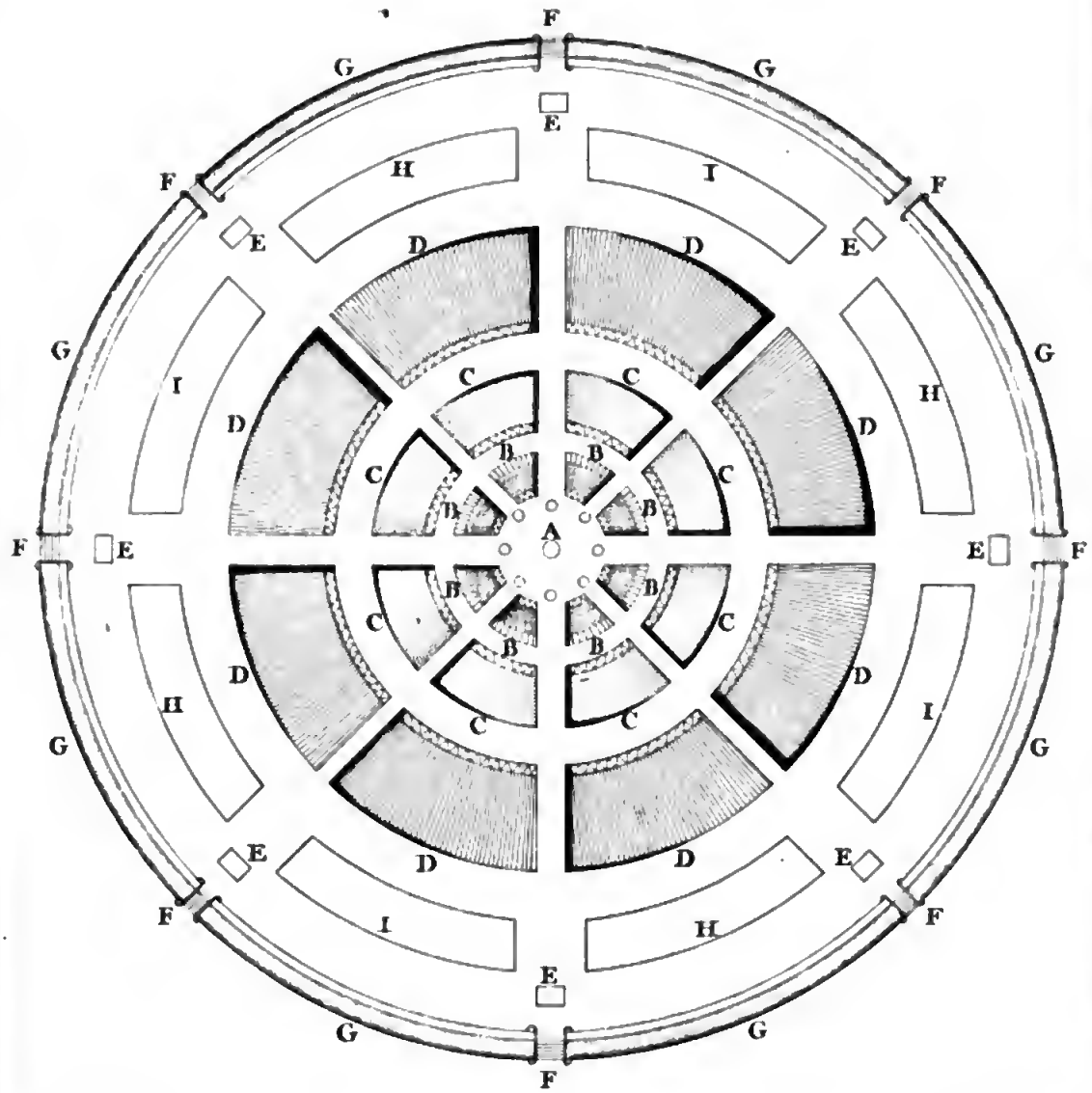


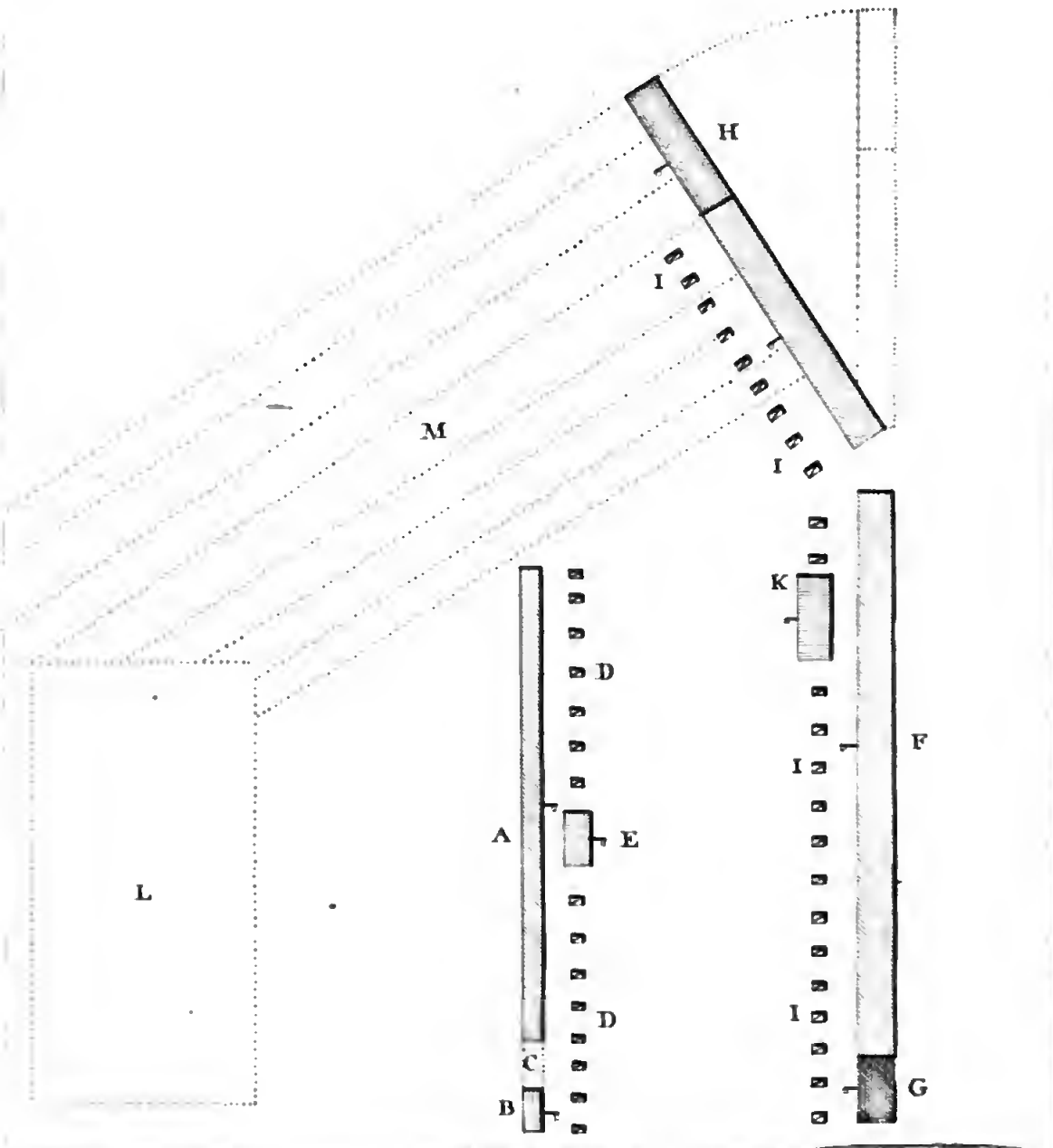
Fig. 4.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

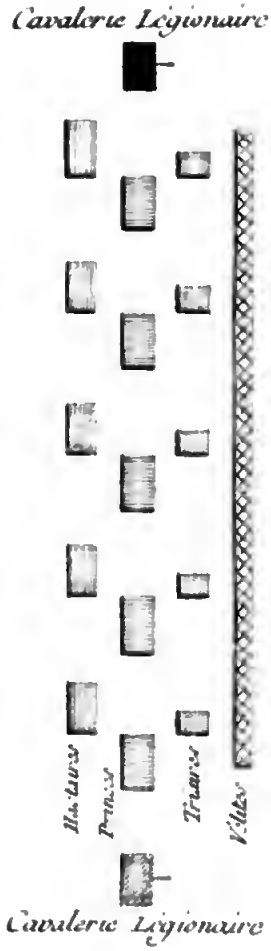


A *Emplacement destiné pour le Quartier General.*	D *Terrein occupé par les Hoplites.*
B *Terrein occupé par la Cavalerie.*	E *Corps de garde pour la Police du Camp.*
C *Terrein occupé par les Vélites.*	F *Porte du Camp.*
I *Eléphants.*	G *Fossé et Parapet du Camp.*
	H *Bagages.*

NAPOLI

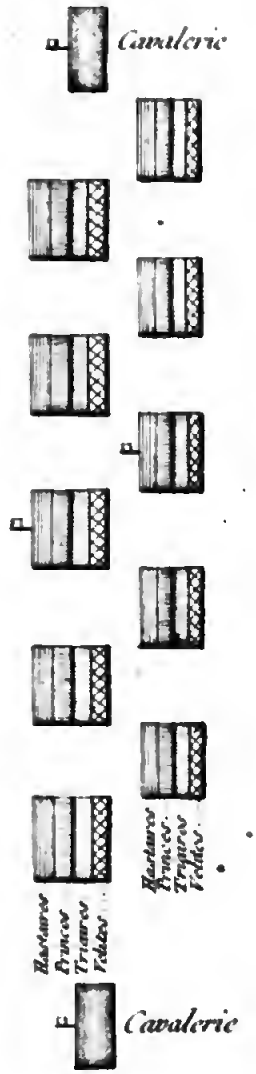


A *Armée de Cyrus*	D *Eléphans et Chariots.*	G *Cavalerie comandé par Tisaphernes.*	K *Corps de Cavalerie servant d'escorte à Artaxerxes.*	M *Mouvement de l'Aile droite d'Artaxerxes pour venir s'emparer du Camp de Cyrus.*
B *Grecs au service de Cyrus.*	E *Troupe de Cavalerie qui escortent Cyrus.*	H *Cavalerie de l'Aile gauche*	L *Camp de Cyrus avant la Bataille.*	
C *Ouverture faite par les Grecs pr laisser passer la Cavalerie Ennemie*	F *Armée d'Artaxerxes.*	I *Charriots de guerre et Eléphans du Gd Roi*		



Légion Romaine à la 1re époque du temps de Romulus composée de 3000. Hommes de Pied, et de 400. Chevaux.
Chaque Manipule de Hastaires et de Princes est de 240. Hommes, 20. de front sur 12. de hauteur, chaque Manipule de Triaires est de 120. On voit qu'il y a 1200. Hommes à la 1re et à la 2de Ligne, et 600. à la troisième.

NAPOLI



Composition de la Légion, à la 2me époque, les Cohortes avoient succédé aux Manipules, il y avoit 10. Cohortes par Légion, chaque Cohorte forte de 420. Hommes. Savoir, 120. Hastaires, 120. Princes, 60. Triaires, et 120. Velites. Les Cohortes étoient encore disposées en Echiquier.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI
Digitized by Google

Composition de la Legion à la troisieme époque c'est à dire du temps des Empereurs, et au moment de la décadence de l'Empire Romain elle n'etoit plus formée que sur une Ligne pleine fort allongée et composée de plusieurs Armes différentes disposées pele mele sans ordre. Les files n'avoient plus que 8. à 10. de hauteur.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI
Digitized by Google

Premier ordre de Bataille, nommé le Parallele ou toutes les parties des deux Armées s'attaquent et se choquent en même temps.

Armée attaquée

Armée attaquante

NAPOLI

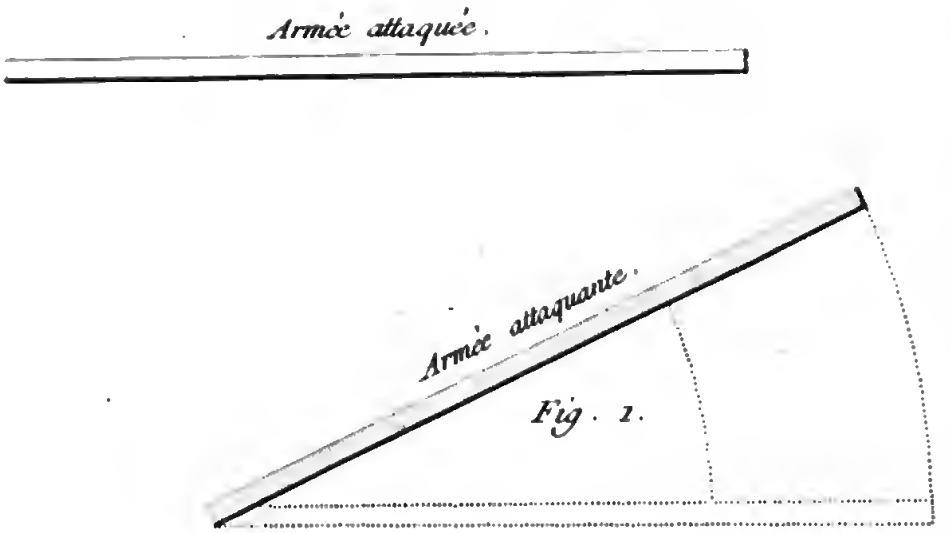
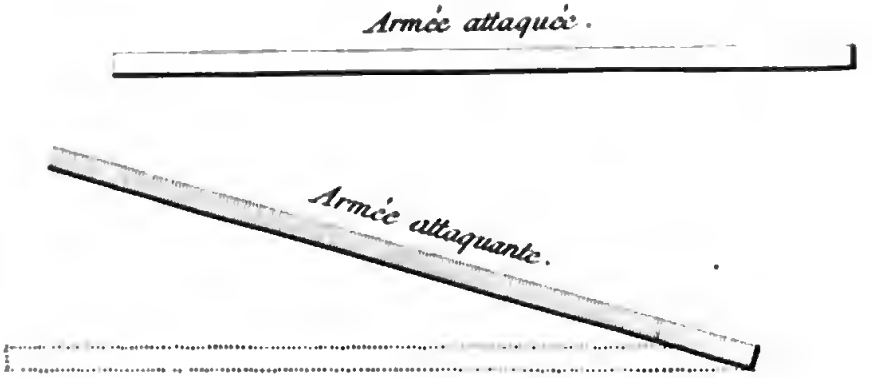
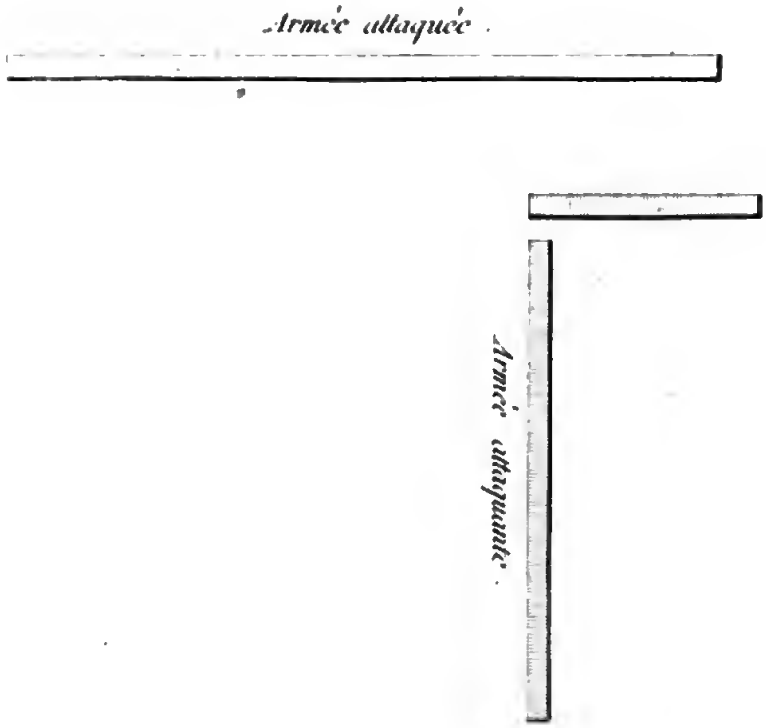


Fig. 1.



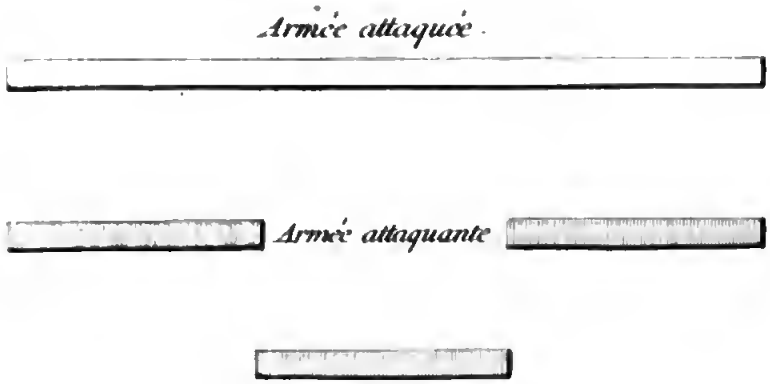
Second et 3me ordre de Bataille nommé oblique parcequ'on n'attaque l'Ennemi qu'obliquement en n'engageant qu'une de ses Ailes, et en refusant l'autre .

Digitized by Google



Quatrieme ordre de Bataille nommé perpendiculaire, une portion de l'Armée est placée en Potence derriere le flanc de l'Aile attaquante.

NAPOLI

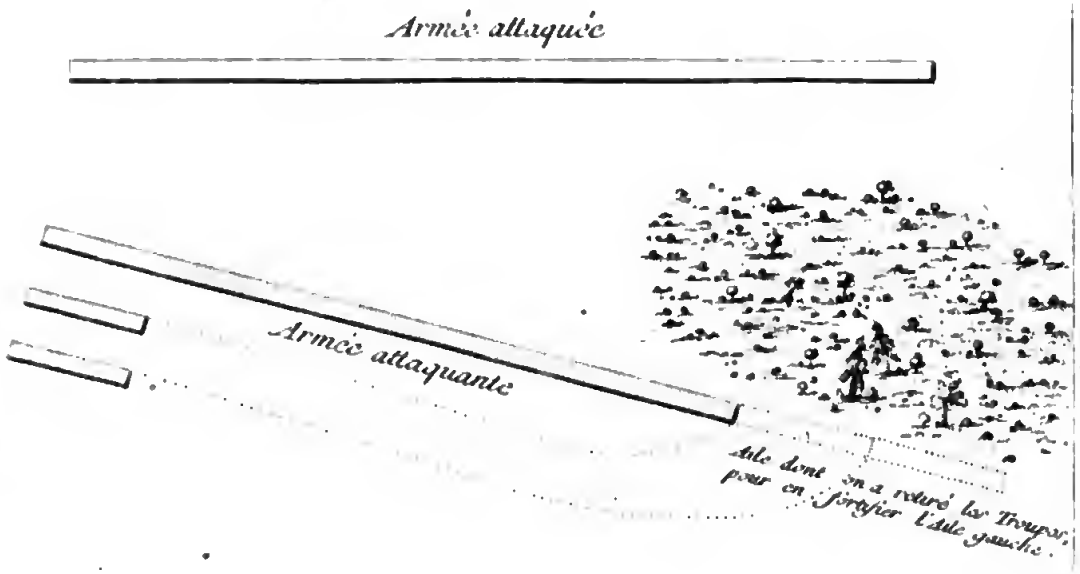


Cinquieme ordre de Bataille. Les deux Ailes seulement attaquent, et le Centre de l'Armée reste en reserve.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI
Digitized by Google

Sixieme ordre de Bataille. Le Centre seul attaque et les Ailes se refusent.

NAPOLI



Septieme ordre de Bataille, on mettoit une des Ailes à l'abri de quelque Poste fourni par le terrein, et on se réservoit des Troupes de cette Aile pour fortifier les autres endroits de la ligne de Bataille.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Fig. 1.

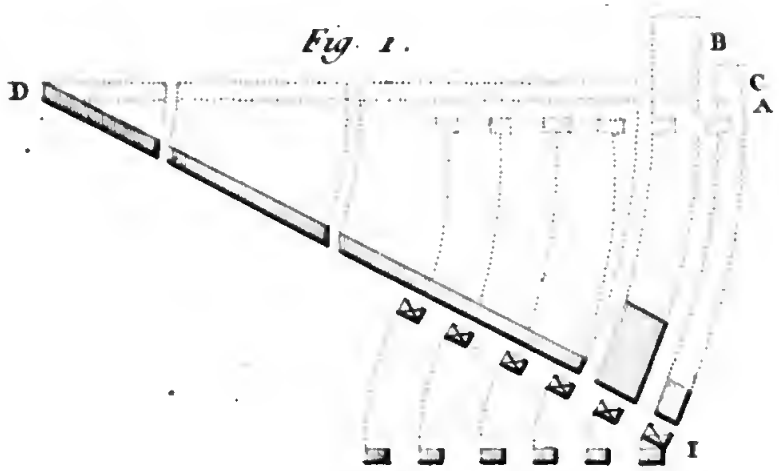
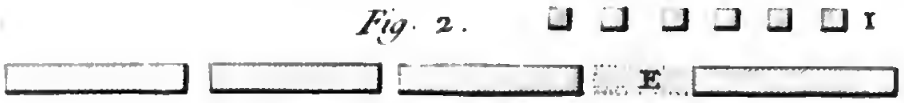


Fig. 2.



Bataille de Leuctres. Gagnée par Epaminondas chef des Thébains. Contre les Lacédémoniens, commandés par Cléombrote.

Digitized by Google

Fig 1.

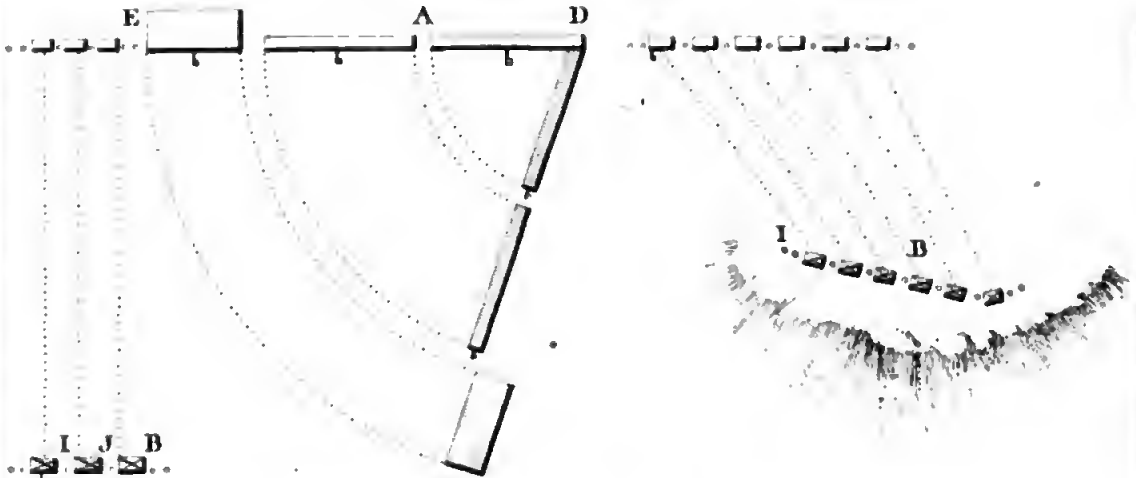


Fig. 2.

Bataille de Mantinée gagnée par Épaminondas, à la tête des Thébains, contre les Lacédémoniens.

NAPOLI

Seconde Bataille de Mantinée gagnée par Philopemen Chef des Achéens, contre Machanidas Tiran de Sparte.

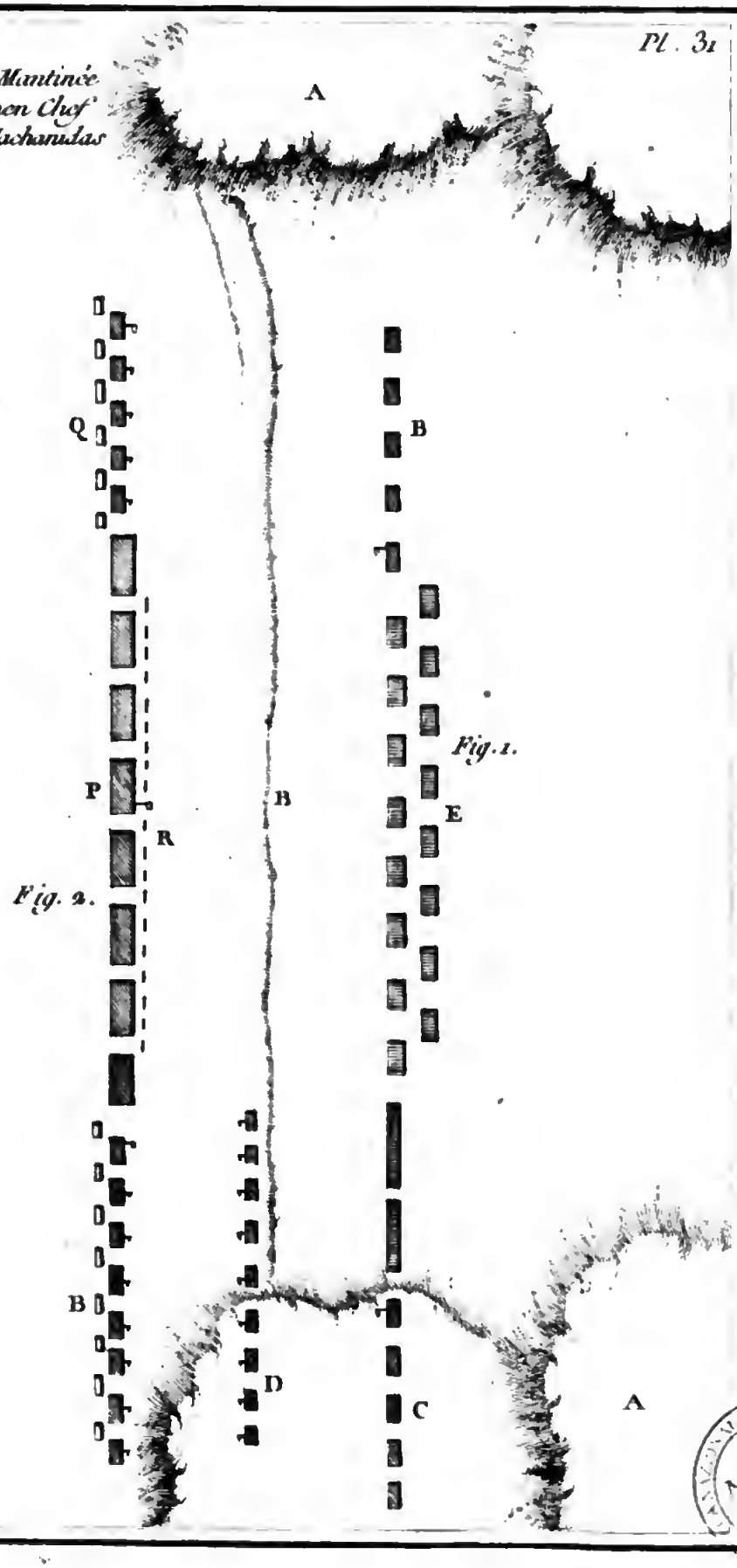
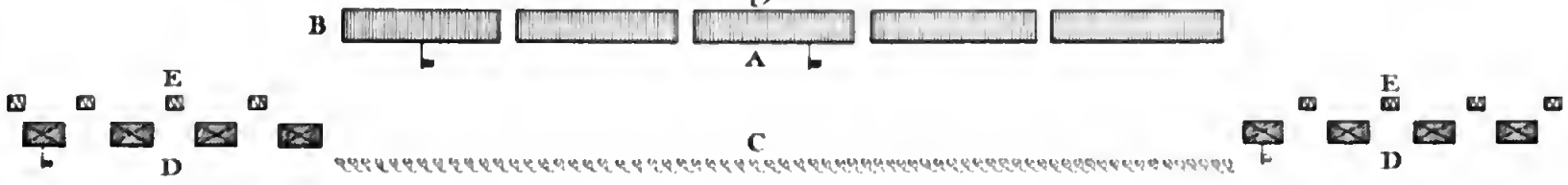


Fig. 1.

Fig. 2.

REGIA BIBLIOTECA VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Fig. 1.



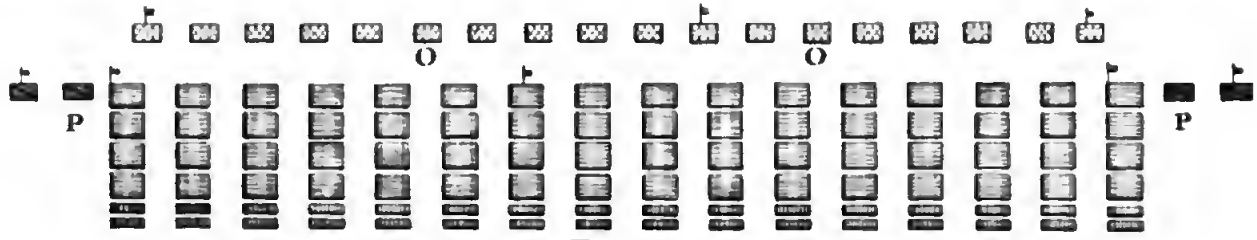


Fig. 2

Bataille de Tunis, gagnée par les Carthaginois sous les ordres de Xantippe, contre les Romains Commandés par Régulus .

Pl. 32

BIBLIOTECA NACIONAL NAPOLI

Fig. 1.

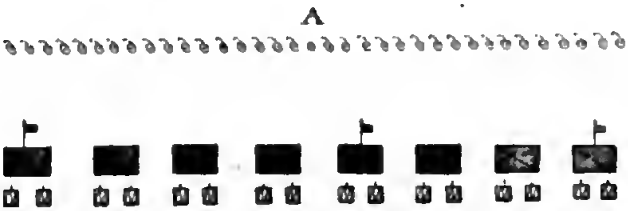
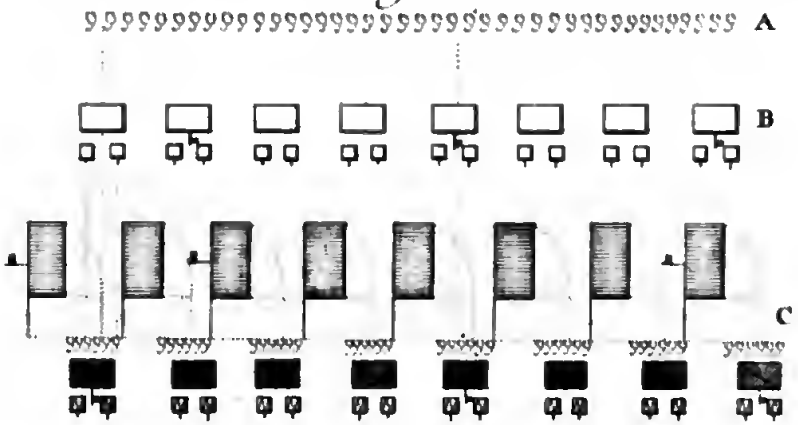


Fig. 2.

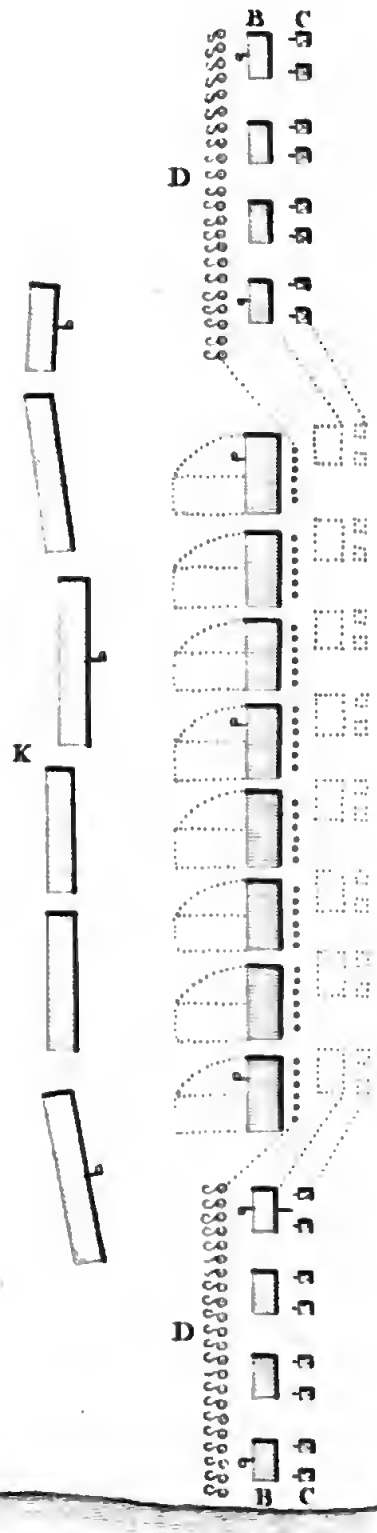
Fig. 3.



Bataille de Macar, gagnée par Amilcar contre les révoltés d'Afrique, sous les ordres de Spendius, et de Mathos.

NAPOLI

Développement de l'Armée d'Amilcar à la Bataille du Macar.



NAPOLI

Fig. 1.

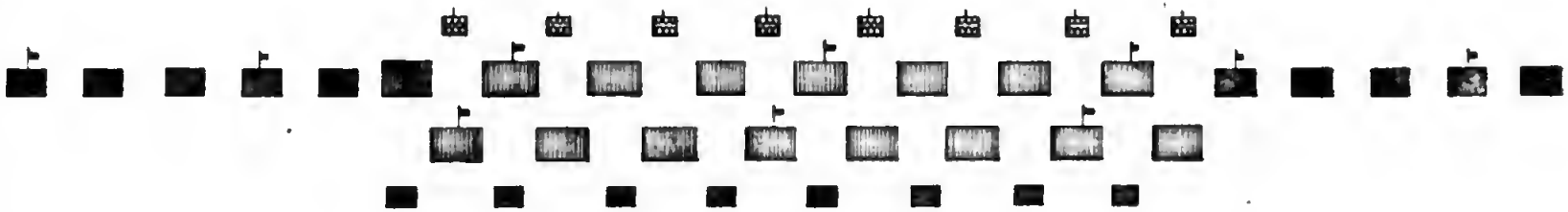


Fig. 2

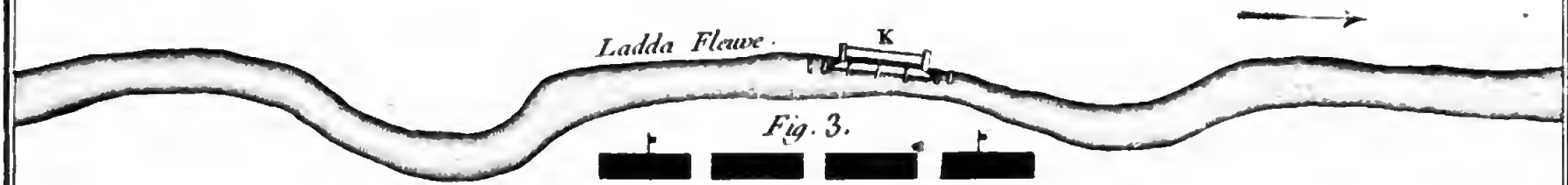
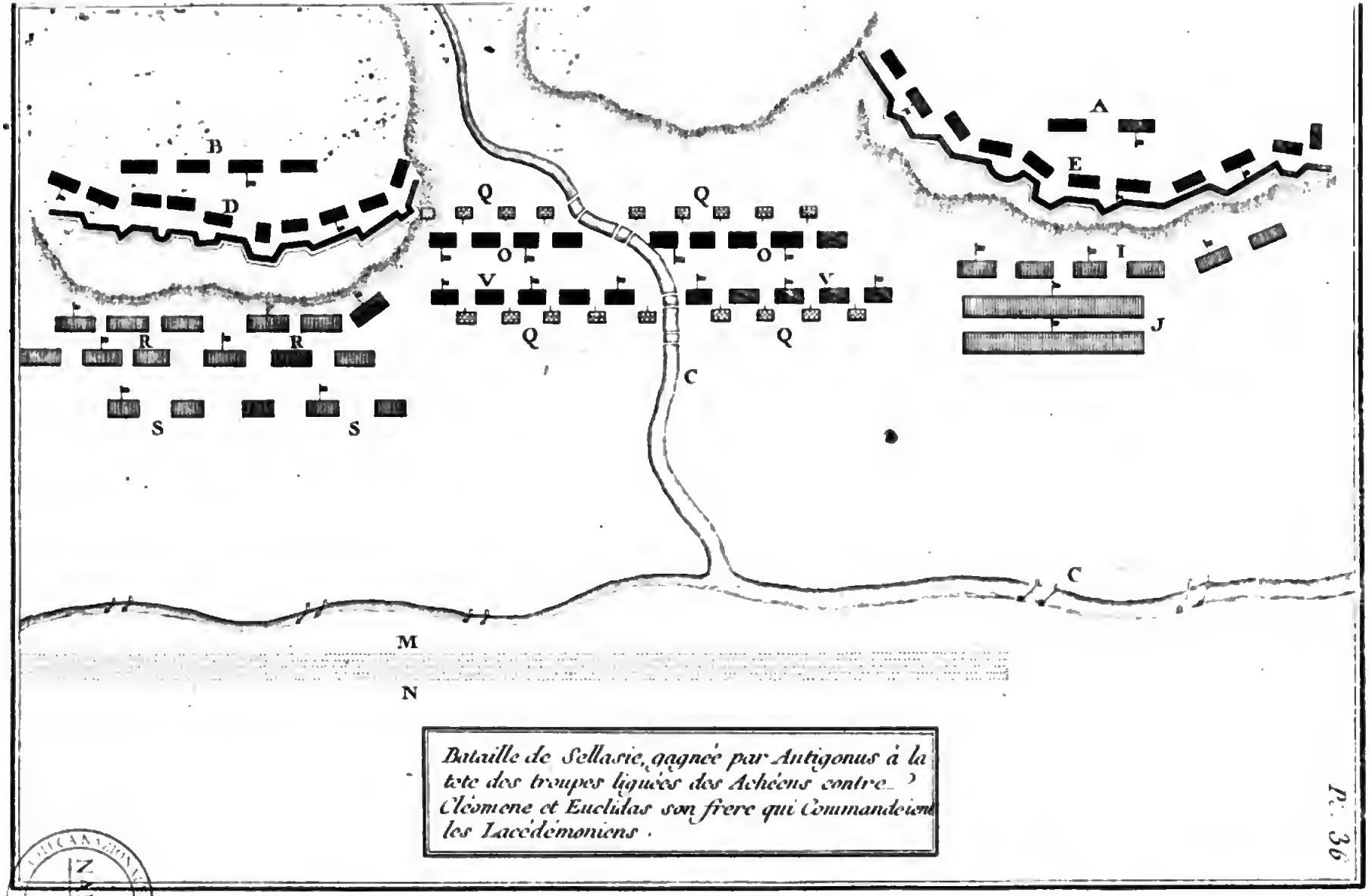


Fig. 3.

Bataille de Ladda gagnée par le Consul Flaminius contre les Gaulois Insubriens.

Pl. 35

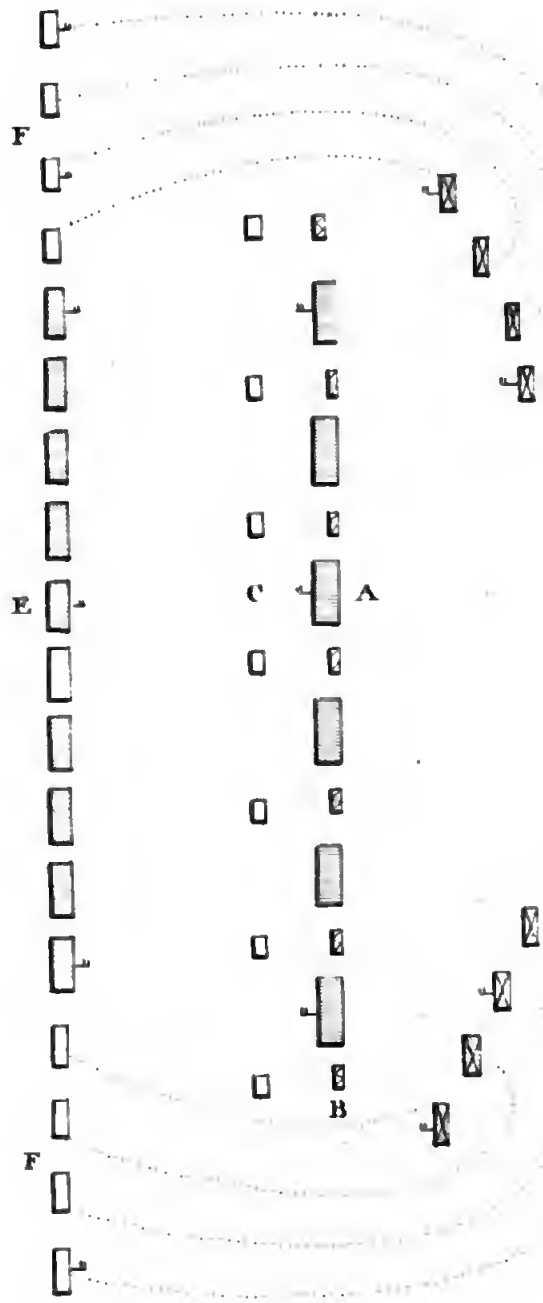
BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI



Bataille de Sellasie, gagnée par Antigonus à la tete des troupes liguées des Achéens contre Cléomene et Euclidas son frere qui Commandoient les Lacédémoniens.

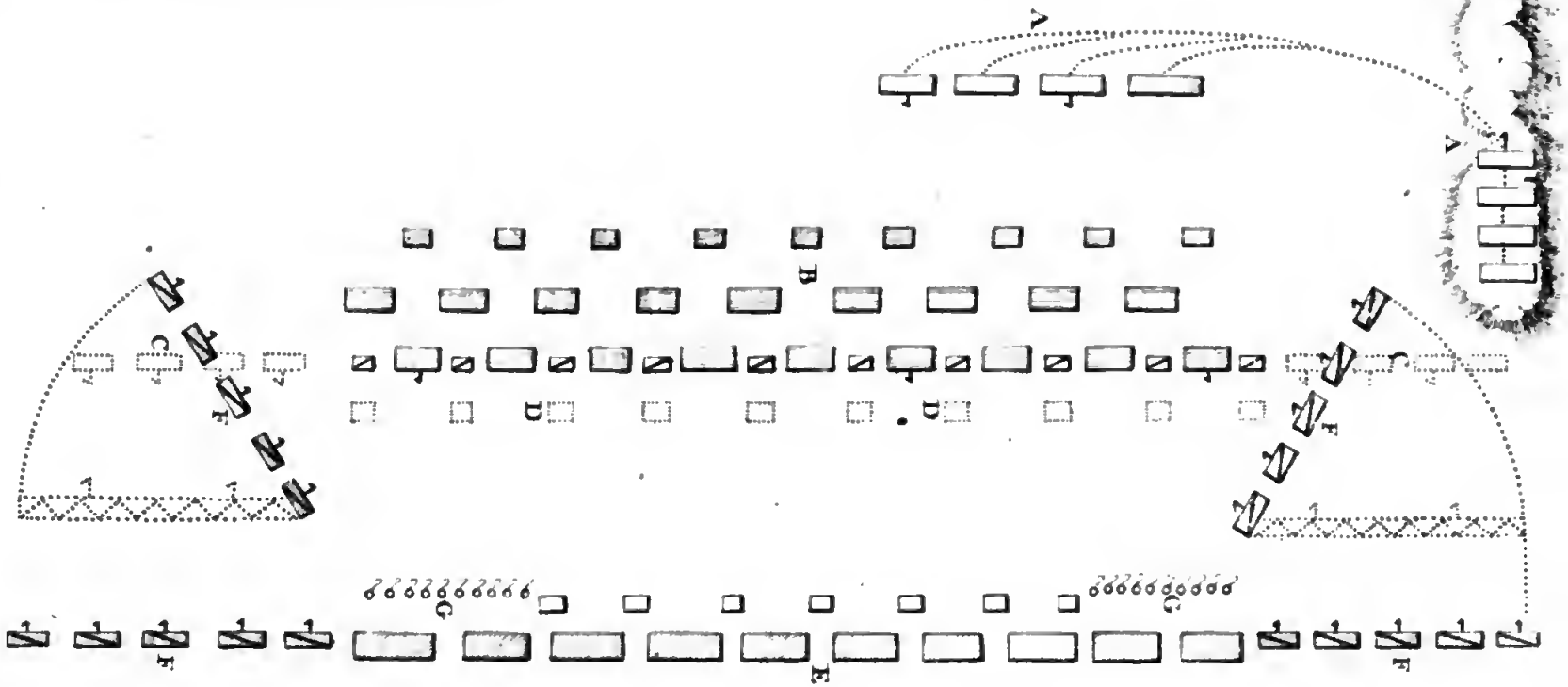
P. 36

Combat du Tessein, gagné par Annibal contre Scipion.



le Tessein Fl.

NAPOLI



Bataille de la Trébie gagnée par Annibal contre les Romains sous les ordres de Sempronius.

Pl. 38

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Pl. 39

Bataille de Trasimene gagnée par Annibal sur les Romains.

Lac de Trasimene

O

M

D

A

B

N

R

C

A

I

D

D

NAPOLI

Bataille de Cannes gagnée par Annibal contre les Romains, Commandés par les Consuls Varron et Paul Emile.

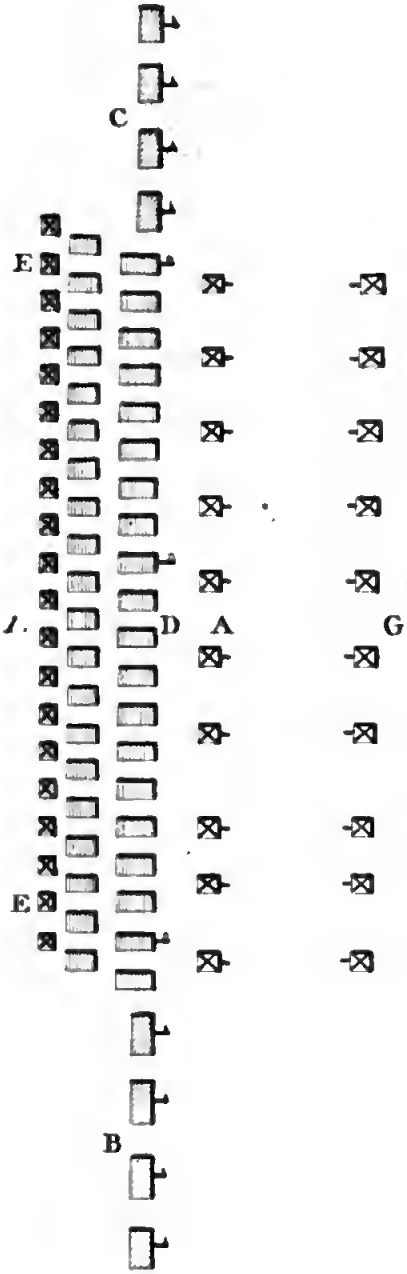


Fig 1.

Fig 2.

NAPOLI

Seconde position des deux Armées à la Bataille de Cannes.

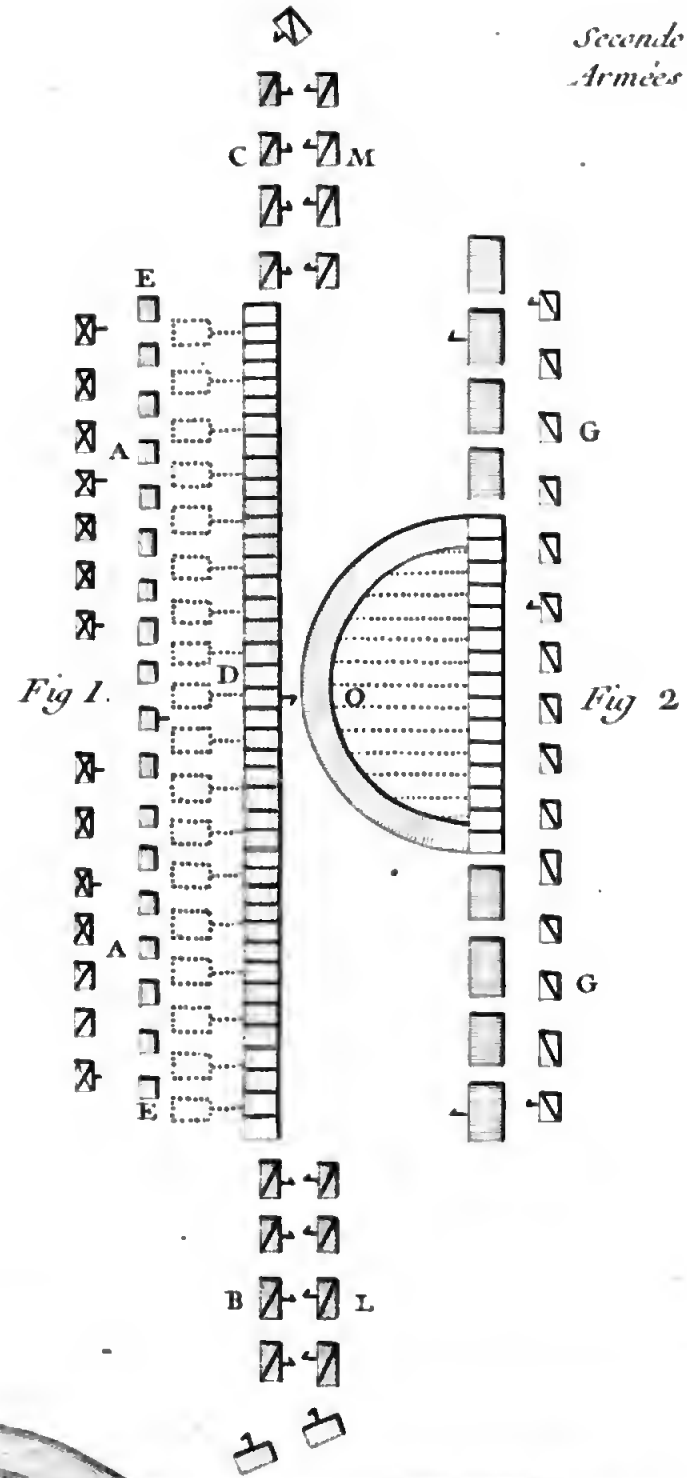


Fig 1.

Fig 2

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Troisieme position des Armées à la Bataille de Cannes.

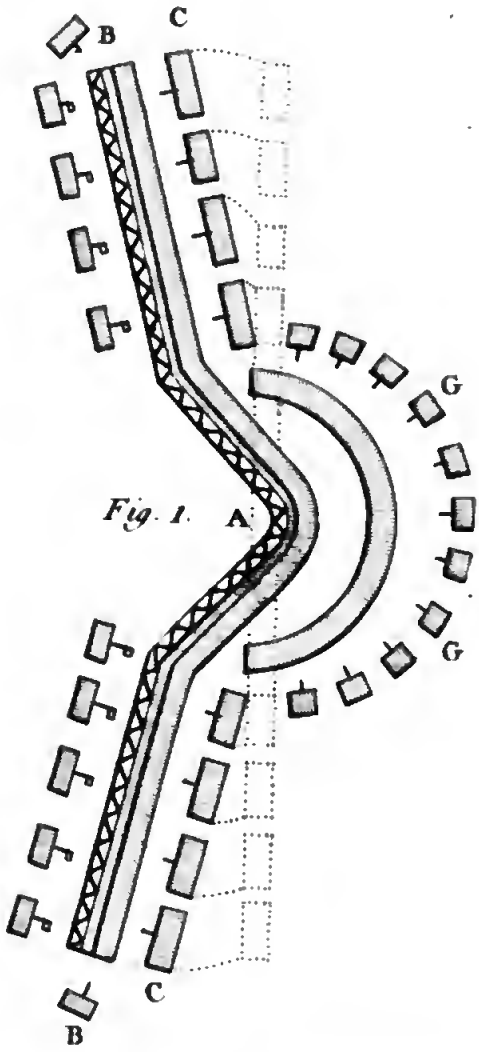
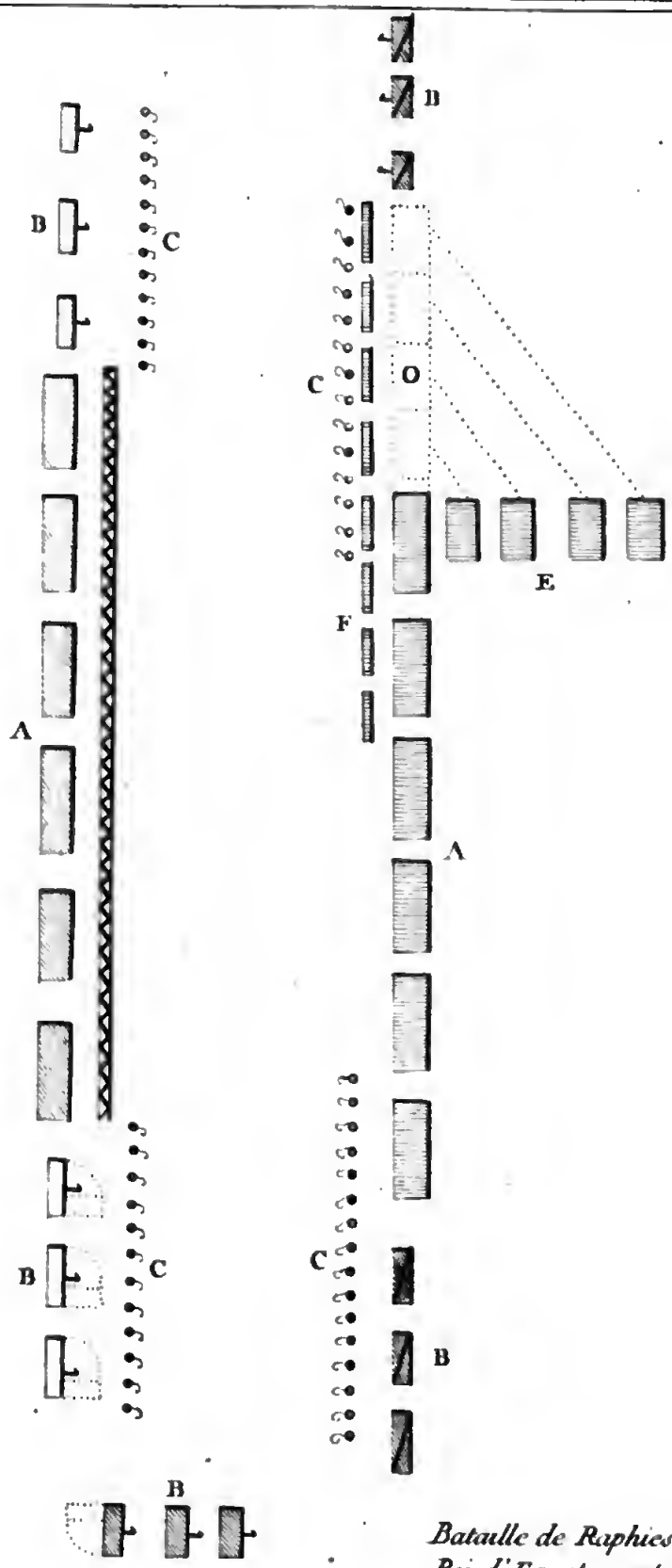


Fig. 1.

NAPOLI



Bataille de Raphies gagnée par Ptolomée Roi d'Egypte contre Antiochus Roi de Syrie.

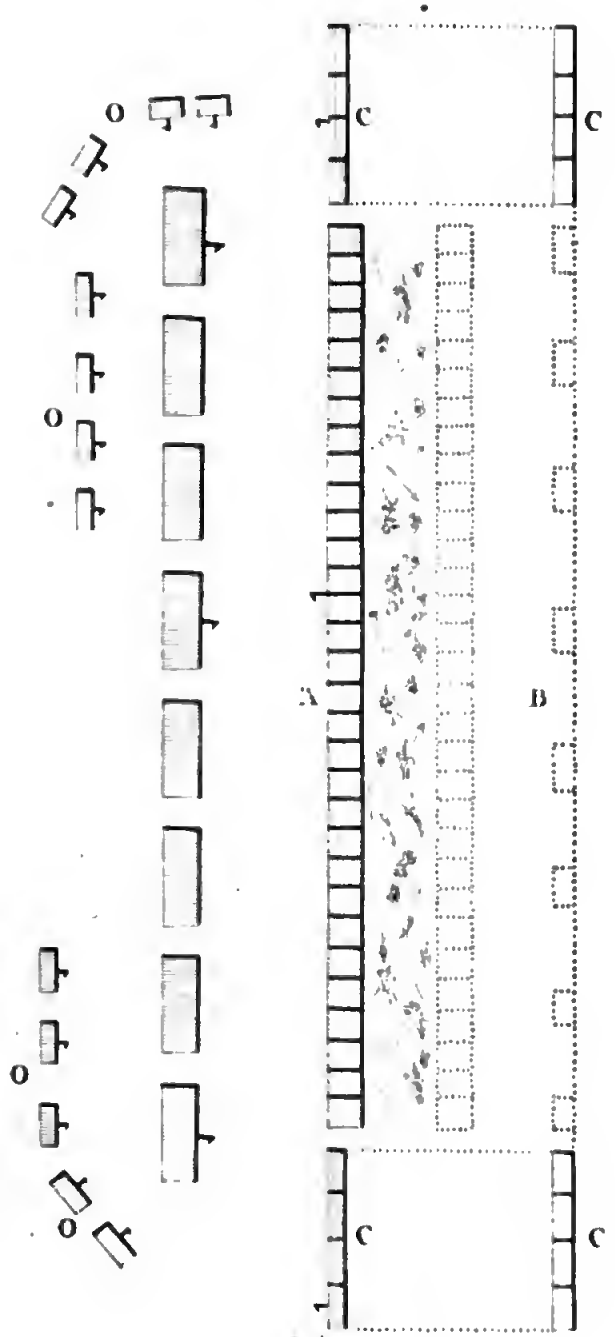
BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Bataille de Zama gagnée par Scipion contre Annibal.

Fig. 2.

NAPOLI

Suite de la Bataille de Zama.



NAPOLI

Fig. 1.

Fig. 2.

Fig. 3.

Bataille gagnée par Scipion contre Asdrubal en Espagne.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

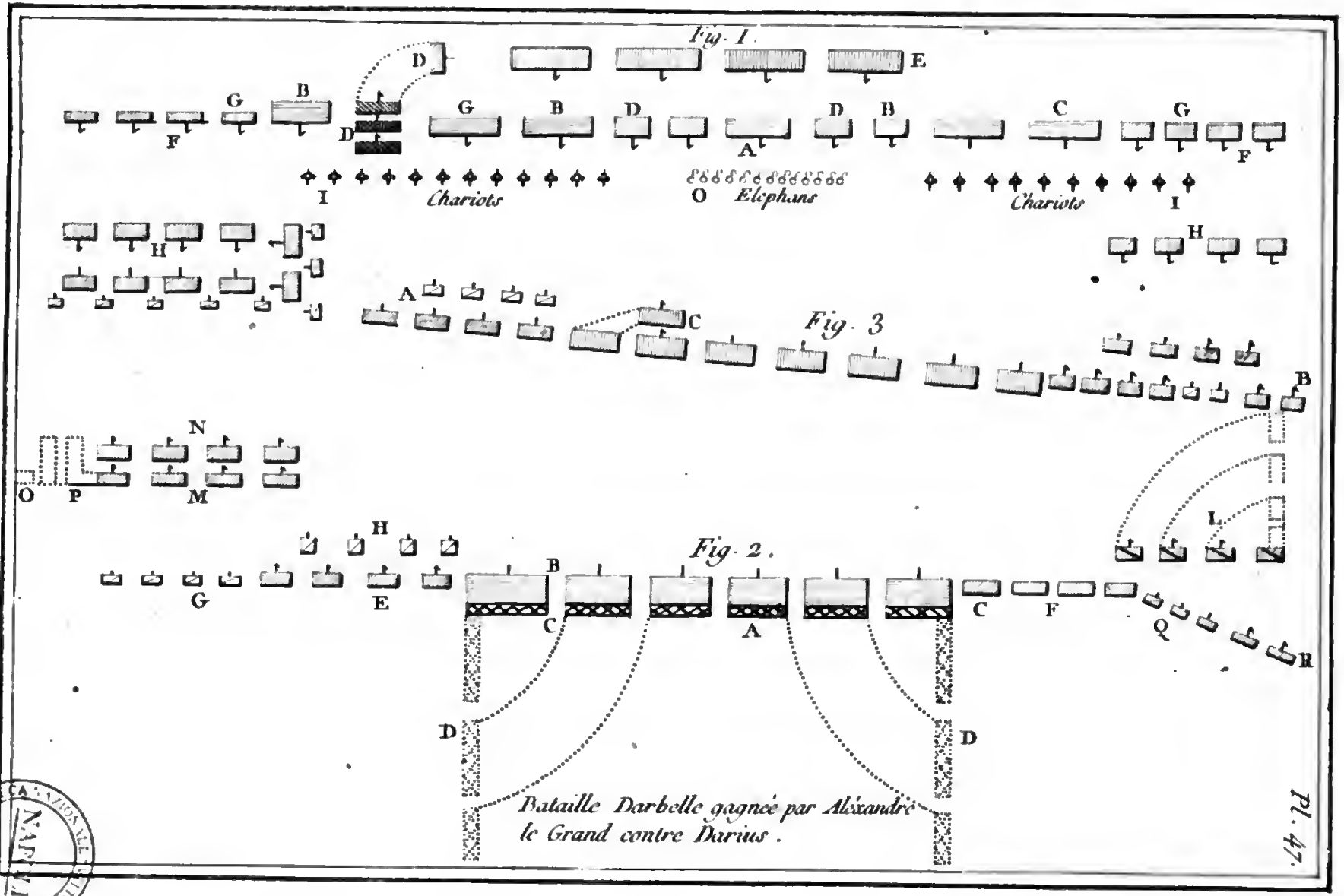
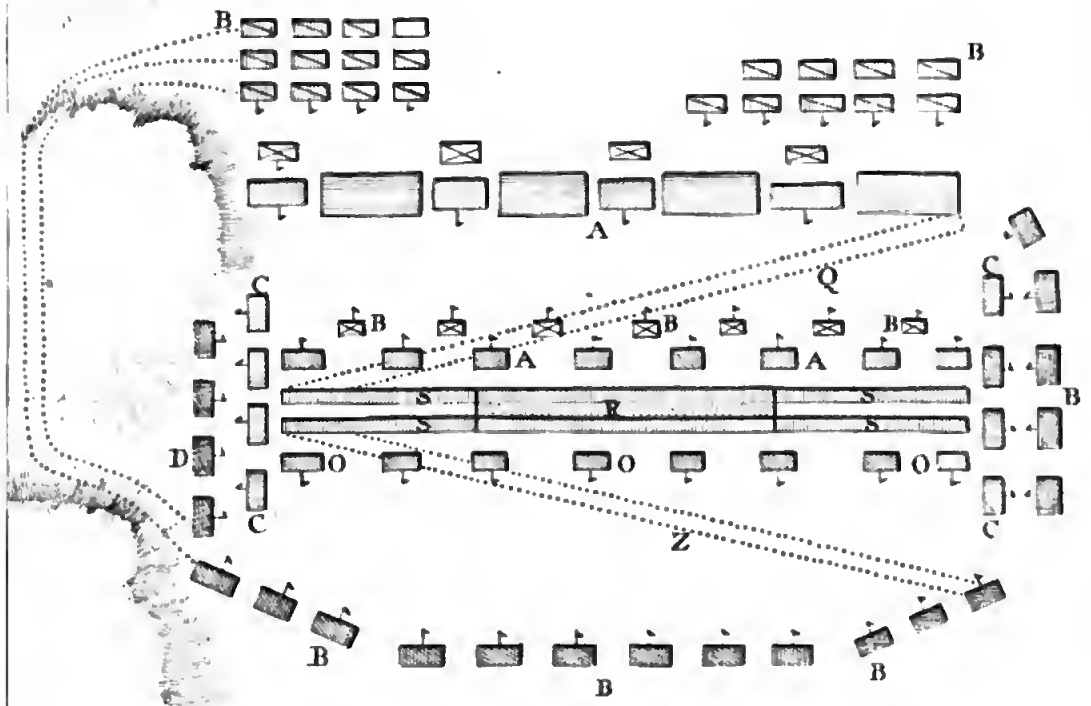


Fig. 1.
Chariots
Eliphans
Chariots
Fig. 3
Fig. 2.
Bataille Darbelle gagnée par Alexandre le Grand contre Darius.
Pl. 47.

Bataille gagnée par Cesar contre les Troupes de Sabienus en Espagne.



Digitized by Google

ERRATA POUR LE DISCOURS IMPRIMÉ.

Page.	*Ligne.*	*Au lieu de*	*Liſez.*
5	12	de Péloponeſe	du Péloponèſe
6	7	Scipion II.	Scipion
8	13	les déſirs	le déſir
25	24	ſpamétique	ſpaſmétique
46	*à la marge*	diſcipline Militaire.	éducation Militaire
48	*à la marge*	Phalanges	Phalange
48	*à la marge*	Troupes	Troupe
60	*à la marge*	*pl.* 3. *fig.* 3.	*pl.* 2. *fig.* 3.
62	23	Dimérie	Dimérite
69	13		ſupprimer *fig.* 5. *pl.* 5.
75	19	homœoſtome	homéroſtome
93	2	latt	l'art
95	*à la marge*	ſon allié Cyaxarès.	ſon Oncle Cyaxarès.
96	25	leurs bas âge	leur bas âge
102	6	70,000	700,000
109	12	pourroient	pourront
109	29	ce grand Roi	le grand Roi
113	4	cependant	abſolument
119	16	qu'ils	qu'elles
119	17	appellés	appellées
123	17	infortunés	infortunées
137	14	les autres Peuples.	les Peuples
148	5	demeuroient	demeuroit
149	16	la Capitale	le Capitole
165	23	il le liſoient	ils le liſoient
168	14	de petits	de petit
174	*à la marge*	*pl.* 20. 2d époque	*pl.* 21. 2d époque
175	21	devenus	devenues
180	30		ſupprimer *fig.* 2.
190	3	il la	& la
192	28	*pl.* 25.	*pl.* 24.
193	1	*pl.* 25.	*pl.* 24.
194	28	*ôter le point après* Ennemi *& le mettre après* parapet.	
202	30	Ses diviſions	Ces diviſions
231	20	*O*	*M*
235	3	de plus	des plus

ERRATA.

Page.	*Ligne.*	*Au lieu de*	*Liſez.*
250	14	colonne	colonnes
255	19	ſe trouva	ſe trouvât
256	7	mouvement	mouvements

ERRATA POUR LES PLANCHES.

Planche 31. On a omis la lettre *B* pour deſſiner le ravin.

La lettre *o* eſt miſe à la place de la lettre *D*, qu'il falloit pour déſigner la Cavalerie de Philopémen.

Omis, *fig.* 2. pour déſigner l'Armée de Machanidas.

La lettre *B* eſt miſe à la place de la lettre *q*, pour déſigner la Cavalerie de Machanidas.

Les petits traits qui ſe trouvent ſur le front de l'Armée *E*, devoient être ſur le front de l'Armée *p* avec la lettre *r*.

Omis à la *pl.* 9. les Lettres *A* & *B* à la *fig.* 1.

A la *pl.* 34. on a mis la lettre *A* pour déſigner la Cavalerie, au lieu de la lettre *B*, & omis la lettre *C* pour marquer les pelottons d'Armés à la légère.

A la *pl.* 36. on a fait le pitit ruiſſeau *M* beaucoup plus large que le fleuve *C*, ce qui eſt préciſement tout contraire de ce qu'on devoit faire.

A la *pl.* 37. omis la lettre *C* pour déſigner la première ligne de Scipion, & la lettre *B* pour marquer la ſeconde.

A la *pl.* 43. les Armés à la légère *F* devroient être diſpoſés par pelottons.

A la *pl.* 45. omis la lettre *A* pour déſigner l'armée de Scipion.

A la *pl.* 46. omis la lettre *B* pour déſigner le corps d'armée d'Annibal.

A la *pl.* 47. omis la lettre *L* pour déſigner la Cavalerie de la droite d'Alexandre, deſtinée à prendre en flanc celle de l'Ennemi qui viendroit l'attaquer.

APPROBATION.

J'AI LU, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Notes ſur le Génie, la Diſcipline Militaire, & la Tactique des Egyptiens, des Grecs, &c.* par M. le Comte DE SAINT-CYR ; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe empêcher l'impreſſion de cet Ouvrage, qui peut être utile à l'inſtruction des jeunes Militaires, comme il l'a été à celle de ſon Auteur : A Paris ce 24 Avril 1782.

Signé, DE KERALIO.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos âmés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre cher & bien âmé, le Sieur Comte DE SAINT-CYR Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, intitulé : *Notes ſur l'Origine, le Génie, la Diſcipline Militaire des anciens Peuples guerriers* : s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége, à ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilége, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvû qu'il ne le rétrocéde à perſonne ; &, ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une Ceſſion, l'Acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la Ceſſion ; & alors, par le fait ſeul de la Ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilége ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décéde avant l'expiration deſdites dix années ; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du trente Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge

que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMENIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre Permiſſion, & non-obſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir DONNÉ à Paris, le *ſix-huitiéme jour de Décembre*, l'an de Grace *mil ſept-cent quatre-vingt-deux*, & de notre Régne, le neuviéme. Par le ROI en ſon Conſeil;

Signé, LE BÉGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2661, Fol. 803, *conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires preſcrits par l'article CVIII. du Réglement de 1723: A Paris, ce 21 Decembre* 1782.

Signé, LE CLERC, *Syndic*.

De l'Imprimerie de LOTTIN l'aîné, Imprimeur du ROI, 1783.

Digitized by Google